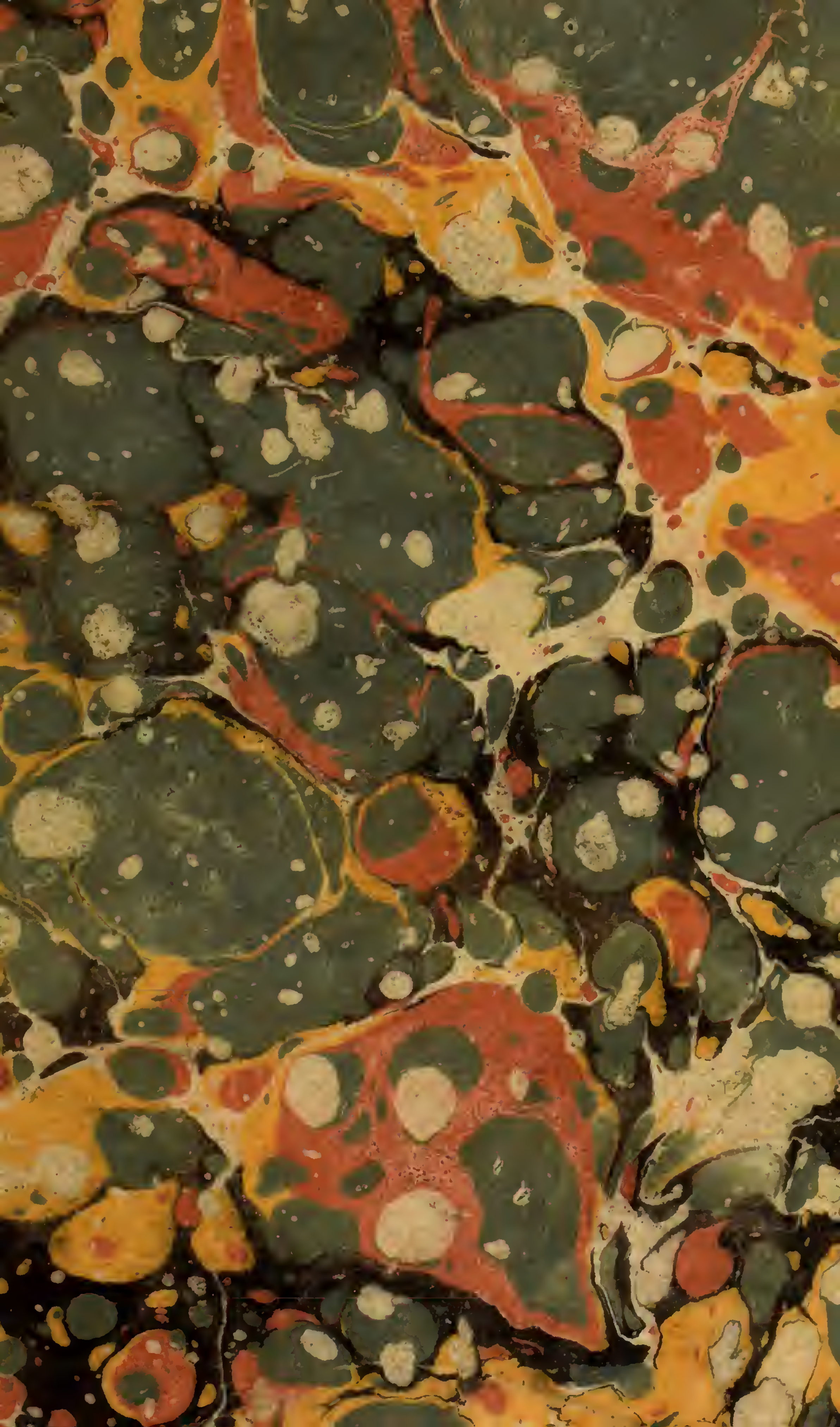



SE VEND
CHEZ
KLOSTERMANN,
rue: d'Isaac No 99.
à St. - Pétersbourg.



TRAITÉ

THÉORIQUE ET PRATIQUE

DES ULCÈRES.

TRAITÉ
THÉORIQUE ET PRATIQUE
DES ULCÈRES,

PAR M. BELL, Chirurgien de l'Hôpital Royal d'Édimbourg, etc.

TRADUIT de l'Anglois sur la septième Edition donnée en 1891;

AUGMENTÉ de Notes, de Recherches sur la Teigne, et d'Observations nouvelles sur les Tumeurs blanches des articulations :

Par ED.-FR.-M. BOSQUILLON, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, ancien Professeur de Chirurgie Latine et de Matière médicale, Professeur de Langue Grecque au Collége national de France, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, de la Société de Médecine d'Édimbourg, et de la Société Médicale d'Émulation de Paris.

TROISIÈME TRADUCTION FRANÇOISE.

Ad utilitatem vitæ omnia consilia factaque nostra dirigenda sunt.

TACIT.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS Père, Libraire, rue Hautefeuille, N°. 22.

AN I. — (1803).


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Je ne m'arrêterai pas à relever ici le mérite de l'Ouvrage dont je donne aujourd'hui une nouvelle traduction. L'empressement avec lequel il a déjà été reçu du Public, le met au rang de ceux qui feront toujours époque dans l'art de guérir. Sept éditions, données en Angleterre, ont été rapidement enlevées; il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et deux fois en françois. Les deux traductions françoises sont épuisées depuis long-temps.

Tels changemens qu'éprouve la théorie de l'art de guérir, on retirera toujours les plus grands avantages de la lecture de cet Ouvrage. Il est le fruit des observations

pratiques d'un homme qui réunit un jugement exquis, à une grande expérience. Les matières qui y sont traitées sont d'une utilité plus générale, que ne peuvent l'être les opérations les plus importantes, et les plus propres à illustrer ceux qui les pratiquent avec succès. Car nous ne connoissons point de maladies plus communes, et qui par conséquent deviennent plus fréquemment l'objet de la Chirurgie, que les phlegmons et les autres affections de la peau. Néanmoins, dans le temps même où l'art d'opérer étoit porté au plus haut degré de perfection, on suivoit, dans le traitement de ces mêmes maladies, une routine aveugle introduite dans les temps d'ignorance et de barbarie.

On s'étoit imaginé que des médicamens qui avoient réussi dans des ulcères anciens et rebelles aux remèdes ordinaires, devoient produire les mêmes effets dans des ulcères récens. On ap-

pliquoit en conséquence sans jugement, sur ces derniers, généralement entretenus par un état inflammatoire, quantité de stimulans qui ne conviennent que dans les ulcères invétérés où il s'agit de ranimer l'action des parties affectées; on aggravoit ainsi le mal, et on le rendoit souvent incurable. Combien de fois n'a-t-on pas vu de légères coupures transformées en peu de temps en ulcères de mauvais genre, par l'application imprudente de baumes irritans, ou de taffetas chargés de résines, auxquels la soif de l'or a donné la plus grande vogue, tandis que les moyens les plus simples auroient suffi pour procurer une guérison prompte et sûre : tels étoient ceux généralement adoptés dans les temps les plus reculés, et que la nature offre de toutes parts à l'homme. Ainsi le prince des Poëtes latins nous représente Mézence gravement blessé, le corps appuyé sur le

tronc d'un arbre, au bord du Tibre, étenchant le sang qui coule de ses plaies avec l'eau seule du fleuve.

> Interea genitor Tiberini ad fluminis undam,
> Vulnera siccabat lymphis, corpusque levabat
> Arboris acclivis trunco : *AEn.* l. x. v. 833.

Quelques hommes célèbres, Magati, Pibrac, et autres s'étoient déjà fortement élevés contre des préjugés aussi funestes. Mais leurs écrits avoient fait peu d'impression, parce qu'il est difficile de détruire tout usage généralement adopté; ou plutôt parce qu'ils avoient trop généralisé leurs préceptes, sans distinguer convenablement la nature des différentes espèces d'ulcères, et déterminer positivement le traitement qui convient à chacune. Bell a supérieurement rempli cette tâche dans l'Ouvrage dont il s'agit. Les détails dans lesquels il est entré sont de la plus grande importance; on y trouve

de nouveaux moyens d'accélérer la guérison, de prévenir une foule d'accidens fâcheux, et la perte même de la partie affectée qui étoient des suites fréquentes de la méthode généralement adoptée dans le traitement des ulcères. Partout l'expérience seule lui sert de guide, et il n'accorde rien à l'autorité.

Depuis la première édition de son Ouvrage, les chirurgiens les plus célèbres de l'Europe, empressés de suivre les préceptes de notre auteur, ont rejeté cette foule de médicamens compliqués et dangereux, autrefois si vantés; ils ont reconnu enfin l'avantage de se borner à des moyens plus simples.

Je me suis cru quelquefois obligé d'éclaircir, dans les Notes que j'ai ajoutées, les indications curatives de l'auteur; souvent j'ai donné les observations qui m'ont paru les plus propres à les confirmer, mais il n'en a pas toujours été de même

à l'égard de sa théorie : ses idées surtout sur l'Inflammation et la Suppuration, ne m'ont plus paru admissibles ; j'ai cru en conséquence devoir en substituer de nouvelles, plus conformes aux lumières que nous avons acquises sur la physiologie, et plus propres à rendre raison des symptômes propres à ces affections.

Notre auteur est le premier qui se soit sérieusement occupé de rechercher les causes des Tumeurs blanches des articulations ; il a disséqué avec soin les parties affectées, et prouvé que cette cruelle maladie n'exigeoit pas toujours l'amputation du membre, comme on le croyoit communément ; il en a reconnu deux espèces, et convenablement distingué celle qui est guérissable. Tous les gens de l'art ont applaudi à ses tentatives ; elles ont déterminé un chirurgien célèbre en Allemagne, J. Alexandre Brambilla, à faire sur le même objet des recherches ultérieures

qui m'ont paru de la plus grande importance, et je crois que le lecteur me saura gré d'en avoir donné un extrait fort ample.

Cette dernière édition de Bell diffère beaucoup de celle que j'ai traduite en 1788 : c'est, en quelque sorte, un ouvrage nouveau ; on peut également en regarder la Traduction comme nouvelle. Animé par l'accueil favorable que le Public a fait à la première, j'ai tâché de faire mieux ; je n'ai au moins rien négligé pour rendre celle-ci plus claire et plus exacte.

J'ai retouché aussi les Recherches que j'ai ajoutées sur la Teigne : on y trouvera quelques observations neuves.

N. B. Les notes qui ne sont pas indiquées par une ou plusieurs étoiles sont du Traducteur.

ERRATA.

PAGE 58, ligne 7 de la note, *sa*, lisez *leur*.

60, ligne avant dernière de la note, *Cortin*, lisez, *Cattin*.

67, ligne 5, *enkistées*, lisez, *enkystées*.

158, ligne 23, *courreroit*, lisez, *courroit*.

251, ligne avant dernière, *escarrhes*, lisez, *escharres*.

270, ligne 14, *chéri*, lisez, *chiri*.

272, lig. 22, *la serpitium*, lis. *laserpitium*.

TABLE DES SECTIONS.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'Inflammation.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION II.

SECTION III.

SECTION IV.

SECONDE PARTIE.

De la Théorie et du Traitement des Ulcères.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.

SECTION IV.

SECTION V.

SECTION VI.

SECTION VII.

SECTION VIII.

SECTION IX.

SECTION X.

SECTION XI.

SECTION XII.

SECTION XIII.

TROISIÈME PARTIE.

OBSERVATIONS sur les Tumeurs blanches des articulations.

SECTION I.

SECTION II.

Fin de la Table des Sections.

DE LA THÉORIE

ET

DU TRAITEMENT DES ULCÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'INFLAMMATION.

SECTION I.

Des symptômes et des causes de l'inflammation.

§. 1. *Remarques générales sur l'inflammation.*

L'INFLAMMATION mérite certainement de tenir le premier rang dans tout traité complet de chirurgie ; aucun symptôme n'est plus fréquent ni peut-être plus important pour le chirurgien ; elle survient très-communément à la suite des opérations, ainsi que dans le traitement des plaies, des contusions et des ulcères.

Toute partie organique du corps peut s'enflammer ; néanmoins, comme les inflammations

des parties internes engendrent en général des symptômes qui sont plus particulièrement du ressort de la Médecine, il seroit étranger à notre objet de nous en occuper ici. Je me bornerai en conséquence, à indiquer la manière dont ce symptôme se manifeste communément, ainsi que les effets qui en résultent, lorsqu'il affecte les parties externes; et comme on pourra se former une idée de tous les phénomènes de l'inflammation d'après la connoissance du phlegmon ou de l'inflammation locale, les observations que je vais donner se borneront particulièrement à cette variété de la maladie.

§. 2. *Des symptômes et des terminaisons du phlegmon.*

On entend par phlegmon, une tumeur circonscrite, accompagnée de rougeur, de chaleur, de tension, et d'une douleur pulsative. Tels sont les premiers symptômes du phlegmon; lorsqu'ils sont légers, et que la partie affectée est peu étendue, il arrive souvent qu'ils ne paroissent pas influer sensiblement sur le pouls ou sur la santé du malade, mais toutes les fois qu'ils sont violens, et que l'inflammation est étendue, le pouls devient vif, plein et en général dur; le malade se plaint en même temps d'une chaleur universelle, de soif, et d'autres symptômes fébriles.

Lorsque, par un effort de la nature, ou à l'aide des remèdes, la douleur, la chaleur et la tension se dissipent, les autres symptômes dont j'ai parlé se modèrent également, et le malade se rétablit promptement. On regarde

en général, avec raison, cette terminaison de l'inflammation comme la plus avantageuse : elle se nomme Résolution.

Mais d'autres fois la chaleur, la douleur et la rougeur, ainsi que les symptômes fébriles, augmentent au lieu de diminuer, la tumeur acquiert un volume plus considérable, elle s'amollit, et forme une légère saillie dans son milieu, sa surface devient luisante et claire, les différents symptômes fébriles se modèrent, et, en comprimant la tumeur de chaque côté, on aperçoit au-dessous la fluctuation d'un fluide. Cette terminaison de l'inflammation s'appelle alors Suppuration.

Mais lorsque la douleur et la rougeur de la partie augmentent, ainsi que la plénitude du pouls et les autres symptômes fébriles, sans que la tumeur devienne plus saillante, il y a alors lieu de craindre la Mortification ou la Gangrène.

La gangrène se manifeste d'abord par un changement de couleur dans la partie affectée; après avoir paru d'un rouge vif, elle devient livide, et il s'élève fréquemment, sur différens endroits de sa surface, de petites vessies remplies d'une sérosité âcre — la douleur se modère — le pouls baisse, mais il est toujours fréquent — la tumeur cesse enfin d'être tendue — elle devient noire et flasque — et se termine ainsi par une tache réellement gangrénée ou morte.

Telles sont les suites ordinaires de l'inflammation. Nous allons maintenant parler des différentes causes capables de la produire, et nous indiquerons ensuite la méthode curative.

§. 3. *Des causes déterminantes et prédisposantes de l'inflammation.*

Les causes déterminantes de l'inflammation sont, en général, tout ce qui tend à stimuler ou produire de la douleur : telles sont les blessures de toutes espèces, soit simples, soit accompagnées de déchirures ; les piqûres et les plaies faites avec quelque instrument que ce soit — les contusions et les brûlures produites par le cautère actuel ou potentiel — ainsi que toutes les applications de substances corrosives et irritantes, tels sont les différens acides concentrés, les cantharides et la classe entière des rubéfians. On peut encore rapporter à ces causes les ligatures, et dans quelques cas les tumeurs, qui agissent de même que des ligatures, en produisant une compression extraordinaire sur quelques vaisseaux sanguins ou quelques nerfs; l'exercice violent d'un membre quelconque, et l'action du froid sur une partie, peuvent également déterminer l'inflammation.

Telles sont les causes externes les plus communes du phlegmon ; mais il y en a d'autres qui tendent à produire le même effet, qu'on doit absolument rapporter à la classe des causes internes : tels sont les différens vices des fluides, déterminés par la présence de diverses matières morbifiques, telles que celle de la maladie vénérienne, de la petite vérole et de la rougeole. Les fièvres qui se terminent par des inflammations critiques, suivies d'abcès, paroissent aussi agir de la même manière.

On peut rapporter à l'un ou l'autre de ces

chefs presque toutes les causes déterminantes de l'inflammation. J'observerai néanmoins ici qu'il y a d'autres causes qu'on peut assez convenablement mettre au rang des prédisposantes, parce qu'elles tendent à rendre le système plus susceptible des maladies inflammatoires. La plus remarquable de ces causes est une constitution pléthorique, occasionnée communément par l'excès de nourriture, ou, dans quelques cas, par le défaut d'un exercice convenable du corps, et assez fréquemment par la réunion de ces deux causes. On a aussi remarqué que les maladies inflammatoires affectoient plus fréquemment les jeunes gens que les vieillards, et que les hommes y étoient plus disposés que les femmes.

§. 4. *De la cause prochaine de l'inflammation.*

L'ON a adopté différentes opinions sur la cause prochaine de l'inflammation : les unes n'ont jamais été généralement admises, et d'autres, après avoir prévalu un certain temps, ont enfin été également rejetées.

La doctrine, admise depuis quelques années dans l'université d'Edimbourg, sur cet objet, étant la plus propre à rendre raison des causes déterminantes de l'inflammation, de ses effets, et de l'action des remèdes communément usités pour la guérir, paroît jeter aussi plus de lumière que toute autre sur la cause prochaine.

En faisant attention aux différens phénomènes de l'inflammation, on reconnoîtra qu'elle n'existe jamais sans que l'action des vaisseaux

de la partie affectée soit augmentée : et comme on peut, en admettant cet accroissement d'action dans les artères de la partie, rendre raison de toutes les circonstances de l'inflammation, on est fondé à considérer cet état des vaisseaux comme la cause immédiate de la maladie.

Cette opinion est surtout confirmée, comme je l'ai déjà observé, par la considération des différentes causes capables de déterminer l'inflammation; toutes étant de nature stimulante, elles ne peuvent agir sur une partie vivante ou sensible, sans augmenter extraordinairement l'action des vaisseaux de cette partie. Ainsi, pour raisonner d'après l'analogie, nous voyons que les sternutatoires appliqués sur la membrane interne du nez — les alimens sur l'estomac et les intestins — et le sang sur la surface interne des vaisseaux qui le renferment, déterminent tous, comme autant de stimulans, une action différente; c'est également de cette manière que les substances corrosives ou irritantes, appliquées sur les membranes des artères, y produisent naturellement les mêmes effets que sur les autres organes musculaires.

Il est très-probable que c'est aussi de cette manière que tous les stimulans directs excitent l'inflammation. Néanmoins l'inflammation a souvent lieu sans qu'on puisse nullement soupçonner l'application d'aucune substance stimulante ou irritante. Il paroît que dans ces cas, l'accroissement d'action des artères et du cœur est entretenu, quand il a lieu, par le spasme ou la constriction des petits vaisseaux de la partie malade, ou de tout le corps; ainsi la puissance tonique ou astringente du froid

étant connue, on voit pourquoi les maladies inflammatoires sont plus fréquentes dans les saisons froides, telles que l'hiver et le printemps; et il est également évident que la gorge et les poumons sont plus sujets aux inflammations que tout autre organe, parce qu'ils sont plus exposés à l'action immédiate du froid.

Le docteur Cullen, qui considère le spasme comme la seule cause prochaine de l'inflammation, dit, en traitant ce sujet, « qu'on doit pré-
« sumer que le spasme des petits vaisseaux a
« lieu dans l'inflammation, d'après l'état où
« se trouve alors tout le système artériel. Dans
« toutes les inflammations considérables, dans
« celles même qui sont bornées à une partie,
« il existe une affection particulière qui se
« communique à tout le système; d'où il arrive
« que l'inflammation s'engendre facilement
« dans d'autres parties que celle qui étoit pri-
« mitivement affectée. Cette affection générale
« est connue des Médecins sous le nom de
« *diathèse inflammatoire;* elle se manifeste le
« plus communément chez les personnes qui
« ont les fibres très-roides; souvent elle est
« évidemment produite par la puissance to-
« nique ou astringente du froid; elle est aug-
« mentée par tous les toniques et tous les sti-
« mulans appliqués sur le corps; elle est
« toujours accompagnée de dureté dans le
« pouls; et rien ne la détruit plus efficace-
« ment que la saignée, en raison du relâ-
« chement qui s'ensuit. Il est probable, d'après
« ces circonstances, que la diathèse inflam-
« matoire consiste dans l'augmentation de ton
« ou de contractilité, et peut-être même de

« contraction des fibres musculaires de tout le « système artériel (1) ».

---

(1) Voyez *Elémens de Médecine pratique*, tome premier, page 198, de la traduction que j'en ai donnée.

On pourroit reprocher à notre auteur d'avoir conservé ici une théorie aujourd'hui généralement abandonnée dans le pays même qui l'a vu naître, et où elle a d'abord été adoptée avec le plus d'enthousiasme. Mais que pouvoit-il faire de mieux, au milieu de la diversité d'opinions qui règne aujourd'hui parmi les gens de l'art?

Toutes les tentatives infructueuses, qu'on a faites jusqu'ici pour remonter aux causes prochaines des maladies, prouvent que nous n'en aurons jamais qu'une idée fort imparfaite, et que nous serons toujours obligés de nous en tenir à des probabilités. Ceux qui se sont élevés le plus vivement contre la théorie dont il s'agit, et qui en ont le mieux indiqué les défauts, n'en ont pas substitué encore une plus satisfaisante, ni plus propre surtout à nous diriger dans la pratique. Bell a cru devoir la conserver, tant par ces raisons que par respect pour un homme d'ailleurs célèbre à tant d'égards; car on peut encore demander aujourd'hui quel est le médecin qui a déterminé, avec plus de jugement et de sagacité, les indications curatives que Cullen? Qui a mieux décrit et classé les maladies, et combattu avec plus de succès quantité de préjugés funestes? Il a tracé réellement une nouvelle route aux gens de l'art; il leur a, en quelque sorte, donné une nouvelle impulsion; il leur a inspiré cette activité et cet esprit de recherche, qui semble avoir reculé les limites de l'art. Ceux même qui l'ont critiqué avec le plus d'acharnement, ont admis la plupart de ses idées sous d'autres dénominations: ainsi, après avoir rejeté le *spasme* comme cause prochaine de l'inflammation, on a eu recours à des *anomalies* de *ton*, ou à des *mouvemens irréguliers*, qui ne sont certainement autre chose que ce que Cullen a désigné sous le nom de spasme. D'ailleurs Cullen ne propose jamais ses idées sur la théorie, qu'avec la plus grande méfiance; loin d'en dissimuler le foible, il semble

En admettant que l'action augmentée des

---

l'indiquer, et inviter ceux qui s'occuperont du même objet à faire de nouveaux efforts pour mieux connoître les causes que la nature a dérobées à notre vue.

L'examen attentif des différens symptômes de l'inflammation suffit pour nous convaincre qu'ils dépendent tous d'une cause générale. Il est essentiel d'étudier la nature de cette cause; elle est la vraie source des diverses modifications dont l'inflammation est susceptible.

Quoique les symptômes d'inflammation consistent dans un accroissement d'action de la partie affectée, il est difficile de ne pas admettre une foiblesse générale, qui constitue véritablement la diathèse inflammatoire. Toutes les causes capables d'affoiblir le ton du système, les excès en tout genre, le froid surtout ou la diminution du calorique, déterminent les inflammations; c'est pourquoi elles règnent particulièrement dans les saisons froides : et l'on convient aujourd'hui que le froid agit toujours comme une cause directe de foiblesse, que ses effets sont en raison de son intensité et du degré de foiblesse, ou de sensibilité de l'individu qui y est exposé. Il paroît évident que toute cause de ce genre trouble tout-à-coup la régularité de la circulation, et jette les vaisseaux capillaires dans l'inertie. Ces derniers ne pouvant plus recevoir la quantité ordinaire de fluide, il se fait une congestion dans ceux qui par des circonstances particulières, se trouvent plus irritables : alors ces derniers s'engorgent et se dilatent outre mesure; le fluide dont ils sont surchargés devient pour eux un stimulus puissant, qui détermine une réaction plus ou moins forte, suivant la constitution de l'individu ou la structure de l'organe exposé à l'action de ce stimulus.

Mais il ne faut pas perdre de vue que l'organe lui-même est passif, et que les dénominations, prises du siége de l'irritation, ne peuvent nous donner aucune lumière sur la nature du mal, ni sur les indications curatives. Il faut, à l'exemple d'Hippocrate, pour bien juger d'une maladie, faire particulièrement attention

vaisseaux de la partie affectée est la cause pro-

---

au concours des signes de foiblesse, et à l'état général du système.

Telle est l'idée générale qu'on peut se former sur la cause prochaine de l'inflammation ; c'est celle que Erasme Darwin semble avoir embrassée et qu'il a soutenue d'une manière fort ingénieuse ; malheureusement ses idées, entièrement métaphysiques, sont à la portée de peu de personnes. Il admet, sous le nom d'esprit de motion ou de puissance sensoriale, un agent principal également et uniformément répandu dans tout le système. Suivant lui, dès qu'une partie est affoiblie par une cause quelconque, tel que le froid, la puissance sensoriale ne pouvant plus se porter vers cette partie, reflue à l'intérieur, s'accumule, suivant les circonstances, dans des endroits plus ou moins éloignés de la partie affectée, et y détermine des sensations agréables ou désagréables. Mais je vais citer ses propres paroles, pour mettre le lecteur à même de juger de cette théorie.

« 1. Quand une cause quelconque excite, dans un « organe moteur, des mouvemens assez violens pour « produire une sensation agréable ou douloureuse, « il arrive assez fréquemment que la douleur ou le « plaisir déterminent, dans l'organe affecté, de nou- « veaux mouvemens qu'on désigne sous le nom d'in- « flammation.

« Ces nouveaux mouvemens sont d'un genre par- « ticulier ; ils tendent à déterminer l'extension des « anciennes fibres, à en produire de nouvelles, à « allonger en conséquence les muscles droits qui ser- « vent à la locomotion, et à former de nouveaux « vaisseaux aux extrémités ou sur les parois des mus- « cles vasculaires.

« 2. Ainsi les sensations agréables déterminent le « gonflement des mamelles des nourrices, des papilles « nerveuses de la langue, du pénis ; et elles produisent « probablement l'accroissement du corps, depuis son « état d'embryon jusqu'à celui de maturité ; tandis « que les nouveaux mouvemens, qui sont la consé- « quence d'une sensation douloureuse, et qui déter-

chaine de l'inflammation, il est très-aisé de ren-

« minent la génération de fibres ou de vaisseaux nou-
« veaux, s'appellent inflammation.

« En conséquence, lorsque des muscles droits sont « enflammés, une partie des tendons, qui sont à cha- « cune de leurs extrémités, acquiert une vie et une « sensibilité nouvelle, et le muscle s'allonge ainsi pen- « dant un temps; les os deviennent également mols, « vasculaires et sensibles lorsqu'ils sont enflammés. « Ainsi on voit de nouveaux vaisseaux pulluler sur la « cornée dans l'ophthalmie, et sur les tumeurs squir- « rheuses, quand elles s'enflamment; c'est pourquoi « toutes les parties enflammées s'unissent entre elles « par l'entrelacement et l'anastomose des nouveaux « vaisseaux avec les anciens.

« La chaleur de la partie est l'effet de l'augmen- « tation des sécrétions du mucus ou des fibres, qui « engendrent de nouveaux vaisseaux ou allongent les « anciens. La couleur rouge est due à la transparence « des nouveaux vaisseaux, et probablement à ce que « leurs portions artérielles sont formées avant les por- « tions veineuses qui leur correspondent.

« 3. Ces nouveaux mouvemens sont excités par l'ac- « croissement de sensation que produisent les contrac- « tions fibreuses devenues plus fortes, ou l'augmen- « tation de sensibilité, c'est-à-dire l'accumulation « de puissance sensoriale dans l'organe moteur. Ils « sont en conséquence produits par les forts stimu- « lans externes, tels que les plaies, les fractures, les « matières âcres ou vénéneuses, ou par les stimulans « ordinaires à ces organes, quand ils sont restés quelque « temps dans l'inertie; ainsi la lumière ordinaire du « jour enflamme les yeux de ceux qui ont été ren- « fermés dans des cachots, et la chaleur d'un feu « modéré brûle ceux qui s'en approchent immédia- « tement après avoir été exposés à un grand froid.

« Ces nouveaux mouvemens ne sont cependant « jamais engendrés par le genre de douleur que cause « le défaut de stimulus, tels que la faim, la soif, le « froid ou l'inanition, ainsi que par toutes les dou- « leurs qu'on nomme nerveuses; lorsque ces douleurs

dre raison de la manière d'agir des différentes

« existent, les mouvemens de la partie affectée dimi-
« nuent, et s'ils sont suivis d'inflammation, elle se ma-
« nifeste dans quelques parties éloignées ; ainsi le froid
« et l'humidité des pieds causent la toux quand on y
« a été long-temps exposé; ou bien l'inflammation est
« la conséquence du renouvellement de stimulus : la
« chaleur ou les alimens, par exemple, déterminent
« une action plus forte dans nos organes, lorsqu'ils
« sont restés un certain temps dans l'inertie ; et il sur-
« vient des engelures aux talons après avoir marché
« dans la neige.

« 4. Mais lorsque ces nouveaux mouvemens des
« muscles vasculaires s'exécutent avec plus de force,
« et que ces vaisseaux s'allongent outre mesure ou
« trop rapidement, leurs extrémités fournissent une
« matière particulière qui varie suivant la nature des
« mouvemens animaux de ce nouveau genre de
« glandes, qui produit cette sécrétion; tel est le pus
« louable, la matière variolique, la vénérienne, la
« catarrhale, et quantité d'autres.

« 5. Ces matières sont le produit d'une action ani-
« male, elles sont séparées ou fournies par le sang,
« par l'effet de certains mouvemens morbifiques des
« extrémités des vaisseaux sanguins : c'est pourquoi
« toutes sont contagieuses. . . . .
. . . .

« 1. Il arrive souvent que ces nouveaux vaisseaux,
« ainsi que les anciens devenus plus amples, qui cons-
« tituent l'inflammation, ne se dilatent pas assez rapi-
« dement pour se rompre, et former un nouveau genre
« de glande, propre à séparer une matière, comme je
« l'ai dit plus haut ; si, dans ce cas, il survient des
« circonstances capables de diminuer la sensation dou-
« loureuse, la force qui déterminoit la génération des
« nouvelles parties cesse ; à l'instant il commence à
« se faire une absorption, non seulement des fluides
« surabondans déposés dans la partie enflammée, mais
« même des solides les plus durs.

« Ainsi pendant l'accroissement du second ordre de
« dents dans l'enfance, les racines du premier ordre sont

causes prédisposantes, ainsi que des symptômes

« totalement absorbées, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que la couronne ; et néanmoins si on les arrache prématurément, quelques semaines avant, on trouve leurs racines entières. M. Hunter a observé de même, que quand une portion d'os cariée s'exfolioit ou se séparoit de la partie dépourvue de vie, cette portion ne se putréfioit pas, mais restoit absolument entière, tandis que la surface de la partie saine de l'os, qui touchoit celle qui étoit privée de vie, étoit absorbée, et déterminoit ainsi l'exfoliation. *Medi. comm. Edimb. v.* 1 p. 425. C'est de cette manière que se fait l'absorption de la matière calcaire, des concrétions goutteuses, de la matière coagulable déposée sur les membranes enflammées dans le rhumatisme et du sang extravasé : toutes ces substances sont aussi solides et aussi indissolubles que les nouveaux vaisseaux engendrés par l'inflammation.

« Cette absorption des nouveaux vaisseaux et des fluides, déposés sur les parties enflammées, s'appelle Résolution : on l'obtient en employant d'abord les moyens internes capables de diminuer la douleur de la partie, et d'arrêter par conséquent ses nouveaux mouvemens : ces moyens sont les saignées réitérées, les purgatifs, les délayans et les bains chauds.

« Dès que les vaisseaux sont ainsi dégorgés, et que l'absorption des nouveaux vaisseaux ainsi que des fluides déposés dans la partie enflammée a évidemment commencé à se faire, on peut beaucoup favoriser cette absorption en stimulant extérieurement la partie, par des dissolutions de plomb ou d'autres métaux, et en donnant à l'intérieur le quinquina et de petites doses d'opium. Ainsi lorsque la rougeur qui caractérise l'ophthalmie, commence à devenir moins vive, tout collyre âcre, telle qu'une dissolution de six grains de vitriol blanc dans une once d'eau, accélère l'absorption et éclaircit l'œil en très-peu de temps. Mais ce même remède, appliqué quelques jours plutôt, augmentera l'inflammation. C'est pourquoi l'opium prescrit à petites doses, à

« la suite des évacuans, peut contribuer à favoriser « l'absorption des fluides déposés sur le cerveau, « comme l'observe M. Bromfield, dans son Traité de « Chirurgie.

« 2. Lorsqu'il s'est formé un abcès par la rupture « de ces nouveaux vaisseaux, l'inflammation diminue « d'intensité, et une nouvelle glande sépare une ma- « tière désignée sous le nom de *pus* : un degré plus « modéré d'inflammation produit en même temps de « nouveaux vaisseaux vulgairement appelés Fongo- « sités ; et ces fongosités s'élèveroient beaucoup au- « dessus du niveau de la partie, si aucun bandage « n'en arrêtoit l'accroissement, ou si aucune autre « circonstance ne favorisoit l'absorption dans la plaie.

« L'art de guérir les ulcères consiste en conséquence « à déterminer dans la plaie une disposition à l'ab- « sorption plus forte que ne l'est celle qui cause la con- « gestion. Ainsi lorsqu'un ulcère sordide fournit en « abondance une matière ténue, l'usage d'un stimu- « lant quelconque, tels que les oxydes de plomb, de « mercure, ou de cuivre, appliqués extérieurement, « diminue la quantité de cette matière et la rend plus « épaisse, parce que les parties les plus ténues sont « les premières absorbées.

« Mais rien ne contribue plus à augmenter l'absorp- « tion dans une plaie, que de couvrir toute la portion « du membre, qui est au-dessus de la plaie, d'un ban- « dage enduit de quelque emplâtre pour le retenir, « telle que l'emplâtre de minium; la peau étant con- « tenue par ce moyen artificiel, les pulsations arté- « rielles acquièrent une force double de celle dont « elles jouissent dans l'état ordinaire, pour pousser le « courant de fluide qui remonte à travers les val- « vules lymphatiques.

« Les remèdes internes, les plus propres à favoriser « l'absorption dans les ulcères, sont premièrement les « évacuans, ensuite l'opium, le quinquina, le mercure, « l'acier.

« 3. Lorsque l'inflammation est plus forte et plus ra- « pide, c'est-à-dire lorsque la sensation douloureuse

Par exemple, l'action augmentée d'une artère, en forçant les globules rouges, ou d'autres parties denses du sang (1), à passer dans un ordre de vaisseaux plus petits, qui ne leur livrent que difficilement passage, doit, comme il est aisé de le voir, produire la tumeur, la tension

---

« donne une activité plus irrégulière à l'organe, et « que cette activité excessive est suivie d'un accrois- « sement de sensation douloureuse, qui augmente « dans la même raison jusqu'à ce que toute la puissance « sensoriale ou l'esprit d'animation contenu dans la « partie soit épuisé, la gangrène survient, comme il « arrive dans le charbon, dans les inflammations des « intestins, aux extrémités des vieillards, ou aux mem- « bres de ceux qui étant engourdis par le froid, « s'approchent du feu. On voit, d'après cela, pourquoi « les gens foibles sont plus sujets à la gangrène que « ceux qui sont forts, et pourquoi des douleurs peu « vives produisent la gangrène chez ceux qui sont foi- « bles; il est évident que la puissance sensoriale est « plutôt épuisée chez eux par un excès d'activité. Je « me rappelle avoir vu un gentilhomme qui ayant couru « la veille deux postes dans une chaise, s'étoit plaint « d'une douleur, supportable à ce qu'il disoit, des « intestins. Lorsque je le vis, cette douleur avoit dis- « paru sans produire d'accident sensible, son pouls « étoit foible sans être fort vif, mais comme son es- « tomac rejetoit, au bout de quelques minutes, tout « ce qu'il prenoit, j'en conclus que l'intestin étoit « mortifié: il mourut le lendemain. Il est ordinaire aux « malades, qui succombent dans la petite vérole, avec « des pustules gangrénées, accompagnées de taches « pourprées, de ne se plaindre d'aucune douleur, « mais de dire au contraire, jusqu'au dernier mo- « ment, qu'ils se trouvent bien ». *V. Zoonomia.* Sect. XXXIII. 2. 3.

(1) L'on voit, d'après la théorie de Darwin, que l'inflammation peut exister sans que les globules rouges passent dans les vaisseaux blancs comme on l'a cru jusqu'ici.

doit nullement tenter de résoudre les tumeurs inflammatoires.

Ainsi, on doit en général faire suppurer les tumeurs inflammatoires qui succèdent aux fièvres et aux autres maladies internes; car la suppuration étant un moyen que tente la nature pour se débarrasser des fluides surabondans qui se trouvent dans le système, il seroit dangereux d'interrompre ses efforts. Il est certainement, dans tous les cas de ce genre, beaucoup plus sûr et plus avantageux d'aider ces effets autant qu'il est possible, en faisant usage des applications les plus propres à favoriser la suppuration (1).

Il y a néanmoins certaines tumeurs engendrées par des causes internes, qui, par leur nature, ne sont susceptibles d'aucun traitement, et où l'on ne peut tenter ni la suppuration, ni la résolution : il pourroit être dangereux, par exemple, dans les tumeurs scrophuleuses, d'appliquer les répercussifs ; et il se rencontre même peu de cas où l'on puisse en favoriser la suppùration, car le traitement des ulcères, qui succèdent à ces tumeurs, est toujours long, et le succès en est incertain;

---

(1) Cette opinion de l'auteur n'a d'autre fondement qu'une vaine théorie aujourd'hui justement abandonnée. La suppuration n'est jamais un moyen qu'emploie la nature pour se débarrasser des fluides surabondans ; elle survient au contraire quand le sytème est tellement affoibli, que les mouvemens extraordinaires, engendrés dans la partie affectée, sont portés à un degré trop considérable ; il est toujours indispensable de modérer ces mouvemens et de tenter la résolution par les évacuans et les antiphlogistiques, car les forts répercussifs seroient dangereux.

d'ailleurs, l'on sait qu'elles peuvent subsister long-temps sans danger pour le malade ; je crois, en conséquence, qu'il est en général très-prudent de n'y rien faire.

Nous avons également, dans la maladie vénérienne, un antidote presque certain du virus; et comme les bubons, ainsi que les autres tumeurs inflammatoires qui surviennent dans cette maladie, donnent communément un embarras extrême et sont très-difficiles à guérir, quand ils s'ouvrent, le plus sûr est de les résoudre : et l'on doit d'autant plus tenter ce moyen, qu'en excitant la suppuration on ne détruit pas le virus; il est, au contraire, aussi essentiel que celui à qui cela arrive subisse un traitement mercuriel, que s'il n'y avoit eu aucune évacuation de la tumeur (1).

Il en est de même dans les cas d'érysipèle, qui est une variété d'inflammation aisée à distinguer du véritable phlegmon, en ce que la couleur de la partie enflammée n'est pas d'un rouge aussi vif, mais d'un brun plus foncé, tirant sur le cuivre; et le gonflement qui y survient, au lieu de s'élever de manière à former une tumeur sensible, s'étend davantage et se ter-

(1) L'expérience journalière confirme ce que l'auteur avance ici. J'ai vu quantité de malades qui ont été attaqués des symptômes les mieux caractérisés de vérole confirmée, parce qu'on a négligé de leur administrer le mercure d'une manière convenable, dans l'idée que la suppuration des bubons, dont ils avoient été affectés, avoit emporté le virus. L'on peut même admettre en fait, que les longues suppurations sont toujours fâcheuses, surtout quand elles sont considérables : elles indiquent une affection morbifique, particulière à la partie ou à tout le système.

et la douleur pulsative qu'on observe dans tous les phlegmons : on peut aussi jusqu'à un certain point, rendre raison de même de l'augmentation de chaleur, qui, dans ces cas, doit toujours être l'effet de l'accroissement de frottement (1). Il est néanmoins probable que l'accumulation seule de la chaleur animale, que produit nécessairement le sang poussé en plus grande quantité que de coutume vers une partie, doit contribuer beaucoup à augmenter le degré de chaleur.

La méthode curative tend aussi, comme je l'ai déjà observé, à confirmer l'opinion que j'ai proposée sur la cause de l'inflammation; car les remèdes les plus efficaces, dans presque toutes les inflammations, sont précisément ceux qu'on recommanderoit pour détruire l'augmentation de ton d'une partie quelconque, si l'on étoit convaincu que ce fût l'unique cause de la maladie : ainsi l'on a recours à un régime sévère, à la saignée, et aux autres évacuations capables d'affoiblir, auxquelles l'on joint les applications émollientes sédatives, comme il sera aisé de s'en convaincre plus parfaitement, par les détails que nous donnerons sur les différens remèdes.

Dans presque tous les phlegmons qui ne s'étendent pas à une profondeur extraordinaire, et qui ne sont pas accompagnés de symptômes fort graves, on peut porter un pronostic favorable. Car si l'on n'obtient pas la résolution,

(1) La chaleur est aussi l'effet des diverses combinaisons qui se font pendant l'inflammation.

qui

qui est la terminaison la plus douce et la plus à désirer, il est très-probable que la suppuration aura lieu; et ses suites ne sont pas communément fort dangereuses quand le malade est d'ailleurs d'une bonne constitution.

Néanmoins, lorsque la partie enflammée est fort étendue, en même temps que la tumeur se propage à une grande profondeur, et que les symptômes fébriles généraux sont violens, il y a beaucoup à craindre; car, outre le danger qui résulte de la fièvre même, lorsque les symptômes ne se modèrent pas et ne paroissent point disposés à se terminer par la résolution ou la suppuration, il est probable que la gangrène surviendra; et l'on ne peut jamais savoir avec certitude quelle en sera l'issue.

SECTION II.

Du traitement qu'exige l'Inflammation pour obtenir la résolution.

§. 1. *Des cas où il ne faut pas tenter la résolution des tumeurs inflammatoires.*

Il est évident, d'après ce que nous avons dit, qu'on doit en général, dans le traitement du phlegmon, se proposer d'obtenir la guérison par la résolution. Il faut néanmoins en excepter quelques cas particuliers, où l'on ne

mine, en quelque sorte, imperceptiblement dans les parties environnantes. On doit toujours tenter la résolution de ces tumeurs érésypélateuses ; car quand elles se terminent par la suppuration, il est rare qu'elles fournissent un bon pus, ou qu'elles se guérissent facilement quand on en fait l'ouverture.

A ce petit nombre d'exceptions près, le plus sûr est de tenter la résolution de toute tumeur inflammatoire.

§. 2. *Des remèdes propres à procurer la résolution d'une partie enflammée.*

LORSQUE le phlegmon commence, et que ses symptômes ne sont pas assez violens pour produire la fièvre, il suffit souvent de se borner aux seuls topiques et au régime. Mais, lorsque l'inflammation augmente au point d'exciter de la chaleur et un mouvement fébrile dans le pouls, il faut tenter d'autres moyens.

L'on a coutume, dans presque tous les phlegmons, d'employer les fomentations chaudes et les cataplasmes : néanmoins ces moyens contribuant très-fortement à favoriser la suppuration, comme je le prouverai plus particulièrement par la suite, leur usage ne peut absolument convenir lorsqu'on doit tenter la résolution.

Il faut, quand on veut résoudre une inflammation, commencer par enlever les causes qui ont déterminé la maladie : tels que les corps étrangers qui restent dans les plaies, ou les esquilles d'os fracturés ; réduire les luxations ;

et en un mot, écarter tout ce qui pourroit contribuer à causer de l'irritation.

Parmi les différens moyens qu'on applique communément à l'extérieur, pour obtenir la résolution de l'inflammation, on doit compter principalement sur ceux qui sont de nature sédative; les émolliens sont ensuite les plus utiles.

On peut mettre, dans la première classe, toutes les préparations de plomb dissous dans le vinaigre; l'acide végétal appliqué seul paroît aussi agir comme sédatif. (1).

Les meilleurs émolliens qu'on puisse appliquér à l'extérieur, sont les diverses espèces d'huiles douces obtenues par expression, telles que celles d'amandes, d'olives et de graine de lin, ainsi que les onguens d'une consistance molle, composés avec quelques-unes de ces huiles et la cire pure.

§. 3. *Remarques sur les préparations de plomb et autres sédatifs* (2).

Je ne me propose pas, en parlant des sédatifs convenables pour la guérison de l'inflammation externe, de recommander indis-

---

(1) L'acide de vinaigre, celui du citron, et quantité d'autres, sont de puissans moyens de modérer les inflammations externes. Voyez ma *Dissertation sur les Substances oxigénées*, qui se trouve dans le second volume de la traduction que j'ai donnée du *Traité de la Gonorrhée et des Maladies vénériennes*, de Bell.

(2) On entend, par sédatifs, les calmans et les rafraîchissans qui agissent en diminuant l'énergie du principe vital.

tinctement toute la classe des médicamens qui jouissent, dans différentes circonstances, de cette propriété. Ainsi, comme on a fréquemment remarqué que l'opium, quoique un des plus puissans sédatifs, produisoit de l'irritation, étant appliqué à l'extérieur sur le corps humain, il est probable, malgré les avantages qu'on en a retiré quelquefois dans certaines inflammations, qu'on ne se déterminera jamais à l'employer généralement comme remède externe.

On doit certainement mettre aussi les fomentations chaudes émollientes au rang des plus puissans sédatifs, car aucun remède n'est peut-être plus propre à diminuer la tension et la douleur; néanmoins, d'après une expérience étendue sur leurs effets dans l'inflammation locale, je suis convaincu, depuis long-temps, que ces applications sont très-communément nuisibles lorsqu'on désire obtenir la résolution des tumeurs inflammatoires : car elles tendent, en général, à favoriser la suppuration, ou, quand on les continue long-temps, elles sont sujettes à relâcher les parties, au point qu'il est toujours difficile de dissiper entièrement la tumeur.

Néanmoins, on n'a pas fait de semblables objections contre les préparations de plomb; on peut, au contraire, assurer que non seulement on ne court aucun danger d'en faire usage, mais qu'elles sont même beaucoup plus efficaces, comme résolutives, qu'aucun des remèdes employés jusqu'ici.

Nous sommes portés à croire que les préparations de plomb agissent principalement comme sédatives, non seulement d'après leurs

effets sur l'estomac, qui paroissent tous avoir une tendance sédative; mais même d'après leur action immédiate et sensible, lorsqu'on les applique à l'extérieur, sur une partie enflammée : cette action, lorsque la préparation est d'une force convenable, consiste presque constamment dans une diminution des différens symptômes de douleur et de tension, et toutes les parties, sur lesquelles on applique ces préparations, éprouvent en même temps une sensation douce agréable.

M. Goulard, dans sa *Dissertation sur l'usage externe des préparations de plomb*, les croit à-peu-près également avantageuses dans tous les degrés de l'inflammation. Il avance que dans les cas même où les tumeurs sont entièrement en suppuration, l'usage convenable de son extrait de saturne, rend presque toujours l'ouverture de ces tumeurs inutile, non en agissant comme répercussif, car il ne lui accorde pas cette qualité, mais en déterminant une exsudation de la matière contenue dans la tumeur.

Il veut aussi qu'on applique le même remède dans le cas de gangrène. Néanmoins, je ne peux me déterminer, d'après ce que l'expérience m'a appris, sur les préparations de plomb, à les recommander dans aucun de ces deux cas : je les ai essayé toutes dans la gangrène, je n'en ai obtenu aucun avantage sensible: et malgré les éloges outrés que leur donne M. Goulard, dans le traitement des abcès où le pus est complétement formé, je suis obligé d'avouer que jamais je n'ai songé à recourir à ce moyen lorsque la maladie étoit à ce degré. Ainsi, ce n'est uniquement que dans le véri-

table état inflammatoire du phlegmon, et lorsqu'il y a encore lieu de compter sur la résolution, que je prétends conseiller ces sortes d'applications.

Les effets funestes qu'on attribue communément au plomb, lorsqu'il pénètre dans l'intérieur du système, ont déterminé quelques auteurs à s'élever contre l'usage externe de toutes les préparations de ce métal.

On ne peut douter que le plomb, introduit dans l'estomac, sous différentes formes, a souvent été un poison; on a même peut-être la certitude que quelques-unes de ses préparations, appliquées à l'extérieur, ont produit, dans quelques cas particuliers, des symptômes fâcheux: mais, en supposant que ces symptômes ne fussent pas dûs à quelque accident extraordinaire ou à toute autre cause, je puis assurer, avec confiance, qu'ils sont, au moins en général, des effets très-rares du remède dont il s'agit; car je ne me rappelle pas qu'il soit jamais résulté aucun accident des préparations de plomb dans aucun des cas où on l'a employé, à l'extérieur, quoiqu'on en fasse très-fréquemment usage, et que dans quantité de cas, de brûlures surtout, j'en ai vu couvrir la plus grande partie de la surface du corps pendant plusieurs jours, et même pendant des semaines entières.

Le *sucre de saturne* ou *l'acétite de plomb* (1), suivant la dénomination qu'on lui donne aujourd'hui, est, peut-être, la meilleure de toutes les préparations de ce minéral; outre

(1) Les Anglois l'appellent la *céruse acétée*.

qu'elle réunit tous les avantages des autres préparations, il est beaucoup plus aisé de s'assurer exactement de son degré de force; car quoiqu'on puisse être certain de la quantité de plomb combinée avec le vinaigre, dans l'*extrait de saturne* de Goulard, ainsi que dans l'*acetum lithargyrites* (1) de nos dispensaires (qui, comme on peut l'observer, ne diffèrent presque pas entre eux), la crystallisation est l'unique moyen de connoître précisément, ou à peu de chose près, la quantité de plomb dissoute par le menstrue; car elle varie suivant la force surtout de l'acide, suivant le degré exact de chaleur qu'on applique et quantité d'autres circonstances que nous ne sommes pas toujours maîtres de diriger avec précision; ces raisons doivent par conséquent nous déterminer à préférer, dans tous les cas, le sel ou l'acétite de plomb, quand on peut s'en procurer qui ne soit point sophistiqué; mais comme on a découvert depuis peu qu'il étoit souvent mélangé avec la craie et d'autres substances non solubles dans l'eau, je pense, comme j'ai déjà eu occasion de le remarquer ailleurs, que jusqu'à ce qu'on ait remédié à cet abus, on doit nécessairement préférer le vinaigre lithargyré.

La meilleure manière d'employer ce remède paroît être sous forme de dissolution aqueuse; on peut suivre, dans sa préparation,

---

(1) C'est-à-dire *vinaigre lithargyré*, ou acétite de plomb, sous forme liquide, qui se prépare en mettant quatre onces de litharge sur une livre de vinaigre, qu'on laisse digérer pendant trois jours sur un bain de sable.

les proportions suivantes ; on a observé qu'elles convenoient pour l'usage général :

Prenez une demi-once de sucre de saturne ; faites-le dissoudre dans quatre onces de bon vinaigre ; et ajoutez-y deux livres d'eau de fontaine distillée.

L'addition du vinaigre rend la solution beaucoup plus complète ; et quand on emploie autant de plomb sans ce menstrue, il s'en sépare communément une grande partie qui se précipite au fond.

Telle est la forme sous laquelle j'emploie habituellement ce remède ; néanmoins, comme plusieurs praticiens préfèrent l'extrait et l'eau de Goulard, je crois devoir indiquer ici la manière dont il les prépare. — L'extrait s'obtient de la manière suivante :

Prenez litharge d'or seize onces ; vinaigre une pinte, ou trente-deux onces ; mettez-les dans un vaisseau de terre vernissée, et laissez-les bouillir une heure ou une heure un quart sur un feu doux, ayant soin de les remuer pendant l'ébullition avec une spatule de bois ; ôtez ensuite le vaisseau du feu ; après avoir laissé reposer la liqueur décantez-là, et gardez-là dans des bouteilles pour le besoin.

L'eau dont se servoit M. Goulard, et qu'il appelloit *eau végéto-minérale*, « se fait en « mettant une cuiller à café d'extrait de sa- « turne, sur une pinte d'eau commune, et « deux cuillerées à café d'eau-de-vie : on peut « augmenter ou diminuer la quantité de l'eau- « de-vie, suivant les circonstances tirées de la « nature de la maladie, et de la sensibilité plus

« ou moins grande de la partie sur laquelle on « applique le remède (1) ».

Comme il est important, lorsqu'on emploie ces dissolutions, de tenir les parties affectées constamment humides, rien n'est plus propre à remplir, en général, cette indication, que d'appliquer des cataplasmes de mie de pain, parfaitement imbibés de ces dissolutions. Mais lorsque la partie enflammée est sensible et douloureuse, au point de ne pouvoir supporter aisément le poids des cataplasmes, ce qui n'est pas fort rare, des compresses d'un linge doux, humectées de la dissolution, pourront remplir assez convenablement le même objet : dans tous les cas, néanmoins, où l'on ne rencontre pas les mêmes obstacles, les cataplasmes méritent la préférence, en ce qu'ils retiennent plus long-temps l'humidité. Il faut toujours appliquer ces remèdes froids, ou, au moins, ne leur donner qu'un degré de chaleur capable de produire une sensation agréable au malade : on les laissera constamment sur la partie affectée, et on les renouvellera toujours avant qu'ils durcissent.

Les émolliens sont souvent utiles dans les cas de phlegmon, lorsque la tension et l'irritation de la peau sont considérables. Il suffit, à ce degré de la maladie, de frotter légèrement les parties douloureuses deux ou trois fois le jour, avec quelque huile douce tirée par expression, pour diminuer la tension, l'irritation,

---

(1) Au lieu de suivre ici le texte, j'ai copié M. Goulard, page 277 de son *Traité sur l'usage du plomb*, édition de 1760.

la douleur, procurer ainsi un soulagement considérable, et favoriser légèrement la résolution de la tumeur.

Les applications émollientes soulagent certainement dans tous les cas d'inflammation; mais comme les préparations de plomb sont encore plus efficaces, et que les onguens quelconques amortissent considérablement l'action du plomb, il faut ne jamais combiner ces deux genres de remèdes; et ne point employer les émolliens tant qu'on a l'espoir d'accomplir la guérison par la résolution, à moins que l'irritation, la tension et la douleur ne soient portées à un excès, qui rende l'application de ces remèdes indispensable.

Lorsque les parties enflammées ne sont pas fort sensibles, lors surtout qu'elles sont profondément situées, on applique souvent avec avantage l'acide végétal; et on ne peut mieux l'employer que sous forme de cataplasmes, composés de très-fort vinaigre et de mie de pain. J'ai aussi quelquefois observé que dans les cas de ce genre, ce remède, ainsi que la dissolution de saturne que j'ai déjà indiquée, appliqués alternativement, avoient produit des effets plus salutaires que ceux qu'on obtient communément de l'usage non interrompu de l'un de ces remèdes seul.

Il est, en général, utile, tandis qu'on continue ces cataplasmes, d'appliquer des sangsues ou des ventouses scarifiées, le plus près possible de la partie affectée, et on ne doit jamais négliger ces moyens dans toute inflammation locale un peu grave. On évitera, autant qu'il sera possible, dans tous ces cas, de

mouvoir la partie affectée : on prescrira au malade un régime rafraîchissant, et on lui défendra absolument l'usage du vin et des spiritueux.

Les remèdes que j'ai indiqués, continués un temps convenable, suffisent, en général, dans tous les degrés légers d'inflammation. Mais lorsque le pouls est vif, plein, ou dur, et accompagné d'autres symptômes fébriles, on ne doit jamais négliger la saignée générale. On tirera du sang en proportion de la violence de la maladie, de l'âge et des forces du malade. Les doux laxatifs, ainsi que les diaphorétiques rafraîchissans, sont encore, très-généralement utiles dans ces circonstances.

Il faut tâcher, après ces évacuations, de procurer du repos et de la tranquillité au malade; je remarquerai même que cet objet doit être considéré comme un des plus importans dans le traitement de toute tumeur inflammatoire. Dans tous les cas d'insomnie, ainsi que dans ceux où la tumeur est accompagnée de douleur et d'irritation, l'opium est l'unique remède sur lequel on puisse compter : il est très-généralement utile, donné à grande dose, dans les plaies considérables, surtout à la suite des amputations et des autres grandes opérations, de même que dans les piqûres de toute espèce. Dans tous ces cas néanmoins, il faut, pour obtenir de l'opium tout l'avantage qu'on en attend, l'administrer à fortes doses; sans cela il est très-sujet à nuire; c'est peut-être principalement cette circonstance qui a déterminé plusieurs auteurs à rejeter injustement

les narcotiques dans toutes les inflammations (1).

Lorsqu'on fait une attention convenable aux circonstances dont je viens de faire mention, la résolution du phlegmon commence, en général, à se faire dans le cours de trois ou quatre jours ; on peut au moins connoître, communément, avant que ce période soit entièrement écoulé, comment se terminera la tumeur. Si la chaleur, la douleur et les autres symptômes dont le phlegmon est accompagné se modèrent, et si la tumeur commence surtout à diminuer, sans apparence de gangrène, on peut avoir presque la certitude qu'en persévérant dans la même méthode curative, on obtiendra enfin la guérison par la résolution.

Si, au contraire, tous les symptômes s'aggravent ; si, surtout, la tumeur s'étend et s'amollit un peu, tandis que la douleur pulsative augmente, on peut être assuré que la suppuration surviendra : il faut, dans ces circonstances, abandonner les applications qu'on avoit prescrites lorsqu'on espéroit pouvoir obtenir la guérison par la résolution, et aider en même temps la nature, autant qu'il est possible, à accomplir la formation du pus, ou ce qu'on appelle la *maturité* de la tumeur.

---

(1) On ne doit cependant jamais administrer les narcotiques que quand les vaisseaux sont suffisamment désemplis, et que l'inflammation commence à se modérer. Il ne faut pas oublier que quantité de malades supportent difficilement de grandes doses d'opium ; que son usage exige en conséquence beaucoup de circonspection.

On ne persistera en conséquence, à faire usage de la saignée et des autres évacuations, qu'on auroit pu prescrire dans la vue d'obtenir la résolution, qu'autant qu'on les jugera absolument nécessaires pour modérer les symptômes fébriles ; car, si la suppuration s'établit, lorsque le système est épuisé, non seulement la tumeur parvient lentement à son degré de maturité, mais le malade devient hors d'état de supporter l'évacuation qui s'ensuit.

Quoique j'aie déjà remarqué qu'il étoit très-probable que la suppuration devoit avoir lieu quand on n'apercevoit, dans le cours de quatre jours, aucune apparence de résolution, et qu'il étoit par conséquent nécessaire de changer alors le traitement, j'observerai que ceci doit être pris dans un sens limité : car on ne peut déterminer le temps le plus convenable pour quitter une méthode curative, et en commencer une autre, qu'en faisant la plus grande attention aux différentes circonstances particulières à chaque phlegmon qu'on a à traiter. L'on a observé que cela dépendoit, en grande partie, du siége de l'inflammation ; car le phlegmon est beaucoup plus disposé à se terminer par une suppuration prompte, dans certaines parties, que dans d'autres.

Ainsi, les tumeurs inflammatoires quelconques, qui ont leur siége dans le tissu cellulaire, et dans toute partie fort tendre, suppurent beaucoup plus promptement que celles qui affectent les parties membraneuses et coriaces. C'est pourquoi on voit souvent des inflammations très-vives des membranes de l'œil et des testicules continuer plusieurs jours, et même

des semaines, sans que leurs symptômes se modèrent, ou sans qu'il s'établisse de suppuration. On ne doit pas craindre en conséquence, lorsque ces inflammations se prolongent fort long-temps, de continuer les résolutifs beaucoup plus de temps qu'il ne conviendroit dans d'autres circonstances ; il faut, même ne jamais renoncer à leur usage, à moins qu'on n'ait des signes évidens de suppuration, ou que la violence des symptômes ne donne fortement lieu de craindre la gangrène ou quelque obstruction incurable ; car alors il faudroit, sans balancer, tenter de favoriser la suppuration de la tumeur.

On doit mettre aussi les vésicatoires au nombre des moyens externes propres à guérir l'inflammation par la résolution ; j'ai vu des cas où ils ont été utiles, lors même que la suppuration étoit commencée. On peut les appliquer directement sur la partie douloureuse, dans les commencemens de l'inflammation ; néanmoins, lorsque la peau est fort enflammée, ils excitent une douleur si forte, qu'on prefère de les appliquer sur les parties contiguës et saines : ils ont paru, étant employés de cette manière, favoriser la résolution des bubons vénériens, lors même que le pus étoit évidemment formé.

SECTION III.

SECTION III.

De la Suppuration.

§. 1. *Remarques générales sur la Suppuration.*

On entend, par *Suppuration*, l'action par laquelle les substances contenues dans les tumeurs et les ulcères se convertissent en une matière blanchâtre, épaisse, opaque, légèrement fétide (1), à laquelle on donne le nom

(1) Le pus louable est onctueux, opaque, blanchâtre, ou jaunâtre, d'une consistance égale, sans odeur; il a un peu le goût du lait, et l'apparence de la crême; abandonné à lui-même, il passe à la fermentation acide. Quand il est chaud il exhale une odeur particulière qui se dissipe à mesure qu'il se refroidit, et qui diffère de celle qu'exhalent les parties animales chaudes; mais il ne doit jamais avoir la moindre fétidité, comme l'avance notre auteur; il a été induit en erreur à ce sujet, ainsi que sur tout ce qu'il dit de la suppuration, par les expériences de Pringle et de Gaber. Le célèbre Brugman, dans une dissertation publiée à Gottingue, en 1785, sous le titre *de Puogenia*, a prouvé de manière à convaincre les lecteurs les plus aveuglés par les préjugés, que toutes ces expériences sont absolument fausses, et que ces auteurs avoient confondu avec le vrai pus, le sédiment putride que donne la sérosité exposée quelque temps à une douce chaleur. Cette dissertation renferme une foule d'expériences neuves, faites avec le plus grand soin, et très-propres à donner une véritable idée de la ma-

de *Pus*. Ce changement est communément l'effet d'un effort naturel du système ; mais l'observation nous apprend qu'on peut favoriser, par des moyens artificiels, la génération du pus. Néanmoins avant d'indiquer le traitement qu'on doit suivre pour remplir cette indication, je crois essentiel d'examiner les différentes opinions qu'on a adoptées sur la nature de la suppuration : il sera plus aisé, d'après cet examen, de juger de la manière d'agir des remèdes sur lesquels on compte le plus lorsque la maladie est à ce degré.

§. 2. *De la formation du Pus.*

PLUSIEURS auteurs ont pensé que le pus étoit engendré par la dissolution des vaisseaux sanguins, des nerfs, des muscles et autres solides, qui constituent les parties affectées d'inflammation.

Boerhaave (*), Platner (**) et plusieurs autres ont embrassé cette opinion.

D'autres, au contraire, ont avancé que la

---

nière dont se forme le pus. — Je la regarde comme un chef-d'œuvre ; c'est ce qui m'a déterminé à en donner un extrait fort ample dans le premier volume de la traduction du *Traité de la Gonorrhée*, de Bell. On verra avec étonnement, en lisant cette dissertation, combien ceux qui ont écrit avant Brugman se sont éloignés de la vérité, faute de faire une attention convenable à la substance qu'ils avoient obtenu du sérum dans leurs expériences.

(*) Aphor. 387.

(**) *Vide Institutiones Chirurgiæ*, §. 54, etc.

matière purulente s'engendroit dans le sang; et qu'elle se déposoit toute formée, dans les abcès, les plaies et les ulcères.

Il suffit, pour réfuter la première opinion, d'observer que des plaies et des ulcères très-étendus, subsistent souvent un temps considérable sans qu'il en résulte aucune perte de substance; ce qui ne pourroit être si l'écoulement qu'ils fournissent étoit engendré par la dissolution des parties solides qui sont le siége de ces ulcères. Les cautères offrent également des exemples du même genre; ils fournissent pendant nombre d'années, et même tous les jours, du pus, sans produire aucune altération, ou aucune diminution sensible dans l'état des solides.

La seconde opinion tire probablement son origine de ce qu'on a quelquefois vu des abcès se former tout-à-coup, sans être précédés d'aucun signe sensible d'inflammation; ce qui a donné lieu de croire que la matière qu'ils renfermoient s'étoit séparée tout-à-coup du sang dans un état parfaitement purulent.

Néanmoins, avant que le pus se forme dans un endroit quelconque, on y observe toujours, en y apportant une attention convenable, quelque degré d'inflammation; mais comme cette inflammation est souvent légère, et accompagnée de peu de douleur, quelquefois la suppuration s'établit sans que le malade ait pu y faire une attention particulière, surtout dans les cas d'abcès internes. L'on parle, à la vérité, de métastases très-subites de matière purulente d'une partie du corps à l'autre; mais quand même cela arriveroit sans l''intervention de

l'inflammation (1), ce qui est fort douteux, cette circonstance ne pourroit point former une forte objection contre la preuve que nous avons donnée, parce qu'on ne peut considérer ces cas que comme des efforts *particuliers* et fort *extraordinaires* du système.

On peut encore remarquer que, si la matière purulente existoit fréquemment dans le sang, comme cela devroit être sans doute si l'opinion que nous réfutons étoit bien fondée, on y reconnoîtroit certainement, au moins dans quelques cas, cette matière : mais on n'a jamais rien découvert dans le sang qui en approchât. D'ailleurs, le pus qui se trouve dans les plaies et les ulcères ne paroîtroit pas d'abord ténu et séreux, tel qu'il est toujours, s'il s'y déposoit tout formé.

De toutes les opinions proposées jusqu'ici sur la formation du pus, aucune n'est plus probable que celle de ceux qui, le considérant comme l'effet d'un changement produit par un certain degré de fermentation (2) de la partie séreuse du sang déposée dans les cavités des ulcères et des abcès, pensent que cette fermentation est déterminée par la chaleur

---

(1) Hippocrate observe, aphor. 32 et 33, sect. IV, que les métastases se portent vers les parties qui ont été affectées de douleurs avant la maladie, ou dans la convalescence; l'expérience journalière confirme cette observation; d'où l'on doit conclure que les métastases peuvent être, en raison du degré de foiblesse, précédées d'une inflammation à peine sensible.

(2) Il est inutile d'observer que ce mot de fermentation est ici absolument vide de sens. Voyez la dissertation de Brugman, citée plus haut.

naturelle de la partie, ou par celle qu'on y applique artificiellement.

Jean Pringle est le premier qui, d'après une expérience rapportée dans l'appendix de son *Traité des Maladies des Armées*, a avancé que le sérum étoit la seule partie du sang qui, étant exposée à un certain degré de chaleur, pouvoit produire le pus (*); et cette opinion fut ensuite confirmée par d'autres expériences du même genre que fit M. Gaber, qui sont rapportées fort au long dans le second volume des *Acta Taurinensia.*

Pringle a observé que le sérum pur, exposé pendant quelques jours sur un fourneau à un degré de chaleur égal à celui du corps humain, déposoit, après s'être troublé, un sédiment purulent blanc. La partie rouge et vermeille du sang, prit dans le même espace de temps, et au même degré de chaleur, une couleur brune livide, de manière qu'une partie étant mêlée avec de l'eau, parut avoir une teinte brune. Le sérum, mis en digestion, avec une petite quantité de globules rouges, et exposé aux mêmes circonstances, devint de la même couleur.

Les expériences de M. Gaber tendent toutes à confirmer la même opinion, c'est-à-dire que le pus pur, sans mélange, est uniquement formé par le sérum. Les globules rouges ajoutées au sérum, et le crassamentum (1), mis en digestion seul, offrirent précisément

(*) Expérience 45.

(1) Le crassamentum est la partie rouge du sang pure.

les mêmes apparences que j'ai indiquées plus haut d'après Pringle (*). La graisse, que plusieurs auteurs regardent comme un des principaux ingrédiens du pus, n'offrit à M. Gaber, dans les essais dont je viens de parler, rien qui eut l'apparence de cette substance; et aucune partie charnue, mise en digestion avec le sérum ou l'eau, ne put non plus se convertir en pus.

On peut donc conclure de tout ce que je viens de dire, que ces substances ajoutées au sérum, loin de le rendre capable de former un bon pus, produisent toujours un effet contraire; et qu'on ne peut obtenir de pus que du sérum seul pur.

Je remarquerai ici, une fois pour toutes, qu'on ne doit pas entendre par *sérum pur*, la vapeur subtile qui, dans l'état de santé, est versée sans cesse dans les différentes cavités, uniquement pour les lubrifier et les humecter, et qui est ensuite, en général, absorbée de nouveau; le liquide dont il s'agit ici est la sérosité qui se sépare spontanément du sang, lorsqu'on le laisse reposer, après qu'il est sorti d'une artère ou d'une veine; et qui, quoiqu'on n'y reconnoisse aucun mélange de globules rouges, est certainement toujours plus ou moins chargé de lymphe coagulable (1):

(*) *Acta Taurin.* vol. II, p. 87.

(1) Quantité d'auteurs confondent la lymphe coagulable du sang avec le sérum, qui contient également une substance coagulable. Hewson est le premier qui, dans ses expériences sur la nature du sang, *p.* 4, a distingué ces deux substances. Il entend par *lymphe* la gélatine ou la partie du sang qui se coagule sponta-

il paroît même absolument nécessaire que le sérum contienne un peu de cette lymphe pour devenir propre à former le pus.

On est fondé à croire que le sérum, accumulé dans la cavité des ulcères, éprouve les mêmes changemens que quand il est exposé, comme nous venons de le voir, à un degré de chaleur modérée hors du corps; et il est probable, par le résultat des expériences que j'ai citées, que le sérum produit un pus plus ou moins parfait, suivant qu'il est plus ou moins dégagé de graisse, de globules rouges, et d'autres substances.

Cette manière d'expliquer la formation du pus, me paroît la plus satisfaisante de toutes celles qu'on a proposées jusqu'ici : elle a d'ailleurs l'avantage de rendre sensible, comme je l'ai déjà observé, la manière d'agir des remèdes qui sont communément les plus efficaces pour obtenir la guérison.

§. 3. *Des remèdes nécessaires pour aider la suppuration.*

Lorsque, par les raisons que j'ai données, l'on juge convenable de recourir aux moyens

---

nément, lorsqu'on reçoit ce fluide dans un vase ; la matière coagulable, au contraire, conserve sa fluidité, quoiqu'exposée à l'air, et elle ne se coagule, de même que le blanc d'œuf, que quand on l'expose à un certain degré de chaleur, ou quand on la mêle avec quelque liqueur spiritueuse, ou quelque autre préparation chimique. C'est à cause de cette ressemblance avec le blanc d'œuf, que les chimistes modernes la nomment albumine, du mot latin *albumen*.

capables de favoriser la suppuration d'une partie enflammée, il faut abandonner sur le champ les remèdes dont on avoit commencé de faire usage dans la vue de tenter la résolution.

On s'abstiendra alors, en général, de procurer de nouvelles évacuations; et il est nécessaire, si le malade est fort affoibli, de permettre un régime moins sévère, et même un peu de vin.

Une forte inflammation nuit toujours à la suppuration, en accélérant les progrès de la gangrène, comme on le verra par la suite; ou en déterminant dans le tissu cellulaire, qui est, en général, le siége des abcès, l'épanchement d'une certaine quantité de globules rouges avec le sérum, qui devroit seul s'extravaser pour former un bon pus; néanmoins, pour obtenir la sécrétion d'une quantité de sérum convenable à la suppuration, et pour qu'en même temps sa fermentation ne soit pas troublée, il ne faut jamais permettre que les symptômes inflammatoires tombent tout-à-coup; autrement il est très-probable qu'il en résulteroit un abcès, dont la matière seroit de mauvaise qualité.

Ainsi, quoique, dans la petite vérole, dont l'éruption doit être considérée comme autant de petites tumeurs inflammatoires, la saignée et les autres évacuations, portées à un certain point, soient fréquemment utiles, il ne survient jamais une suppuration louable, lorsque le malade a été fort affoibli par quelque évacuation considérable (1); la même chose arrive

(1) Cette comparaison ne me paroît pas juste : la suppuration de la petite vérole diffère à beaucoup

très-certainement, lorsque les circonstances sont les mêmes, dans les abcès plus étendus. Il ne faut pas, en conséquence, permettre au malade de prendre une quantité de nourriture capable de porter l'inflammation à un trop haut degré, ni l'affoiblir, par les évacuations et la diète, au point de le faire tomber dans un autre extrême.

Après avoir ainsi tenté de procurer un épanchement de sérum dans le tissu cellulaire, propre à la formation du pus, il faut s'occuper d'abord d'exciter un degré de fermentation convenable, et l'entretenir, de manière que ses progrès vers la suppuration ne soient pas retardés.

L'on est très-sûr de remplir cette indication en appliquant, sur la partie enflammée, des remèdes capables d'y entretenir un degré convenable et constant de chaleur : on est même fondé à croire qu'en faisant une attention suffisante à cette circonstance, on pourroit déterminer la suppuration de la plus grande partie des tumeurs molasses qu'on rencontre dans la pratique ; et il y a apparence que ces tumeurs prennent, suivant le degré de chaleur qu'on y entretient la consistance de méliçéris, de stéatome ou autres (1); car tant que le sérum

d'égards de celle qui succède au phlegmon ; et j'ai fréquemment vu des petites véroles bénignes succéder à des hémorrhagies et à d'autres évacuations très-considérables. Il faut, dans toutes les inflammations, insister sur les saignées, tant que la fièvre est violente, que le pouls est fort, et qu'il n'y a point de signe qui indique que la putridité domine.

(1) Cette opinion n'est plus soutenable aujourd'hui : il

est simplement extravasé, il ne produit jamais de pus, à moins qu'il ne soit exposé à un degré de chaleur convenable et non interrompu : si par conséquent dans l'ascite et les autres espèces d'hydropisie, de grandes quantités de sérum restent extravasées pendant fort long-

---

estbien prouvé que la suppuration dépend de l'action des solides ; il ne se forme de pus qu'autant que l'action vitale se soutient à un degré modéré; quand elle est trop forte la gangrène survient; dans le cas contraire les ulcères cessent de donner de bon pus et se dessèchent.

La promptitude avec laquelle se forme le pus, dans quantité de circonstances, ne permet pas d'admettre que la chaleur seule puisse transformer aucun de nos liquides en une substance de ce genre ; les furoncles suppurent en peu d'heures ; un temps dix fois plus long suffit à peine pour obtenir la prétendue substance puriforme de Gaber, lorsqu'on laisse le sérum exposé à un degré de chaleur égal ou même supérieur à celui du corps; d'ailleurs le sérum passe alors à une fermentation acide fort voisine de la putridité, et contracte une acrimonie absolument étrangère au vrai pus; des ulcères peu étendus fournissent souvent une quantité étonnante de vrai pus, qui se renouvelle sans cesse: si ce pus étoit l'effet des changemens que subit la sérosité épanchée, on trouveroit cette sérosité à demi putréfiée et prête à se convertir en vrai pus en ouvrant un abcès avant sa maturité ; on trouve au contraire uniquement les vaisseaux gorgés de sang.

Le pus est élaboré dans le sang et filtré de même que les autres secrétions, quand la structure organique et propre des solides est changée par l'action d'une cause externe quelconque. Toute altération des solides change la nature des liquides qui engendrent le pus. Les vaisseaux jouissent de la puissance d'engendrer différens liquides, suivant la manière dont ils sont affectés; c'est à cette cause et non au degré de chaleur, qu'on doit attribuer les mélicéris, les stéatomes, et autres tumeurs. Voyez la dissertation citée plus haut.

temps sans qu'il s'établisse de suppuration, on doit uniquement l'attribuer à ce que ces tumeurs ayant été engendrées d'abord sans inflammation, ne sont animées par aucun degré de chaleur extraordinaire; et il est rare que la chaleur naturelle aux parties où se font communément ces épanchemens de sérosités, suffise seule pour déterminer la suppuration.

Il n'est peut-être pas aisé de déterminer quel est le degré de chaleur le plus propre à la suppuration; mais il est probable que plus la chaleur est considérable, tant qu'elle ne passe pas certaines bornes, plus le pus doit se former promptement.

C'est au moins ce que prouvent les expériences de Gaber (*); et cette observation est confirmée par ce qu'on remarque tous les jours dans le phlegmon; car cette tumeur, tout étant égal d'ailleurs, passe toujours plus ou moins promptement à la suppuration, selon qu'elle est située à une plus ou moins grande distance du cœur (1). Ainsi les tumeurs inflammatoires des extrémités, particulièrement des jambes, suppurent très-lentement; celles, au contraire, du

(*) Gaber, en parlant du pus qui se forme, ou se dépose dans le sérum, mis en digestion à un degré de chaleur égal à celui du corps humain, dit: *Eo autem citius subsidebat, quo calor erat major. Loco citato.*

(1) Cette observation est susceptible d'un grand nombre d'exceptions. Les inflammations produites par des causes externes suppurent, en général, aussi promptement aux extrémités que dans le voisinage du cœur; celles qui sont l'effet d'une cause interne suppurent plus ou moins promptement, suivant l'effet que cette cause à produit sur le système.

tronc et de la tête, entrent d'ordinaire très-promptement en suppuration; ainsi l'inflammation des oreilles et de l'intérieur de la gorge, parvient fréquemment à un état parfait de maturité, et s'ouvre même naturellement, dans l'espace de quarante-huit heures, à compter du moment où elle s'est manifestée.

On doit, par conséquent, toujours tâcher d'entretenir un degré de chaleur convenable dans toute partie enflammée qu'on se propose de faire suppurer, surtout lorsqu'elle est fort éloignée du cœur; car c'est alors que la chaleur artificielle devient le plus nécessaire, et il est probable qu'étant convenablement appliquée, elle pourroit déterminer la suppuration de presque toutes les tumeurs, de celles même qui sont situées sur les extrémités, dans le même espace de temps que celles des oreilles et des autres parties dont je viens de parler (1).

Je suis convaincu qu'on peut obtenir ces avantages de la chaleur artificielle, non seulement par l'observation, mais même par une suite d'expériences que j'ai faites il y a quelques années, sur cet objet; comme toutes m'ont donné des résultats absolument semblables à ceux qu'a rapportés Gaber, je n'ai pas jugé à propos d'en conserver de registre: je me rappelle néanmoins, qu'à une chaleur égale au centième degré du thermomètre de Farenheit,

(1) Les inflammations de la membrane interne du prépuce suppurent avec la même facilité que celles des oreilles, ou de la conjonctive; d'où l'on doit conclure que la structure de l'organe contribue à déterminer plus ou moins promptement la suppuration.

la matière purulente se précipita du sérum presque une fois plus promptement que quand la chaleur étoit même à quatre-vingts degrés.

Ce fut ces expériences qui me suggérèrent d'abord l'idée qu'on pourroit probablement tirer de l'avantage d'entretenir un degré convenable de chaleur dans les parties enflammées ; j'ai en effet remarqué depuis, dans différentes occasions, que le traitement des phlegmons, portés à ce degré, réussissoit beaucoup mieux en usant de cette précaution, que je ne m'y serois attendu, ou qu'il ne m'auroit été possible d'en rendre raison, en suivant toute autre méthode.

Les fomentations tièdes et les cataplasmes, communément usités pour entretenir la chaleur dans une partie enflammée, sont les moyens les plus efficaces pour remplir cette indication, pourvu qu'on les renouvelle régulièrement et fréquemment. Mais quand on ne les applique qu'une fois ou deux le jour, tout au plus, comme cela se pratique ordinairement, ils doivent souvent être plus nuisibles qu'utiles ; car dès que leur premier degré de chaleur est dissipé, l'humidité qu'ils conservent, réunie à l'évaporation qui s'ensuit, doit toujours rendre la partie plus froide que si elle eût été simplement enveloppée de flanelle, sans faire usage de ces applications.

Pour obtenir tous les avantages qu'on doit attendre de ces moyens, il faut entretenir une chaleur convenable dans la partie affectée, avec une flanelle trempée dans une décoction émolliente chaude, qu'on applique, après l'avoir exprimée, à un degré de chaleur agréa-

ble au malade, l'y laisser au moins une demi-heure à chaque fois, et la renouveller quatre ou cinq fois le jour.

Il faut, immédiatement après la fomentation, appliquer un large cataplasme émollient, également chaud, et le renouveller toutes les deux ou trois heures au plus tard (1). Entre les différentes formes de cataplasmes émolliens, communément usités, on doit peut-être préférer la bouillie ordinaire, faite avec la mie de pain, le lait, et une quantité convenable de beurre ou d'huile ; outre qu'elle réunit tous les avantages des autres cataplasmes, aucune n'est, en général, plus aisée à se procurer.

On ajoute fréquemment aux cataplasmes maturatifs, l'oignon cuit, l'ail et d'autres végétaux âcres. L'addition de ces substances peut être utile lorsque l'inflammation, n'étant pas portée à un degré convenable, on a lieu de

---

(1) Les diverses substances qui entrent dans les cataplasmes, doivent particulièrement servir de règle à cet égard. Les cataplasmes composés de farines relâchantes, réduites en bouillie avec des décoctions de plantes émollientes, ou incorporées avec des graisses ou des huiles, n'ont pas besoin d'être renouvellés tant qu'ils conservent de l'humidité. Ceux, au contraire, dans lesquels entrent le lait, le jaune d'œuf, ou autres substances capables de dégénérer, de devenir âcres, et de prendre ainsi un caractère opposé à celui qu'ils avoient d'abord, en séjournant trop long-temps sur la partie, demandent à être renouvellés au bout de trois à quatre heures. On doit user des mêmes précautions à l'égard de ceux qui sont formés de plantes actives unies à quelques spiritueux ; leur stimulus pourroit devenir dangereux, si on les laissoit trop long-temps. Ceux, par exemple, dans lesquels on met des cantharides, ne doivent rester qu'une heure ou deux au plus.

croire qu'on pourra accélérer la suppuration en augmentant un peu les symptômes inflammatoires; mais lorsque les stimulans deviennent ainsi nécessaires, il est plus commode et même plus sûr d'ajouter aux cataplasmes une petite quantité de galbanum purifié, ou de quelque autre gomme chaude, dissoute dans le jaune d'œuf. On remplira même, dans quelques cas, plus sûrement la même indication en mêlant une petite quantité de cantharides au cataplasme qu'on jugera convenable (1).

Ces stimulans néanmoins ne sont jamais nécessaires, et on ne doit pas y avoir recours lorsque l'inflammation est forte.

Il y a des tumeurs accompagnées de peu d'inflammation qu'on croit communément de nature froide; comme ces tumeurs sont, en général, indolentes, et suppurent très-lentement, on y applique souvent, avec avantage, des emplâtres composées de gommes chaudes: ces emplâtres sont alors utiles, non seulement par le stimulus et l'irritation qu'elles occasionnent, mais par la chaleur qu'elles contribuent à entretenir dans la partie. Elles deviennent surtout nécessaires lorsque le malade, étant obligé de sortir, il n'est pas possible de renouveller fréquemment les cataplasmes, ni de les appliquer convenablement: mais tant qu'il ne se rencontre pas quelque obstacle de ce genre,

(1) Cet effet des cantharides et des autres stimulans, démontre évidemment que c'est en ranimant l'action des vaisseaux, et non par la chaleur seule, qu'on peut favoriser la suppuration. On ne peut nier cependant que la chaleur elle-même agit comme un puissant stimulant dans ces cas; et il est essentiel qu'elle soit modérée.

on doit toujours préférer les derniers, pour des raisons faciles à saisir.

Les ventouses appelées communément *Sèches*, c'est-à-dire appliquées sans recourir au scarificateur, s'employent souvent, avec avantage, pour favoriser la suppuration des tumeurs: elles ne peuvent cependant jamais être nécessaires que dans les tumeurs dont les progrès sont lents, où il paroît qu'il y a défaut d'inflammation; mais je n'ai guère trouvé de remède qui ait produit d'aussi bons effets, que ces ventouses dans toutes les tumeurs indolentes, tant qu'il restoit quelque espoir de suppuration.

Quand le pus est parfaitement formé dans une tumeur, tous les symptômes inflammatoires se modèrent; la douleur pulsative, qui étoit fréquente, se dissipe; elle est remplacée par une autre plus sourde, non interrompue, plus insupportable; la tumeur forme une éminence dans un endroit particulier, en général vers son milieu; si le pus n'est pas renfermé dans un kyste, ou profondément situé, cet endroit paroît d'un blanc jaunâtre, au lieu d'être d'un rouge foncé comme il étoit d'abord; et, en le comprimant, on aperçoit très-évidemment la fluctuation d'un fluide. Quelquefois néanmoins, l'abcès peut être recouvert de parties musculaires ou autres fort épaisses, de manière qu'il n'est pas aisé de distinguer la fluctuation, malgré la réunion d'un concours de circonstances qui ne permettent guère de douter qu'il y a un amas considérable de pus; mais le pus est rarement situé si profondément qu'on ne puisse le reconnoître en y apportant toute l'attention convenable.

Cette

Cette circonstance est néanmoins très-importante dans la pratique, et j'observerai qu'elle mérite plus d'attention qu'on n'y en apporte communément. Il n'y a pas de partie des fonctions du Chirurgien, où il soit plus utile d'avoir souvent rencontré le même cas; et quelque simple que puisse paroître celui-ci, rien ne distingue mieux un bon observateur que la facilité avec laquelle il découvre des amas de pus profondément situé : rien, au contraire, ne fait plus de tort à la réputation du Chirurgien, que de porter, dans des cas semblables, un prognostic peu exact ou faux; car, en général, l'événement démontre enfin évidemment la vérité à tous ceux qui y sont intéressés.

On peut ajouter aux symptômes locaux, dont je viens de parler, qui indiquent l'existence du pus, les frissons fréquens que ressent le malade, lorsque la suppuration commence à se former; il est rare néanmoins que ces frissons soient bien marqués, à moins que l'amas du pus ne soit considérable, ou qu'il ne se forme dans quelque viscère interne. Mais on les observe presque constamment dans tous les grands abcès; et lorsqu'ils sont réunis aux autres symptômes de suppuration, ils contribuent très-fortement à déterminer la véritable nature de la maladie.

§. 4. *Des Abcès, et du temps convenable de les ouvrir.*

On doit admettre, pour règle générale, de ne pas ouvrir les abcès que la suppuration

ne soit complètement formée; car lorsqu'on fait un usage prématuré de ce moyen, et qu'il reste encore une dureté considérable, le traitement en devient communément fort embarrassant, et il est rare que la guérison soit facile.

Il est cependant nécessaire, dans quelques cas, de s'écarter de cette règle générale; on doit surtout ouvrir beaucoup plutôt tous les abcès critiques qui surviennent, par exemple, dans les fièvres malignes. On conseille aussi communément d'ouvrir les tumeurs qui paroissent dans la peste, dès qu'elles commencent à acquérir une certaine grosseur, sans attendre leur parfaite maturité (1); on a observé que

---

(1) Ce précepte de notre auteur est aujourd'hui presque généralement abandonné. L'on a remarqué, dans les dernières pestes qui ont régné en Europe, que les abcès qui survenoient dans cette maladie, devoient se traiter de même que ceux qui étoient produits par une cause ordinaire. Ainsi Chenot veut qu'on favorise la suppuration de ces abcès, et qu'on ne les ouvre que quand elle est bien formée. M. Samoëlowitz confirme cette pratique; il ajoute même que l'expérience lui a démontré, dans la peste de Moscow, que la méthode contraire étoit pernicieuse. J'ai fait la même observation à l'égard des abcès qui surviennent dans le cours des fièvres lentes nerveuses: on doit donc, dans ces fièvres, tout tenter pour obtenir la résolution, et modérer l'inflammation locale par les sangsues et les ventouses scarifiées. *Voyez* les notes que j'ai ajoutées aux *Elémens de Médecine pratique de M. Cullen*, n°. 694. Néanmoins, dans les cas d'étranglement, où la partie est tellement tendue et enflammée, qu'il y a lieu de redouter la gangrène, on ne peut se dispenser de recourir aux incisions profondes, le plus promptement possible. L'évacuation de sang qui en résulte modère quelquefois la tension des parties, et produit un soulagement sensible.

dans ces circonstances les malades retiroient plus d'avantage de l'évacuation prompte de la matière, qu'ils ne pouvoient souffrir de l'ouverture un peu prématurée des tumeurs.

Les abcès, situés sur une articulation, ou sur l'une des grandes cavités de la poitrine et de l'abdomen, doivent toujours s'ouvrir dès qu'on y aperçoit du pus, surtout quand ces abcès paroissent s'étendre profondément : car, la résistance étant égale de toutes parts, ils peuvent crever aussi facilement à l'intérieur qu'à l'extérieur ; et les suites des abcès considérables qui s'ouvrent, dans l'une de ces cavités, sont, comme l'on sait, le plus communément mortelles : je citerai, pour exemple, l'accident suivant, dont j'ai été témoin il y a quelque temps ; on auroit pu, avec très-peu d'attention, le prévenir.

Un Chirurgien célèbre, et fort occupé, fut appelé pour un jeune homme robuste en apparence, qui avoit un abcès considérable sur le côté gauche de la poitrine. On y découvroit très-sensiblement, par la compression, la fluctuation d'un fluide. On convint qu'il falloit ouvrir l'abcès, pour donner issue à la matière ; mais celui qui étoit chargé de l'opération, ayant beaucoup d'affaires, on différa deux ou trois jours ; et malheureusement le malade mourut subitement dans son lit, la nuit qui précéda le jour fixé pour faire l'ouverture de l'abcès.

En examinant le cadavre, on trouva que la tumeur avoit totalement disparu, et on n'aperçut aucune ouverture à l'extérieur ; mais la poitrine ayant été ouverte, on reconnut

que la matière de l'abcès s'étoit fait jour intérieurement sur les poumons, et qu'elle avoit causé sur le champ la suffocation.

Il faut, dans tous les autres cas, suivre la règle générale, attendre que la suppuration soit complètement formée pour donner issue à la matière contenue dans l'abcès : je vais maintenant déterminer la manière dont cela doit se faire.

§. 5. *Des différentes méthodes d'ouvrir les Abcès.*

On a recommandé deux méthodes pour ouvrir les abcès, savoir le caustique et l'incision ; le premier est néanmoins sujet à plusieurs objections : il ne remplit pas mieux l'indication qu'on se propose que la simple incision ; il excite une douleur beaucoup plus vive sur une partie enflammée et sensible ; ses effets sont plus lents ; et le Chirurgien n'en est jamais assez maître pour en borner précisément l'action aux parties qu'il se propose de détruire ; car tous les caustiques, quelque attention qu'on y apporte, s'étendent quelquefois plus loin, et pénètrent plus profondément qu'on ne veut. J'en eus, il y a quelques années, un exemple remarquable, dans un cas d'hydrocèle ; le sérum étant, dans cette maladie, renfermé dans la tunique vaginale du testicule, elle ressemble absolument aux abcès dans lesquels le pus est accumulé.

L'on avoit appliqué le caustique sur la partie antérieure du scrotum, dans la vue d'obtenir la cure radicale ; mais soit qu'il y eût peu d'eau

épanchée, ou qu'il se fut formé, dans cet endroit, une adhérence contre nature du testicule à la tunique vaginale, le caustique pénétra jusqu'à la substance du testicule, et occasionna au malade, comme il est facile de se l'imaginer, une douleur des plus vives. L'on obtint, il est vrai, la guérison par ce moyen; mais le danger inséparable d'un pareil accident, quelque rare qu'il puisse être, suffit, à ce que je crois, pour former une forte objection contre l'usage des caustiques dans tous les cas de ce genre; aussi sont-ils généralement abandonnés (1), et donne-t-on aujourd'hui, avec raison, la préférence au bistouri.

Les tumeurs peu étendues, s'ouvrent d'ordinaire, en pratiquant, avec la lancette ou le bistouri, une incision longitudinale, qu'on prolonge jusqu'à la partie la plus déclive de la tumeur, et qu'on fait d'une grandeur convenable, pour donner une issue libre à la matière. Il est parfaitement suffisant, pour remplir cette indication, que l'incision soit environ des deux tiers de la longueur de la tumeur.

Néanmoins, on a coutume d'ouvrir les abcès étendus dans toute leur longueur; plusieurs auteurs même conseillent d'emporter une partie des tégumens lorsqu'ils sont fort dilatés. Mais cette pratique ne doit être que rarement, ou même jamais, adoptée;

(1) Ce n'est guère que dans les cas où les tumeurs sont considérables, et où l'on veut obtenir une suppuration longue et abondante, qu'on pourroit préférer le caustique au bistouri.

car il est rare qu'un abcès augmente de volume au point de détruire entièrement la force contractile des tégumens ; et pour peu que cette force subsiste encore, on doit espérer que les parties pourront recouvrer le ton et les dimensions dont elles jouissoient avant. Il est même étonnant combien cette observation peut être généralisée : on a souvent vu la peau recouvrer entièrement son ton, après en avoir été complètement privée pendant un temps.

Telles sont les différentes manières d'ouvrir les abcès avec le bistouri. Néanmoins, on trouve à toutes des inconvéniens : dès qu'on a fait une incision dans une tumeur, toute la matière qui y est contenue, s'évacue tout-à-coup et d'un seul jet : d'où il résulte souvent, quand l'amas de pus est considérable, des syncopes et d'autres symptômes désagréables ; l'air en outre pénétrant librement frappe une grande étendue de la surface ulcérée.

Tout le monde sait combien sont funestes les effets de l'air sur tous les ulcères ; mais son influence pernicieuse, sur les abcès nouvellement ouverts, est souvent fort étonnante. Elle change d'abord totalement la nature du pus ; elle peut même transformer le pus louable en une matière ichoreuse mal digérée ; elle produit ensuite de la vîtesse dans le pouls, des sueurs qui énervent les forces, et autres symptômes du même genre, qui communément font périr le malade en peu de temps, lorsque l'amas de pus est considérable ; ou qui se terminent par une phthisie confirmée, tôt ou tard mortelle.

J'ai fréquemment été témoin de ces effets

funestes ; on ne peut guère douter qu'ils sont déterminés par l'admission seule de l'air, car on voit souvent des malades rester pendant long-temps dans cette situation, à la suite des maladies inflammatoires, sans avoir aucun symptôme de fièvre hectique. Mais j'ai rarement vu ouvrir des abcès considérables par une large incision, sans que presque tous les symptômes de fièvre hectique se fusssent manifestés; communément en moins de quarante-huit heures, à compter du moment de l'ouverture de l'abcès.

Il est peut-être difficile de dire comment l'air qui frappe un abcès produit des effets si puissans et si subits. L'irritation qu'il excite sur une grande étendue de la surface ulcérée, en est peut-être la principale raison : — il est possible qu'en stimulant les extrémités des vaisseaux absorbans qui s'ouvrent dans l'ulcère, il détermine une absorption trop considérable de matière; — il peut même, en la rendant plus putride, donner à la même quantité de matière, quand elle est absorbée, plus d'activité pour produire la fièvre.

Il y a de fortes raisons de croire que cette conjecture est bien fondée, c'est-à-dire, que l'augmentation de putridité est l'une des causes des mauvais effets qui résultent de l'admission de l'air dans les ulcères; car, d'abord, quoique la matière que rendent les abcès nouvellement ouverts, soit communément douce, et n'ait aucune odeur désagréable, elle devient presque constamment ténue, âcre et plus fétide dans le cours d'un petit nombre de pansemens : preuve certaine qu'elle a alors contracté un plus

grand degré de putridité. L'on peut aussi, d'après ce principe, expliquer la manière d'agir de quantité de remèdes, communément adoptés dans le traitement des ulcères; et surtout des antiseptiques les plus puissans, de l'air fixe, et de l'écorce du Pérou.

L'expérience nous apprend également, que d'autres substances se putréfient, ainsi que la partie du sang qui forme le pus, et que l'accès de l'air rend leur putréfaction plus prompte qu'elle ne le seroit probablement, dans toute autre circonstance, quoique exposées au même degré de chaleur (*).

Il faut donc, d'après ces observations, prendre bien garde que l'air ne pénètre jusqu'à la surface interne de tout abcès considérable : et je remarquerai que le moyen le plus sûr, pour obtenir cet avantage, est d'ouvrir les abcès de ce genre par le moyen d'un séton, au lieu du caustique ou du bistouri.

Cette méthode réunit à tous les avantages de l'incision, celui de vider les tumeurs, quelque volumineuses qu'elles soient, non tout-à-coup, mais par degrés très-insensibles; elle s'oppose efficacement à la libre admission de l'air; communément elle ne cause pas, à beaucoup près, autant de douleur et d'inflammation; et la cicatrice qui en résulte n'est jamais aussi incommode ou aussi désagréable, que celle qui succède fréquemment à une large incision (1).

(*) *Voyez* les expériences de Pringle et de Gaber sur ce sujet. *Loc. cit.*

(1) La méthode de faire indistinctement une large

L'on fut pendant un temps dans l'usage,

---

incision à tous les abcès, n'a été généralement admise qu'au commencement du dernier siècle. Tous les auteurs, à la tête desquels on peut mettre Hippocrate, avoient reconnu qu'elle étoit sujette à de grands inconvéniens : l'accès de l'air n'est pas le seul danger qu'ils redoutoient des larges incisions ; ils avoient de plus observé que l'évacuation subite d'une grande quantité de matière jetoit souvent les malades dans une défaillance funeste ; qu'il restoit toujours une cicatrice désagréable, fréquemment environnée de duretés qu'on ne pouvoit résoudre ; et que la peau contractoit en outre des adhérences avec les muscles, qui rendoient les mouvemens de la partie affectée difficiles.

Ils recommandoient, en conséquence, expressément de ne faire qu'une ouverture médiocre à tous les abcès fort étendus et volumineux; ils introduisoient ensuite dans le fond de la plaie des bourdonnets ou des tentes pour entretenir la suppuration : ils y faisoient des injections avec du vin chaud ou de l'eau miellée ; ils comprimoient la partie affectée par un bandage convenable ; ils se conduisoient enfin absolument de la même manière qu'on le fait aujourd'hui dans la curation de l'hydrocèle par les injections, comme on peut le voir dans Galien, *De arte curat. ad Glauc.* l. II. c. 8., et surtout dans Fabrice *d'Aquapendente*, *oper.* l. I, p. 43. 44.

L'on reconnut néanmoins que ces moyens étoient insuffisans et quelquefois funestes dans les abcès fort profonds. Les injections, en irritant la surface interne de l'abcès, rendoient souvent la guérison fort longue et fort difficile ; les tentes et les bourdonnets, gorgés et gonflés par l'affluence du pus, non seulement enflammoient l'ouverture, et y déterminoient quelquefois la gangrène, mais en empêchant le libre écoulement de la matière, ils la faisoient refluer dans le tissu cellulaire voisin ; d'où il résultoit des clapiers, qui aggravoient la maladie, et quelquefois elle devenoit incurable, faute d'évacuation suffisante. Ces inconvé-

dans l'hôpital royal d'Edimbourg, d'ouvrir les

---

niens déterminèrent plusieurs Médecins célèbres à recommander de faire toujours une large ouverture. Ainsi Boerhaave, aph. 410, dit : « Intrudatur scalpel-« lum, dein elevetur æquabili sectione, sursum lata « plaga ». L'on admit, pour règle générale, de prolonger l'incision en ouvrant les abcès, autant que le permettoit sa situation ; ainsi en voulant éviter un extrême on est tombé dans un autre.

Le séton étoit employé, dans la plus haute antiquité, pour préserver des maladies graves ; mais on n'en faisoit usage que pour les bestiaux. Ainsi, Columelle, recommandoit de passer un séton aux vaches pour les mettre à l'abri des maladies épidémiques. Les Arabes, Rhases et Albucasis entr'autres, substituèrent le séton au cautère sur l'homme, dans les cas où ils vouloient obtenir une suppuration abondante, pour préserver la tête ou la poitrine de certaines maladies chroniques, telles que l'épilepsie, la phthisie. Bell est le premier qui ait proposé d'employer le même moyen pour ouvrir les abcès profonds et étendus. Le séton a tous les avantages des tentes et des bourdonnets, sans être sujet aux mêmes inconvéniens. Je l'ai vu appliquer, avec le plus grand succès, dans quantité de cas où l'on désespéroit de la vie des malades. Je me bornerai à en rapporter ici un exemple.

Je fus appelé au mois d'août 1788, pour un homme âgé d'environ 40 ans, qui, depuis six mois, se plaignoit de ressentir une douleur vive et continuelle aux environs de la tubérosité inférieure de l'ischium. Cette douleur n'étant pas d'abord accompagnée de fièvre, on l'avoit jugée produite par un virus vénérien ; le mercure, prescrit tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, aggrava le mal ; la partie douloureuse se tuméfia, et la fièvre survint. Je trouvai le malade dans l'accès de fièvre le plus violent, la première fois que je le vis. Je prescrivis, en conséquence, un traitement absolument différent de celui qu'on avoit suivi jusqu'alors. Je recommandai les saignées et le régime antiphlogistique ; les accidens se modérèrent ; le sommeil et l'appétit

grands abcès, ainsi que les plus petits, en

étoient revenus; il ne restoit qu'une douleur sourde, qui augmenta peu à peu; la fièvre lente se manifesta; on sentit évidemment de la fluctuation au-dessous de l'endroit douloureux; je proposai le séton; le malade le refusa; on appliqua des cataplasmes maturatifs et des fondans de toute espèce sans aucun avantage; la tumeur, au contraire, prit en six semaines un volume énorme; elle s'étendoit sur toute la cuisse du côté gauche, qui étoit presque aussi grosse que le corps; les extrémités, tant supérieures qu'inférieures, étoient œdématiées, ainsi que le scrotum et l'abdomen; l'extrême difficulté de respirer indiquoit un épanchement d'eau considérable dans la poitrine; le pouls étoit petit, précipité. Tous les Chirurgiens, qui furent appelés, jugeant le malade sans ressource, refusèrent d'appliquer le séton, sur lequel j'insistois toujours. J'eus en conséquence recours à un jeune Chirurgien, fort adroit et fort instruit, qui suivoit mes cours. Il saisit, avec avidité, cette occasion de faire cette opération, et elle réussit au-delà de nos espérances. Il a consigné cette observation dans une thèse qu'il soutint, peu de temps après, pour sa réception à l'École de Chirurgie de Paris. Je vais rapporter ici ses propres paroles.

« Die trigesima januarii hujus anni 1789, ad honestum virum D. Dup**. ætate circiter 40 annorum vocatus.... quantum in me fuit exploratè rectum intestinum, urethræque canalem, illæsa fuisse cognovi; ideo die sequenti, præsente D. Med. Bosquillon, cuspide scalpri, parti superiori leviterque exteriori, sectionem exiguam usque ad puris collectionem permeantem feci; deindè in hanc aperturam specillum canaliculatum, ex omni sua longitudine, ab externa ad internam partem clunis introduxi, et super ejus extremitatem inferiorem, infra ischii tuberositatem, novam satis exiguam sectionem patravi; ità ut in his incisionibus, a summo ad imum, setaceum cerato illinitum collocare possim; humor purulentus, sed non magna quantitate ef-

pratiquant de grandes incisions : les conséquences étoient telles que je viens de le dire; quantité de malades étoient attaqués de fièvres hectiques si rebelles, qu'ils n'en relevoient jamais; et d'autres se rétablissoient avec le temps, mais restoient communément d'une foiblesse extrême, qui les rendoient très-sujets à d'autres maladies, dont ils guérissoient rarement.

Telles étoient les suites les plus ordinaires du traitement des abcès considérables par l'incision, et l'on en observe encore généralement de semblables dans les endroits où l'on continue à suivre cette pratique : mais depuis

---

« fluxit : primis diebus ob dolorem cataplasmate coo-« pertum fuit malum; et die sequenti magis, et in dies « major fuit puris ejectio. Sed exitu inflammationis « resolutionisque tumoris, decima die circiter, per gra-« vis difficultas occurrit. Loco enim ad anum perineum-« que sito, puris collectio plurimæque durities, pos-« teriori apperturâ inferiores se præbuerunt; ideò ad « puris exitum magis commodum conciliandum, cau-« terium potentiale huic loco necessarium applicare, « jam existimaverat Medicus; attamen medianti-« bus digestivis quibus illinitum fuit setaceum duri-« ties liquerunt; deinde alligatione sedulaque ap-« positione spongiarum aquâ calcis et vitæ expressa-« rum, non tantum ad os sinus repellere, sed etiam « ad sinum feliciter curandum per agglutinationem « tentavi; qui mihi perprospere successit; ita ut « educto setaceo tam bene et recte agglutinatus fuit « sinus, ut primis diebus aprilis felicissime conva-« luerit æger ». — Vid. dissertationem anatomico-chirurgicam *an latis abcessibus, setaceum fasciâ accurate leniterque prementi, adjutum?* Authore dominico Cartin de Beaumarcheff. Cette thèse a été soutenue le 25 juillet 1789.

A

B

C

A *Sonde cannelée Courbe décrite page 61*

B. *Abçes sur l'Articulation du genou ouvert par l'introduction du Séton comme il est indiqué page 61 et 62*

C *Trois-quarts plat terminé en pointe de Lancette*

que le séton est devenu d'un usage général, on n'éprouve plus de ces désagrémens, ou au moins ils sont rares. Plusieurs tumeurs très-considérables, ouvertes de cette manière, ont très-généralement guéri avec facilité, lorsque les malades jouissoient d'ailleurs d'une bonne santé; on a de plus eu l'avantage d'obtenir souvent la guérison dans un espace de temps au moins une fois plus court que celui qui est nécessaire lorsqu'on fait de larges incisions.

On a proposé plusieurs instrumens pour ouvrir les tumeurs et y passer un séton; mais aucun ne réussit mieux que la sonde cannelée courbe, que j'ai fait graver dans la figure.

Après avoir fait avec la lancette, dans la partie supérieure de l'abcès, une ouverture suffisante pour recevoir le séton, on y introduit la sonde cannelée, enfilée d'une mèche de coton (1), telle que celle dont on se sert pour les chandelles, ou de soie molle, d'un volume proportionné à la grosseur de la tumeur, et l'on dirige en bas la pointe de l'instrument, jusqu'à ce qu'on puisse la sentir à l'extérieur, exactement dans la partie la plus déclive de l'abcès. On recommande à un aide de tenir la sonde ferme, et on fait, sur son extrémité inférieure, avec le bistouri, une incision un peu plus longue que ne l'est la première ouverture, pratiquée avec la lancette: car, lorsqu'on ne s'est pas conduit ainsi, et que l'ouverture inférieure ne se trouve pas plus grande que la supérieure, la matière est

(1) Plusieurs Chirurgiens préfèrent une bandelette de linge à demi-usé, effilée sur les bords.

très-sujette à transsuder par la partie supérieure ; ce qui est toujours incommode : il faut, en conséquence, éviter cet inconvénient. L'on pousse alors la sonde par en bas avec une portion de l'extrémité du séton suffisamment longue pour qu'il en sorte deux ou trois pouces par l'ouverture inférieure. Il faut aussi, afin que le coton glisse facilement, la première fois qu'on l'introduit, ainsi que dans les pansemens suivans, couvrir convenablement, de quelque onguent émollient, la portion qu'on doit employer chaque fois.

Vingt-quatre heures ou environ après avoir introduit le séton, on le tire par le bas, de manière à pouvoir en couper toute la partie qui étoit renfermée dans l'abcès ; on en retranche ainsi tous les jours la même quantité, tant qu'on croit devoir en continuer l'usage (1).

On procure ainsi un écoulement régulier et lent de la matière ; ce qui donne la facilité aux parois de l'abcès de se rapprocher peu à peu ; l'inflammation légère, qu'on excite par ce moyen, sur toute la surface interne des parties affectées, contribue à les réunir plus promptement. Il faut, à mesure que l'écoulement se modère, diminuer de même peu à peu la grosseur du séton ; ce qu'on fait aisément en supprimant un des fils du coton tous

(1) On aura soin, à chaque pansement, de tirer doucement les deux extrémités du séton, avec le pouce et l'indicateur de chaque main, afin de le tenir convenablement tendu. Le volume du séton doit toujours être proportionné à l'ouverture qu'on a faite ; s'il étoit trop gros, il détermineroit une inflammation dangereuse.

les deux ou trois jours. On le supprime enfin entièrement lorsqu'il ne sort guère plus de matière qu'on ne pourroit en attendre du diamètre du séton ; et, en continuant de faire quelques jours après, une compression légère sur les parties affectées avec le bandage roulé, on obtient très-généralement une guérison assurée et durable.

J'ai recommandé expressément d'introduire le séton de haut en bas, c'est-à-dire, en pratiquant une ouverture à la partie supérieure de l'abcès, parce que quand on fait la première ouverture sur la partie la plus basse de la tumeur, il en sort sur le champ une grande quantité de matière ; ce qui produit l'affaissement des parois de la partie supérieure, et rend le trajet de la sonde à travers l'abcès plus difficile, que quand on fait l'opération de la manière que j'ai indiquée. Lorsqu'elle est convenablement exécutée, le fond, ainsi que toutes les autres parties de la tumeur restent tendues jusqu'à la fin du traitement, parce qu'il s'échappe très-peu de matière par l'orifice supérieur. On a encore l'avantage, en introduisant ainsi le séton, de conserver propre et sèche la partie qui reste pour les pansemens suivans ; ce qui n'arrive jamais lorsqu'on commence par introduire le séton par en bas.

Ces détails paroîtront peut-être minutieux et même superflus à quelques lecteurs ; mais on ne peut jamais trop en dire, lorsqu'il s'agit d'exposer, d'une manière claire et évidente, une pratique utile.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur l'usage des sétons, dans les cas d'abcès produits par

inflammation récente, est également applicable aux tumeurs anciennes qui renferment une matière purulente, ou qui n'a pas beaucoup plus de consistance que le pus. Toutes les tumeurs enkistées du genre des méliceris, dont la matière est un peu fluide, se traitent avec autant de succès de cette manière que les abcès récens : cette pratique n'est pas par conséquent bornée à un seul genre de tumeurs ; il est même probable qu'on pourroit l'adapter à d'autres espèces pour lesquelles on ne l'a pas encore recommandée.

Cette méthode réussit surtout dans toutes les suppurations des parties glanduleuses, où l'accès de l'air est extrêmement pernicieux. On peut même ouvrir ainsi, avec beaucoup d'avantage, les tumeurs scrophuleuses et les bubons vénériens lorsqu'ils sont parvenus à une parfaite maturité, et que les tégumens ne sont pas trop amincis.

SECTION IV.

De la Gangrène.

§. 1. *Remarques générales sur la Gangrène.*

Après nous être suffisamment étendus sur les terminaisons de l'inflammation par la résolution et la suppuration, il nous reste à parler de la gangrène ou de la mortification.

Nous avons déjà fait l'énumération des différens

différens signes qui indiquent la gangrène ; nous nous bornerons en conséquence à remarquer ici que la mortification parfaite, ou le dernier état de la gangrène, se reconnoît uniquement à ce que la partie malade devient parfaitement noire ; elle cesse absolument d'être douloureuse et sensible, en même temps qu'elle exhale communément une odeur très-fétide ; elle devient enfin molle ou flasque, et les différentes parties, dont l'organe est composé, tombent dans une dissolution totale.

Ceci ne s'observe pas, cependant, dans tous les cas de gangrène ; car il y a quelques exemples de ce qu'on appelle *gangrène sèche*, où les parties restent absolument mortifiées pendant fort long-temps, sans devenir flasques, ou sans tomber en dissolution.

Néanmoins, cette gangrène n'est jamais la suite de l'inflammation : elle attaque communément les parties où la circulation est interceptée, par une compression quelconque, telles que les tumeurs, les ligatures, ou autres causes semblables, capables d'obstruer les artères principales qui alimentoient ces parties. Il résulte toujours de ces causes, lorsque le cours du sang est complètement arrêté, une gangrène très-lente ; et les parties ne recevant plus, dans ces cas, de nouveaux fluides, tandis qu'il continue à se faire une évaporation considérable, il n'est pas possible que l'humidité y soit aussi grande que dans les autres gangrènes. On a, en conséquence, assez convenablement nommé cette espèce, gangrène sèche.

Les auteurs parlent encore d'une autre variété

qu'ils désignent sous le nom de gangrène blanche (*), dans laquelle les parties qu'on suppose mortifiées ne noircissent pas, mais conservent presque leur couleur naturelle. Il y a toutefois des raisons de douter qu'on puisse convenablement donner le nom de gangrène à cette maladie; mais comme il s'agit particulièrement ici de l'espèce de gangrène qui succède à l'inflammation, dans laquelle on n'observe jamais de pareilles variétés, je ne suivrai pas, pour le moment, plus loin cet objet; d'autant plus que presque tout le cours du traitement que nous allons indiquer, peut s'appliquer, à peu de chose près, aux différentes variétés de la maladie.

Aucune maladie inflammatoire ne se termine plus fréquemment par la gangrène, que celle qui porte le nom d'érysipèle; et lorsque le phlegmon se trouve même très-légèrement compliqué d'érysipèle, comme il arrive quelquefois, il paroît en recevoir la même disposition; non seulement il est plus difficile de le faire suppurer que le véritable phlegmon, mais il est plus sujet à passer à l'état de gangrène

Le moyen le plus convenable et le plus sûr pour prévenir la gangrène, est de tenter d'obtenir la résolution ou la suppuration de la tumeur, par l'application convenable des remèdes que j'ai indiqués. Mais, dans quelques cas, la maladie est fort avancée, et la gangrène s'est déjà manifestée, lorsqu'on appelle le Chirurgien; dans d'autres, l'inflammation est si forte et fait des progrès si rapides, que

(*) Quesnay, *Traité de la Gangrène*, p. 337.

quelque remède qu'on tente, la gangrène survient, quelquefois même avec tant de promptitude, qu'à peine l'inflammation est-elle déclarée, qu'on aperçoit un commencement de gangrène.

§. 2. *Observations sur les charbons, considérés comme une espèce de gangrène.*

Ce progrès rapide de l'inflammation, est particulier dans le cas de charbon; cette inflammation passe si promptement à la gangrène, que dans quelques cas les parties noircissent, et sont complètement mortifiées, souvent dans l'espace de vingt-quatre heures, à compter du premier moment de l'attaque, sans qu'il ait précédé aucune tumeur sensible.

Les progrès rapides que fait communément le charbon, le rendent la plus mauvaise et peut-être même la plus dangereuse espèce d'inflammation. On voit souvent des malades guérir de charbons externes peu étendus, qui ne sont situés sur aucun gros vaisseaux ni sur aucun nerf considérable, mais lorsque les charbons se fixent sur quelqu'un des viscères internes, la mort est en général inévitable; aucun remède connu ne peut les empêcher de parvenir au dernier degré de mortification.

Comme les charbons paroissent communément sans aucune cause évidente, il est très-probable qu'ils sont dûs, en général, à une disposition scorbutique ou putride des fluides; car, toute tumeur inflammatoire qui survient lorsque la disposition putride domine, est très-sujette à se terminer par la gangrène.

Une nouvelle preuve que le charbon dépend de la disposition putride du système, c'est qu'il est un symptôme très-fréquent de la peste; on observe, à la vérité, quelquefois ce symptôme, même en Écosse, où l'on ne connoît plus aujourd'hui la peste, mais le véritable charbon y est rare.

Dans ces cas, il est aisé de rendre raison de la gangrène, par la disposition putride qui existoit précédemment dans le système : mais de quelle manière est-elle dans d'autres cas produite par l'inflammation, lors même qu'on ne peut admettre une pareille disposition ? C'est ce qui va faire l'objet de nos recherches.

§. 3. *Des Causes de la Gangrène.*

J'ai déjà tâché de prouver que l'accroissement d'action des vaisseaux sanguins d'une partie, étoit la cause immédiate ou prochaine de l'inflammation; on doit, dans beaucoup de cas, rapporter la gangrène à la même cause.

Un des effets évidens de l'accroissement d'action des vaisseaux, est l'introduction forcée d'une plus grande quantité des parties les plus denses du sang dans les vaisseaux capillaires qui ne sont pas naturellement destinés à livrer passage à ces parties. Lorsque l'engorgement est médiocre, la régularité de la circulation se rétablit communément en peu de temps, et il n'en résulte aucune conséquence fâcheuse; dans les cas même où la partie séreuse du sang est épanchée jusqu'à un certain point dans le tissu cellulaire, le fluide est souvent absorbé de nouveau, et l'on obtient ainsi la guérison

par la résolution; mais lorsque l'épanchement est plus considérable, la suppuration en est la suite la plus ordinaire.

De même, lorsqu'une forte cause déterminante agit sur un sujet déjà disposé par sa constitution aux maladies inflammatoires, telle, par exemple, qu'une plaie avec déchirement sur un jeune homme fort et robuste, l'irritation violente, et l'augmentation de l'action des vaisseaux qui en est la suite, obligent les parties rouges du sang de s'extravaser en même temps que le sérum; il en résulte ainsi un amas de fluide, dans lequel la chaleur extraordinaire, engendrée par l'inflammation, excite bientôt un certain degré de fermentation : cette fermentation, en raison de la nature du fluide sur lequel elle doit agir (*), n'étant pas capable de produire la matière purulente, et la partie rouge du sang étant particulièrement disposée à passer à la fermentation putride (**), il en résulte la gangrène qu'on peut considérer comme le dernier terme de la putréfaction.

La gangrène, une fois déterminée de cette manière, il ne paroît pas difficile de rendre raison de ses progrès ultérieurs. Les particules putrides

---

(*) M. Gaber, en parlant de ses expériences sur la partie rouge du sang, dit qu'il n'en put jamais obtenir de véritable pus; et il ajoute même « *verosimilius ergo* sanguinem *cæteris puris principiis admixtum, ipsum magis* fœtidum *et deterius reddere, etc.* ». Loco citato, p. 87.

(**) Car quelques substances animales, telles que l'urine, la bile, et la partie rouge du sang, se putréfient *promptement*. *Expériences de Pringle, Appendix*, p. 6.

du sérum extravasé, en s'introduisant dans le tissu cellulaire des parties contiguës, propagent très-promptement la contagion. La gangrène gagne ainsi jusqu'à ce que rencontrant une partie, peut-être naturellement plus irritable que les autres, ou devenue telle alors par l'effet de la maladie, elle y détermine de même une inflammation nouvelle, mais modérée, qui rend les parties plus fermes, plus compactes, et par conséquent moins perméables à la contagion putride ; et la suppuration s'établissant, par l'effet de l'inflammation qui a précédé, il en résulte ainsi la séparation complète des parties malades de celles qui sont saines.

Il est au moins parfaitement reconnu que dans les cas de gangrène, cette inflammation, à laquelle succède la suppuration, précède toujours la séparation des parties malades de celles qui sont saines ; et je pense que, parmi ceux qui feront attention aux différens phénomènes que ce degré de la maladie offre très-constamment, il s'en trouvera peu qui doutent que la cause que j'ai assignée de ces phénomènes ne soit la véritable.

Je crois avoir ainsi expliqué, d'une manière fort claire, la cause des symptômes locaux de la gangrène. Quant à la foiblesse du pouls, qui accompagne toujours les gangrènes étendues, et qui est certainement le changement le plus remarquable qui s'opère dans le système, elle est une conséquence très-naturelle de cette foiblesse, qui paroît accompagner constamment et nécessairement l'état putride des fluides, quelle qu'en soit la cause : on en a particulièrement la preuve dans la fièvre

putride, et dans le scorbut, dont on convient que les caractères les plus évidens sont un pouls languissant et une foiblesse générale.

§. 4. *Du Pronostic de la Gangrène.*

Le pronostic de la gangrène commençante est toujours douteux; car, dans les cas même les plus légers de gangrène, le système est quelquefois tellement altéré par la contagion de la matière putride, que les malades périssent tout-à-coup, avant qu'on se soit aperçu qu'ils étoient en grand danger.

Néanmoins, lorsque la gangrène, qui succède à une inflammation produite par une cause externe, n'est ni fort profonde, ni fort étendue, et ne paroît pas faire de progrès, le pronostic doit être beaucoup plus favorable que dans les cas où, la gangrène s'étant manifestée tout-à-coup par une cause interne, elle s'étend fort profondément, et surtout lorsqu'elle continue en outre à gagner de plus en plus; car alors le danger est toujours extrême.

Tout individu affecté de gangrène, à la suite même d'une cause externe, ne peut certainement être regardé comme à l'abri du danger, tant que les parties mortifiées ne sont pas séparées et entièrement détachées des parties saines; car le poison des miasmes putrides est naturellement si pernicieux, que souvent les malades sont enlevés tout-à-coup, en apparence par cette seule cause, long-temps après que la gangrène a cessé de faire des progrès. Je présume que, dans ces cas, les miasmes putrides produisent la mort, particulièrement par leur

influence délétère (1) sur le système nerveux. Dans les gangrènes qui se prolongent long-temps, la masse générale des fluides peut quelquefois être altérée par l'absorption des vapeurs putrides; mais comme les malades, attaqués de gangrène, périssent fréquemment tout-à-coup, avant qu'aucun signe de putridité se soit manifesté dans le système, il nous paroît très-probable que la mort est alors l'effet de quelque affection des nerfs mêmes, ou du sensorium commun d'où ils tirent leur origine. De quelque manière enfin, que le foyer putride d'un point gangréné agisse, les exemples de son influence pernicieuse sont si fréquens, qu'on ne peut se refuser d'admettre la conclusion que j'en ai tirée, savoir que tout individu affecté de gangrène, ne peut être regardé comme à l'abri du danger, tant que toutes les parties malades ne sont pas détachées.

§. 5. *Des Remèdes convenables dans la Gangrène.*

Lorsqu'on n'a pas prescrit la saignée ou d'autre évacuation pendant l'état inflammatoire qui a précédé; lorsque le pouls continue à être vif, plein ou dur, et que le malade surtout est jeune et pléthorique, il est nécessaire, quand même la gangrène auroit commencé à se manifester, de vider les vaisseaux par une saignée

(1) Je me suis servi de ce terme, faute d'en connoître de plus propre à exprimer l'action destructive des poisons.

générale ; elle devient fréquemment, en modérant la fièvre, le moyen le plus sûr d'arrêter les progrès de la maladie : la saignée peut, sous ce point de vue, être considérée dans ces cas comme antiseptique ; souvent même, dans cet état particulier de gangrène, elle est le remède le plus utile qu'on puisse employer.

Il est nécessaire, par la même raison qu'on recommande la saignée, de prescrire les doux laxatifs, et de faire boire abondamment des liqueurs rafraîchissantes acidulées. Mais comme il arrive souvent, à mesure que la mortification fait des progrès, que le malade s'affoiblit, et que le pouls devient languissant, il ne faut prescrire les évacuans, la saignée surtout, qu'avec précaution, et ne jamais porter les évacuations plus loin qu'il ne semble nécessaire pour modérer les symptômes inflammatoires.

Mais quand la gangrène a fait de grands progrès, le malade étant extrêmement affoibli par de fortes évacuations, ou seulement par la maladie, il arrive très-souvent que le pouls est foible, et que les autres symptômes de fièvre sont peu violens ; il est nécessaire de suivre, dans ces cas, une méthode fort différente. L'indication principale consiste alors à empêcher, par l'usage convenable des cordiaux, et en particulier des toniques, que le système ne tombe dans un excès de foiblesse ; tandis qu'on le met par les mêmes moyens en état de se débarrasser des parties mortifiées, ou de les séparer de celles qui sont saines : car, comme je l'ai déjà observé, cette séparation étant toujours l'effet de l'inflammation, on doit avoir particulièrement en vue d'aider la nature autant

qu'il est possible, en déterminant, par tous les moyens convenables, cette disposition particulière du système, que l'expérience nous a appris être la plus favorable à l'inflammation; disposition qui consiste dans un état de pléthore des vaisseaux, lequel se trouve, en général, réuni à l'augmentation de ton de ces mêmes vaisseaux, comme j'ai tâché de le prouver en parlant des causes prédisposantes générales de l'inflammation.

On pourroit peut-être s'imaginer que cette indication est, jusqu'à un certain point, contradictoire avec ce que j'ai dit de l'utilité de la saignée dans quelques cas de gangrène; mais, en y réfléchissant convenablement, on se convaincra que cela n'est pas. Car tout le monde sait que le remède le plus efficace, prescrit à trop grande dose, peut souvent, dans quelque maladie que ce soit, devenir aussi pernicieux, que celui qui auroit des propriétés absolument opposées : de même, quoique l'inflammation portée à un certain degré puisse être souvent nécessaire pour arrêter la gangrène, elle devient toujours nuisible lorsqu'elle est trop forte.

Il faut, pour remplir cette indication, prescrire un régime nourrissant, et une quantité de bon vin (1) proportionnée aux forces du malade, et à la nature des symptômes qui dominent alors.

---

(1) Les syncopes fréquentes, le pouls petit et précipité, sont les principaux symptômes qui exigent de recourir au vin : tant qu'il subsiste des symptômes d'inflammation, cette boisson est très-nuisible, ainsi que le régime nourrissant.

On retire communément plus d'avantage réel d'un régime convenable, et surtout de l'usage prudent du vin, que de toute la classe des cordiaux chauds et stimulans. Néanmoins, lorsque le malade est fort affoibli et languissant, on peut administrer en même temps quelques cordiaux, tels que l'alkali volatil, et la confection cordiale (1), dont on réglera la dose suivant la situation du malade.

Mais de tous les médicamens employés jusqu'ici contre la gangrène, aucun n'est certainement aussi efficace que le quinquina; souvent il arrête avec une promptitude étonnante le cours de la maladie : ce remède étant un tonique puissant, il est probable qu'il agit en fortifiant le système, et qu'en le rendant plus susceptible de cette disposition inflammatoire, que j'ai prouvé être si nécessaire pour opérer la séparation des parties gangrénées, il le met ainsi en état de s'en débarrasser : il est possible que, dans quelques circonstances, il agisse aussi comme antiseptique, uniquement en arrêtant la putréfaction; mais, il faut, si l'on veut qu'il agisse puissamment de cette manière, l'appliquer sur les parties malades, sous forme de cataplasmes, ou de fomentations.

Quelle que soit la manière d'agir du quinquina, son usage est indispensable dans tous

---

(1) Cette confection ou plutôt cet électuaire, est composé de troisonces de conserve d'écorce d'orange, d'une once et demi de muscades confites, d'un gros de gingembre confit, d'une demi-once de canelle en poudre, et de suffisante quantité de syrop d'écorce d'orange, pour réduire le tout en consistance d'électuaire. *Voyez* la nouvelle Pharmacopée d'Édimbourg.

les cas, excepté dans le premier période de la maladie, lorsque les symptômes d'inflammation subsistent encore ; mais, dès que ces symptômes commencent à se modérer, on peut toujours l'employer avec sûreté et avantage.

Quant à la quantité de quinquina, convenable dans la gangrène, on ne peut mieux faire que d'admettre pour principe d'en donner autant et aussi fréquemment que le permet l'état de l'estomac; on rencontre souvent, à la vérité, des estomacs qui ne peuvent retenir une suffisante quantité de quinquina, lorsqu'on le prescrit en substance, comme on doit toujours le faire, surtout dans la gangrène, où l'on ne peut jamais compter sur aucune des préparations les plus agréables du quinquina.

Quant à ce qui concerne les différentes manières, communément usitées, de prescrire le quinquina en substance, j'ai généralement observé que l'estomac ne supportoit jamais mieux ce remède que quand il étoit uni avec quelqu'une des eaux spiritueuses ou aromatiques, dont l'usage n'est pas contre-indiqué dans les cas de gangrène qui exigent le quinquina. On trouve peu de malades qui soient rebutés de la formule suivante; je l'ai vue réussir chez plusieurs dont l'estomac rejetoit toute autre préparation.

Prenez eau alexitère simple, - —
de canelle spiritueuse, aa unc. iv.
teinture aromatique, . . . unc. j.
écorce de quinquina réduite en poudre très-subtile, une demi-once; mêlez.

On en donnera deux cuillerées toutes les demi-heures, et l'on aura soin à chaque fois de bien agiter la phiole.

Le malade prend ainsi un gros de quinquina toutes les heures ; ce qui produit, souvent en moins de vingt-quatre heures, un changement sensible sur les symptômes de la maladie. La manière dont ce remède est pulvérisé fait beaucoup ; car on voit fréquemment des malades qui en supportent de grandes quantités réduites en poudre très-fine, en rejeter de très-petites doses lorsqu'il est grossièrement pulvérisé.

On a employé depuis peu, en Écosse, deux espèces de quinquina dont nous n'avions pas encore eu occasion de faire usage ; savoir le jaune et le rouge ; mais je n'ai pas remarqué qu'aucune de ces deux espèces fût égale en vertu, au meilleur quinquina ordinaire d'une couleur brune ou de canelle ; j'en rapporterai ici un exemple remarquable, à l'égard du quinquina rouge ; et je pourrois en citer également plusieurs autres du même genre, relativement au quinquina jaune : Un gentilhomme portoit, depuis plusieurs années, un ulcère sinueux, dont l'écoulement devenoit toujours, une fois en deux ou trois mois, séreux, putride, et très-âcre. L'efficacité du quinquina ordinaire sur cet écoulement fut telle que quelques doses suffisoient communément pour rendre la matière beaucoup plus épaisse et moins fétide. Le goût et les autres qualités sensibles du quinquina rouge, étant plus fortes que celles de l'espèce ordinaire, j'en conçus d'abord une idée favorable, et je le prescrivis, entre autres, à ce malade : mais quoiqu'il en eût continué l'usage, pendant plusieurs jours, à la même dose qu'il avoit coutume de prendre l'autre, il n'en retira aucun avantage : j'eus en conséquence recours

de nouveau au quinquina ordinaire, et la matière, qui étoit séreuse et fétide, se convertit promptement en un pus d'une consistance louable.

Convaincu qu'une seule expérience ne suffit pas pour se former une idée juste d'un médicament, je résolus de réitérer la même épreuve lorsque je rencontrerois d'autres circonstances de la même nature. Ce que j'ai fait trois fois depuis, et le résultat a toujours été le même; le quinquina rouge n'a jamais produit aucun changement sur la nature de l'écoulement, tandis que les heureux effets de l'autre n'ont jamais variés. Mon malade même est tellement convaincu aujourd'hui de l'inefficacité du quinquina rouge, qu'on ne peut plus le déterminer à en prendre, quoique d'abord il eût la plus grande confiance dans ce médicament, non seulement d'après l'opinion que j'avois tâché de lui en donner, mais encore d'après les grands éloges que d'autres lui en avoient faits.

Cet exemple est le plus remarquable que j'ai observé en comparant les effets des différentes espèces de quinquina; mais j'ai également vu employer le rouge sans succès dans d'autres cas, où l'espèce ordinaire a été sensiblement utile : ainsi, sans pouvoir positivement assurer que le quinquina rouge n'est jamais utile dans la gangrène, ainsi que dans les ulcères de la nature de celui que je viens de décrire, je suis néanmoins porté à le considérer, d'après le résultat des expériences que j'ai faites à son sujet, comme inférieur à l'autre. Mais un objet de cette importance demande à être déterminé par de nouvelles observations.

L'on unit souvent, avec avantage, l'acide vitriolique au quinquina contre la gangrène; et la meilleure manière de le prescrire est d'aciduler la boisson du malade avec l'élixir de vitriol.

Ce sont-là presque les seuls remèdes internes sur lesquels on puisse compter dans le cas de gangrène. L'on en a cependant recommandé beaucoup d'autres; mais aucun ne procure nul avantage qu'on ne puisse obtenir, avec plus de certitude, de l'usage convenable du petit nombre de remèdes que je viens d'indiquer.

Les auteurs indiquent quantité de remèdes externes, de la classe surtout des antiseptiques; tels que toutes les gommes chaudes et les baumes, les esprits ardens, l'alcohol même (1): et pour que ces remèdes puissent pénétrer plus sûrement jusqu'aux parties saines, dans la vue de les préserver de la putréfaction, on recommande généralement de faire de profondes scarifications sur les parties malades, jusqu'à celles même qui sont saines.

Les médicamens de ce genre peuvent, à la vérité, être utiles pour préserver de la corruption les substances animales *mortes;* mais il est fort douteux qu'ils soient également avantageux lorsqu'on les applique sur des corps vivans. Il y a même lieu de croire, en raison de l'irritation violente qu'ils occasionnent toujours sur la fibre vivante, qu'ils peuvent être plus nuisibles

(1) L'eau-de-vie camphrée est encore généralement employée en France dans tous les cas de gangrène indistinctement; on tient fortement à cette pratique, quoique l'expérience démontre tous les jours qu'elle est en général plus nuisible qu'utile.

qu'utiles, dans presque tous les cas de gangrène; on ne doit donc jamais, comme je l'ai déjà observé, y déterminer qu'un degré très-léger d'inflammation. Les incisions même qu'on porte jusqu'aux parties saines, dans la vue de faciliter l'action des remèdes, peuvent également être nuisibles; car, sans parler du risque qu'on court de blesser les vaisseaux sanguins, les nerfs et les tendons qu'on peut rencontrer, on ouvre un libre passage à la matière putride, de manière qu'elle pénètre les parties qui n'étoient pas affectées : si au contraire les scarifications ne sont pas suffisamment profondes pour atteindre complètement ces parties, les applications antiseptiques ne peuvent jamais remplir l'objet qu'on se propose. J'ai en conséquence, conseillé depuis longtemps, d'abandonner les scarifications (*), non seulement pour les raisons que je viens d'exposer,

(*) Quoique l'expérience m'eût convaincu de la vérité de tout ce que je viens d'avancer contre l'usage des scarifications, ainsi que du peu de convenance et de l'inefficacité des applications stimulantes fort échauffantes dans les cas de mortification, ce ne fut pas sans méfiance que je me déterminai d'abord à proposer cette opinion, qui alors étoit en grande partie nouvelle. Mais je suis aujourd'hui charmé de voir, dans un ouvrage récemment publié, cette même pratique recommandée par un auteur d'un grand poids. Voyez les *Observations de Chirurgie* de Percival Pott.

L'on trouve dans le même ouvrage une description particulière d'une espèce de gangrène qui affecte les doigts des pieds, sur laquelle le quinquina n'a que peu ou point d'influence, mais où l'opium, donné à grandes doses fréquemment réitérées, est un remède efficace.

d'exposer, mais parce que je n'ai jamais observé qu'elles eussent procuré aucun avantage (1).

---

(1) Plusieurs auteurs célèbres, frappés des effets funestes des scarifications dans les cas de gangrène, se sont élevés avec force contre leur usage. Il est étonnant que l'on voie encore un grand nombre de Chirurgiens renommés suivre aveuglément une pratique aussi pernicieuse, adoptée dans des siècles d'ignorance et de barbarie. L'expérience démontre que les incisions ne conviennent que dans les inflammations produites par étranglement, ou dans celles qui, affectant des parties aponévrotiques profondément situées, ne se manifestent par aucune tumeur externe qui annonce la gangrène. Mais lorsque la gangrène est l'effet de la putridité ou de la diminution de l'énergie du sensorium commun, les scarifications accélèrent, avec une promptitude étonnante, la dissolution putride, tant par l'irritation considérable qu'elles occasionnent, qu'en donnant accès à l'air. A mesure que cette espèce de gangrène fait des progrès, l'inflammation augmente dans les parties environnantes, qui deviennent d'un rouge très-foncé, et sont fort tendues : ce n'est qu'en modérant cette inflammation que l'on peut espérer obtenir une suppuration louable, capable de séparer les parties mortifiées. Les scarifications, loin de produire cet effet, augmentent en général l'irrit tion, et donnent en outre fréquemment lieu à des hémorragies très-difficiles à arrêter.

C'est en vain que l'on prétend, par cette méthode, faciliter la sortie des matières viciées, ou faire pénétrer les antiseptiques. Comme les progrès de la gangrène et de la putréfaction dépendent de l'état général du système, on doit particulièrement compter pour en diminuer l'activité sur un régime convenable, aidé de quelques remèdes internes. Les escharotiques et les stimulans de toute espèce, appliqués à l'extérieur : s'opposent au contraire à une bonne suppuration ; en augmentant l'inflammation qui environne les parties gangrénées, ils accélèrent les progrès de la mortification, plutôt qu'ils ne les modèrent.

Il étoit autrefois très-ordinaire, comme le

Il faut donc absolument bannir tous les spiritueux du traitement des plaies, lorsque l'on craint la gangrène, ou qu'elle s'est déjà manifestée. L'onguent même de styrax, que plusieurs chirurgiens françois regardent comme spécifique dans ces cas, loin d'être utile, nuit presque toujours en raison des substances résineuses stimulantes qu'il contient; et tous devroient, à l'exemple des autres nations de l'Europe, le bannir entièrement de la pratique de chirurgie.

En réfléchissant attentivement sur les effets les plus ordinaires des médicamens externes, aujourd'hui recommandés dans ces circonstances fâcheuses, on reconnoîtra combien étoit préférable la pratique simple adoptée dans les siècles les plus reculés : l'eau tiède, et les cataplasmes émolliens suffisoient alors pour remplir toutes les indications dans les plaies simples, comme le rapporte le prince des poëtes, à l'égard d'Eurypyle, blessé au siége de Troye :

Αἷμα κελαινὸν
Νίζ' ὕδατι λιαρῷ, ἐπὶ δ' ἤπια φάρμακα πάσσε,
Ἐσθλά.

Cette pratique fut celle de tous les médecins célèbres de l'antiquité. Hippocrate nous trace, en deux mots, le véritable traitement des plaies; il recommande de modérer l'inflammation, de favoriser la suppuration et la cicatrice, de s'abstenir de vin, et de ne permettre que très-peu d'alimens : *Ἰῆσθαι δὲ τὰ ἕλκεα ἀφλέγμαντα χρὴ ποιέειν, καὶ ἀνακαθαιρέειν, ... διδόναι δὲ ὕδωρ εἰς πόσιν, οἶνον δὲ μὴ, σιτία παῦρα, πολλὰ δὲ μή.* *De morbis mulier.* lib. I.

Benevoli, célèbre chirurgien italien, a adopté cette pratique, et dit n'avoir trouvé aucun remède plus efficace que l'eau tiède, sans mélange d'aucune autre substance, pour diminuer la tension excessive des parties gangrénées, et arrêter les progrès de la putridité. Il se contentoit de laver fréquemment les plaies avec de l'eau tiède, et de les couvrir de plumaceaux et de compresses également imbibées d'eau tiède : il rejettoit même les fomentations émollientes ; il avoit

font encore quelques praticiens, d'appliquer de la thériaque sur les parties gangrénées; mais ce topique ne m'a jamais paru produire d'avantage sensible, dans aucun des cas où je l'ai vu employer.

Les nombreuses applications antiseptiques, communément recommandées dans la gangrène, ne procurent aucun avantage qu'on ne puisse obtenir avec plus de facilité, et généralement même avec plus de certitude, des embrocations stimulantes; ces embrocations, en excitant une légère irritation sur la surface, déterminent enfin pour l'ordinaire le degré d'inflammation désiré, surtout lorsque leur action est aidée de l'usage hardi du quinquina. J'ai souvent employé, avec succès, dans cette vue, une foible dissolution de sel ammoniac dans le vinaigre et l'eau : un gros de ce sel sur deux onces de vinaigre et six onces d'eau, forme une dissolution suffisamment active pour remplir toutes les indications de ce genre. On peut, d'ailleurs, la rendre plus ou moins stimulante, suivant les circonstances, en augmentant ou diminuant la quantité du sel.

---

observé que tout ce qui altéroit la pureté de l'eau en diminuoit la vertu. *Voyez* l'ouvrage de cet auteur, intitulé : *Dissertationi sovra l'origine dell' Ernia intestinale*, et le tome II des Œuvres de Bertrandi, pages 172, et 173. *Turin*, 1786.

Plusieurs de nos célèbres Chirurgiens ont reconnu que les incisions, les taillades, les scarifications étoient également pernicieuses dans les plaies d'armes à feu. Le danger de ces plaies est dû particulièrement à ce que la violence du coup détermine la gangrène dans la partie; les relâchans sont les moyens les plus propres pour en arrêter les funestes effets.

Quoique les incisions ne conviennent pas, en général, par les raisons que j'en ai données, on doit cependant, lorsque la gangrène s'étend profondément, scarifier les parties malades, afin de les emporter : en enlevant ainsi une masse considérable de la matière putride morte, on modère non seulement la fétidité, qui, dans ces cas, est toujours très-forte, mais souvent on donne aux parties saines plus de facilité pour se débarrasser de ce qui reste : néanmoins, lorsqu'on a recours aux scarifications dans cette vue, il faut prendre garde de ne pas les faire tellement profondes qu'elles attaquent les parties saines.

Lorsque, par les moyens curatifs que je viens de proposer, ou par l'effet des efforts naturels du système, il commence à s'établir une légère inflammation entre les parties malades et celles qui sont saines, on doit, en général, s'attendre, avec assez de certitude, que la séparation totale des premières aura lieu dans le temps convenable : et la guérison est encore moins douteuse, dès qu'on apperçoit le commencement d'une suppuration complète et louable.

Dès que les parties gangrénées sont tombées, l'ulcère qui reste est dans l'état d'un ulcère purulent simple, et demande toujours à être traité, de même que tous ceux de ce genre, avec des substances douces; on soutiendra en même temps les forces du malade, par l'usage suivi d'un régime suffisamment nourrissant, du quinquina et du vin, dont on ne permettra que la quantité que le malade pourra supporter sans danger.

On peut guérir ainsi tous les ulcères causés

par une gangrène médiocrement étendue ; mais, dans le cas de gangrène située sur quelqu'une des extrémités, et qui a pénétré si avant que les os en sont affectés, en même temps qu'une portion considérable des parties molles environnantes est détruite, il ne reste plus d'autre ressource que l'amputation du membre. Il ne faut néanmoins jamais conseiller ce moyen, qu'il ne se soit fait une séparation entière et parfaite des parties gangrénées ; et on doit adopter, pour règle générale, dans tous les cas de gangrène, de ne jamais faire l'amputation d'un membre avant que la maladie ne soit parfaitement arrêtée, ou qu'il ne se soit fait une séparation complète des parties mortifiées ; car, quoique celles qui sont immédiatement contiguës aux parties *évidemment* malades, paroissent saines à l'extérieur, on ne peut jamais être bien certain que celles qui sont directement au-dessous ne seront pas affectées, que quand tout ce qui est gangréné en est entièrement détaché : ainsi, tant qu'on n'a pas obtenu cet avantage, il est à craindre que la maladie ne revienne sur le moignon qui reste.

Il faut, néanmoins, observer qu'on doit, sans perdre de temps, recourir à l'opération, dès qu'on s'aperçoit que les parties mortifiées sont entièrement séparées des autres ; car, tant qu'il reste quelque portion des parties corrompues en contact avec celles qui sont saines, le système doit toujours souffrir de l'absorption continuelle des particules putrides, qui a lieu pendant tout ce temps.

SECONDE PARTIE.

DE la Théorie et du Traitement des Ulcères.

SECTION I.

OBSERVATIONS générales sur les Ulcères.

ON a donné différentes définitions de l'ulcère: mais je désignerai, par ce terme, une solution de continuité dans une partie molle, avec écoulement de pus, de sanie, ou de quelque autre matière.

On a distingué les ulcères par différentes dénominations, suivant les circonstances particulières dont ils sont accompagnés. Ces dénominations seroient sans doute avantageuses, et mériteroient d'être conservées, si elles étoient fondées sur des caractères suffisamment distincts et réellement de quelque importance pour le traitement; mais comme il est évident que la plupart ont été admises d'après des circonstances assez difficiles à saisir, ou purement accidentelles, et qui n'offrent aucune distinction réelle, il seroit dangereux de les

admettre, parce qu'elles contribueroient à nous faire adopter une pratique compliquée et difficile, dans des cas où un traitement plus simple pourroit être plus avantageux.

Pour éviter cet inconvénient, je proposerai de ranger les ulcères dans l'ordre suivant; on reconnoîtra qu'il renferme toutes les variétés possibles d'ulcères.

On peut diviser les ulcères en deux classes générales. Je comprendrai dans la première, tous ceux qui sont purement locaux, et qui ne dépendent d'aucune maladie de la constitution; et dans la seconde, tous ceux qui sont l'effet de quelque affection générale du système.

Les variétés des ulcères locaux, sont :

1. L'ulcère purulent simple.
2. L'ulcère vicié simple.
3. L'ulcère fongueux.
4. L'ulcère sinueux.
5. L'ulcère calleux.
6. L'ulcère carieux.
7. L'ulcère cancéreux; et,
8. L'ulcère cutané.

La deuxième classe d'ulcère comprend l'ulcère vénérien, — le scorbutique, — et le scrophuleux.

Je tâcherai d'indiquer, dans les Sections suivantes, les apparences qui caractérisent ces variétés d'ulcères, ainsi que la méthode curative la plus convenable à chacun d'eux : mais avant de m'occuper de ces objets, je vais offrir quelques observations générales sur les ulcères, et

particulièrement sur leurs causes, leur pronostic, et la méthode curative.

§. 1. *Des Causes des Ulcères en général.*

Les causes qui peuvent dans différentes circonstances déterminer des ulcères, sont extrêmement variées; on reconnoîtra néanmoins, qu'ils sont, en général, engendrés par quelqu'une des causes suivantes.

1. Par les Causes qu'on peut appeler Occasionnelles, ou Déterminantes; telle que l'inflammation, quelque soit sa cause, lorsqu'elle se termine par la gangrène ou la suppuration, — les plaies, — les contusions, suivies de suppuration, — et les brûlures.

2. Par les Causes qu'on peut considérer comme Prédisposantes : toutes les maladies du système, accompagnées de métastases, ou d'affections de certaines parties, sont de ce genre; telles que toutes les fièvres qui se terminent par ce qu'on appelle Abcès Critiques, — la maladie vénérienne, — les écrouelles, — et le scorbut.

3. Les ulcères peuvent être engendrés par la réunion des deux causes précédentes. Ainsi, une écorchure, ou une excoriation légère, facile à guérir chez une personne saine, produit fréquemment un ulcère très-désagréable et très-long, lorsqu'il existe quelque vice de la constitution (1).

---

(1) Il ne faut pas cependant oublier que la diathèse inflammatoire seule suffit quelquefois pour aggraver

§. 2. *Du Pronostic des Ulcères en général.*

Les causes des ulcères étant aussi variées, il doit en être de même du pronostic.

Il doit dépendre, 1°. de la nature des causes déterminantes;

2°. De la situation des ulcères; et,

3°. De l'âge et de la constitution du malade.

Quant au premier de ces chefs, il est évident que la cause occasionnelle doit influer beaucoup sur la nature et la durée des ulcères. Ainsi un ulcère qui succède à une plaie simple, faite avec un instrument tranchant propre, sera toujours, tout égal d'ailleurs, plus aisé à guérir, qu'un ulcère qui est la suite d'une forte contusion, ou d'une plaie faite avec un instrument malpropre, ou rempli d'inégalités.

Les plaies étroites, faites avec des instrumens pointus, sont aussi beaucoup plus difficiles à guérir que celles qui ont une large ouverture; ce qui est dû à deux causes différentes.

1°. La matière ne pouvant s'évacuer librement dans les plaies faites avec des instrumens pointus, s'insinue facilement entre les tégumens communs et les muscles, et même entre les interstices des différens muscles; d'où il résulte fréquemment des fistules très-difficiles à guérir.

2°. La douleur et l'inflammation sont toujours beaucoup plus fâcheuses dans les plaies

---

des excoriations légères, chez les personnes pléthoriques, sans qu'il existe aucun vice particulier, surtout si l'on y applique des substances irritantes, comme cela se fait communément.

produites par des instrumens pointus, que dans celles dont les parties ont été complétement divisées dans une certaine étendue; car l'expérience nous apprend que l'irritation, causée par une division partielle d'un nerf ou d'un tendon, est toujours beaucoup plus considérable que l'irritation excitée dans des parties qui ont été entièrement coupées. Delà l'usage d'agrandir toutes les plaies de cette nature; souvent ce moyen dissipe plus efficacement la douleur et les symptômes inflammatoires, que tous les remèdes, tant internes qu'externes, généralement recommandés en pareils cas.

La situation des ulcères peut influer de deux manières sur leur guérison.

1°. Suivant la nature et l'organisation des parties ulcérées; et,

2°. Selon que les ulcères sont situés sur le tronc, ou bien sur les extrémités supérieures ou inférieures.

Ainsi, l'on a remarqué depuis long-temps, et l'expérience a confirmé depuis, que les ulcères des parties charnues se guérissent plus facilement que ceux où les tendons, les aponévroses des muscles, les glandes, le périoste, ou les os sont affectés.

Les ulcères des parties musculaires molles causent une douleur moins vive que les autres ulcères, l'écoulement qui en résulte est en général de meilleure qualité, et la guérison fait communément des progrès plus rapides; et les ulcères situés dans le tissu cellulaire, les tendons, le périoste, ou les os, guérissent d'ordinaire plus facilement sur le tronc, que sur les extrémités.

La situation basse de ces dernières paroît être la principale cause de cette différence; car la circulation des fluides se faisant, dans les extrémités, dans une direction contraire à leur gravité, toutes les fois que les solides perdent leur ton, ou que leur organisation est dérangée, il doit naturellement y survenir des gonflemens œdémateux; et quand ces gonflemens se forment dans le voisinage des ulcères, ils contribuent non seulement à augmenter, mais même à altérer la qualité de l'écoulement; ce qui prolonge la guérison, jusqu'à ce que les parties aient recouvré leur ton naturel par le repos et un régime convenable.

C'est pourquoi le repos et la situation horizontale du membre malade sont essentiels pour obtenir la guérison des ulcères des jambes. On peut aussi expliquer, d'après le même principe, les effets salutaires des bas lacés dans ces cas : il paroît qu'ils n'agissent qu'en prévenant cette espèce de gonflement : mais je parlerai plus particulièrement de cet objet par la suite.

Le pronostic des ulcères doit encore varier suivant qu'ils se trouvent contigus à des vaisseaux sanguins et à des nerfs considérables, parce qu'il est alors à craindre que ces derniers n'en soient à la fin affectés ; les ulcères situés sur quelqu'une des grandes articulations, ou qui leur sont contigus, ainsi que ceux qui se trouvent sur la cavité de la poitrine ou de l'abdomen, doivent aussi être toujours réputés plus dangereux que ceux qui sont situés sur d'autres parties.

J'ai aussi observé que l'âge et la constitution du malade influoient beaucoup sur le pronostic des ulcères.

Ainsi, chez les jeunes gens bien portans, les sécrétions sont communément de meilleure qualité que chez les vieillards et les cacochymes, chez lesquels il est rare que les organes sécréteurs soient en état d'exécuter convenablement leurs fonctions ; et comme les diverses matières que fournissent les ulcères, doivent être presque entièrement considérées comme des sécrétions de la masse générale du sang, leur bonne ou mauvaise qualité doit beaucoup dépendre de l'état de santé des solides, de manière qu'on ne doit pas être surpris que la santé générale du malade influe autant sur ces matières.

La guérison des ulcères dépend par conséquent, comme il est aisé de le voir, d'un grand nombre de circonstances, et il est évident que ce n'est qu'en apportant une attention convenable à toutes ces circonstances, qu'on peut porter un pronostic juste.

§. 3. *PEUT-ON tenter, sans danger, en usant de précautions, de guérir tout ulcère?*

IL s'agit d'abord, avant de nous occuper du traitement des ulcères, de déterminer s'il est à propos d'en tenter la guérison ou non. On convient généralement qu'il est avantageux de guérir tout ulcère récent ; mais il n'en est pas de même de ceux qui subsistent depuis long-temps, de ceux surtout qui paroissent contribuer à guérir ou à prévenir quelque maladie à laquelle la constitution étoit sujette : on a toujours pensé qu'il étoit dangereux de supprimer ces derniers, et en conséquence presque tous ceux qui en ont parlé se sont expressément déclarés contre cette pra-

tique ; ils la regardent comme incertaine et dangereuse.

Il seroit sans doute imprudent de tarir tout-à-coup des ulcères qui fournissent un écoulement abondant, et qui subsistent depuis long-temps : il est probable que le système souffriroit de la suppression subite d'une évacuation considérable de fluides dont il avoit coutume de se débarrasser par ces espèces d'égouts. L'on a même quantité d'exemples des effets funestes qu'ont produit des ulcères de ce genre, desséchés tout-à-coup, soit naturellement, soit par l'usage imprudent des astringens.

Néanmoins, il se trouve d'une autre part peu de personnes capables de se résigner à supporter les inconvéniens qui résultent d'un ulcère étendu, situé désagréablement, et qui pourroit probablement durer autant que la vie. Il seroit donc important, pour les malades qui se trouvent dans ce cas, de découvrir une méthode capable de les guérir sans leur faire courir aucun risque.

On peut, en usant des précautions convenables, tenter, à ce que je crois, la guérison de toute espèce d'ulcère : il suffit, pour cet effet, dans le cas d'ulcère habituel, de commencer par établir quelqu'autre égout qui rende autant de matière sous la forme de ce que nous appellons un cautère.

§. 4. *Des effets des cautères dans le traitement des ulcères.*

Dès que la quantité de matière que fournit le cautère qu'on a établi, égale à-peu-près celle que l'ulcère avoit coutume de donner, on ne

risque plus de tenter de guérir le dernier ; on peut même, si cet ulcère n'est pas fort ancien, diminuer peu à peu le cautère, et même le supprimer enfin entièrement.

Mais lorsqu'un ulcère a subsisté long-temps, ou paroît avoir été un préservatif de quelque autre maladie, il ne faut pas balancer à l'entretenir toute la vie de la même grandeur ; l'inconvénient qui en résulte est léger, en comparaison des incommodités inséparables d'un ulcère considérable.

Le raisonnement seul pourroit nous convaincre qu'on peut adopter avec sécurité cette pratique : car, en commençant par établir un égout aussi abondant que l'ulcère qu'on se propose de guérir, et en le laissant subsister ensuite, il n'y a pas d'apparence que l'ulcère qu'il remplace, quelqu'ancien qu'on le suppose, puisse jamais produire aucun mal. L'expérience m'a même appris que rien n'étoit plus efficace que les cautères quand on entreprend de guérir les anciens ulcères ; et je ne connois aucun exemple de malade qui ait souffert de la suppression des ulcères les plus anciens, lorsqu'on a eu la précaution de leur ouvrir d'abord un cautère.

On objecte contre cette pratique,

1°. Qu'un égout artificiel cause presque autant d'embarras qu'un ulcère naturel. Et,

2°. Que la nature étant depuis long-temps accoutumée à l'évacuation d'un genre particulier de matière morbifique fournie par l'ulcère, on ne doit pas courir le risque de troubler, par des innovations, ses opérations déterminées et habituelles.

Il est fort aisé de répondre à la première de ces objections ; on ne peut admettre qu'un simple cautère, qu'on établit dans l'endroit qu'on juge le plus convenable, soit jamais aussi embarrassant que le sont communément les ulcères. Nous en avons tous les jours la preuve ; car on rencontre peu de maladies plus incommodes en général que les ulcères, tandis qu'on ne voit guères de malades se plaindre de souffrir réellement des cautères.

§. 5. *Les effets des ulcères sur la constitution, dépendent davantage de la quantité que de la qualité de l'écoulement.*

L'on oppose, en second lieu, contre la pratique de guérir les anciens ulcères, qu'il est dangereux de supprimer l'écoulement d'une matière morbifique d'un genre particulier, dont on s'est imaginé que la constitution avoit coutume de se débarrasser par ce moyen.

Ceux qui font cette objection prétendent en outre que, quand même la matière que rend le cautère égaleroit en quantité celle de l'ulcère, il en résulteroit encore une différence essentielle pour la constitution, parce que ces deux matières ne seroient pas de la même nature ; car celle que fournissent les cautères est d'ordinaire un pus doux et louable, tandis que celle de quantité d'ulcères est ténue, piquante et âcre.

Cet argument paroît très-fort au premier abord, et il est probablement un des principaux motifs qui ont déterminé plusieurs chirurgiens à rejeter la pratique dont il s'agit.

Néanmoins, en l'examinant attentivement, on ne le trouvera pas aussi fort qu'il le paroît ; car il est aisé de prouver que c'est plutôt par la quantité que par la qualité de la matière que rendent les ulcères et les cautères, qu'ils sont utiles à la constitution ou autrement.

Ainsi il est reconnu qu'un cautère même qui n'a jamais fourni qu'un pus très-doux et très-simple, est aussi dangereux à supprimer qu'un ulcère qui a toujours rendu une matière des plus âcres ; ce qui ne pourroit être, si l'opinion la plus généralement reçue à cet égard étoit bien fondée.

On ne sera pas étonné que la quantité de matière qui s'écoule des ulcères, produise un effet important sur le système, en faisant attention à la quantité de fluides nécessaire pour fournir de pus un cautère même médiocre ; car, indépendamment de la quantité qu'on aperçoit et qui s'écoule à chaque pansement, il se fait constamment, et en tout temps, une exhalation et une absorption considérables des parties séreuses les plus ténues : cette circonstance seule suffit pour rendre raison de la foiblesse que produisent fréquemment des cautères d'une étendue fort médiocre (*).

Cet argument seroit sans doute de la plus grande force, si nous avions la certitude que

(*) J. Pringle dit à ce sujet : « Une once de sérum, « autant que j'ai pu m'en assurer, laissé en repos pen- « dant quelques jours, ne fournit pas plus de cette « matière, (c'est-à-dire de pus), que ce qu'en pour- « roit produire, dans une journée, un cautère ou un » séton ». *Voyez* expérience XIV, *Appendix du Traité des Maladies des Armées.*

ces

ces matières âcres et putrides que rendent fréquemment les ulcères, existoient avant dans le sang, et que ces derniers n'en sont en quelque sorte que les égouts: mais il est probable, et je pourrois même dire certain, que ces matières sont engendrées dans l'ulcère seul, et qu'aucune n'existoit antérieurement dans le sang; ce qui doit nous déterminer à considérer cet argument comme de peu de valeur.

Il est aisé de se convaincre, en y faisant la plus légère attention, que les diverses espèces de matières qu'on voit fréquemment couler des ulcères, n'ont jamais existé dans le sang. Aucune analyse de ce fluide n'a encore pu les y faire reconnoître; il n'est pas même possible de concevoir comment des fluides si âcres et si différens du sang des personnes saines, pourroient circuler dans des vaisseaux aussi délicats et aussi irritables que ceux de l'économie humaine, sans mettre le malade dans le plus grand danger; car personne n'ignore que l'écoulement de certains ulcères, de ceux surtout qu'on nomme en général phagédéniques, est souvent d'une acrimonie capable d'excorier les parties voisines, et de devenir même quelquefois dangereuse pour le chirurgien chargé d'y appliquer l'appareil nécessaire.

Les yeux, par exemple, rendent, dans quelques ophthalmies, une matière âcre, qui corrode les parties voisines; l'évacuation séreuse des vésicatoires, quoique communément bénigne, devient aussi quelquefois tellement âcre, qu'elle produit des ulcères profonds dans les parties sur lesquelles on a appliqué le vésicatoire.

Dans quelques cas de scorbut, le sang même acquiert, il est vrai, fréquemment un degré considérable de putridité (1) : mais ce n'est jamais dans les ulcères qui surviennent pendant le cours de cette maladie, qu'on observe des humeurs aussi corrosives que celles dont il s'agit; car, l'ulcère phagédénique des auteurs diffère essentiellement du véritable ulcère putride décrit par Lind et les autres auteurs qui ont traité du scorbut.

D'ailleurs, quand même il seroit prouvé que ces différentes matières existoient effectivement dans le sang, même complètement formées, comment seroit-il possible que les fluides morbifiques pussent spécialement s'évacuer par le moyen de ces ulcères, ou par toute autre voie, de manière qu'il ne restât plus, dans la masse commune, que des fluides doux et incapables de nuire? Néanmoins, quelque absurde que paroisse ce fait, il faut nécessairement l'admettre pour soutenir l'opinion dont il s'agit (2).

---

(1) Il n'est pas vraisemblable que le sang soit plus susceptible d'acquérir une acrimonie particulière dans le scorbut que dans toute autre maladie. Il est uniquement plus exposé à s'épancher par le défaut d'absorption, qui est une suite de l'état de foiblesse générale. Dès qu'il est épanché dans un endroit quelconque, il s'altère avec la plus grande facilité, parce qu'il n'est plus animé par la force vitale.

(2) Tout ce que dit ici notre auteur est confirmé par l'autorité des anciens, qui entreprenoient hardiment la guérison des ulcères télèphiens, chironiens et autres de ce genre, comme le prouvent les dénominations qu'on leur a données, qui sont pour la plupart prises des noms de ceux qui s'étoient distingués pour guérir ces mêmes ulcères, sans qu'il en résultât aucune

Le peu de valeur de cette théorie est évident; ce qui suffit pour nous déterminer à la rejeter, quoique nous ne puissions pas en substituer

---

suite fâcheuse. Quand même ces ulcères dépendroient d'un vice particulier des fluides, ce qui est rare, leur guérison n'aggraveroit pas la maladie primitive. N'est-il pas prouvé qu'on peut guérir les ulcères scrophuleux sans aggraver les écrouelles? N'en est-il pas de même de ceux qui sont vénériens ou scorbutiques? La quantité de lymphe coagulable, que fournissent habituellement les anciens ulcères, refluant dans la masse du sang, produit à la vérité quelquefois un état de pléthore; mais cet état est toujours peu dangereux; on peut facilement le prévenir par les purgatifs, les saignées, les antiphlogistiques, le régime végétal, l'exercice et les exutoires perpétuels. Si la mort est quelquefois survenue peu de temps après la dessication spontanée d'anciens ulcères, elle n'étoit pas l'effet du reflux de la prétendue matière morbifique, comme on le croit vulgairement, mais d'une foiblesse générale, ou de quelqu'affection organique particulière, indépendante de l'ulcère; car, en y faisant une attention scrupuleuse, l'on verra que toute partie vivement affectée après la dessication d'un ancien ulcère, l'étoit légèrement long-temps avant.

Plus la suppuration que fournissent les ulcères approche du pus louable, et plus la matière est abondante, moins on doit craindre d'en tarir la source; dans le cas contraire, où cette matière est sordide et en petite quantité, il faut user de quelques précautions, parce que sa qualité annonce le défaut d'énergie de la force vitale. Ainsi, quand la phthisie est portée au plus haut degré, les vésicatoires se dessèchent naturellement, et tous les moyens qu'on emploie pour exciter la suppuration sont infructueux, en raison de l'excès de foiblesse. L'on voit de même les ulcères anciens se dessécher dans le temps du frisson, qui est le prélude de la fièvre. Bien plus, tout état de foiblesse ou de malaise, même passager, suffit pour modérer ou supprimer, pendant quelque temps, l'écoulement des exutoires chez ceux qui en portent habituellement.

d'autre plus satisfaisante; mais comme les apparences et les altérations diverses qu'offre l'écoulement des ulcères, paroissent évidemment dépendre en grande partie de quelque affection particulière des solides, nous sommes par conséquent d'autant plus fondés à en conclure, que les autres hypothèses ne méritent pas beaucoup d'attention.

Le siége général des ulcères est dans le tissu cellulaire. Or, il est aujourd'hui bien reconnu qu'il s'épanche naturellement dans les cellules de cette membrane, de même que dans toutes les autres cavités du corps, un sérum ténu, transparent, principalement destiné à entretenir l'humidité de ces parties, et à favoriser l'action des muscles, auxquels ce tissu sert de lien. C'est particulièrement ce liquide, mêlé à une plus grande portion de la partie coagulable du sang, qui, à un degré convenable de chaleur, forme, comme je l'ai remarqué ailleurs, cette matière qu'on appelle pus (1) : nous croyons, et l'expérience démontre en effet, que c'est ce même liquide qui constitue l'écoulement naturel des ulcères dans l'état de santé; et on doit attribuer au changement qu'éprouve ce fluide, les variétés qu'offre souvent l'écoulement du même ulcère, dans des temps différens. Il arrive fréquemment que différentes circonstances influent, jusqu'à un certain point, sur ces changemens, comme nous le verrons par la suite; néanmoins ils doivent dépendre, en grande partie, de quelque affection particulière des vaisseaux qui séparent ces fluides de la masse du

(1) *Voyez* Chapitre I, Section 1, 2 et 3.

sang; car l'application d'un topique suffit souvent pour changer entièrement, en peu d'heures, l'apparence de la matière que rend un ulcère; ce qui ne pourroit arriver ainsi, si ce changement dépendoit d'une altération de la masse générale du sang.

L'on est fondé à croire que l'écoulement que fournissent les ulcères, doit éprouver des changemens très-considérables suivant les causes qui ont produit ces ulcères. Ainsi, l'effet d'une brûlure sera, suivant toute apparence, différent de celui d'une piqûre, et celui d'une contusion ne sera pas la même que celui d'une brûlure; l'état particulier, dans lequel se trouvoit alors le malade, doit en outre également occasionner quelques différences.

Il n'est peut-être pas aisé d'expliquer comment ces différentes causes produisent des effets aussi variés sur les solides ou sur les vaisseaux sécréteurs, des parties ulcérées; il n'est pas même possible de déterminer quels sont réellement les changemens particuliers qu'elles opèrent sur ces mêmes parties: mais comme presque toutes les causes connues des ulcères tendent à exciter de l'irritation, il est probable qu'elles agissent toutes en produisant quelque affection inflammatoire des extrémités des vaisseaux qui s'ouvrent dans les ulcères; et qu'en conséquence la nature de l'écoulement que fournit un ulcère, doit dépendre beaucoup du degré d'inflammation qui est ainsi excité.

J'ai déjà tâché de prouver qu'un des effets certains de l'inflammation étoit de pousser une plus grande quantité de globules rouges du sang dans un ordre de vaisseaux trop petits pour

donner naturellement passage à ces globules (*). Quand une inflammation de ce genre arrive à des vaisseaux qui s'ouvrent dans les ulcères elle doit, surtout lorsqu'elle est violente, en altérer considérablement la matière, et la rendre fort différente par sa couleur, son odeur et son acrimonie, du véritable pus qui, comme j'ai déjà tâché de le démontrer, est uniquement produit par le sérum pur.

On peut, d'après ce principe, rendre raison de quantité de variétés qu'on observe dans la matière des ulcères : mais d'autres circonstances peuvent aussi avoir quelque influence sur ces variétés; le degré de chaleur qu'on entretient dans la partie, et le séjour plus ou moins long des fluides dans la cavité des ulcères, doivent influer beaucoup sur la consistance de la matière.

L'une ou l'autre de ces circonstances, ou toutes, diversement modifiées, suffisent pour expliquer clairement les diverses apparences que prend la matière que rendent les plaies et les ulcères, sans recourir à la doctrine absurde de leur préexistence dans le système. Mais, quand même le cas seroit différent, quand même il ne seroit pas aussi aisé de rendre raison des variétés qui surviennent tous les jours dans l'écoulement des ulcères, l'opinion qu'elles dépendent en grande partie de quelque action ou conformation particulière des vaisseaux de la partie affectée, me paroîtroit encore plus évidente et plus probable qu'aucune de celles proposées jusqu'ici ; cette opinion est même aussi certaine que quantité de faits particuliers

(1) *Voyez* Chapitre I.

que nous observons tous les jours, et dont nous ne pouvons rendre raison, quoiqu'on ne puisse douter de leur réalité.

Ainsi, il sera peut-être toujours impossible d'expliquer comment les nerfs, qui paroissent tous autant se ressembler par leur structure, agissent de manière à produire l'ouie, la vision, le goût et les autres sens différens; ou comment le foie, les organes sécréteurs de la bouche, des oreilles, etc. peuvent extraire des fluides d'une nature si différente de la même masse du sang, dans laquelle ces fluides ne paroissoient pas exister primitivement : néanmoins personne ne doute de ces faits. Nous sommes également fondés à croire, jusqu'à ce que le contraire soit évidemment démontré, que les différentes apparences des ulcères, relativement aux variétés de la matière qu'ils produisent, sont dues, au moins le plus fréquemment, à quelqu'une des causes locales dont nous avons fait l'énumération, plutôt qu'à un vice quelconque de la masse générale du sang.

Je me suis borné à dire, le plus fréquemment, parce qu'il y a quelques cas particuliers de scorbut et d'autres maladies putrides dans lesquels le sang est, comme nous l'avons déjà remarqué, tellement dissous, qu'il s'échappe par les ulcères et les autres exutoires, sous forme d'une sanie sanguinolente : ces cas néanmoins ne s'observent guères que dans les derniers degrés du véritable scorbut, qui sont eux-mêmes fort rares ; et quand même ces exemples seroient plus communs, ils ne pourroient jamais servir à expliquer toutes les variétés de matières qu'on observe dans les ulcères.

La principale objection que l'on a faite contre la pratique de guérir les anciens ulcères, paroît donc, étant examinée de près, n'être pas mieux fondée sur la théorie que sur l'expérience, comme je l'ai déjà remarqué. La plupart des auteurs, il est vrai, recommandent fortement de ne jamais tenter la guérison de ces sortes d'ulcères ; mais tous se sont probablement laissés séduire par l'idée favorite de l'existence d'une matière morbifique dans le système ; ou bien un petit nombre ayant d'abord indiqué cette marche et établi des principes, on les a ensuite copiés sans discernement, sans avoir aucun égard à l'expérience.

Bien plus, je pense qu'on peut démontrer que les ulcères fort anciens, loin d'être utiles à la constitution, sont très-fréquemment sujets à beaucoup d'inconvéniens et de dangers. Ainsi ceux qui sont situés sur le tibia et sur d'autres parties qui recouvrent immédiatement les os, pénètrent communément jusqu'au périoste, et quelquefois jusqu'à la substance même des os : les cautères ne sont jamais exposés à cet inconvénient, et on en retire en même temps tous les avantages qu'on peut attendre de ces sortes d'égouts.

Il est d'ailleurs probable que la constitution doit plus souffrir d'un ulcère qu'on a laissé long-temps subsister, que d'un cautère qu'on substitueroit à ce dernier : car l'on ne peut s'empêcher d'admettre qu'une grande partie de la matière que fournissent les ulcères (1), doit

---

(1) Si une partie de la matière épanchée dans les ulcères est absorbée, ce ne peut être que celle qui

être absorbée par les vaisseaux lymphatiques, et entraînée dans le torrent de la circulation ; par conséquent lorsque cette matière est d'une nature corrosive, ce qui arrive fréquemment dans les anciens ulcères, elle doit avec le temps altérer, non seulement la masse générale du sang, mais même les solides.

On trouve, en conséquence, tous les jours des obstructions dans les glandes externes situées sur le cours des lymphatiques qui partent de ces ulcères ; et comme les glandes internes sont sujettes, par la même cause, à des affections du même genre, on ne peut nier que cette seule circonstance suffit pour aggraver infiniment le danger qui peut résulter des ulcères anciens.

La commodité et la sûreté des malades exigent donc, comme il est aisé de le voir, qu'on tente la guérison de toute espèce d'ulcère ; et on pourra toujours le faire sans aucun risque, en usant de la précaution d'établir d'abord un égout artificiel assez abondant pour remplacer l'ulcère.

J'ai cru nécessaire de prouver en général qu'on pouvoit entreprendre sans danger la guérison des ulcères anciens, et j'ai d'autant plus insisté sur cet objet, que l'opinion généralement reçue à cet égard paroît ne pas avoir été adoptée d'après l'expérience, mais être uniquement fondée sur un raisonnement dénué de fondement.

---

n'est pas encore altérée et devenue âcre ; autrement, elle ne pourroit pas pénétrer les vaisseaux lymphatiques. Le principal inconvénient qui résulte des anciens ulcères est la foiblesse générale.

Il nous reste à examiner la méthode qu'on doit suivre quand on se propose de guérir un ulcère. Presque tous ceux qui ont écrit sur cet objet, prétendent qu'il faut absolument qu'un ulcère parcourre successivement, avant de parvenir à la guérison, quatre états différens, qu'ils désignent sous les noms de digestion, de détersion, d'incarnation et de cicatrisation; et ils recommandent différens remèdes qu'ils jugent convenir à chacun de ces divers états uniquement : on peut même observer à ce sujet que les auteurs ont parlé de ces objets avec la même certitude et la même précision, que s'il étoit possible de diriger à volonté chaque circonstance du traitement des ulcères.

Ainsi l'on a rangé parmi les digestifs toutes les espèces de térébenthine, l'onguent égyptiac, les poudres et les teintures de myrrhe, l'euphorbe et l'aloës; et parmi les détertifs, l'onguent d'Arceus, le mercure précipité rouge, et autres escharotiques. L'on a prescrit, dans la vue de favoriser l'incarnation ou la naissance des nouveaux points graineux, les poudres de mastic, d'encens et d'oliban; et l'on a vanté, comme cicatrisans pour accomplir la guérison, quantité de remèdes externes, tant simples que composés, particulièrement les bols astringens, les terres, l'eau de chaux, etc.

Néanmoins ces nombreuses divisions des ulcères en différens états, ainsi que leurs indications curatives, et les remèdes qu'on a jugés nécessaires pour remplir ces indications, n'ont produit d'autre effet que de rendre le traitement plus compliqué, qu'il ne doit l'être dans aucun cas, comme nous l'ont appris des ob-

servations plus récentes (1). Les indications renfermées dans les sections suivantes, paroîtront justes et simples; et je puis assurer, d'après l'expérience, qu'on reconnoîtra que la méthode curative que j'ai hasardé de proposer, produit des effets plus sûrs que les méthodes plus compliquées généralement adoptées jusqu'ici.

Nous allons maintenant considérer les diverses espèces d'ulcères; et il sera aisé de reconnoître, en faisant attention aux différentes distinctions que j'ai admises, que je n'ai adopté, pour caractériser chaque espèce, que les circonstances les plus frappantes, qui indiquent et exigent en outre quelque variété dans la méthode curative.

Ainsi, l'on verra que tous les ulcères de la première classe diffèrent entr'eux par leurs apparences, et que tous exigent également quelques variétés particulières dans leur traitement. Ceux de la seconde classe ne paroîtront pas moins aisés à distinguer par de semblables circonstances, non seulement les uns des autres, mais même de ceux de la classe précédente. Je parlerai d'abord de l'ulcère purulent simple.

---

(1) Les principes qu'admet ici notre auteur avoient déjà été proposés par plusieurs médecins célèbres. Magatus, dans son ouvrage sur la méthode de panser rarement les plaies, s'est vivement élevé contre l'oubli de ces préceptes; et Pibrac, Chirurgien de Paris, a fait un excellent Mémoire sur la nécessité de rappeler cette pratique, dont notre auteur a beaucoup profité. *V.* vol. IV des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, p. 63.

J'ai vu souvent des onguens stimulans, appliqués sur de simples écorchures, les faire dégénérer en ulcères sordides et rebelles.

SECTION II.

OBSERVATIONS sur l'Ulcère purulent simple.

§. 1. *Des symptômes, des causes et du pronostic de l'ulcère purulent simple.*

L'ULCÈRE purulent simple est un ulcère purement local, accompagné de peu de douleur ou d'inflammation ; la matière qu'il fournit est douce et purulente ; les bourgeons charnus qui y prennent naissance, sont fermes et d'une belle couleur rouge, et en suivant un traitement convenable, la guérison fait des progrès réguliers, peu ou point interrompus, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à obtenir la cicatrice.

L'ulcère purulent simple peut être produit par diverses causes ; mais toutes, comme il est aisé d'en juger, doivent être de nature à ne déterminer qu'une maladie locale, sans affecter le système.

Nous rangerons au nombre de ces causes les plaies de toute espèce qui ne se réunissent pas sur-le-champ sans qu'il se forme de pus, qu'elles soient accompagnées ou non de perte de substance. Nous rapporterons à ce chef toutes les opérations chirurgicales qui exigent une incision dans une partie quelconque du corps.

On peut mettre entre autres causes de ces ulcères, les brûlures produites par le feu,

par les substances métalliques chaudes, les liquides bouillans, ou par toute autre cause, de même que les contusions; en un mot, tous les accidens externes qui se terminent par une suppuration, suivie d'un écoulement purulent.

Je ne prétends pas néanmoins assurer que l'ulcère simple purulent est toujours un effet nécessaire de ces causes; car on observe absolument le contraire dans quelques cas: ainsi les brûlures produisent fréquemment des ulcères de mauvais genre, très-difficiles à guérir; on voit aussi de semblables ulcères succéder non seulement aux plaies accompagnées de contusion, mais même, dans certaines circonstances, à toutes les autres causes dont j'ai fait mention. Je prétends donc uniquement qu'on pourra en général reconnoître que l'une ou l'autre de ces causes est la cause primitive ou originelle de ces ulcères, quelles que soient les apparences qu'ils offrent avant que d'être réduits à l'état d'ulcère simple purulent.

Le pronostic de cette espèce d'ulcère est presque toujours favorable; il dépend, jusqu'à un certain point, de l'étendue de la perte de substance, et en partie de la situation de l'ulcère, de l'âge et de la constitution du malade. En faisant attention à ces circonstances, ainsi qu'à ce que nous avons déjà dit en parlant des ulcères en général dans la dernière section, on ne sera jamais embarrassé sur le pronostic.

Avant d'examiner les moyens convenables pour obtenir la guérison de l'ulcère simple, je crois devoir donner un petit nombre d'observations générales sur la manière dont la nature semble opérer la guérison des ulcères, et

sur les secours que peut procurer l'art, pour parvenir au même but.

§. 2. *REMARQUES sur la génération des parties nouvelles qui s'observe dans les ulcères.*

A MESURE qu'un ulcère approche de sa guérison, on y observe évidemment une génération de parties nouvelles, qui tend à diminuer le vide que l'ulcère a produit. Cette nouvelle substance prend une forme grainue ; c'est pourquoi on la désigne généralement sous le nom de *points grainus* : elle paroît plus ou moins abondante, suivant que le malade est jeune ou vieux, et selon le degré de santé dont il jouit ; de manière que, chez les jeunes gens pléthoriques, cet accroissement de parties augmente souvent au point de s'élever au-dessus du niveau des tégumens voisins, et d'exiger le secours des escharotiques pour le modérer.

Lorsque la perte de substance est ainsi réparée, autant qu'il est possible, le reste de la cure consiste dans la formation de la cicatrice : cette cicatrice est, ou l'effet de la nature seule, qui desséchant en quelque sorte la surface grainue, forme ainsi une espèce d'épiderme ou de cuticule ; ou bien l'art parvient à obtenir la cicatrice, en appliquant des substances astringentes et dessicatives.

En me servant des termes de génération de parties, ou de points grainus, je ne prétends pas insinuer que les parties vraiment musculaires ou autres organisées, se régénèrent jamais ; mais j'ai uniquement voulu désigner cette production, qui se forme jus-

qu'à un certain point dans tous les ulcères pendant leur guérison, lorsque la constitution est saine.

Il n'est peut-être pas aisé de déterminer la véritable nature de cette production; mais il est évident, par sa texture et par les apparences qu'elle présente, qu'elle est très-vasculaire; d'où il est probable qu'elle consiste dans l'alongement ou l'extension des petits vaisseaux sanguins qui ont été divisés, et dans une quantité considérable de tissu cellulaire inorganique, qui est, à son tour, formé, suivant toute apparence, par une matière que fournissent les orifices de ces vaisseaux, auxquels elle sert principalement comme de soutien ou de moyen de connexion.

Il ne faut pas cependant s'imaginer que toute perte fort étendue de substance puisse jamais être entièrement réparée de cette manière. On a, il est vrai, des exemples que la nature a réparé, dans quelques circonstances particulières, de très-grandes pertes accidentelles; mais ses opérations en ce genre sont en général fort limitées. Chez les jeunes gens, sans doute, lorsque les différentes parties ne sont pas encore parvenues à leur accroissement parfait, et que les vaisseaux continuent à s'étendre, il arrive fréquemment que des pertes considérables de substance se réparent presque complétement; mais l'on ne doit jamais, à ce période même de la vie, attribuer entièrement ces guérisons, comme on le fait communément, à une nouvelle génération de parties; il paroît que cela est dû alors à l'influence sensible d'un procédé absolument différent; savoir, à

l'affaissement des parties saines contiguës; circonstance qui mérite une considération particulière.

§. 3. *De l'affaissement des parties saines contiguës, qui a lieu pendant la guérison des ulcères.*

Quoique, pendant la guérison des ulcères, accompagnés ou non de perte de substance, il se fasse en général, jusqu'à un certain point, une régénération de parties, il est évident que le vide qui a lieu dans ces cas, est plutôt rempli par l'affaissement ou l'amaigrissement des parties divisées qui restent, que par toute autre cause. L'effet, il est vrai, en est définitivement le même quant à la guérison, que si tout le vide étoit réellement rempli par une nouvelle substance; car si la cavité d'un ulcère est diminuée, ou même entièrement effacée par l'affaissement ou l'amaigrissement des parties qui l'environnent, il n'y a plus alors de nécessité qu'il s'en régénère d'autres : et en effet, les ulcères guérissent souvent, surtout chez les vieillards, sans aucune régénération évidente de parties.

Cette partie du procédé que suit la nature pour guérir les ulcères, est, jusqu'à un certain point, sensible dans les plus petits ulcères, mais elle l'est bien plus dans ceux qui sont considérables, et particulièrement dans ces vastes ulcères qui succèdent à l'amputation de la cuisse ou de toute autre extrémité. On n'observe sans doute jamais, dans ces cas, de régénération considérable de parties; car la guérison fait toujours des

des progrès exactement en proportion de la facilité dont jouit la peau de se contracter par l'affaissement ou l'amaigrissement des parties environnantes : cet affaissement ou cette diminution de volume n'est pas même borné à un certain ordre de parties ; il s'étend également sur toutes, à l'exception peut-être des os seuls.

Ainsi, lorsque la cicatrice est formée sur le moignon qui reste après l'amputation d'un membre, tous les vaisseaux, les plus larges même, sont presqu'entièrement effacés dans une étendue considérable : au moins il n'en reste que les membranes minces qui constituoient leurs tuniques, et qui sont alors réduites au point de ne plus former que de petites cordes : les fibres des différens muscles sont de même fort diminuées, et le tissu cellulaire paroît souvent être presque entièrement anéanti. J'ai toujours observé les changemens dont je viens de parler dans les moignons des malades que j'ai eu occasion de disséquer après la mort.

La guérison paroît encore plus évidemment s'accomplir de cette manière, dans un autre cas d'ulcère. Dans toute coupure considérable, accompagnée de peu ou point de perte de substance, on voit, au bout d'un intervalle fort court, les lèvres de la plaie se gonfler et se tuméfier : elles se tiennent ainsi fort écartées l'une de l'autre, et le tout ressemble à un large ulcère sordide. La plaie resteroit fort long-temps dans cet état, si on la négligeoit, ou si l'on y appliquoit des remèdes âcres irritans ; néanmoins dès que, par des cataplasmes chauds émolliens, et autres applications convenables,

on a obtenu un écoulement abondant de pus, l'inflammation diminue, — le gonflement des parties environnantes s'affaisse, — et l'ulcère se contracte peu à peu de manière que ses bords, qui étoient fort écartés, se rapprochent alors l'un de l'autre.

On observe la même marche pendant la guérison de tout ulcère accompagné de beaucoup d'inflammation, dont le traitement doit se borner particulièrement à dissiper la douleur, l'irritation et le gonflement, qui ont toujours lieu dans ces cas.

Tout furoncle léger offre les mêmes apparences : dès qu'il est ouvert, il reste toujours un ulcère, et il faut principalement, pour obtenir la guérison, dissiper l'inflammation et le gonflement des parties environnantes.

L'on pourroit m'objecter que ces tumeurs contre nature, que j'ai données pour exemples, sont peut-être toutes originairement produites par la présence de quelque cause âcre et irritante, qu'il suffit de détruire pour voir le gonflement s'affaisser, et les ulcères qui en dépendent se contracter et se guérir. Mais j'ai prouvé que la même chose avoit lieu à l'égard même de la substance des parties saines; surtout après l'amputation d'un membre, comme je l'ai déjà remarqué : on observe constamment, dans tous ces cas, que les vaisseaux sanguins, les nerfs et les muscles ont souffert une diminution très-considérable.

L'on sait que cela arrive également dans toutes les plaies transversales profondes, qui pénétrant les différens muscles, s'étendent même jusqu'à l'os : car, on obtient rarement, dans ces cas,

la guérison par la résolution, surtout lorsqu'il en est résulté une perte de substance. Lorsque les ulcères qui succèdent à ces plaies sont guéris, il reste toujours une diminution sensible des parties divisées; et ce qui prouve évidemment que la cicatrice s'est faite à leurs dépens, c'est que, immédiatement après la guérison, tant que le malade est encore maigre et exténué, le vide, causé par une plaie de cette nature, n'est jamais si grand ni si apparent qu'il le devient ensuite, lorsque avec le temps la santé et l'appétit étant revenus, toutes les parties du corps, particulièrement celles qui étoient divisées, ont presque entièrement recouvré leur premier volume; ce qui doit en conséquence faire paroître le vide, occasionné par les plaies, plus grand qu'il n'étoit avant.

Je conviens que, quand une plaie ne pénètre que le tissu cellulaire, ou quand les muscles ne sont pas entièrement divisés, la cavité qu'elle a d'abord produite diminue peu-à-peu, avec le temps, et souvent même elle disparoît enfin totalement. Mais cela est la conséquence de l'augmentation du diamètre des parties qui sont au-dessous; ce qui ne peut jamais arriver dans le cas de plaie avec perte de substance, pénétrante jusqu'à l'os.

Cette opinion, que la guérison des plaies dépend, en grande partie, de l'affaissement des parties environnantes, a été d'abord proposée par un Chirurgien françois très-instruit, M. Fabre; et elle a subi le sort de toutes les nouvelles doctrines: les uns ont nié les effets de cet affaissement, tandis que d'autres lui en ont attribué de plus grands que ceux qu'on

trouve qu'il produit, en examinant la chose attentivement.

M. Louis, autre Chirurgien célèbre de Paris, assure, ainsi que M. Fabre, que toutes les plaies qui ne se cicatrisent pas par résolution, se guérissent entièrement par l'affaissement, ou aux dépens des extrémités des parties divisées : tous deux nient positivement qu'il y ait jamais de génération durable de nouvelles parties pendant la guérison des ulcères (*).

Cette assertion est néanmoins entièrement contraire à ce qu'on observe journellement ; et paroît être uniquement l'effet d'une imagination vive, qui cherche à défendre une opinion favorite. Je conviens que la guérison des ulcères est, surtout chez les vieillards, en grande partie accompagnée de l'affaissement ou de l'amaigrissement des parties saines contiguës ; néanmoins, on ne peut guère refuser d'admettre que, dans la plupart des cas, il se forme une grande quantité de cette substance vasculaire, vulgairement appelée points grainus ; quelquefois même son accroissement est si considérable qu'il est très-difficile, surtout chez les jeunes gens, de la réprimer sans renouveller tous les jours l'application des caustiques.

Je pourrois confirmer encore ce que je viens d'avancer, en rapportant, d'après les auteurs, quelques exemples remarquables de plaies accompagnées de pertes de substances profondes et étendues qui ont été presque entièrement régénérées. Mais cela me paroît inutile ; car,

---

(*) *Voyez* Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. IV.

tout praticien de bonne foi conviendra de ces faits.

Quoique cette opinion ne soit pas susceptible d'autant de latitude que paroissent vouloir lui en donner quelques personnes, néanmoins, d'après les raisons que je viens de donner, elle paroîtra, jusqu'à un certain point, bien fondée; et l'on peut, je crois, inférer, de tout ce qui a été dit sur cet objet, que les ulcères en général sont réparés par une production nouvelle; mais que leur guérison dépend, jusqu'à un certain point, de la contraction de la peau qui les environne, parce que les parties qui sont au-dessous deviennent moins volumineuses qu'elles ne l'étoient avant.

Dans tous les cas où il est survenu un gonflement contre nature, comme il est ordinaire dans les ulcères scrophuleux, la cure s'opère uniquement par la résolution de la tumeur; mais dans les autres, accompagnés d'une perte réelle de substance, les extrémités des parties saines contiguës éprouvent aussi, pendant le cours de la guérison, une diminution très-considérable.

§. 4. *Des Effets de la compression pour la guérison des Ulcères.*

Ces observations sur la manière dont s'opère la guérison des ulcères, servent à expliquer un point très-important dans la pratique; je veux parler de l'usage des bas lacés recommandé depuis long-temps par Wiseman et d'autres, dans la vue de prévenir ces tumeurs œdémateuses auxquelles sont presque toujours sujets les malades qui portent des ulcères aux jambes.

Les bas lacés sont certainement le moyen le plus efficace qu'on puisse employer pour prévenir ces tumeurs; mais je suis persuadé qu'ils sont beaucoup plus souvent utiles, en favorisant l'affaissement des parties adjacentes, qui est, comme nous l'avons vu, si nécessaire pour la guérison des ulcères. Il est évident que ce moyen, considéré sous ce point de vue, agissant uniquement par le degré de compression qu'il procure, doit être également avantageux dans quelque partie du corps que soient situés les ulcères; et j'ai, en effet, observé que ceux du bras recevoient plus d'avantage d'une compression modérée et non interrompue quand elle étoit pratiquable, que presque de tout autre remède.

Aucun moyen n'est plus propre à procurer le degré de compression convenable pour remplir cette indication, tant sur les jambes qu'ailleurs, qu'une large bande appliquée en spirale, depuis l'extrémité inférieure du membre, jusqu'un peu au-dessus de la partie malade. Dans les ulcères des jambes, on doit commencer par appliquer la bande sur les doigts du pied, et la continuer jusqu'à l'articulation du genou, ou au moins deux pouces au-dessus des parties affectées : il faut même, dans les ulcères des cuisses, que la bande parte également des doigts des pieds, sans quoi elle est sujette à produire des tumeurs œdemateuses dans les parties qui sont au-dessous. On peut, à l'aide de cette bande, comprimer plus directement l'endroit qu'on désire, qu'avec le bas lacé; elle s'applique aussi beaucoup mieux, et elle occasionne en général moins de malaise au malade. Il est

aussi plus aisé de se la procurer ; car on trouve très-difficilement des bas lacés qu'on puisse adapter avec toute l'exactitude qu'ils exigent ; on se procure, au contraire, facilement une bande en tout temps.

Les bandes qu'on destine à cet usage, doivent avoir deux pouces et demi de large. On a reconnu que celles de coton ou de flanelle légère étoient préférables aux bandes de toile ou de soie. Non seulement elles entretiennent plus de chaleur dans les parties, ce qui est utile dans tous les ulcères, mais la mollesse et l'élasticité de la flanelle et du coton, empêchent qu'elles n'irritent et n'échauffent les parties sur lesquelles on les applique, comme il arrive tous les jours lorsqu'on se sert de bandes de toile.

Il est aisé de concevoir que cette bande doit toujours s'appliquer de manière à soutenir particulièrement la peau, et à rapprocher ainsi le plus possible, les bords de la plaie ; car la peau ne se régénérant jamais, il est de la plus grande importance, dans le traitement des plaies et des ulcères, d'empêcher autant qu'on le peut la rétraction de la peau qui est divisée, parce que toutes les parties qui ne peuvent en être recouvertes, ne sont défendues, quand la cicatrice est formée, que par un léger épiderme aussi inférieur en force à la vraie peau, qu'il en diffère par son apparence.

On peut, en faisant une attention convenable à cet objet, en tirer de grands avantages pour la guérison des plaies et des ulcères ; car la plupart sont situés de manière qu'ils peuvent se guérir par la réunion des parties divisées, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'une grande

perte de substance. On peut regarder cette méthode curative comme la plus convenable dans quelque plaie que ce soit ; on doit la conseiller toujours, autant qu'on le peut, dans toutes les plaies récentes : souvent même, quand on l'a d'abord négligée ou jugée impraticable, il est encore possible d'y recourir dans un période plus avancé de la maladie.

Car, dans les grandes plaies, lorsque la suppuration est bien établie et l'inflammation primitive en partie diminuée, il est possible, par une compression convenable, de réunir entièrement, ou au moins de rapprocher les bords de la plaie ou de l'ulcère, suivant le cas, au point de diminuer considérablement le vide qui s'étoit formé ; ce qui contribue beaucoup à abréger la curation et à la rendre à tous égards plus facile.

Il est inutile de dire qu'on ne doit pas recourir à la compression pour remplir cette indication, tant que l'inflammation est considérable ; mais dès que ce symptôme est presque dissipé, il n'y a jamais rien à craindre de la compression.

Une compression modérée est d'une utilité si générale qu'on devroit peut-être y recourir dans tous les cas, dès que l'état inflammatoire des ulcères est passé. Je conviens qu'on peut également réussir avec d'autres moyens ; mais je puis assurer que, dans les ulcères les plus fâcheux, dans les ulcères habituels des jambes surtout, on obtient en général une guérison plus durable par une compression convenable, que par tout autre moyen.

§. 5. *Des avantages que l'art peut procurer pour favoriser la génération des points grainus.*

L'AVANTAGE principal que l'art procure pour aider la génération des points grainus pendant la curation des ulcères, consiste à écarter les causes qui tendent à retarder les efforts naturels du système. Quoique les obstacles que la nature rencontre dans sa marche soient extrêmement variés, je crois cependant qu'on peut les rapporter tous à deux chefs généraux ; savoir, aux obstacles qu'on peut regarder comme uniquement internes, et à ceux qui agissent simplement comme causes externes ou locales.

Le premier de ces chefs renferme toutes les maladies de la constitution ; car l'expérience nous apprend que l'état de santé du système est le seul capable de produire des points grainus de bonne qualité.

C'est pourquoi on ne peut jamais obtenir une guérison durable des ulcères qui surviennent dans la maladie vénérienne, les écrouelles et le scorbut, si l'on ne commence par corriger ou détruire d'abord la maladie générale de la constitution.

L'on remarque aussi que la génération des nouvelles parties est également suspendue, soit que le système se trouve réduit à un état de maigreur extrême, ou que son ton et sa vigueur soient augmentés de manière à le disposer particulièrement aux maladies inflammatoires. L'art de prévenir l'un ou l'autre de ces deux états de la constitution, n'est pas la partie

la moins importante de la curation des ulcères de quelque nature qu'ils soient.

Les obstacles locaux qui s'opposent à la formation des nouvelles parties dans les ulcères, sont aussi de différens genres : on peut cependant les rapporter tous à deux chefs généraux ; savoir, aux obstacles qui agissent seulement d'une manière mécanique, en excitant de l'irritation ; et à ceux qui sont évidemment d'une nature corrosive.

Nous voyons tous les jours les points grainus des ulcères se former, tout étant égal d'ailleurs, beaucoup plus promptement, lorsqu'on a soin d'écarter de la partie affectée tout ce qui peut y causer de la douleur ; et la raison en est sensible : toute irritation, quelle qu'en soit la cause, doit déterminer, dans les extrémités des vaisseaux divisés, un degré extraordinaire de spasme ou de resserrement qui est entièrement opposé à l'état que nous avons prouvé être le plus favorable à la production des nouvelles parties ; car il est très-probable, comme nous l'avons déjà vu, que cette production est l'effet de l'extension des vaisseaux divisés ; par conséquent, plus ces derniers seront relâchés, plus cette extension se fera avec facilité.

L'on remarque, en conséquence, que tout ce qui tend à entretenir une forte inflammation dans les ulcères, contribue jusqu'à un certain point à arrêter entièrement la production des points grainus ; d'où il est évident qu'il faut absolument écarter des plaies et des ulcères tout corps étranger, ou tout ce qui tend à irriter : il est encore aisé, d'après ceci, de rendre raison des grands avantages qu'on retire de

substituer les pansemens rares et les applications douces, aux pansemens fréquens, qu'on pratiquoit autrefois, souvent même avec des médicamens très-compliqués et irritans.

Le second ordre de causes locales qui tendent à s'opposer à la génération des nouvelles parties, comprend principalement tous les écoulemens viciés qui surviennent si fréquemment dans tout ulcère, par négligence ou par un mauvais traitement; car presque toute matière qui diffère beaucoup, par sa couleur ou sa consistance, du bon pus devient plus ou moins âcre, au point que dans quelques cas non seulement elle empêche la génération des points grainus, mais elle corrode même et détruit les parties contiguës.

L'on doit particulièrement se proposer, dans tous les ulcères de ce genre, de corriger cette matière âcre; et on ne peut y parvenir plus sûrement, qu'en faisant usage de tout ce qui est propre à la convertir en ce qu'on appelle un pus louable. J'indiquerai particulièrément, dans les sections suivantes, les moyens les plus convenables pour remplir cette indication.

Les obstacles qui s'opposent à la génération des nouvelles parties, une fois détruits, la nature accélère toujours, autant que les circonstances le permettent, le développement de ces parties; et lorsque, au bout d'un temps convenable, le vide formé par les ulcères est rempli, il ne reste plus pour compléter la guérison qu'à obtenir la cicatrice. Cela est encore communément l'effet de la nature; néanmoins l'art peut souvent l'aider.

Tant qu'il reste quelque vide à remplir dans les ulcères, et que pour cet effet les parties

bourgeonnent encore et s'étendent, rien ne convient mieux, comme je l'ai déjà observé, que les applications les plus douces; mais lorsque la perte de substance est réparée entièrement, ou au moins autant que le permettent les forces et les autres circonstances dans lesquelles se trouve le malade, les applications qui auroient été préjudiciables pendant l'état d'extension des vaisseaux, deviennent alors convenables et même nécessaires.

Ainsi, les poudres et les lotions légèrement styptiques, capables de contracter ou de resserrer les extrêmités des vaisseaux divisés, et de dessécher le tissu cellulaire inorganique dans lequel ces vaisseaux sont enveloppés, conviennent pour favoriser la production de cette membrane mince qu'on nomme cicatrice, qui recouvre la surface de l'ulcère; et qui, quoique toujours tendre et délicate d'abord, acquiert communément, avec le temps, plus de force, en gagnant de l'épaisseur aux dépens du même tissu cellulaire qui avoit originairement, en grande partie, contribué à sa formation.

Après avoir donné ces observations générales sur la manière dont semble s'opérer la guérison des ulcères, et qui sont applicables en grande partie à chaque espèce d'ulcère, je vais entrer dans de plus grands détails sur le traitement de l'ulcère purulent simple.

§. 6. *Remarques sur les indications curatives, et sur les remèdes nécessaires pour obtenir la guérison de l'Ulcère purulent simple.*

Il n'y a, dans cette variété d'ulcère, que peu d'inflammation, sans gonflement contre

nature, mais uniquement un vide causé par une perte réelle de substance, ou par la rétraction des parties qui ne sont que divisées; l'écoulement en est doux et purulent, d'où il résulte que les seules indications qui se présentent à remplir pour obtenir la guérison, sont,

Premièrement, de diminuer, autant qu'il est possible, le vide que l'ulcère a produit; et,

Secondement, de favoriser la formation de la cicatrice.

Il faut, pour remplir efficacement la première de ces indications, le concours de deux circonstances; c'est-à-dire, qu'il se forme, jusqu'à un certain degré, de nouveaux points grainus; et que les parties immédiatement contiguës à l'ulcère, diminuent ou s'affaissent.

J'ai déjà prouvé qu'une forte inflammation, ainsi que la présence d'une matière âcre, nuisoient également à la production des nouvelles parties : par conséquent cette partie de la curation doit particulièrement ou même entièrement, consister dans l'usage des moyens les plus propres à prévenir ces deux obstacles.

On évitera premièrement les gommes échauffantes, les baumes et les teintures spiritueuses, recommandés par tous les anciens, et encore trop généralement adoptés par plusieurs des modernes.

Car, quoiqu'on puisse, dans quelques espèces d'ulcères, faire usage des remèdes de ce genre sans danger, et même avec avantage dans certaines circonstances, ils sont très-communément pernicieux dans l'ulcère purulent simple; on doit donc les bannir, ainsi que toute ap-

plication capable d'irriter ou d'exciter de la douleur : car tout ce qui produit cet effet doit augmenter l'inflammation ; et en conséquence nécessairement retarder la guérison, par les raisons que j'ai déjà exposées. L'usage même du basilicum ordinaire et du liniment d'Arceus des des boutiques, ne convient pas par les mêmes raisons; car tout onguent chargé d'une grande quantité de résine ou de térébenthine, excite toujours de l'irritation.

Le seul avantage qu'on doit attendre des onguens dans le cas dont il s'agit, est de permettre de renouveller l'appareil avec moins de douleur : tous les composés dans lesquels entrent les substances les plus douces, sont par cette raison préférables, pour remplir cette indication, à tout autre ; tel est l'onguent simple de nos dispensaires, ou l'onguent préparé avec la cire blanche, le blanc de baleine, et l'huile d'olive récente, sans aucune autre addition.

Quatre onces de cire, sur trois onces de blanc de baleine et une livre d'huile, forment un onguent d'une consistance très-convenable, que l'on doit avoir dans toutes les boutiques ; c'est un des meilleurs pour tous les ulcères simples.

Les onguens chargés de préparations de plomb sont quelquefois utiles dans les ulcères de cette nature ; et comme le cérat de Goulard est un des plus commodes, je crois devoir en donner ici la composition, telle qu'on la trouve dans l'ouvrage de cet auteur.

Prenez quatre onces de cire purifiée, et une livre d'huile ; tenez-les sur un feu doux, jusqu'à ce que la cire soit fondue, ayant soin de remuer le mélange doucement. On mêlera quatre

onces d'extrait de saturne (*) avec six livres d'eau, que l'on versera petit à petit sur la cire et l'huile, que l'on aura laissé refroidir dans un vaisseau d'une grandeur convenable. On les mêlera bien ensemble, en les remuant avec une spatule de bois, et l'on aura toujours soin que la quantité d'eau que l'on aura versée soit complétement absorbée avant d'en ajouter de nouvelle. On peut rendre ce cérat plus ou moins fort, en y ajoutant plus ou moins d'extrait. Cet onguent, de même que tous les autres, doit toujours se préparer en petites quantités, parce qu'il est de la plus grande importance, dans le traitement des ulcères, de n'employer pour les pansemens que des drogues très-fraîches, et absolument exemptes de rancidité.

Des plumaceaux légèrement recouverts d'une couche d'un de ces onguents, excitent rarement de la douleur, et ne sont jamais sujets à aucun inconvénient; car, quoique quelques auteurs condamnent l'usage des applications huileuses sur les ulcères, dans la crainte qu'elles ne rancissent, je puis assurer, d'après l'expérience, que cela n'arrive jamais lorsqu'on les emploie avec les précautions convenables. Il est même difficile de croire qu'aucune des préparations que j'ai indiquées, puisse, quand elle est composée de drogues fraîches, devenir putride dans l'intervalle des différens pansemens, qui doivent très-rarement se faire à plus de vingt-quatre heures de distance l'un de l'autre.

On condamne aujourd'hui très-généralement,

(*) Pour la préparation de l'extrait de saturne, *voyez* p. 26.

et avec beaucoup de raison, les pansemens fréquens; mais les praticiens sont si enclins à passer d'une extrémité à l'autre, qu'il s'en trouve quelques-uns qui prétendent qu'un seul pansement suffit en six ou huit jours: néanmoins les cas où cette méthode peut convenir doivent, en supposant qu'il en existe, être fort rares. Elle ne procure aucun avantage; et je puis assurer, après avoir vu fréquemment suivre les deux méthodes, que la guérison fait des progrès plus rapides lorsqu'on change tous les jours l'appareil, que quand on le renouvelle moins souvent: c'est d'ailleurs le meilleur moyen de rendre la situation du malade plus supportable, et de conserver l'air de l'appartement qu'il occupe, dans un plus grand degré de pureté. Je suis donc évidemment d'avis de ne pas panser les ulcères fort fréquemment; mais l'extrémité contraire me paroît encore plus préjudiciable, dans les hôpitaux surtout où il est rare que l'air soit aussi pur qu'on le désire. On doit particulièrement renouveller les pansemens, suivant la quantité de matière que rendent les ulcères; et ne jamais lever l'appareil qu'autant qu'on peut le faire sans produire de malaise; mais toutes les fois qu'il s'amasse beaucoup de matière dans la cavité d'un ulcère, il faut le panser tous les jours.

On s'est particulièrement déterminé à rejeter les pansemens fréquens, en raison des effets que l'air produit sur les ulcères qui y sont fort exposés; mais on n'a pas à redouter cet inconvénient, lorsqu'on a soin de tenir le nouvel appareil prêt, et de l'appliquer immédiatement après avoir levé l'autre. Cet objet est

est de la plus grande importance, et il exige l'attention la plus sérieuse; car la trop libre admission de l'air interrompt toujours la guérison des ulcères; elle est non seulement une cause très-puissante d'irritation, mais elle tend à altérer la nature de l'écoulement.

On a encore objecté que les applications huileuses nuisoient aux ulcères, qu'elles étoient sujettes à rendre les parties molles et flasques, et qu'elles contribuoient ainsi à empêcher les nouveaux points grainus d'acquérir le degré de fermeté convenable.

Cela arrive en effet lorsqu'on continue longtemps l'usage des émolliens chauds, surtout des fomentations et des bouillies; mais les onguens, tels que ceux que j'ai indiqués, étendus très-légèrement sur des plumaceaux, n'agissent jamais de cette manière, et ils sont toujours plus doux que la charpie sèche; car, lorsque les ulcères sur lesquels on l'applique, ne sont pas recouverts d'une grande quantité de matière, la charpie est sujette à exciter beaucoup d'irritation, et à produire, jusqu'à un cercertain point, l'effet d'un doux escharotique (1).

(1) L'abus de la charpie sèche n'est guère moins dangereuse que celui des onguens irritans : soit qu'on l'applique sur une plaie récente et étendue, ou qu'on l'introduise dans la plaie même sous forme de tente, elle augmente souvent l'inflammation, elle détermine quelquefois la gangrène, ou au moins des dépôts et des clapiers difficiles à guérir. Elle a de plus l'inconvénient d'adhérer tellement aux bords de la plaie, qu'il n'est pas possible de l'arracher sans entraîner une portion de la pellicule qui précède la formation de la cicatrice. Les cas où peut convenir la charpie sèche sont en conséquence rares.

Cette circonstance paroît avoir été très-bien connue des écrivains du dernier siècle ; car ils recommandent fréquemment la charpie sèche pour réprimer l'accroissement des parties, lorsqu'il est trop considérable, pendant le traitement des ulcères.

Il y a long-temps que je me suis élevé contre l'abus qu'on fait de la charpie sèche dans le traitement des ulcères, comme il est aisé d'en juger parce que j'ai dit dans le paragraphe précédent, publié il y a plusieurs années ; rien depuis n'a pu me faire changer d'opinion : néanmoins, l'empire de la coutume est si puissant, qu'il s'écoulera peut-être encore un temps considérable avant qu'on renonce à la charpie sèche aussi universellement qu'on devroit le faire : une longue expérience m'a cependant convaincu que cet usage général contribuoit beaucoup à retarder la guérison des ulcères ; et quiconque aura le courage de s'écarter de la pratique adoptée, et d'y substituer quelque onguent doux, aura lieu d'en être très-satisfait. Ce que j'ai dit des applications douces, doit s'entendre uniquement de l'état purulent simple des ulcères, où ces applications sont particulièrement utiles. Malgré tout ce qu'on trouve de contraire à cette opinion, dans les écrits des anciens et même de quelques modernes, je suis parfaitement convaincu que, tant que les ulcères sont à ce degré, l'on obtiendra plus facilement et plus promptement la guérison, en y appliquant des substances douces, que par tout autre moyen. Je conviens néanmoins que les applications de ce genre ne produisent que peu ou point d'effet dans quelques ulcères couverts d'eschares sordides, et que,

dans ces circonstances, certaines substances chaudes irritantes, que j'indiquerai par la suite, sont les seuls moyens capables de procurer du soulagement.

Le second point important est de s'occuper des moyens propres à entretenir la matière de l'ulcère dans un état purulent; et la matière purulente étant la plus douce et la moins âcre que les ulcères puissent fournir, on ne doit rien négliger de ce qui peut contribuer à lui conserver ces qualités.

Il faut, pour obtenir cet avantage dans cette variété d'ulcère, avoir un soin particulier d'entretenir dans la partie affectée un degré de chaleur convenable : cela est nécessaire, quel que soit le siége de l'ulcère, mais surtout lorsqu'il se trouve sur les bras ou les jambes; car la chaleur naturelle est plus foible dans les extrémités que dans le tronc où l'action du cœur a plus d'influence.

J'ai tâché de prouver chapitre I, en parlant de l'inflammation, combien un degré convenable de chaleur étoit nécessaire à la formation du pus dans les abcès; il ne l'est pas moins dans le traitement des ulcères : il faut en conséquence toujours y faire une attention particulière; car le défaut d'attention est souvent cause que les ulcères les plus simples dégénèrent en ulcères du plus mauvais genre.

Tant qu'il reste la moindre inflammation dans les ulcères, les cataplasmes émolliens chauds, fréquemment renouvellés, sont le meilleur moyen d'appliquer la chaleur; mais il faut, aussitôt que les symptômes inflammatoires sont presqu'entièrement dissipés, abandonner ces re-

mèdes ; car leur effet relâchant est si puissant, que souvent leur long usage est sujet, comme nous l'avons déjà observé, à trop relâcher ou à détruire le ton des parties sur lesquelles on les applique. L'on peut d'ailleurs également bien remplir le même objet, en couvrant l'appareil de compresses de coton, de flanelle, ou de quelque autre substance des plus propres à entretenir la chaleur.

J'ai souvent éprouvé les bons effets de cette méthode ; elle n'est pas à la vérité aussi importante dans les ulcères simples, que dans ceux d'un fort mauvais genre, néanmoins on ne doit jamais la négliger dans les ulcères même les plus légers.

Les cataplasmes sont utiles dans presque tous les ulcères, pendant tel ou tel temps du traitement ; et quoiqu'on ne puisse douter de leur utilité comme émolliens lorsque l'inflammation est forte, je suis persuadé que le degré de chaleur qu'ils communiquent, est le plus grand avantage qu'on en retire, en contribuant à déterminer une bonne suppuration.

Les cataplasmes appliqués dans cette vue font néanmoins plus de mal que de bien, lorsqu'on ne les renouvelle pas fréquemment ; et pour en obtenir tous les avantages qu'on peut en attendre, ils demandent à être renouvellés au moins toutes les trois heures. Mais comme j'ai traité ce sujet fort au long dans le premier chapitre, il est inutile d'y revenir ; car les mêmes observations sont parfaitement applicables ici.

Les applications douces capables de prévenir l'irritation (1), et l'attention qu'on apporte à

---

(1) C'est en modérant l'irritation qui s'oppose à la

conserver un degré de chaleur convenable dans la partie affectée, sont de tous les moyens que j'ai indiqués les plus certains, tant pour favoriser l'accroissement des nouvelles parties, que pour obtenir et entretenir une bonne suppuration. On sera donc une attention particulière à ces deux objets dans le traitement des ulcères, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de vide à remplir, ou jusqu'à ce qu'on n'espère plus qu'il puisse s'engendrer de nouvelles parties (1).

La seconde partie essentielle de cette indication curative des ulcères, consiste, comme nous l'avons déjà observé, dans une douce compression. Je remarquerai qu'il faut recourir à cette compression dans le temps même qu'on use des différentes applications dont je viens de parler et ne pas y mettre d'interruption; car, dès que l'état inflammatoire est dissipé, et qu'on a obtenu une suppuration louable, on peut faire sur-le-champ avec une bande, une légère compression, qu'on continuera pendant le reste du traitement. On appliquera la bande de manière qu'elle comprime légèrement les parties qui environnent immédiatement l'ulcère, et

---

formation des points grainus qui doivent précéder la cicatrice, que le cérat de Galien guérit fréquemment, et avec la plus grande facilité, des ulcères anciens entretenus par un état inflammatoire : c'est à tort que le vulgaire regarde ce médicament comme dessicatif; les substances qu'il contient sont plus propres à relâcher qu'à dessécher. Dans les cas où les parties auroient besoin d'être légèrement stimulées le cérat aggraveroit le mal.

(1) Les stimulans appliqués dans ces circonstances font souvent dégénérer les plaies en ulcères sordides et rebelles.

qu'elle serve en même temps de soutien à la peau et aux autres tégumens, afin d'en prévenir la rétraction qui survient très-fréquemment, surtout dans les ulcères considérables, faute de prendre cette précaution.

Lorsqu'après avoir persévéré un temps convenable dans l'usage des moyens que je viens d'indiquer, on est enfin parvenu à réparer, autant qu'il étoit possible, la perte de substance dans les ulcères, il faut s'occuper de la dernière indication curative, c'est-à-dire, de la formation de la cicatrice.

En général, les ulcères se cicatrisent, aussitôt que ce qu'on pourroit appeler l'incarnation est terminé : néanmoins cela n'arrive pas toujours, car dans quelques cas la guérison parfaite est difficile à obtenir, quoique tout le vide paroisse rempli : la surface de l'ulcère reste dans un état de crudité, et rend en même temps une grande quantité de matière. Il faut alors absolument abandonner l'onguent dont on a fait usage dans la première partie du traitement, et appliquer des substances plus astringentes.

L'on se sert communément, pour remplir cette indication, de l'onguent blanc préparé avec la céruse; ou du cérat de pierre calaminaire; mais ces médicamens réussissent mieux lorsqu'on lave en même temps les ulcères avec l'eau de chaux, avec une dissolution d'acétite de plomb, ou avec toute autre lotion astringente : il suffit souvent de laver les ulcères deux ou trois fois le jour avec l'une de ces lotions, et d'y appliquer l'un de ces onguens pour obtenir la guérison, lorsqu'on n'a pu réussir avec les émolliens : les esprits ardens sont aussi fré-

quemment un moyen d'arrêter l'écoulement des ulcères qui sont à ce degré, et de dessécher ou resserrer le tissu cellulaire mol qui recouvre leur surface, de manière à le transformer en une cicatrice solide.

Il arrive aussi quelquefois que la cicatrice ne peut se former, parce que les nouveaux points grainus croissent trop, et s'élèvent au-dessus de la surface des parties contiguës. On ne peut dans ces cas attendre la guérison que de l'application convenable des escharotiques : les remèdes de ce genre les plus propres pour l'usage ordinaire, sont le vitriol bleu et l'alun calciné; et lorsqu'ils ne réussissent point, on ne peut pas en employer avec succès de plus foible que le caustique lunaire.

Néanmoins, dans les affections légères, la charpie sèche seule suffit souvent pour obtenir la guérison, pourvu qu'on applique en même temps sur le tout un bandage suffisamment serré.

Je dois cependant observer que ce période des ulcères est fréquemment celui qui donne le plus d'embarras dans tout le cours du traitement; car il arrive souvent, chez les personnes même les mieux portantes, et quand tout d'ailleurs s'est très-bien passé jusques-là, qu'on ne peut pas obtenir de cicatrice, et que tout les points grainus, nouvellement formés, restent dans un état de crudité, sans montrer de disposition à se guérir. Lorsque l'ulcère est à ce point, et que les moyens que j'ai indiqués ne réussissent pas, on obtient souvent la guérison, en appliquant au-dessous du bandage des compresses imbibées d'eau-de-vie de France.

On peut même employer alternativement de cette manière, les spiritueux et la teinture de myrrhe, ou la dissolution de vitriol bleu dans l'eau. J'ai plusieurs fois vu cette pratique réussir, lorsque les moyens communément usités avoient été sans effet.

Tels sont les topiques les plus efficaces pour la guérison de ces ulcères; mais l'on rencontre quelquefois, dans le cours du traitement, d'autres circonstances qui n'exigent pas moins d'attention.

Le repos du corps est tellement essentiel daus les ulcères, même les plus simples, qu'on ne peut compter sans cela sur la guérison, tel remède qu'on emploie; mais dans les ulcères des jambes, il est même nécessaire de tenir le membre affecté en repos, et, autant qu'il est possible, dans une position horizontale. Presque tous les praticiens, tant anciens que modernes, recommandent le repos et la position horizontale pour la guérison des ulcères des jambes: néanmoins l'on a assuré, dans quelques écrits nouveaux, qu'il s'en faut bien que le repos soit nécessaire dans ces cas, que les malades guérissent au contrrire aussi facilement en allant et venant, qu'en gardant la chambre avec le plus grand soin.

Cela peut arriver quelquefois dans des ulcérations très-légères: il est même possible, avec le secours d'un bandage serré ou d'un bas lacé, appliqué assez exactement pour soutenir les parties, de guérir des ulcères du plus mauvais genre, en permettant au malade d'aller et venir; mais il me paroît en général, au moins autant que j'ai pu m'en assurer par l'expérience, que les règles que nous ont laissées les anciens sur

cet objet, sont très-bien fondées; ils recommandoient le repos le plus exact dans les ulcères des extrémités ; et en effet la guérison en est plus ou moins prompte, suivant que l'on suit plus ou moins scrupuleusement ces règles.

Il arrive sans doute souvent, comme je l'ai observé plus haut, que des ulcères, même de mauvais genre, se guérissent sans que les malades s'astreignent à garder la chambre ou a tenir le membre dans une position horizontale. J'en ai vu fréquemment des exemples : je suis même actuellement chargé du traitement de plusieurs ulcères dont la guérison avance, quoique les malades sortent tous les jours : mais je ne leur ai jamais accordé cette liberté que par nécessité ; car je suis parfaitement convaincu que les ulcères des jambes se guérissent plus promptement, plus facilement et plus sûrement lorsqu'on tient le membre dans une position horizontale, que quand on permet au malade de continuer à faire de l'exercice. Néanmoins, lorsque des circonstances particulières empêchent les malades de profiter des avantages qu'ils pourroient retirer du repos, nous sommes réduits à la nécessité de tenter la guérison par d'autres moyens : aucun ne réussit mieux alors que la compression faite avec le bandage, de la manière que j'ai constamment indiquée plus haut, ainsi que dans les éditions précédentes de cet ouvrage.

L'obligation de garder la chambre pendant le traitement des ulcères des jambes, étant toujours très-gênante, l'on a proposé différens moyens de la rendre inutile ; non seulement l'on a avancé qu'on pouvoit obtenir la guérison sans le repos ni la position horizontale, mais

quelques auteurs ont même prétendu que l'un et l'autre étoient préjudiciables (*).

J'ai déjà remarqué que les ulcères des jambes pouvoient guérir, quoique les malades sortissent tous les jours, lors surtout qu'on entretenoit continuellement une compression convenable. Néanmoins, quelles que soient les raisons qu'on a apportées en faveur de cette pratique, je n'en connois aucune qui puisse me déterminer à abandonner l'opinion que j'ai tâché de défendre; je crois toujours que la position horizontale est extrêmement convenable dans le traitement de tout ulcère des extrêmités inférieures. J'ai tenté, dans différentes occasions, les moyens proposés par M. Underwood : ils ont quelquefois réussi : mais, quels que soient les effets que d'autres ont observé, ces moyens ne m'ont jamais paru, dans le cours de ma pratique, procurer une guérison aussi facile et aussi prompte, ou bien aussi durable, que ceux que j'ai indiqués, c'est-à-dire, que les applications adoucissantes dans les ulcères simples, réunies à la posision horizontale dans tous les ulcères des jambes.

Il n'y a presque point d'ulcère pour lequel on n'ait prescrit un régime particulier; l'on a en général recommandé surtout une diète sévère : néanmoins cette sévérité est très-communément nuisible; il en résulte presque toujours un relâchement de l'habitude du corps, et la nature

---

(*) Quelques écrivains avoient déjà avancé cette assertion; mais depuis peu, M. Underwood de Londres s'est étendu très au long sur cet objet, dans un *Traité* fort savant qu'il a publié *sur les ulcères des jambes*

de l'écoulement en est altérée. Il faut certainement éviter de manger beaucoup; car tout ce qui peut exciter la fièvre est toujours funeste pendant le traitement des ulcères; mais s'il faut bien se garder de cet excès, il ne convient pas moins d'éviter les conséquences fâcheuses d'un régime trop sévère. L'écoulement de la matière purulente est si sujet à engendrer la foiblesse, que, dans les grands ulcères, cette circonstance seule est toujours nuisible lorsqu'on ne met pas en même temps la constitution en état de supporter cette perte, en accordant une nourriture convenable : l'on voit même constamment les ulcères guérir plus facilement lorsqu'on entretient l'habitude du corps ordinaire au malade, que quand on l'affoiblit par un régime austère : bien plus, j'ai souvent vu des ulcères, même du plus mauvais genre, se guérir promptement par l'usage seul d'un régime nourrissant, après avoir long-temps résisté à tous les remèdes ordinaires, réunis à une diète sévère.

Il faut éviter les purgatifs et tout ce qui tend à affoiblir, pour les mêmes raisons qui font rejeter un régime austère (1). Je n'ai même jamais observé que les remèdes internes fussent nécessaires dans cette variété d'ulcère. Je sais

(1) Outre la foiblesse qui résulte de l'usage des purgatifs dans les ulcères simples, ils occasionnent une irritation considérable, qui accélère le pouls, et suffit fréquemment pour altérer la qualité de la matière que rend l'ulcère. Ils ne peuvent guère convenir qu'après la guérison des ulcères anciens qui rendoient une grande quantité de pus, pour prévenir la pléthore que pourroit causer la suppression d'une évacuation devenue habituelle.

qu'on en prescrit fréquemment de différens genres, surtout le quinquina, le nitre et les sels purgatifs rafraîchissans; mais je n'ai jamais remarqué qu'on eût retiré aucun avantage de ce médicament dans l'ulcère simple purulent dont il s'agit ici. La maladie étant purement locale, on doit insister sur les topiques pour la guérison. L'on peut, il est vrai, prescrire avec avantage le quinquina, l'acier et d'autres toniques, lorsque l'ulcère rend une trop grande quantité de matière, surtout lorsqu'elle est ténue et âcre; mais lorsque les applications externes que j'ai indiquées, ne peuvent corriger cette matière, l'on découvre communément qu'elle doit son origine à quelque maladie générale de la constitution; ce qui constitue une espèce différente d'ulcère, qui exige par conséquent d'autres remèdes.

SECTION III.

Observations sur l'Ulcère vicié simple.

§. 1. *Des Symptômes, des Causes, et du Pronostic de l'Ulcère vicié simple.*

Je regarde comme vicié tout ulcère dont l'écoulement diffère essentiellement de celui que fournit l'ulcère purulent décrit dans la section précédente.

La matière des ulcères qui sont dans cet état, offre le plus communément les apparences suivantes:

1°. Un écoulement ténu, verdâtre, nommé Sanie.

2°. Une matière rougeâtre, généralement très-âcre, appelée Matière Ichoreuse. Et,

3°. Une espèce de matière plus visqueuse, appelée Matière Sordide.

Souvent cette dernière est d'un brun qui ressemble un peu au marc de café, ou à du sang grumelé mêlé avec de l'eau. Toutes ces espèces sont beaucoup plus fétides que la matière purulente; aucune n'est même entièrement exempte d'acrimonie; mais celle qu'on nomme généralement matière ichoreuse, est la plus âcre de toutes; elle est souvent si mordante et si corrosive, qu'elle détruit les parties contiguës.

L'âcrimonie de ce genre de matière est cause que les ulcères, loin de se remplir de nouveaux points grainus, s'étendent davantage; et qu'au lieu d'avoir une belle couleur rouge, ils sont d'un brun foncé, ou paroissent couverts d'escharres noires: tous sont plus ou moins douloureux, suivant le degré d'âcrimonie de la matière qu'ils rendent.

Cette variété d'ulcère peut être une suite des plaies, des brûlures, des contusions, et de toute autre cause capable de produire l'ulcère simple purulent; car cette dernière variété même, quelque bénigne qu'elle ait d'abord paru, dégénère très-facilement, quand elle est négligée ou maltraitée, en l'ulcère vicié dont il s'agit présentement.

Je crois devoir encore observer ici que ce changement de l'ulcère simple en espèces d'un plus mauvais genre, arrive plus fréquemment dans certaines parties que dans d'autres: ainsi les tendons et les expansions aponévrotiques des

muscles ne fournissant pas l'espèce de sérum convenable pour la formation du pus, les ulcères situés sur ces parties sont communément beaucoup plus fâcheux et plus difficiles à guérir, que ceux qui se trouvent dans le tissu cellulaire, où il se fait, en général, une sécrétion d'un fluide propre à former le pus.

On peut toujours porter un pronostic favorable à l'égard des ulcères viciés purement locaux, qui ne sont pas fort anciens, et qui ne dépendent d'aucune maladie du système, surtout s'ils se rencontrent chez des jeunes gens qui jouissent d'ailleurs d'une bonne santé : mais lorsqu'au contraire le malade est fort âgé, l'ulcère étendu, de mauvaise nature et ancien, le pronostic doit toujours être fort douteux; la curation est au moins toujours dans ces circonstances fort longue, et communément incertaine.

§. 2. *De la curation de l'Ulcère vicié simple.*

J'ai déjà remarqué que la matière des ulcères ne s'altéroit en général, que quand quelque affection particulière des solides ou des organes sécréteurs des parties malades, empêchoit les fluides qui se séparent du sang, de se convertir en bon pus. J'ai aussi tâché de rendre raison de cette cause; et d'après les preuves que j'en ai données, elle me paroît dépendre du degré d'inflammation ou de l'augmentation d'action des vaisseaux des parties affectées, produite par l'une ou l'autre des causes qui déterminent les ulcères.

Indépendamment des preuves que j'ai déjà données en faveur de cette opinion, elle paroît encore confirmée par la nature des remèdes, reconnus les plus efficaces pour obtenir la gué-

rison : ce sont particulièrement ceux qui jouissent au plus haut degré de la vertu de modérer la douleur et de dissiper l'irritation.

Ainsi, les fomentations et les bouillies émollientes chaudes sont souvent utiles ; non seulement elles modèrent la douleur, mais elles changent la nature de l'écoulement, et le convertissent en matière purulente, comme je l'ai vu arriver, après avoir appliqué une fois ou deux un cataplasme émollient ; néanmoins, lorsque l'inflammation qui a déterminé à recourir à ces cataplasmes est dissipée, il ne faut jamais, comme je l'ai déjà observé, en continuer long-temps l'usage, parce qu'ils sont sujets à rendre les parties ulcérées extrêmement molles et spongieuses.

Les remèdes de ce genre ne réussissent cependant pas toujours dans les douleurs excessives ; néanmoins tant que ces douleurs subsistent, la qualité de la matière ne devient pas meilleure, et les ulcères ne paroissent pas disposés à se guérir : il est donc de la plus grande importance, dans cette variété d'ulcère, de dissiper l'inflammation qui met principalement obstacle à la guérison.

Lorsque les émolliens tièdes sont sans effet, on a recours aux narcotiques, à la saignée locale, et aux escharotiques.

On emploie souvent avec avantage, dans cette vue, l'opium à l'intérieur; j'ai vu aussi des plumaceaux de charpie trempés dans le laudanum liquide, et appliqués sur la surface de l'ulcère, dissiper la douleur, et donner à tout l'ulcère une apparence favorable. Des sangsues appliquées sur les bords de l'ulcère, procurent aussi fréquemment le même avantage ; je les ai vues procurer du soulagement lorsque tous les autres remèdes avoient été sans effet. Les sangsues

réussissent communément mieux, lorsqu'on peut les fixer sur l'ulcère même ; mais quand cela n'est pas praticable, il faut les appliquer le plus près possible des parties douloureuses.

Lorsque les ulcères viciés simples sont à ce degré, et que les symptômes ne cèdent pas promptement aux émolliens, les caustiques et les escharotiques remplissent souvent l'objet qu'on se propose. Ces remèdes causent, il est vrai, dans l'instant qu'on les applique, plus de douleur que les émolliens; mais cette douleur se dissipe bientôt, et laisse une sensation douce, agréable dans toutes les parties affectées. Lorsque ce moyen réussit, la quantité de l'écoulement diminue promptement; la matière qui étoit ténue, âcre et fétide, devient douce et purulente, on voit de nouveaux points grainus de bonne qualité s'élever sur toute la surface de l'ulcère, qui diminue en peu de temps de grandeur. Je suis en conséquence aujourd'hui dans l'usage de recourir aux remèdes de cette classe, et je les emploie constamment, dès que les émolliens ne paroissent pas remplir l'indication qui se présente.

On obtient, dans quelques ulcères, tous les avantages dont je viens de parler, en mêlant du précipité rouge, ou tout autre escharotique, avec du basilicum ou du cérat; mais lorsqu'on a appliqués ces remèdes sous cette forme sans succès, ils réussissent communément sous forme sèche ; lorsqu'on en soupoudre toute la surface de l'ulcère : il se rencontre néanmoins certains cas où ce moyen même est insuffisant, et alors le caustique lunaire produit souvent l'effet qu'on désire. Il ne faut pas appliquer ce caustique uniquement sur les bords de l'ulcère, mais sur toute

sa

sa surface et le renouveller toujours au bout de trois ou quatre pansemens, jusqu'à ce que la matière devienne épaisse et purulente, et que les points grainus prennent une belle apparence. Immédiatement après avoir touché l'ulcère avec le caustique, il faut recouvrir les parties de charpie sèche, parce que tous les onguens contribuent à affoiblir l'action du caustique. Rien ne convient mieux pour les pansemens intermédiaires qu'un mêlange de basilicum et de précipité rouge, dans la proportion d'un gros ou de quatre scrupules de précipité sur une once d'onguent.

Le précipité rouge, qu'on appelle aujourd'hui nitrate de mercure, est peut-être le meilleur escharotique qu'on puisse employer pour l'usage général dans les ulcères; on se sert aussi quelquefois dans la même vue du vert-de-gris réduit en poudre très-fine, ainsi que du sublimé corrosif, et même de l'arsenic; mais toutes ces substances excitent des douleurs plus vives que le précipité, et il ne paroît pas qu'elles soient préférables dans aucune circonstance.

L'on a en différens temps recommandé quantité d'autres médicamens externes, dans le dessein de changer, lorsque l'ulcère vicié est à ce degré, la nature de l'écoulement, et de le convertir en pus. On a pendant un temps beaucoup vanté le suc gastrique des moutons et d'autres animaux pour les ulcères de ce genre, et l'on a récemment recommandé la poudre de rhubarbe; mais, d'après les essais multipliés que j'ai faits de ces deux remèdes, il ne m'a pas paru qu'aucun puisse être de quelque utilité.

Il faut, pendant qu'on applique à l'extérieur

les moyens les plus propres à favoriser la guérison des ulcères, ne point négliger l'habitude du corps. Lorsque le malade est fort affoibli, il faut soutenir ses forces en lui permettant une nourriture abondante ; et s'il paroît au contraire disposé à la pléthore et à l'inflammation, on modérera cette disposition par un régime sévère.

Lorsque les ulcères ainsi viciés se rencontrent sur des malades foibles ou exténués, le quinquina est communément utile ; mais il faut, pour qu'il produise un grand effet, le prescrire à des doses beaucoup plus fortes qu'on ne le fait communément. Lorsqu'on en fait prendre quatre ou cinq gros par jour, il donne non seulement du ton au système, mais il corrige en général sensiblement la nature de l'écoulement.

Il faut néanmoins user avec précaution du quinquina à l'égard des personnes pléthoriques, surtout lorsqu'il a précédé une forte disposition inflammatoire. Il est rare que dans ces circonstances, on puisse le donner à une dose un peu forte, avant que la disposition à l'inflammation soit en grande partie dissipée.

En insistant, pendant un temps convenable sur les remèdes et sur la méthode curative que je viens d'indiquer, la matière de l'écoulement se convertit enfin en bon pus, si la constitution est d'ailleurs saine, et dès qu'on a obtenu cet avantage, le point le plus important de la guérison est fort avancé ; car les parties n'étant plus corrodées et affaissées par la matière âcre dans laquelle elles baignoient constamment, prennent communément en peu de temps une belle apparence : alors rien n'empêchant les points grai-

pus de se former, la perte de substance produite par l'ulcère, est bientôt réparée autant qu'il est possible.

Lorsque les ulcères sont à ce degré de guérison, il faut se conduire pour le reste du traitement de la manière que j'ai indiquée dans la section précédente, c'est-à-dire, y appliquer des substances adoucissantes, avoir soin de conserver dans les parties affectées un degré de chaleur convenable, et ne pas négliger de les comprimer légèrement avec la bande, dès l'instant que les symptômes d'inflammation sont dissipés.

Néanmoins il arrive fréquemment dans ce cas, ainsi que dans toute espèce d'ulcère qui subsiste long-temps, que quand à l'aide d'un traitement convenable les parties ont pris une belle apparence, et que l'écoulement s'est converti en un pus des plus louables, l'ulcère ne peut cependant se cicatriser, et continue toujours à fournir la même quantité de matière.

Les cautères sont souvent utiles dans ces circonstances; et on doit toujours les conseiller lorsque les ulcères ont subsisté long-temps, car il est rare que la guérison des derniers soit durable, si l'on n'y substitue un égout capable de suppléer à l'écoulement de l'ulcère.

Outre le danger qu'on court de guérir les anciens ulcères avant d'avoir établi un nouvel égout, la cicatrice qu'on obtient alors s'ouvre en général promptement, par un effet nécessaire de la surabondance des fluides causée par la rétention de ceux que la constitution étoit accoutumée à pousser au-dehors, pour fournir à la formation du pus que rendoit l'ulcère.

Il faut donc, lorsqu'on se propose de guérir un ulcère ancien, commencer d'abord par établir un cautère suffisamment large pour qu'il puisse rendre une quantité de matière jusqu'à un certain point proportionnée à l'écoulement de l'ulcère. L'on préfère communément pour ces espèces d'égouts l'endroit le plus voisin de l'ulcère; néanmoins la situation du cautère est fort indifférente, pourvu qu'il rende la même quantité de matière : on peut, en conséquence, adopter l'endroit le plus commode pour le malade.

Depuis que j'ai publié les premières éditions de cet ouvrage, j'ai eu plusieurs occasions d'observer les avantages qui résultent des cautères pour la guérison des anciens ulcères habituels. Les cautères ont procuré une guérison durable dans des cas où aucun autre moyen n'avoit réussi; et d'autres fois, des ulcères qui s'étoient renouvellés pour avoir laissé dessécher les cautères, se sont guéris de nouveau en recourant au même moyen.

Je pourrois encore citer d'après les auteurs différens exemples de la difficulté de guérir les ulcères habituels, lorsqu'on n'a pas établi d'abord un cautère; et même des suites fâcheuses qui en résultent : mais les exemples de ce genre sont si fréquens, que je crois inutile de recourir à l'autorité des livres.

Quel qu'étendu que soit un ulcère, on auroit grand tort, s'il n'avoit pas subsisté longtemps, d'assujettir le malade à un cautère pour en obtenir la guérison. Dans tout ulcère récent, le système n'est pas tellement accoutumé à l'évacuation qui en est résultée, qu'on puisse courir quelque risque de la supprimer ; mais,

je le répète, il est toujours dangereux de tenter la guérison des ulcères anciens, sans établir d'abord un cautère d'une grandeur proportionnée à l'écoulement de l'ulcère.

Tous les cautères ont des inconvéniens qui les rendent communément désagréables ; cette considération a déterminé souvent les médecins à en dispenser leurs malades : mais il est aisé de sentir que tout motif de ce genre ne mérite aucune attention.

C'est particulièrement dans l'ulcère vicié qu'on a recommandé l'usage interne du nitre ; mais quoique j'aie prescrit ce remède dans ce cas, ainsi que dans les autres variétés d'ulcères, à très-grandes doses, avec toute l'attention nécessaire, je ne puis dire en avoir jamais vu résulter aucun avantage sensible. L'on a, il est vrai, guéri des ulcères en faisant usage du nitre ; mais, dans tous les essais que j'ai faits de ce remède, il n'a jamais procuré la guérison qu'autant qu'on a employé en même temps le bandage simple et les autres applications locales.

SECTION IV.

Observations sur l'Ulcère fongueux.

§. 1. *Symptômes et Causes de l'Ulcère fongueux.*

Je comprendrai ici sous le nom de fongus, toute excroissance contre nature qui s'élève au-dessus de la superficie d'un ulcère. Ces excroissances sont communément molles et spongieuses ; dans

certains cas cependant elles sont d'un tissu plus ferme que les points grainus de bonne qualité.

Ces excroissances ne sont pas en général douloureuses ; le contraire s'observe rarement ; et l'écoulement qu'elles fournissent varie suivant l'espèce d'ulcère dont elles dépendent.

Ainsi, lorsqu'une Hypersarcose (c'est le terme sous lequel on désigne ces excroissances) survient dans un ulcère simple purulent, uniquement par négligence, l'écoulement continue fréquemment à être d'une bonne qualité ; tandis que, dans les ulcères qui rendent une matière viciée, l'écoulement est d'ordinaire également vicié.

Quant aux causes qui déterminent ces excroissances à se former, j'ai déjà observé, en parlant de l'ulcère simple purulent, que chez les jeunes gens bien portans, les points grainus sont sujets à prendre trop d'accroissement, de manière à s'élever au-dessus du niveau des parties environnantes. On peut souvent prévenir cet inconvénient, en suivant les préceptes que nous avons donnés ; mais lorsqu'on les néglige, ce qui arrive souvent parmi les pauvres, le fongus s'accroit à un tel point, qu'il est souvent difficile de le détruire.

Il se forme une autre variété de fongus dans les plaies lorsqu'on laisse les nouveaux points grainus s'élever et prendre un certain accroissement, avant que ceux du fond soient d'une bonne qualité : dans ce cas, soit qu'il reste de la matière cachée au-dessous, ou qu'il y ait quelque corps étranger logé dans les parties malades, les points grainus continuent toujours à croître ; mais, au lieu de former la cicatrice

lorsqu'ils sont parvenus au niveau des parties saines, ils s'élèvent continuellement au-dessus, et la maladie dont il s'agit subsiste un certain temps.

Lorsqu'une fongosité s'est ainsi formée, elle continue à croître jusqu'à ce qu'on ait pu en découvrir la cause, et cette cause détruite, la fongosité s'affaisse en général promptement, si la constitution est d'ailleurs saine.

§. 2. *De la Curation de l'Ulcère fongueux.*

La curation de ces excroissances doit être dirigée en grande partie suivant la cause qui les a déterminées : il faut sur le champ recourir aux escharotiques, lorsque les excroissances sont larges, peu élevées, uniquement produites par l'accroissement excessif des parties, et lorsqu'on ne peut découvrir aucune maladie ni aucun os carié caché dans le fond de l'ulcère.

L'on a mis en usage quantité de remèdes de ce genre; on a même proposé d'appliquer le cautère actuel ; d'autres conseillent d'enlever tout-à-coup, avec le bistouri, toutes les fongosités. Ces deux méthodes sont efficaces dans tous les cas, et leur effet est peut-être plus prompt que celui qu'on pourroit attendre de tout autre moyen ; mais leur cruauté apparente effraie presque tous les malades, et les empêche de s'y soumettre, d'autant plus qu'ils n'ignorent pas que toutes les excroissances de ce genre peuvent s'emporter avec autant de certitude, quoique peut-être moins promptement, par des remèdes beaucoup plus doux.

On enlève fréquemment les excroissances dont

le tissu est mol, avec l'alun calciné seul : il suffit souvent d'en saupoudrer les parties fongueuses tous les deux ou trois jours ; mais lorsque les fongosités sont d'un tissu plus ferme, l'alun seul est insuffisant : l'application qui m'a paru alors la plus efficace, est une poudre composée de parties égales d'alun calciné et de précipité rouge bien porphyrisé. Il n'y a guère de fongosité, quelque ferme qu'elle soit, qui résiste à cet escharotique : j'en ai fait fréquemment usage depuis quelques années, et il a rarement manqué de produire l'effet que j'en attendois. On doit mettre après cet escharotique la pierre infernale ; elle agit plus promptement, et ne produit pas plus de douleur que les caustiques les plus doux ; elle a seule l'avantage de ne presque jamais manquer son effet ; elle n'est pas en outre aussi sujette à couler et à s'étendre sur les parties contiguës, que quelques autres remèdes du même genre, dont l'usage devient souvent par cette circonstance fort embarrassant.

On fait fondre dans l'eau un peu de pierre infernale ; on trempe dans cette dissolution une petite brosse ou un petit pinceau, dont on touche les parties tous les jours, ou de deux jours l'un, et l'on détruit ainsi les fongosités plus ou moins promptement, suivant leur volume et leur dureté. Une forte dissolution de vert-de-gris, de sel ammoniac cru ou de vitriol bleu, dans l'eau, enlève aussi quelquefois ces excroissances.

Il peut néanmoins se rencontrer des cas qui obligent de varier ces caustiques : j'en ai essayé de différens genres ; mais aucun n'est aussi généralement utile que la pierre infernale, ou que le

mêlange que j'ai indiqué, d'alun calciné et de précipité rouge. J'ai quelquefois employé une forte dissolution d'argent ou de mercure cru dans l'esprit de nitre; leurs effets sont toujours, comme il est aisé de se l'imaginer, très-puissans; néanmoins ils ne surpassent guère ceux qu'on obtient communément de la pierre infernale, qui n'est elle-même qu'une simple dissolution d'argent dans l'acide nitrique, évaporée jusqu'à siccité.

Une once de mercure pur, dissoute dans une once et demie d'acide nitrique, donne peut-être le plus fort caustique qu'on puisse préparer. On peut, dans les cas qui exigent des préparations plus foibles, diminuer la force du remède, en mettant moins de mercure et de l'acide nitreux foible : mais lorsqu'il s'agit d'enlever des excroissances dures et calleuses, il faut choisir la dissolution la plus forte; elle ne cause pas plus de douleur que la plus foible, et elle est toujours plus efficace. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de détruire des poireaux ou des excroissances fongueuses, telles que celles dont il s'agit ici, on ne doit jamais appliquer tout d'un coup une dissolution de ce genre sur une surface étendue. Lorsque le fongus n'est pas large, on peut, sans danger, en couvrir toute la surface : mais, dans les ulcères fort étendus, il vaut mieux n'en appliquer qu'une petite quantité à chaque fois : en touchant ainsi tous les jours différentes parties de l'excroissance, on détruit en général en peu de temps le tout. Quelque caustique qu'on applique, il faut recouvrir les parties de charpie sèche; et ne pas se servir, comme on le fait communément, d'aucune espèce d'onguent,

parce que les corps gras privent toujours le caustique de son activité.

J'ai supposé jusqu'ici que la surface du fongus étoit fort étendue et peu élevée au-dessus des parties contiguës ; mais lorsque l'excroissance a une base étroite et est fort élevée, il est toujours plus court et plus facile d'en faire la ligature.

Il est aisé d'appliquer et de fixer la ligature sur les excroissances dont la base est étroite, et qui sont un peu pendantes ; mais lorsque la base de la tumeur est plus large que son sommet, il faut apporter quelque attention pour empêcher la ligature de glisser. Néanmoins on pourra toujours y parvenir de la manière suivante.

On traverse la base de la tumeur avec une forte aiguille percée d'un chas vers sa pointe, et fixée à un manche ; on passe dans le chas de l'aiguille deux fils cirés, ensuite on la retire en arrière, en laissant les bouts des fils pendre de chaque côté de l'excroissance : on fait alors une ligature serrée autour d'une moitié de la tumeur, avec les deux extrêmités de l'un des fils ; et l'on comprend de même l'autre moitié dans les deux autres bouts de fils : en serrant convenablement de temps en temps chacune de ces ligatures, les deux moitiés de la tumeur tombent, en général promptement. L'idée de cette pratique est prise de la description d'une aiguille courbe de ce genre, que M. Cheselden a recommandée pour extirper les amygdales tuméfiées ; ce qu'on ne pourroit jamais tenter sans danger dans certains cas, si l'on n'avoit recours à quelque moyen de ce genre.

Le fongus ainsi enlevé, on traite la plaie

de la manière que j'ai indiquée pour les ulcères purulents simples.

La seconde variété de fongus est produite, comme je l'ai déjà observé, par la matière ou autres corps étrangers logés dans l'ulcère, d'où il arrive que les points grainus qui se forment au-dessus, au lieu d'être fermes et de bonne qualité, sont d'un tissu mol, spongieux, et d'une apparence pâle, mauvaise.

On ne peut guérir cette carnosité qu'en donnant issue à la matière, ou en enlevant les portions d'os ou les autres corps étrangers qui peuvent être logés dans l'ulcère : cette indication remplie, l'excroissance diminue bientôt, il se forme dans le fond de l'ulcère des points grainus de bonne qualité, et on obtient ensuite la guérison, en pansant la plaie suivant la méthode ordinaire. Les escharotiques ne peuvent être dans ce cas d'aucune utilité, car, tant qu'il reste quelque corps étranger caché dans l'ulcère, les points grainus se régénèrent presque aussitôt qu'on les a détruits; mais dès qu'on a enlevé les corps étrangers, toutes les parties nouvellement formées disparoissent si promptement, qu'il est inutile d'appliquer pour cet effet le caustique.

Ces variétés de fongus sont les seules qui puissent embarrasser dans les ulcères locaux; on doit cependant en excepter peut-être les fongus symptomatiques qui surviennent dans les ulcères carieux, dont je parlerai dans une section particulière.

SECTION V.

OBSERVATIONS sur l'Ulcère sinueux.

§. 1. *DES symptômes et des causes de l'ulcère sinueux.*

ON donne le nom de sinueux à tout ulcère dont une petite portion seulement est exposée à la vue, et dont la matière s'accumulant dans le tissu cellulaire immédiatement au-dessous de la peau, ou entre les muscles contigus, sort par une ou plusieurs ouvertures.

Ces sinus servent comme de réservoirs à la matière qui se forme tant dans le corps de l'ulcère, que dans les cavités mêmes de ces sinus; c'est pourquoi, quand on comprime la matière qui y est contenue, la quantité qui sort paroît beaucoup plus considérable qu'on auroit lieu de le soupçonner, d'après l'étendue de leur surface.

Le sinus, tel que je viens de le décrire, constitue l'état le plus simple de la maladie; mais il est sujet en vieillissant, ou par l'usage des topiques astringens, à devenir dur et calleux dans tout son cours; et alors on le nomme fistule, à cause de la ressemblance qu'on a cru lui trouver avec une flûte: telle est la fistule à l'anus, maladie bien connue et fort fâcheuse.

Les clapiers où les sinus se forment le plus communément dans les ulcères, lorsque la matière qu'ils fournissent n'a pas d'issue libre: elle tombe alors naturellement dans la partie la

plus déclive de l'ulcère; et, si elle ne peut en sortir facilement, elle pénètre souvent la substance molle et foible du tissu cellulaire, où elle s'étend de proche en proche jusqu'à ce qu'elle se fasse jour elle-même, dans un endroit quelconque, sur la surface du corps, ou dans quelqu'une des cavités voisines.

Les bandages serrés, appliqués immédiatement sur les ulcères, déterminent fréquemment cet effet, lorsqu'ils ne sont pas placés de manière à agir également sur les parties voisines saines, qui se trouvent un peu au-dessus et au-dessous des ulcères : il faut, en conséquence, les appliquer toujours avec beaucoup de soin et d'attention.

Dans tous les sinus récens, et même dans ceux qui subsistent depuis long-temps, et qui sont situés de manière qu'on puisse y porter les remèdes convenables, on peut généralement donner un pronostic favorable, si la constitution est d'ailleurs saine. Mais lorsqu'ils sont fort anciens, et surtout lorsque les clapiers s'ouvrent dans une articulation, ou dans des parties dont l'accès est difficile, la guérison en devient embarrassante et douteuse.

§. 2. *De la Curation de l'Ulcère sinueux.*

Tous les anciens qui ont écrit sur la Chirurgie, et quantité de modernes, recommandent, quand les ulcères sinueux sont récens, des injections qu'ils appellent vulnéraires ou cicatrisantes. Et dans les temps plus avancés de la maladie, lorsque en vieillissant les parois des clapiers sont devenues calleuses, ou

conseille des injections et des poudres escharotiques : mais on ne peut compter sur aucun de ces remèdes ; et leur usage trop fréquent a souvent rendu durs et calleux des clapiers qui étoient par leur nature très-simples.

D'autres ont conseillé d'ouvrir les différens sinus d'un bout à l'autre, d'enlever toutes les parties durcies, de convertir ainsi le tout en un seul ulcère, et de le traiter ensuite suivant la méthode ordinaire.

On peut nier que cette méthode réussisse fréquemment; mais, indépendamment de l'extrême douleur, et de la cicatrice très-désagréable, inséparables de cette opération : il n'est pas toujours possible de la pratiquer sans danger. On ne peut jamais, par exemple, la tenter dans les sinus qui s'étendent fort avant dans le rectum ; elle est même absolument inadmissible, lorsque, comme il arrive souvent, les sinus pénètrent fort profondément, et s'étendent au-dessous de vaisseaux sanguins, de tendons ou de nerfs considérables.

Quand même on ne courreroit aucun risque de suivre cette pratique, on devroit encore la rejeter dans presque tous ces cas; puisqu'on peut à l'aide d'une opération beaucoup plus simple et moins douloureuse, obtenir toujours aussi sûrement la guérison, que par une simple incision, ou la destruction totale des parties.

L'indication curative dans tous les cas de sinus consiste à procurer l'aglutination de leurs parois, de manière à n'y laisser aucun vide.

Les moyens les plus aisés et peut-être les plus efficaces, pour remplir cette indication, sont, d'abord de faire une ouverture dans la

partie la plus déclive du clapier, pour donner une issue libre à la matière, et d'exciter ensuite, sur la surface interne du sinus, une irritation légère, capable de déterminer le degré modéré d'inflammation, reconnu par l'expérience comme le plus propre à produire une adhérence entre deux parties quelconques divisées, de manière qu'on puisse obtenir, au bout d'un temps convenable, une union solide entre les parois des clapiers.

L'on remplit complétement ces deux indications en introduisant, par l'orifice de l'ulcère, un séton qui traverse toute la longueur du sinus jusqu'à son extrémité opposée, à laquelle on fait une ouverture assez large pour recevoir le séton, de la manière que nous l'avons indiqué pour les abcès.

Il faut se servir d'abord d'un séton de coton ou de soie, proportionné à la grandeur du sinus; et en diminuer peu à peu la grosseur, suivant les progrès de la guérison, en ôtant un fil ou deux tous les deux ou trois jours. Enfin, lorsque l'écoulement est beaucoup diminué, parce que le vide que produisoit le sinus est rempli, on supprime entièrement le séton; et en appliquant ensuite sur la partie une bande un peu serrée, qu'on laisse un temps convenable, on obtient ainsi en général une parfaite guérison.

L'on doit donc s'occuper d'abord, dans tous les cas de sinus, de découvrir leur direction: on y parvient d'ordinaire facilement en y introduisant une sonde, ou bien en observant l'endroit dans lequel la matière forme une saillie lorsqu'on lui a donné le temps de s'accumuler, et en s'assurant d'où elle vient, en comprimant

la partie. On passe ensuite un séton dans chaque clapier qui s'ouvre dans l'ulcère.

Cette méthode de guérir les sinus par le séton, est absolument exempte de danger, et admissible dans la plupart des cas, dans ceux même où les clapiers s'étendent si avant entre les muscles et les vaisseaux sanguins, qu'il seroit dangereux de recourir au bistouri ou aux injections irritantes : car on peut toujours dans ces circonstances, introduire sans danger et avec avantage, un séton, au moyen de la sonde canelée courbe, de la manière que j'ai indiquée.

Cette pratique ne convient pas seulement dans les sinus récens; elle est presque aussi avantageuse dans ceux qui subsistent depuis long-temps : l'on est en conséquence fondé à croire qu'elle pourroit réussir dans les fistules à l'anus, toutes les fois que la situation des parties affectées permettroit d'en faire usage. Je sais que dans des affections semblables du périnée, on a retiré de grands avantages du séton : il convient même particulièrement dans cette circonstance, parce que la cicatrice qui reste après avoir ouvert suivant l'usage un long sinus avec le bistouri, a fréquemment dans ces parties, des suites plus fâcheuses et plus douloureuses, que la maladie primitive même qu'on se proposoit de guérir par ce moyen.

Lorsqu'enfin les sinus sont remplis, il faut traiter les ulcères dont ils dépendoient suivant la méthode ordinaire, par les moyens indiqués dans ce chapitre.

SECTION VI.

OBSERVATIONS *sur l'Ulcère calleux.*

§. 1. *Des Symptômes et des Causes de l'Ulcère calleux.*

On nomme Calleux tout ulcère dont les bords, au lieu de se rapprocher, restent écartés, se rident, s'épaississent enfin extraordinairement, et s'élèvent beaucoup au-dessus du niveau des parties contiguës : comme les ulcères ne deviennent en général calleux que par négligence, ou par un mauvais traitement, la matière qu'ils rendent est communément ténue et de mauvaise qualité.

C'est particulièrement dans cette espèce d'ulcère, dans les ulcères surtout situés sur les jambes, que se rencontrent des veines variqueuses. La difficulté que le sang trouve à retourner de ces parties vers le cœur, ne paroît pas l'unique cause de ce symptôme ; il est dû aussi, en grande partie, au retrécissement que les callosités produisent dans le cours des veines.

Plusieurs auteurs ont donné le nom de variqueux à cette variété d'ulcères, dans l'idée qu'ils étoient engendrés, et en quelque sorte alimentés par la matière qu'ils recevoient de ces veines gonflées qui paroissent fréquemment s'ouvrir dans ces ulcères (*).

(*) *Voyez* Turner's Art of Surgery, vol. II, p. 5.

Cette erreur néanmoins ne peut venir que de ce qu'on n'a pas fait attention à la cause de ces gonflemens des veines ; et de l'idée fausse qu'on s'étoit formée jusqu'ici sur la formation du pus. On s'imaginoit autrefois que le pus circuloit avec le sang, et qu'il se déposoit dans les ulcères; mais je crois avoir démontré dans le chapitre I. que cette opinion étoit dénuée de fondement.

Les ulcères ne deviennent guères calleux que quand ils sont négligés ou mal traités. Quand on emploie sans discernement des remèdes irritans ou relâchans, ou que par une négligence extrême, on permet aux excroissances fongueuses de s'élever, ou qu'on laisse des substances qui ont servi aux pansemens, et d'autres corps étrangers, séjourner trop long-temps dans les ulcères, ces diverses causes empêchent à la longue les ulcères de se contracter : les petits vaisseaux qui rampent sur leurs bords ne pouvant plus en conséquence suivre une direction droite, sont obligés de se porter en haut, et quelquefois même en arrière, jusqu'à ce que, par la pression des bandages ordinaires, ils acquièrent enfin nécessairement une callosité ou une dureté morbifique, qui s'oppose fortement tant qu'elle subsiste, aux progrès de la guérison, quelque jugement qu'on apporte d'ailleurs au traitement des ulcères.

§. 2. *De la curation de l'ulcère calleux.*

Il faut, pour obtenir la guérison des ulcères calleux, commencer avant tout par en enlever les bords ; car, tant qu'on n'aura pas rempli cette indication, jamais la cicatrice ne se for-

mera, avec quelque jugement que l'on traite d'ailleurs la maladie.

Lorsque les ulcères de ce genre sont récens, les cataplasmes émolliens tièdes, continués un temps convenable, peuvent fréquemment, en ramollissant les callosités, remplir seuls toutes les indications qu'on se propose. Mais ils ne sont efficaces que dans les premiers temps de la maladie : car lorsqu'elle a vieilli, et que les bords de la plaie sont devenus très-durs, il n'y a pas d'émollient ni de résolutif qui puisse procurer aucun avantage sensible.

On ne peut, dans ce cas, compter que sur le bistouri et le caustique : ce dernier moyen, appliqué avec les précautions convenables, n'étant pas moins certain que l'autre, on doit en général l'employer comme le plus doux; et alors la pierre infernale mérite la préférence sur les autres caustiques, pour les raisons que j'en ai données dans une des sections precédentes. La dissolution d'argent ou de mercure, que nous avons décrite en parlant de l'ulcère fongueux, convient également ici. On détruit promptement les bords calleux des ulcères, en y appliquant tous les deux jours l'un de ces caustiques. Ces moyens, réunis aux bouillies qu'on continue aussi long-temps que l'exige l'état sordide des ulcères, ramènent bientôt les derniers à l'état des ulcères simples purulens; et alors ils se guérissent en général facilement par les moyens curatifs ordinaires.

L'on pourroit s'imaginer que les veines variqueuses, qu'on a considérées comme un des symptômes de l'ulcère calleux, devroient également disparoître, leur cause étant détruite;

neanmoins cela n'arrive guères ; car les vaisseaux sanguins recouvrent lentement leur ton, lorsqu'ils en ont été privés par une dilatation extraordinaire. En conséquence, il ne suffit pas, pour obtenir la guérison de l'ulcère calleux, de détruire la cause primitive de ces gonflemens des veines; il faut de plus soutenir les parties affoiblies, afin de les mettre plus sûrement en état de recouvrer la force qu'ils ont perdue.

Aucun moyen n'a jamais mieux rempli cet objet que le bas lacé ou le bandage spiral, dont j'ai déjà parlé si souvent pour la guérison des ulcères : néanmoins il faut, pour qu'il soit utile, le continuer très-long-temps. Il est rare qu'en usant de cette précaution, il ne remplisse pas l'objet qu'on se propose, et qu'on soit obligé de recourir à l'opération douloureuse, si fréquemment recommandée, qui consiste à emporter les parties malades ou gonflées, comme cela se pratique dans les cas d'anévrisme.

J'ai déjà eu différentes occasions de parler des effets de la compression pour le traitement des ulcères ; mais elle est particulièrement utile dans les ulcères dont les bords sont calleux. Cette callosité ou cette dureté n'est cependant pas l'unique obstacle qui s'oppose à leur guérison : les parties contiguës sont toujours très-gonflées ; et pour obtenir une guérison durable, il faut d'abord dissiper entièrement le gonflement.

Ce gonflement des parties contiguës est, suivant toute probabilité, l'effet de l'obstruction déterminée dans les petits vaisseaux des bords de la plaie par la pression qu'y exercent les callosités dont ils sont environnés : c'est pour-

quoi les cataplasmes émolliens suffisent quelquefois pour le dissiper ; mais dans le cas contraire, on réussit généralement en comprimant les parties par l'usage convenable et continuel d'un bandage de flanelle.

SECTION VII.

OBSERVATIONS sur l'Ulcère carieux.

§. 1. *DES Symptômes et du Diagnostic de l'Ulcère carieux.*

ON peut nommer Ulcère Carieux, tout ulcère situé sur un os carié, soit qu'il communique ou non avec cet os.

La carie paroît être pour les os la même maladie que le sphacèle ou la gangrène pour les parties molles; cela me semble même évident, par les symptômes, les causes et la méthode curative.

Les os n'étant pas aussi abondamment pourvus de vaisseaux sanguins que les parties molles, les différens vaisseaux n'y forment pas des anastomoses aussi fréquentes ; de manière que les os ne peuvent perdre une artère considérable, sans que les parties qu'elle alimentoit dans l'état de santé, n'en soient plus affectées que tout autre organe plus mol ne le seroit d'une perte du même genre.

D'ailleurs, comme tous les vaisseaux sanguins ne se portent aux os que par l'entremise du périoste qui les environne, sur lequel ils font en

général un trajet considérable avant de pénétrer plus avant, il n'est pas rare qu'un os se carie lorsqu'une petite portion seulement de sa membrane est détruite.

Je ne prétends pas cependant que la destruction d'une partie du périoste soit nécessairement suivie de carie; on observe fréquemment le contraire : je conviens même que cette cause seule ne suffit jamais pour produire la carie, à moins que le mal ne soit assez grand pour gagner le tissu même de l'os, ou détruire, comme je l'ai déjà observé, quelque artère principale; mais lorsqu'un accident a occasionné l'un de ces deux effets, la carie s'ensuit presque toujours.

Il n'est jamais possible de déterminer, à la première inspection d'un os qui est à nu, si la carie s'en suivra ou non, à moins qu'il n'ait été fort affecté. Il me semble, d'après un grand nombre d'observations, que quand la membrane seule de l'os est enlevée, il y a au moins autant de probabilité pour que contre la carie; mais communément cette incertitude est bientôt dissipée.

Car lorsque, au bout de quatre ou cinq jours, l'os mis à nu conserve encore sa couleur naturelle, l'on peut être en général certain qu'il ne surviendra pas de carie, et traiter en conséquence la plaie comme si elle étoit des plus simples; ce qu'on ne doit jamais faire, tant qu'il reste quelqu'incertitude sur l'état de l'os.

Il est donc très-important, lorsqu'un os est à découvert, de se mettre à même de déterminer promptement, s'il est carié ou non; car, si lorsqu'on a entrepris la guérison d'une plaie

menacée de carie, on parvenoit à obtenir la cicatrice, on seroit obligé de détruire de nouveau toutes les parties qui se seroient régénérées ; on causeroit ainsi au malade beaucoup de douleurs inutiles, et l'on seroit beaucoup plus long-temps à obtenir une guérison durable, que si l'on avoit pris dès le commencement les mesures convenables.

Lorsqu'un os mis à nu doit se carier, on s'en aperçoit communément en peu de temps. Vers la fin du troisième ou du quatrième jour, l'os commence à perdre sa couleur naturelle : il devient d'abord d'un blanc pâle, et prend ensuite une légère teinte jaune : dès que ce symptôme commence à se manifester, il ne reste plus de doute sur ce qui doit en résulter.

L'os reste néanmoins quelquefois fort long-temps dans cet état, et acquiert peu à peu une couleur plus foncée, qui approche de celle du suif : cet état subsiste communément plus ou moins de temps, suivant la violence du coup que l'os a reçu ; il passe ensuite par les différentes nuances du brun et du noir, et il devient enfin d'un noir très-foncé : on peut alors regarder cette portion de l'os comme parvenue au dernier degré de mortification.

La matière que fournissent les ulcères de ce genre n'a jamais la consistance du pus louable ; elle est en général beaucoup plus ténue ; et elle contracte, dès que la carie commence, une odeur fétide très-désagréable, qui augmente toujours à proportion que la carie fait des progrès ; elle devient enfin brune ou même noire, et elle acquiert en outre fréquemment une âcreté extraordinaire.

A mesure que la couleur noire ou la mortification fait des progrès, il se forme des petits trous sur toute la surface cariée, dont le nombre et la grandeur augmentent peu à peu, jusqu'à ce que les os même les plus solides prennent en quelque sorte une apparence spongieuse. Lorsque la maladie est à ce degré, en général la portion mortifiée s'ébranle, et en la comprimant, on fait communément sortir de ses différentes ouvertures, une grande quantité de matière du genre de la graisse, qui exhale une odeur insupportable. Cette matière coloré tellement tout ce qui s'écoule de l'ulcère, et lui communique une odeur si particulière, qu'il n'est guères possible que quiconque l'a une fois connue, se trompe jamais sur l'existence de la carie. Cette circonstance seule est sans doute le caractère distinctif le plus certain peut-être qu'on puisse désirer dans les cas de carie cachée.

Lorsqu'un ulcère est accompagné de carie, les nouveaux points grainus ne prennent jamais une belle apparence ; ils sont mous, et plus flasques que dans leur état naturel ; au lieu d'être d'un rouge vermeil, ils sont communément d'un brun foncé.

Les points grainus croissent néanmoins en général assez promptement ; et souvent leurs progrès seroient trop rapides, si l'art ne les arrêtoit ; et on doit toujours tenter de les arrêter, tant que les parties malades de l'os ne sont pas détachées par les efforts de la nature ou enlevées par l'art, de manière que le fond de l'ulcère puisse se cicatriser solidement. Car, quand on néglige fort long-temps de prendre cette précaution, ces parties molles s'accroissent

fréquemment, au point de former des excroissances très-volumineuses et très-embarrassantes.

J'ai supposé jusqu'ici qu'une portion seule de la substance de l'os étoit affectée; il suffit quelquefois dans ce cas qu'une seule lame s'en détache pour obtenir la guérison. La même chose arrive également lorsque la carie est considérable et gagne toute la circonférence d'un os; mais alors ses progrès sont plus rapides, et il est souvent nécessaire, dans le cours du traitement, d'enlever toute la portion malade de l'os.

Tels sont les symptômes qu'offre la carie produite par des causes externes qui ont mis l'os totalement à découvert; mais la carie se forme aussi d'une manière moins sensible, dans les ulcères anciens surtout.

Lorsque des ulcères situés sur le tibia, ou sur quelques autres os légèrement recouverts de parties molles, ont duré long-temps, la matière qu'ils rendent pénétrant jusqu'au périoste, y produit une inflammation et une suppuration sujette à corroder l'os même, et il en résulte très-souvent une carie qui met tant qu'elle subsiste un obstacle insurmontable à la parfaite guérison des ulcères, tel remède qu'on tente; car lorsqu'on obtient dans ces circonstances une cicatrice, la guérison n'est jamais durable; la maladie se renouvelle toujours au bout d'un intervalle très-court.

Lorsque, dans les cas dont nous nous occupons, l'ulcère externe n'est ni profond ni étendu, et que l'os est encore recouvert, la carie n'est pas toujours aisée à reconnoître; de manière que souvent l'on est quelque temps sans savoir quel parti prendre. Néanmoins on peut, en y

apportant une attention convenable, découvrir en général facilement dans quel état est l'os, surtout lorsqu'on a déjà eu occasion d'observer des cas semblables.

Lorsqu'il s'est formé quelque ouverture qui permet l'introduction de la sonde, on est assuré à l'instant de l'état de l'os, si l'on rencontre des inégalités sur sa surface.

Mais il n'est pas toujours possible de se procurer ce genre de certitude; car souvent on n'aperçoit aucune ouverture sensible sur la surface de l'ulcère, de manière qu'on ne peut y introduire aucun instrument; d'autres fois, quoiqu'on rencontre une ouverture suffisamment grande et que la carie existe certainement, l'on ne peut pénétrer avec la sonde jusqu'à la partie affectée, en raison de la direction oblique ou détournée du clapier qui y conduit.

Néanmoins, dans ces cas même il est rare, quoiqu'on ne puisse pas parvenir immédiatement jusqu'à l'os, qu'on reste long-temps dans le doute, si l'on fait une attention convenable à l'aspect qu'offre l'ulcère, et à la nature de l'écoulement.

Lorsque l'os est carié, toutes les nouvelles parties qui peuvent s'être formées dans l'ulcère, sont en général, comme je l'ai déjà remarqué, molles et flasques; les points grainus qui s'élèvent, au lieu de former une surface régulière, offrent des inégalités, et sont d'un brun foncé, au lieu d'être d'un beau rouge.

Si, lorsque ces changemens arrivent, la matière que rend l'ulcère est ténue, noire, graisseuse, et exhale l'odeur fétide particulière à la carie, on peut être presque aussi sûr de l'état

réel de l'os, que s'il étoit évidemment exposé à la vue.

§. 2. *Des Causes et du Pronostic de l'Ulcère carieux.*

On range communément parmi les causes de la carie tous les accidens qui peuvent mettre l'os à nu, en détruire la substance, ou le corroder : néanmoins aucun médecin n'ignore que les tégumens communs et le périoste sont fréquemment détruits sans que la carie s'ensuive, et que ce symptôme ne succède pas toujours à une perte même considérable de la substance d'un os.

L'on peut donc rapporter aux causes de la carie, tout ce qui est capable d'intercepter le cours de la circulation dans l'os en entier ou dans l'une de ses parties, soit en le corrodant ou autrement.

L'on peut mettre dans cette classe les plaies qui affectent le périoste ou les os; les contusions violentes, et l'inflammation du périoste, quelle qu'en soit la cause, lorsqu'elle se termine par un abcès ou par la gangrène; la matière âcre des ulcères, qui pénètre jusqu'au périoste et le détruit; enfin, les spiritueux et les poudres âcres irritantes qu'on applique sur les os qui ne sont qu'à nu, comme le recommandent très-universellement presque tous les anciens (1) qui ont écrit sur cette partie de

(1) L'auteur, en parlant des anciens, ne peut entendre ici que ceux qui ont écrit dans ces temps d'ignorance où les Arabes seuls cultivoient la médecine; car,

la chirurgie. Le sang épanché sur un os, à la suite de la rupture d'un artère ou d'une veine, est très-sujet à produire la carie. Je pourrois aussi mettre au nombre des causes fréquentes de carie, la pression qu'exercent sur les os les tumeurs profondément situées, qui agisssent évidemmment de manière à intercepter la circulation dans le périoste et dans l'os qui est au-dessous.

J'ai observé plus haut que la perte de substance dans un os ne produisoit pas toujours la carie : ainsi de grandes portions du crâne sont fréquemment emportées dans les fractures, sans que la carie attaque la partie de l'os qui reste ; et cela peut arriver également dans d'autres parties du corps, comme je l'ai vu plusieurs fois.

L'on ne peut nier cependant que ces exemples ne soient pas aussi fréquens dans les autres os que dans ceux du crâne ; ces derniers recevant plus de vaisseaux sanguins qu'aucun des os longs, il est probable qu'en raison de cette structure, ils peuvent résister aux lésions qui, sans cela, seroient capables d'arrêter la circulation dans la partie blessée : or, tant que la circulation n'est point interceptée, il ne survient pas de carie; car c'est à cette seule cause, comme j'ai déjà tâché de le prouver, qu'on doit attribuer généralement la carie.

Le pronostic des différentes espèces de carie dépend de quantité de circonstances, dont les principales sont :

---

la pratique qu'il recommande dans tout le cours de son ouvrage, a été généralement adoptée des Médecins grecs.

La situation des parties malades ; la nature et l'organisation de l'os affecté ; la nature et la force de la cause qui a produit le mal ; l'étendue de la carie ; l'âge et la constitution du malade.

Ainsi l'on conviendra facilement que la carie des os du crâne, des côtes ou des vertèbres, qui tous recouvrent des organes dont dépend immédiatement la vie, doit être plus dangereuse qu'une carie de la même étendue, qui affecte quelqu'un des os des extrémités.

La carie bornée au milieu d'un os est toujours, par la même raison, moins dangereuse que celle qui est voisine d'une articulation, parce qu'il est à craindre dans ce dernier cas qu'elle ne gagne l'articulation même.

La consistance ou la texture de l'os n'a pas non plus dans tous les cas une médiocre influence sur la carie ; les exfoliations se font beaucoup plus lentement dans les os durs et compactes, que dans les os mols et remplis de vaisseaux. Ainsi, quoique les caries du crâne soient plus dangereuses que celles des autres os, la guérison quand elle est possible n'en est jamais, à beaucoup près, aussi longue que sur l'humerus, le fémur ou le tibia.

La nature de la cause qui a déterminé la carie doit aussi influer sur le pronostic. Ainsi une plaie faite avec un instrument fort tranchant qui a détruit non seulement une partie du périoste, mais même de l'os, ne produit pas en général une carie si profonde ou si étendue, que celle qui succède communément aux contusions violentes des os, qui ne sont pas même accompagnées de perte immédiate de substance.

L'étendue de la partie malade est encore une circonstance fort importante dans la curation de la carie. Il en est de même, sans doute, dans tous les ulcères; mais cela est plus sensible dans tous les cas de carie; car on observe constamment qu'il faut, tout égal d'ailleurs, beaucoup plus de temps pour qu'une large esquille se détache d'un os qui est à nu, qu'il n'est en général, nécessaire quand l'esquille est plus petite.

Enfin, l'âge plus ou moins avancé du malade, le degré de force ou de foiblesse, ont une influence beaucoup plus marquée sur les progrès de la guérison, dans le cas de carie, que dans tout autre ulcère; car la guérison de l'ulcère carieux est communément si longue, que les constitutions seules les plus saines et les plus robustes résistent à l'écoulement que fournit cet ulcère.

Telles sont les principales circonstances auxquelles on doit faire attention dans le traitement des ulcères accompagnés de la carie des os : ce n'est qu'en s'attachant à bien les connoître toutes, qu'on pourra former un pronostic juste.

§. 3. *Du Traitement des Ulcères carieux.*

LA carie étant pour les os une maladie de la même nature que l'est la gangrène pour les parties molles, il est évident qu'on ne peut rien tenter convenablement pour la guérison, qu'on n'ait emporté toutes les parties malades.

Car si l'on parvenoit à obtenir la réunion des parties molles, la portion morte de l'os qui seroit au-dessous n'ayant aucune connexion avec les parties saines contiguës, deviendroit ainsi

une cause d'irritation, d'où il résulteroit bientôt un abcès ou un amas de matière qui obligeroit par conséquent d'ouvrir les parties nouvellement réunies.

Lorsque la constitution est saine, les parties mortes se séparent, en général, de celles qui sont saines, par un effort naturel du système.

Il paroît, comme je l'ai déjà remarqué en parlant de la gangrène, que la marche que suit la nature pour effectuer cette séparation, consiste à exciter un léger degré d'inflammation, qui forme, en quelque sorte, une barrière entre les parties saines et celles qui sont malades.

Lorsque cette inflammation a été ainsi déterminée, elle est promptement remplacée par une exudation séreuse des orifices des vaisseaux sains, d'où s'ensuit la suppuration; toute la surface des parties saines qui sont au-dessous, se couvre en même temps de nouveaux points grainus, à l'aide desquels toutes les parties affectées sont bientôt séparées et complétement détachées.

Cela se passe évidemment ainsi dans la gangrène des parties molles; et avec très-peu d'attention, on reconnoîtra les mêmes phénomènes dans tous les cas de carie; il n'y a de différence qu'en ce que les vaisseaux sanguins étant moins abondans dans les os, et ceux-ci n'étant pas par conséquent aussi disposés à l'inflammation, les efforts que fait la nature pour séparer les parties cariées, doivent rarement être aussi évidens, où s'exécuter aussi promptement

Il est évident d'après ces observations, qu'on doit particulièrement se proposer, pour obtenir

la guérison de la carie, d'exciter et d'entretenir aussi long-temps qu'il peut être nécessaire, dans les parties contiguës de l'os, qui sont saines, le degré d'inflammation qu'on juge convenable pour obtenir la séparation totale de celles qui sont mortifiées.

Il faut, pour remplir cette indication, mettre hardiment à découvert la partie malade de l'os: on peut, dans quelques cas, y parvenir en faisant une simple incision, suivant le cours de la carie; mais dans d'autres cas, il est indispensable de faire une incision cruciale, ou même d'emporter totalement une partie des tégumens. On doit même, jusqu'à ce que la portion malade de l'os soit entièrement détachée, prendre de temps en temps les précautions convenables pour empêcher qu'il ne s'engendre de nouvelles parties, ou au moins qu'elles ne croissent au point de gêner la séparation de celles qui sont cariées.

L'on étoit autrefois dans l'usage, lorsqu'un os étoit à nu, qu'il fût carié ou non, de le couvrir en entier des poudres et des teintures d'aloës, d'euphorbe, de myrrhe et d'autres gommes échauffantes. Il est probable qu'on a primitivement employé ces moyens dans la vue de remédier à la fétidité et à la putréfaction inséparables de la carie; et l'usage seul a déterminé quelques personnes à suivre cette pratique; car, abstraction faite de la vertu d'arrêter la putréfaction, dont jouissent ces applications, elles ne produisent d'autre effet que d'irriter et enflammer les parties molles de l'ulcère, sans nullement influer sur la maladie la plus essentielle de l'os.

Car,

Car, quand bien même on pourroit attendre quelque avantage de l'irritation que peuvent exciter ces médicamens, il n'est pas possible, à moins que la carie ne soit entièrement superficielle, qu'ils pénètrent jusqu'aux parties saines de l'os, ou qu'ils y aient quelque influence.

Lorsqu'au contraire la carie ne s'est pas manifestée, ces substances appliquées sur les os uniquement dépouillés de leur périoste, loin d'être jamais nécessaires sous quelque rapport que ce soit, peuvent souvent déterminer la maladie qui auroit pu ne pas survenir, si l'on avoit suivi une autre méthode.

Le cautère actuel est encore fort recommandé par presque tous les Auteurs, dans les temps plus avancés de la carie. On doit néanmoins absolument le rejeter; de quelque manière qu'on en fasse usage, il doit certainement nuire.

Car on ne peut guères l'appliquer de manière à détruire entièrement les parties malades de l'os, sans que celles de dessous qui sont saines, ne souffrent beaucoup du degré de chaleur nécessaire pour remplir l'objet qu'on se propose, de manière qu'elles se carient bientôt par cette seule cause, autant que celles qu'on se proposoit de détruire.

Si l'on emploie, au contraire, le cautère avec plus de modération, l'on ne détruit pas la partie malade de l'os, et l'on court grand risque de retarder les efforts que fait naturellement le système pour détacher la portion cariée; car une chaleur, même fort modérée, suffit pour détruire les points grainus que la nature a déjà

formés dans cette vue. Je remarquerai même qu'il est presque impossible de déterminer le juste degré de chaleur nécessaire pour détruire les parties malades, sans affecter celles qui sont saines.

Dans les cas où, pour quelque raison particulière, le cautère actuel ne paroîtroit pas convenir, plusieurs Auteurs ont recommandé différens caustiques artificiels ; et d'autres ont pensé que le plus court étoit d'enlever tout d'un coup toutes les parties malades de l'os avec un ciseau et un maillet.

Mais les objections que je viens de faire contre l'usage du cautère, sont parfaitement applicables à ces remèdes : on doit donc absolument rejeter toute application d'une nature aussi précaire, d'autant plus que nous avons des moyens moins dangereux et plus certains de remplir la même indication.

La méthode la plus efficace pour exciter le degré nécessaire d'inflammation, et qui suffit toujours dans les caries légères, est de faire un certain nombre de petits trous sur toute la surface de l'os carié, à une telle profondeur que le malade ressente uniquement une douleur médiocre.

En réitérant cette opération tous les trois ou quatre jours, on détruit non seulement en peu de temps l'adhérence qui reste entre les diverses parties de la portion malade de l'os, mais en excitant et entretenant par le même moyen une légère inflammation, jusqu'à ce qu'il s'établisse une bonne suppuration, toute la masse se détache en général bientôt entièrement des parties saines qui sont au-dessous.

On ne peut pratiquer ces trous plus convenablement ni plus sûrement, qu'en prenant un poinçon ou un perforateur, tel que celui qui sert pour fixer la couronne du trépan: ce poinçon étant fixé dans le manche de cet instrument, perce l'os avec beaucoup de facilité et de promptitude.

Cette opération remplit, en général, l'objet qu'on se propose dans les cas de caries légères, peu étendues, et qui ne s'étendent pas au-delà de la première ou seconde lame de l'os; mais lorsque la carie est étendue et qu'elle pénètre fort avant dans la substance de l'os, on abrège beaucoup l'opération, en se servant, au lieu de perforateur, d'une petite couronne de trépan.

Cet instrument, appliqué à des distances convenables sur la surface de la partie cariée, et porté à une profondeur suffisante pour exciter une douleur très-légère, détermine très-promptement le degré d'inflammation que nous avons prouvé être si nécessaire pour la guérison; et en convertissant, pour ainsi dire, en même temps une carie étendue en autant de parties distinctes, ces parties se séparent beaucoup plus facilement de l'os sain qui est au-dessous, que si toute la surface cariée fut restée en une seule pièce continue.

Dès qu'une des esquilles commence à s'ébranler, on peut toujours en accélérer la séparation parfaite, en introduisant tous les jours au dessous le bout d'une spatule ordinaire ou d'un élévateur, de manière à en soulever légèrement les bords.

L'on emploie souvent la couronne d'un trépan ordinaire pour enlever entièrement la pièce,

lorsque toute la substance des différentes lames de l'os est cariée; mais cette pratique ne pourroit convenir ici, parce que je suppose qu'au période dont il s'agit la carie n'a pas encore pénétré à un telle profondeur.

Après avoir fait usage de l'un de ces instrumens, on pansera l'ulcère suivant la méthode ordinaire : néanmoins la matière que rend cet ulcère est communément si putride et son odeur si fétide, tant qu'il reste de la carie, qu'il est nécessaire de recourir à quelques moyens particuliers pour la corriger. L'on emploie fréquemment avec avantage, dans ce cas, une forte décoction de quinquina et de feuilles de noyer: le camphre, dissous dans de l'eau-de-vie foible, convient aussi pour dissiper cette fétidité. Il faut tous les jours appliquer sur la partie cariée des tentes de charpie molle trempée dans l'une de ces liqueurs, et traiter en même temps les restes de la plaie, comme je l'ai indiqué dans la section II, pour les ulcères simples purulens.

On peut aussi beaucoup corriger cet état putride de la matière que rendent les ulcères carieux, en y appliquant de l'eau de chaux. Il est rare que cette matière devienne fort fétide, lorsqu'on humecte fréquemment les ulcères avec des linges doux trempés dans cette eau : ce remède paroît d'ailleurs jouir jusqu'à un certain point de la vertu de détruire l'adhérence de la matière osseuse; on doit par conséquent y recourir dans presque tous les cas. Depuis que j'ai commencé à employer l'eau de chaux dans les ulcères carieux, j'ai plusieurs fois observé que son usage, non interrompu, accéléroit beaucoup l'exfoliation.

Dès que toutes les parties cariées sont tombées, le tout étant alors réduit à l'état d'un ulcère simple purulent, exige par conséquent le même traitement. Les Auteurs recommandent, il est vrai, expressément de ne jamais appliquer d'onguent ni aucun corps gras, toutes les fois qu'il y a carie, ou bien lorsque l'os est à nu; mais comme ils n'ont jamais donné aucune bonne raison de cette défense, j'ai essayé depuis long-temps ces mêmes moyens dans tous les cas de carie; il n'en est résulté aucun inconvénient: j'ai, en conséquence, continué depuis à en faire un usage habituel, avec autant de liberté pour les os que pour les autres parties.

Parmi les nombreux ouvrages que j'ai consultés sur cet objet, aucun ne m'a plus satisfait que le traité de feu le Dr. Monro sur la carie, et j'ai vu avec plaisir que la méthode que j'ai proposée étoit soutenue par l'autorité d'un aussi grand médecin. Non seulement il convient qu'on peut appliquer sans danger les médicamens onctueux sur les os, mais il recommande même leur usage comme extrêmement utile; et dit: « Je puis maintenant vous assurer, après un « grand nombre d'essais, qu'aucun médicament « ne *prévient si* efficacement *la corruption* des « os mis à nu, et ne *contribue* davantage à ac- « célérer la génération des chairs qui doit les « recouvrir, que les onguens (*) ».

(*) On peut voir dans cette savante dissertation l'histoire particulière de chaque espèce de carie; et la liste des Auteurs qui ont écrit à différentes époques sur cet objet, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, avec les différentes méthodes curatives qu'ils

J'ai supposé jusqu'ici, que la maladie ne pénétroit pas loin dans la substance de l'os : mais dans le cas contraire, et lorsqu'une portion considérable, peut-être même toute la circonférence de l'os, est affectée; ou bien lorsque la maladie s'étend tout autour de l'os, comme il arrive souvent, le moyen le plus prompt est d'enlever tout d'un coup toutes les parties malades, soit en y appliquant fréquemment la couronne d'un trépan, soit avec une petite scie à ressort.

L'on a proposé plusieurs moyens d'emporter les portions d'os cariées situées profondément; l'on a conseillé de recouvrir les parties contiguës de lames minces d'acier, pour les mettre à l'abri de la scie; et l'on a inventé différentes formes de scies, pour couper l'os.

Presque toutes les branches de la chirurgie sont déjà trop chargées d'instrumens; mais il n'y a pas d'opération connue pour laquelle on ait moins besoin de nouveaux instrumens que pour enlever une portion d'os cariée. Quelque soit le siége de la carie, il faut hardiment diviser les tégumens et les muscles qui la recouvrent; et si, lorsque quelques-uns des os des extrémités sont cariés, l'incision qu'on a faite se trouve assez grande pour introduire au-dessous de l'os un morceau de cuir ferme, pour défendre les parties molles du côté opposé du membre, une scie droite ordinaire remplira mieux, dans presque tous les cas, l'objet qu'on se propose que tout autre instrument. Néanmoins on peut, lorsque l'os est situé profondément, se servir

ont proposées. *Voyez* Monro's works, in-4°. Édimb. 1781, p. 283, etc.

d'une petite scie à ressort de forme circulaire, pour couper les parties de l'os qu'on ne peut atteindre facilement avec la scie ordinaire.

L'on enlève ainsi, quelque portion que ce soit d'os cariée, avec le trépan ou la scie : on peut souvent suivre, avec beaucoup d'avantage, cette méthode pour le crâne, pour les os des mains et des pieds, ainsi que pour ceux des jambes et des bras, lorsque la carie ne s'étend pas sur le col et la tête de ces os, au point d'affecter les articulations : car alors, s'il ne s'ensuit pas ankylose, ou si la nature n'opère pas la guérison, par un moyen quelconque, l'amputation du membre devient à la fin presque toujours nécessaire ; car la carie des extrémités des os larges est une des nombreuses maladies contre lesquelles l'art n'a encore découvert aucun remède.

Mais on ne doit jamais conseiller l'amputation pour la carie lorsqu'elle est bornée au milieu d'un des os des extrémités, excepté peut-être à la cuisse, où les parties sont très-épaisses ; car si la santé du malade n'est pas fort altérée, il est en général possible, avec un peu de patience et d'attention, d'aider la nature à détacher les parties affectées, au point d'obtenir avec le temps une guérison complète. L'on ne doit enfin jamais désespérer, tant qu'on peut enlever sans danger la partie cariée; car, quelqu'étendue qu'elle soit, il est rare, quand on est parvenu à l'enlever complètement, que la nature de son côté ne remplisse pas le vide : l'on a vu même des os entiers se régénérer.

J'ai déjà observé que, dans la carie des grandes articulations, l'amputation du membre

malade étoit presque l'unique remède sur lequel on pût compter : l'on a cependant proposé, et même tenté, de conserver des membres ainsi affectés, en coupant les extrémités des os cariés. M. Park, habile chirurgien de Liverpool, a publié un traité sur cet objet, dans lequel il donne l'histoire d'une maladie de l'articulation du genou, où cette opération a réussi. On doit sans doute avoir les plus grands égards pour tout homme dont les tentatives donnent l'espoir de conserver des membres qu'on seroit d'ailleurs obligé de retrancher ; mais quelqu'obligation que le public puisse avoir à M. Park des peines qu'il s'est données pour perfectionner cette opération, il est fortement à présumer, d'après plusieurs circonstances, qu'elle ne sera jamais d'une utilité générale. Sans parler des autres inconvéniens qui en sont inséparables, elle est évidemment plus dangereuse que ne l'est communément l'amputation des membres; il en résulte un ulcère plus étendu; la suppuration est en conséquence plus abondante, et la matière ne s'évacue pas avec autant de facilité. Mais je ne crois pas nécessaire d'entrer ici dans de plus longues discussions sur cet objet, parce que j'aurai occasion de m'en occuper plus particulièrement dans mon *Traité complet de Chirurgie*.

Il est inutile de dire que, pendant le traitement de la carie, la constitution du malade, la manière de vivre et le régime en général, exigent les mêmes attentions que dans les autres espèces d'ulcères.

Si le malade est, par exemple, d'une constitution fort inflammatoire, il faut lui défendre tout aliment échauffant et fort nourrissant;

on doit, au contraire, lui permettre un régime nourrissant, lorsqu'il est foible et exténué, comme il est fort ordinaire, dans les caries anciennes. Il est encore essentiel dans ces cas de recourir aux toniques, mais le quinquina surtout est utile ; et il faut toujours le donner à grandes doses.

Le quinquina est presque l'unique remède interne que je juge nécessaire dans les cas de carie ; néanmoins, lorsque les parties molles qui recouvrent un os carié deviennent douloureuses, ce qui arrive quelquefois, on ne peut éviter de recourir aux narcotiques. Cependant, comme dans ces cas, la douleur est, en grande partie, l'effet de la tension que produit dans le périoste la tuméfaction de l'os, j'ai souvent essayé de faire de légères scarifications, ou d'appliquer des sangsues sur les parties douloureuses mêmes. Ces moyens procurent quelquefois le soulagement, qu'on n'a pu obtenir par toute autre tentative. J'ajouterai à ce que j'ai déjà dit sur ce sujet, dans une des sections précédentes, que, dans tout ulcère fort douloureux, les sangsues, appliquées sur les bords de la plaie, ou sur l'ulcère même, produisent souvent les meilleurs effets, de manière que je suis aujourd'hui dans l'habitude d'y recourir, toutes les fois que l'ulcère est enflammé et douloureux au point de résister à l'action des bouillies et des autres moyens communément usités pour procurer du calme.

Il faut, dans tout ulcère carieux, dès que la partie malade de l'os est enlevée, traiter la plaie qui reste comme je l'ai indiqué pour l'espèce d'ulcère à laquelle elle paroît alors appartenir.

SECTION VIII.

OBSERVATIONS sur l'Ulcère cancéreux.

§. 1. *DES Symptômes et du Diagnostic de l'Ulcère cancéreux.*

L'ON divise généralement les cancers en occultes et en ouverts. L'on comprend sous la première dénomination les tumeurs glanduleuses dures, accompagnées de fréquentes douleurs lancinantes, qui se terminent le plus souvent en ulcères cancéreux ouverts, qu'on reconnoît en général aux signes suivans : leurs bords sont durs, ridés, remplis d'inégalités, très-douloureux et renversés; quelquefois ils sont tournés en haut et en arrière, et d'autres fois en dedans. Toute la surface de l'ulcère est d'ordinaire inégale ; on aperçoit, dans quelques endroits, des excroissances fongueuses, et dans d'autres de profondes cavités. La matière qui en sort est communément une sanie ténue, d'un noir foncé, fétide, souvent tellement âcre, qu'elle excorie, et même détruit, les parties voisines. Quand le cancer est à des degrés plus avancés, quelques-uns des vaisseaux sanguins qui se distribuent dans l'ulcère se trouvant corrodés, il en sort souvent une grande quantité de sang pur.

Les malades attaqués de vrais ulcères cancéreux, se plaignent très-généralement de res-

sentir, suivant leur expression, une chaleur brûlante dans toute la surface ulcérée; et je remarquerai que ce symptôme est en général le plus insuportable de tous ceux qui accompagnent la maladie.

Tels sont les symptômes les plus fréquens du cancer; mais cette maladie offre tant de variétés, qu'il est presque impossible d'en donner une description qui les comprenne toutes.

J'ajouterai néanmoins à ce que j'ai dit, que la situation de ces ulcères peut aussi aider à établir le diagnostic; car quoiqu'aucune partie du corps n'en soit entièrement exempte, le plus grand nombre des cancers a évidemment son siége dans la substance d'une ou de plusieurs glandes, ou bien dans les endroits qu'on sait être pourvus d'un plus grand nombre de glandes. Ainsi, l'on en voit six fois plus sur les lèvres et sur les mamelles des femmes, que sur tout le reste du corps.

§. 2. *Des Causes du Cancer.*

Les Auteurs ont adopté diverses opinions sur la cause du cancer, et recommandé différens moyens curatifs. Mais le peu de succès du traitement suivi jusqu'ici, prouve évidemment que les idées qu'on s'est formées de la maladie, sont plutôt fondées sur la théorie seule, que sur la pratique et l'observation; car aucun des maux auxquels l'homme est sujet, n'élude plus constamment toutes les ressources de l'art, que cette variété d'ulcère.

Une saine théorie du cancer pourroit jeter

quelque lumière sur la méthode curative; mais tout ce qu'on a dit jusqu'ici, sur cet objet, se réduisant à de pures spéculations nullement étayées de l'expérience, je ne pourrois en rien dire d'intéressant ni d'instructif. Néanmoins, avant d'aller plus loin, j'examinerai attentivement si le cancer dépend réellement d'une affection générale du système, comme on le croit communément.

Ce point me paroît de la plus grande importance pour la pratique : car s'il étoit une fois prouvé que les cancers sont toujours primitivement des affections locales, l'on ne pourroit condamner la méthode de les guérir par l'opération, comme le font aujourd'hui plusieurs praticiens qui prétendent que les cancers tirent toujours leur origine de quelque affection générale du système; et qu'en conséquence l'extirpation ne peut avoir d'autre effet que de déterminer la maladie à reparoître dans la même partie ou dans quelque autre; ils donnent pour preuve de ce qu'ils avancent, le peu de succès qu'on retire de l'opération; car, suivant eux, l'on voit généralement revenir la plupart des cancers qui ont été emportés.

Si cette objection étoit fondée sur l'expérience, elle mériteroit sans doute beaucoup d'attention; on ne pourroit pas cependant conclure de ce fait même qu'on doit toujours rejeter l'opération, comme je tâcherai de le prouver particulièrement par la suite. On verra bientôt, et plusieurs praticiens savent déjà, qu'il y a beaucoup plus de malades qui se rétablissent et qui jouissent d'une bonne santé après avoir été opérés du cancer qu'on ne se l'imagine

communément; et si le nombre de ceux qui guérissent n'est pas plus grand qu'il ne l'a été jusqu'ici, c'est probablement par la faute seule des chirurgiens ou des malades qui, en général, diffèrent trop l'opération.

Il est d'autant plus important d'examiner cette question, que les seuls détails publiés jusqu'à nos jours sur les suites de l'opération dans cette contrée, semblent par le peu d'espoir de guérison qu'ils donnent, avoir détourné quantité de malades de se soumettre à temps à cette opération, qui est le seul remède sur lequel on puisse compter pour obtenir la guérison dans tous les cas de cancer.

Il est même à ce que je crois probable que ces détails, publiés par un homme d'un grand poids, ont beaucoup contribué à inspirer aux praticiens plus de répugnance pour l'opération des cancers, qu'ils n'en auroient vraisemblablement eu sans cela.

L'ouvrage dont je veux parler est du docteur Alexandre Monro, homme justement estimé, qui, dans le Ve. volume des *Essais de Médecine d'Edimbourg*, dit : « Sur environ « soixante cancers que j'ai vu opérer, il ne « restoit au bout de deux ans que quatre ma- « lades délivrés entièrement de cancer; trois « de ces sujets heureux avoient eu des cancers « occultes au sein, et le quatrième portoit un « cancer ulcéré à la lèvre ».

Le même docteur observe encore que, parmi le petit nombre qu'il a vu affecté de nouveau, la maladie a toujours été plus violente et a fait des progrès plus rapides qu'elle n'en fait communé-

ment chez ceux qui n'ont pas été opérés. Il met, en conséquence, en question, « si l'on doit enlever les tumeurs cancéreuses qui ne peuvent « se résoudre, ou bien se borner uniquement à « la méthode palliative ». Il conclut en général contre l'opération, excepté dans les cas de cancers occultes qui attaquent des jeunes gens d'ailleurs bien portans, et qui sont occasionnés par des chûtes ou d'autres causes externes. Il veut que, dans tous les autres cas, les vives instances des malades seuls déterminent le chirurgien à entreprendre l'opération, et qu'il leur expose d'abord le danger qu'il y a de la rechûte.

Il n'est pas étonnant que le Dr. Monro, après avoir vu des rechûtes si fréquentes, ait embrassé cette opinion; et on devroit certainement rejeter l'opération, si ses suites n'étoient pas en général plus heureuses, surtout si toutes les rechûtes étoient accompagnées de symptômes plus fâcheux et plus douloureux qu'avant, ou qu'ils ne l'auroient probablement été si l'on n'avoit pas extirpé les tumeurs.

Mais les opérations faites par plusieurs chirurgiens, depuis l'écrit du docteur Monro, ont beaucoup mieux réussi, et on ne peut douter, d'après un mémoire récemment publié, dont je vais donner une notice, que la proportion des malades affectés de cancers, et guéris par l'opération, est beaucoup plus grande que le docteur Monro ne l'a observé parmi ceux qui ont été traités de la même manière dans le cours de sa pratique. Je crois en conséquence convenable de rechercher la raison du défaut extrême de succès qu'a éprouvé ce professeur, en com-

paraison de celui que les autres ont obtenu dans ces cas ; et je présume que cette tâche ne sera pas difficile à remplir.

L'on admettra, je pense, qu'il est de fait que plus le cancer qu'on opère est récent, plus on doit compter sur une guérison permanente ; et que, au contraire, plus le cancer est ancien, moins il y a d'espoir (1). Or, il est probable que

---

(1) Cette règle n'est vraie que pour les cancers qui sont de nature à pouvoir être opérés ; car un très-grand nombre, surtout parmi ceux qui affectent les mamelles, sont absolument incurables quoique récens. L'on doit par exemple, peu compter sur l'opération, 1°. lorsque le cancer succède à des pertes de sang considérables, qui indiquent un état squirrheux de la matrice chez les femmes qui ont atteint l'âge où les règles ont cessé, ou sont sur le point de cesser ; 2°. lorsqu'il est accompagné d'engorgemens des viscères du bas-ventre, ou d'ulcère de la matrice, surtout chez les personnes très-pléthoriques, où la diathèse inflammatoire domine ; 3°. lorsque la poitrine est affectée, et qu'il y a lieu de soupçonner une disposition écrouelleuse, qui, s'étant manifestée dans l'enfance par des engorgemens des glandes du col et du mésentère, a cessé de faire des progrès vers l'âge de puberté ; car cette disposition ne s'anéantit jamais ; elle reprend communément une nouvelle vigueur vers le déclin de la vie, à l'époque de la cessation des règles chez les femmes. Les symptômes de cette affection, quoique différens alors de ceux qui la caractérisoient dans l'enfance, n'en sont pas moins rebelles à tous les remèdes connus ; 4°. lorsqu'il prend un accroissement très-rapide, au point d'acquérir un volume énorme en peu de temps ; ce qui indique communément qu'il dépend d'une affection générale du système ; 5°. lorsqu'il y a des signes de cacochymie, ou d'une atonie générale, telle que celle qui succède quelquefois aux maladies aiguës, et même aux peines de l'esprit ; 6°. lorsqu'il est la suite des squirrhes anciens très-étendus, qui après

le Dr. Monro, qui jouissoit d'une très-grande réputation comme anatomiste et comme chirurgien, a dû être consulté de préférence à tout autre, par un grand nombre de personnes attaquées de cancers et d'autres maux anciens. Les habitans de la campagne font, en général, enlever par leurs chirurgiens les cancers légers; mais lorsque leur maladie, en se prolongeant ou par quelque autre cause, devient plus fâcheuse, ils se rendent toujours dans une ville, particulièrement dans la capitale, lorsqu'ils sont à même de le faire; et alors ils s'adressent naturellement à celui qui a le plus de célébrité dans sa profession. Il est, d'après cela, aisé d'expliquer pourquoi la plupart des opérations que le docteur Monro a vu faire pour de semblables cancers, ont été malheureuses: car, par la raison que je viens de donner, la plus grande partie de ces cancers devoit être du plus mauvais genre. On ne doit donc pas être surpris du mauvais succès de l'opération, ou de l'opinion que le docteur Monro a adoptée en conséquence.

Les cancers que le docteur Monro a observés dans les hôpitaux, ne devoient pas être d'une nature moins fâcheuse que ceux qu'il a le plus fréquemment rencontrés dans sa pratique particulière; car ce sont communément les cancers du plus mauvais genre qu'on voit dans les

---

être restés long-temps indolens se sont enflammés tout-à-coup sans aucune cause évidente. Les succès de James Hill, dont l'auteur donne les détails dans cette section, étoient certainement dûs à la précaution qu'il a prise de ne pas opérer les cancers de la nature de ceux dont je viens de parler.

hôpitaux,

hôpitaux, parce qu'on consulte d'ordinaire, avant de s'y rendre, les Chirurgiens particuliers qui se chargent en général de conduire le malade, lorsqu'ils ont quelque espoir de guérison, ou lorsqu'ils prévoient que l'opération pourra leur faire une réputation : quand il est évident au contraire que la maladie est de mauvaise nature, et que l'opération pourroit en conséquence être très-dangereuse, l'on envoie toujours le malade à un hôpital; de manière qu'on ne peut rien décider d'après le résultat de semblables expériences, surtout à l'égard des affections cancéreuses, à moins de faire en même temps entrer en considération ces différentes circonstances, et d'apporter les restrictions qu'elles demandent.

L'on ne peut, à ce que je crois, rendre autrement raison du défaut étonnant de succès qu'a éprouvé le Dr. Monro dans le cours de sa pratique, à l'égard de l'opération du cancer; cette explication me paroît fort satisfaisante : tout ce qu'on peut, en conséquence, conclure de cette partie du mémoire de ce docteur, c'est qu'il y a peu d'espoir de succès lorsqu'on a recours à l'opération dans les périodes les plus avancés du cancer; ce qui doit nous déterminer à la conseiller dès les premiers temps de la maladie, lorsqu'il y a de fortes raisons d'espérer qu'elle pourroit réussir.

Quelques personnes regarderont peut-être ces espérances comme exagérées : elles le seroient sans doute, si l'on ne pouvoit attendre de l'opération d'autre succès que celui qu'on en obtient en général; mais si jusqu'ici elle a été communément malheureuse, ce n'est pas

à la nature de la maladie ou à l'insuffisance du remède qu'on doit l'attribuer, mais uniquement à ce que, dans le plus grand nombre de cas, l'on a été trop long-temps à se décider, de manière que la constitution s'est trouvée tellement infectée lorsqu'on a pratiqué l'opération, qu'on devroit plutôt être étonné qu'elle ait réussi aussi fréquemment qu'on l'a observé dans le cours même de la pratique ordinaire.

Cette question étant des plus importantes pour la pratique, je crois, pour confirmer l'opinion que j'ai avancée à cet égard, devoir donner ici un court extrait d'un ouvrage publié nouvellement sur les cancers, par feu James Hill, chirurgien célèbre de Dumfries, qui, dans le cours d'une pratique étendue, a eu plus d'expérience sur les cancers, que n'en peut avoir communément un seul homme.

M. Hill, dans l'année qu'il publia son ouvrage, en 1772, avoit extirpé sur différentes parties du corps quatre-vingt-huit cancers bien caractérisés, tous ulcérés, à l'exception de quatre; et il n'y eut que deux malades qui ne guérirent pas.

Sur les quarante-cinq premiers malades opérés, un seul ne fut pas guéri; chez trois autres, le cancer reparut de nouveau dans différentes parties du corps; et un cinquième étoit menacé de tumeurs dans des endroits éloignés de la maladie primitive: néanmoins ces tumeurs ne parurent que trois ans après l'opération, et elles n'avoient pas encore fait de progrès lorsqu'une fièvre enleva la malade. Les quarante autres malades continuèrent à se bien porter tant qu'ils vécurent, ou sont encore

aujourd'hui bien portans, dit M. Hill. L'un a survécu à l'opération plus de trente ans, et quinze étoient encore vivans, quoique le dernier eût été opéré en mars 1761.

Parmi les trente-trois autres, il y en eut un qui ne vécut que quatre mois; et cinq chez lesquels le cancer reparut après avoir été guéri. On peut expliquer de la manière suivante pourquoi, sur quarante-cinq opérations, il n'y en eut que quatre ou cinq qui ne réussirent pas, tandis qu'il y en eut six sur trente-trois.

« Le succès extraordinaire que j'eus, continue « notre Auteur, m'attira de toutes parts des ma- « lades attaqués de cancer; plusieurs avoient « tellement différé qu'il restoit peu d'espoir « de les guérir par l'extirpation ou par tout « autre moyen, et ils me forcèrent de les opérer, « contre mon inclination, malgré le jugement « que j'avois porté ».

Lorsqu'il fit, en avril 1764, la recherche de ceux qu'il avoit traités, dans la vue de publier son ouvrage, il eut le résultat suivant : Le total de ceux qui avoient été guéris à différens âges depuis quatre-vingts ans et au-dessous, montoit à soixante-trois, sur lesquels il y en avoit alors trente-neuf de vivans; dont vingt-huit avoient été opérés plus de deux ans avant, et onze dans le cours des deux dernières années.

Enfin, au bout de trente ans de pratique, il restoit en tout trente-neuf malades vivans et bien portans, sur soixante-trois qui avoient été opérés; ce qui donne lieu à M. Hill d'observer que les différens malades qui furent opérés vécurent aussi long-temps, suivant les bills mor-

tuaires, qu'ils l'auroient fait s'ils n'avoient point eu de cancer, ou subi d'opération.

Les vingt-cinq autres malades qui complètent les quatre-vingt-huit, furent opérés depuis l'année 1764. Vingt-deux d'entr'eux étoient guéris depuis deux ans au moins; et il est bon de remarquer que quelques-uns avoient soixante-dix ans, et l'un même quatre-vingt-dix.

En 1770, sur quatre-vingt-huit cancers opérés au moins deux ans avant, il y en eut deux qui ne furent pas guéris; neuf qui reparurent de nouveau; un qui menaçoit de récidive; ce qui fait en tout douze, c'est-à-dire, moins du septième du total. Dans cette même année, il restoit encore environ quarante malades vivans et bien portans, dont les cancers avoient été opérés plus de deux ans avant.

J'ai cru devoir donner ces détails sur les succès de M. Hill dans les cas de cancer, parcequ'on n'a pas encore sur cet objet d'observations plus récentes ni peut-être plus nombreuses : je m'y suis engagé avec d'autant plus de plaisir, que j'ai été présent à plusieurs de ses opérations, et que je sais d'ailleurs que le récit en est très-vrai et très-exact; car M. Hill avoit grand soin de tenir un registre de toutes les maladies importantes qu'il avoit à traiter.

D'après ces faits et quantité d'autres bien constatés que je pourrois rapporter, s'il étoit nécessaire, pour prouver les avantages de l'opération du cancer, on est fondé à conclure que cette maladie est le plus communément locale, et que l'affection cancéreuse générale n'existe que rarement ou peut-être jamais, à moins que

le virus cancéreux n'ait été absorbé, en conséquence de quelque affection locale.

Je ne prétends pas connoître la nature particulière du virus cancéreux, peut-être même ne la découvrira-t-on jamais; mais l'on peut supposer avec quelque fondement que des accidens externes seuls suffisent pour produire, sur certaines parties, des changemens capables de déterminer la génération d'une matière même aussi âcre que l'est celle des cancers.

Ainsi, nous voyons tous les jours des ulcères viciés engendrer des matières très-âcres, qui ne pouvoient exister avant dans le sang. Or, si cela est ainsi, pourquoi une affection particulière à une partie ne contribueroit-elle pas à former la matière cancéreuse ? Ces deux effets paroissent au premier abord aussi probables l'un que l'autre; et je pense que c'est ce qui arrive réellement.

La situation ordinaire des cancers peut aussi servir à expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi la matière qu'ils rendent est plus âcre et plus virulente que celle de tout autre espèce d'ulcère; comme ils ont en général leur siège dans les glandes qui sont connues pour ne jamais produire, même dans les affections les plus simples, une bonne suppuration, il n'est pas hors de probabilité qu'une irritatiou particulière de ces glandes y peut occasionner une disposition capable d'engendrer la matière cancéreuse. Cette matière peut séjourner dans la partie, être absorbée, et le système en être à la longue en quelque sorte saturé, de manière qu'il en résulte ainsi une affection générale, ou ce qu'on peut appeller *diathèse can-*

cereuse, de ce qui n'étoit d'abord qu'un ulcère local.

J'ai ainsi tâché de prouver que le cancer pouvoit être produit par un accident purement externe, sans supposer l'existence d'aucune affection interne. Ceux qui pensent que la dernière précède toujours le cancer, conviennent, il est vrai, « qu'une violence externe détermine quel« quefois en apparence le cancer; mais ils pré« tendent que cette maladie ne seroit jamais en« gendrée de cette manière, si le système n'y « étoit déjà disposé ; et que quand même les « cancers produits par cette cause, succéderoient « dans quelques cas à des accidens externes, la « plupart se manifestent néanmoins sans être « précédés d'aucune violence externe ».

Tout le monde convient de ce fait ; mais on peut l'expliquer bien différemment qu'on ne le fait communément; et même d'une manière plus propre à nous confirmer dans l'opinion que les cancers sont en général une affection locale.

Les glandes paroissent être évidemment, comme je l'ai déjà observé, le siège de la plupart des cancers ; d'où il est probable que ces organes sont primitivement affectés dans toutes les maladies de ce genre ; et que les parties molles voisines ne souffrent qu'en conséquence de leur proximité de ces glandes : il est même possible, que dans un petit nombre de cas, quand une glande cancéreuse a subsisté long-temps dans une partie, la matière morbifique soit absorbée, qu'elle infecte tout le système, et qu'il survienne en conséquence des ulcères cancéreux dans des parties dépourvues de glandes.

Cela étant, il est très-aisé de concevoir com-

ment les glandes seules peuvent fréquemment être affectées sans le concours d'aucune cause externe évidente : car la circulation se faisant dans les glandes par le moyen d'un ordre de vaisseaux beaucoup plus petits que ceux qui se distribuent aux autres parties, les obstructions doivent s'y former beaucoup plus facilement et beaucoup plus promptement; et il est probable, dès qu'une glande est une fois obstruée, que le stimulus et l'irritation qui s'ensuivent, doivent produire à-peu-près le même effet, et être accompagnés des mêmes conséquences qui résultent communément d'un coup ou d'une contusion.

L'on peut encore, sans avoir recours à aucune disposition cancéreuse particulière préexistante dans le système, rendre raison de cette manière de tous les cancers qui succèdent à l'inflammation des mamelles chez les femmes, ainsi que de ceux auxquels elles sont si sujettes vers le temps de la cessation de leurs règles. On explique aussi de même pourquoi les cancers surviennent quelquefois à la suite des fièvres et d'autres maladies dont ils paroissent, en certains cas, être en quelque sorte la terminaison.

Il se porte toujours, dans toute affection produite par l'une de ces causes, une quantité extraordinaire de sang, ou de quelqu'autre fluide, vers la partie malade : quand cela arrive dans le tissu cellulaire, il en résulte un abcès : cette même cause produit des inflammations violentes dans la plèvre, dans les membranes de l'œil, ou dans toute partie dont le tissu est peu favorable à l'extravasation des fluides ; et lorsque les fluides se portent ainsi avec impé-

tuosité vers une partie moins propre à la formation du pus que le tissu cellulaire, et, en raison de sa mollesse, moins susceptible d'inflammation que les membranes, telle que la substance d'une glande, il s'engendre très-naturellement, par l'obstruction seule et la dilatation des vaisseaux de la glande, une tumeur dure indolente. Ce genre de tumeur une fois formé, reste en général, quelque temps dans son état primitif d'indolence, jusqu'à ce que son volume en prenant de l'accroissement, ou peut-être quelque violence externe, y détermine une irritation capable d'exciter une forte inflammation; et cette dernière ne pouvant, en raison de la nature de la partie affectée, se terminer par la suppuration, se change enfin, en général, en ce qu'on appelle cancer (1); de même que dans d'autres parties molles, elle seroit suivie de gangrène, si elle ne pouvoit se résoudre ou suppurer.

Il me paroît en conséquence, d'après un examen sérieux, qu'on a objecté trop légèrement que les cancers survenoient le plus communément sans être précédés d'aucun accident externe : et je crois qu'on peut conclure de tout ce que j'ai dit, que les cancers sont très-rare-

(1) Tous les médecins savent que les inflammations des seins et des autres parties glanduleuses se terminent le plus souvent par une suppuration louable, suivie d'une bonne cicatrice; d'où l'on doit conclure que le cancer, qui succède à l'inflammation des glandes, ne dépend pas uniquement de la nature de la partie affectée, mais d'une affection locale particulière, le plus souvent déterminée par l'état de la constitution générale : ainsi les peines d'esprit ont souvent déterminé des cancers.

ment engendrés par une affection générale du système ; et qu'au contraire, ils sont presque toujours, dans leur origine, une affection locale

Il est très-probable que cette conclusion paroîtroit fondée par le fait, si la nature de la maladie nous étoit mieux connue : les raisons de l'adopter me paroissent plus fortes qu'aucune de celles qu'on donne en faveur de l'opinion contraire ; mais, quelle que soit sa valeur, elle ne pourroit jamais être aussi funeste au genre humain, quand même elle seroit généralement reçue, que celle que nous combattons ; car cette dernière, en détournant les malades affectés de cancers d'avoir recours à l'opération, leur feroit négliger, tant qu'elle domineroit, l'unique remède sur lequel on puisse compter, suivant ce que l'expérience m'a appris, pour obtenir la guérison.

Quant à ce qu'observe le Dr. Monro dans l'ouvrage que j'ai cité, que les cancers sont toujours beaucoup plus terribles et font des progrès plus rapides lorsqu'ils reviennent après l'opération, que quand ils n'ont pas été opérés : cela peut-être vrai dans quelques cas, quoique je n'en ai vu aucun exemple : mais quand bien même cet accident seroit fréquent, il ne suffiroit pas pour faire rejeter l'opération ; ce seroit uniquement une raison de plus d'y avoir recours dès le commencement de la maladie, afin de se mettre autant qu'il seroit possible à l'abri de la rechûte.

§. 3. *De la Curation du Cancer.*

Il est évident, par tout ce qui a été dit jusqu'ici, qu'on ne doit nullement compter, dans

le traitement du cancer, sur les remèdes internes, et que les applications externes même ne peuvent que pallier des symptômes particuliers.

L'on a proposé dans différens temps au public, divers remèdes pour le cancer; aucun n'a été plus vanté que la ciguë; néanmoins les essais qu'on en a faits n'ont nullement répondu, dans notre climat, aux espérances qu'on en avoit d'abord données.

Le peu d'efficacité de la ciguë est même aujourd'hui si généralement reconnu, qu'il me paroît presque inutile d'en parler ici : j'observerai seulement que, quoique je l'aie vu administrer, dans un grand nombre de cas, avec toute l'attention possible, je ne connois aucun exemple de guérison de véritable cancer, opérée par ce remède, ni par tout autre.

J'ai néanmoins vu fréquemment la ciguë produire de bons effets dans de simples engorgemens glanduleux; je sais même que, dans des cancers avancés, qu'on ne croyoit pas devoir extirper, la ciguë a dans différens cas procuré du soulagement, et rendu l'écoulement moins âcre qu'il n'étoit : mais c'est le seul avantage qu'on puisse lui accorder; et l'opération étant l'unique remède sur lequel on puisse compter, il faut toujours la conseiller presque à l'instant que la maladie est reconnue.

Je donnerai quelques remarques sur la manière d'enlever le cancer, lorsque je parlerai de celui des mamelles et des testicules : néanmoins je ne crois pas hors de propos d'offrir ici quelques observations générales à ce sujet.

1. On doit toujours enlever les cancers, même

les plus légers, avec le bistouri plutôt qu'avec le caustique ; le dernier, quoique fortement recommandé sous diverses formes par plusieurs praticiens, doit être abandonné pour des raisons aisées à saisir.

L'irritation, la douleur et l'inflammation, inséparables de l'usage des caustiques, sont de très-fortes raisons pour le bannir dans tous les cas de cancer. Le remède de Plunket, qui est évidemment une espèce de caustique dans lequel l'arsenic paroît dominer, a été extrêmement vanté, de même que tous les autres secrets ; mais il n'est pas probable, que, si l'on connoissoit les cas dans lesquels on l'a employé, on pût démontrer qu'il ait jamais produit aucun avantage qu'on n'eût pu obtenir plus promptement et avec plus de certitude, à l'aide du bistouri.

2. Dans quelque partie du corps que soit situé le cancer, il n'en faut pas laisser la moindre portion, sans quoi l'on ne retireroit aucun avantage de l'opération. Il faut même enlever toutes les glandes endurcies qui se trouvent dans le voisinage de l'ulcère cancéreux, avec autant de soin que le cancer même ; car si l'on en laisssoit une seule, le retour de la maladie seroit inévitable.

Quoiqu'il soit toujours essentiel d'extirper tout ce qui est malade, on ne doit jamais détruire sans nécessité aucun des tégumens externes, ni en emporter plus que ce qui est absolument nécessaire ; car moins la cicatrice qui reste après la guérison est grande, plus l'irritation qui s'ensuit est légère ; cette circonstance peut même contribuer à diminuer le danger de la rechûte.

On a au moins remarqué depuis long-temps, dans notre hôpital, que l'extirpation du cancer des lèvres étoit beaucoup plus heureuse qu'elle n'a coutume de l'être ailleurs; ce qu'on ne peut attribuer qu'à ce qu'on a généralement pratiqué l'opération de la manière communément usitée pour le bec-de-lièvre ; c'est pourquoi il reste toujours une très-petite cicatrice.

Je crois devoir encore observer que la même méthode est applicable aux ulcères fort étendus des lèvres ; car elles sont composées de parties qui prêtent si facilement, qu'il est même difficile de concevoir jusqu'à quel point elles peuvent s'alonger, sans l'avoir vu. Dans quelques cas où plus de la moitié de la lèvre inférieure avoit été emportée, je suis parvenu à faire prêter les parties qui restoient, au point d'obtenir la guérison de même que pour le bec-de-lièvre, et il en est résulté très-peu de difformité. On peut de même, dans les cancers de la mamelle, lorsque les tégumens externes ne sont pas entièrement affectés, en conserver en général autant qu'il en faut pour recouvrir une grande partie de la plaie. L'on obtient ainsi la guérison plus sûrement et plus promptement (1).

---

(1) Plusieurs chirurgiens prétendent qu'on ne gagne rien à ménager ainsi les tégumens, et qu'il en résulte souvent des accidens fâcheux, surtout à la suite de l'amputation d'un membre. La plaie (suivant ce qu'observe Lombart, *Instruction sommaire sur l'Art des Pansemens*, p. 108), quoique couverte par un lambeau de peau étroitement appliqué, et soutenu par un bandage médiocrement serré, n'en suppure pas moins, le pus retenu par la base de ce lambeau, le repousse et le flétrit. « Quoique dès l'apparition de cet acci-

Il faut toujours, autant qu'on le peut, retenir en place la peau et les tégumens qu'on a ainsi conservés, par le moyen du bandage unissant, ou par quelques morceaux d'emplâtre aglutinative; les sutures entrecoupées ou enchevillées valent néanmoins mieux en général pour contenir les portions flottantes des parties divisées: il y a peu de différence dans les douleurs, et l'on est toujours plus certain de contenir la peau en employant ces sutures que par tout autre moyen.

« dent, on se fut empressé d'inciser longuement « la partie centrale et déclive du lambeau, et qu'on « l'eut même amputée chez quelques-uns, peu de ces « amputés ont survécu à ce mode d'opération...... La « surface de la plaie et les tégumens qui en font partie « se tuméfient, s'enflamment, et suppurent dans la to- « talité; mais la peau plus susceptible encore de ré- « traction se resserre sur elle-même, se plisse et s'en- « durcit. L'action des vaisseaux étant soumise à la vo- « lonté de la nature, et cette action étant la même « partout, la suppuration ne peut être partielle. De « larges bandelettes agglutinatives, placées cruciale- « ment sur le moignon, immédiatement après l'opé- « ration, dans les vues de ramener et de main- « tenir la peau sur la plaie, peuvent donc nuire plus « qu'elles ne servent. Toutes les plaies de cette nature « étant nécessairement vouées à la suppuration, il est « incontestable qu'elle doit être précédée d'une tumé- « faction inflammatoire, qui doit embrasser toute sa « circonférence: or ces bandelettes, qui contrari- « roient inévitablement la nature dans le développe- « ment de cette indispensable tuméfaction, qui fe- « roient effort pour s'y opposer, pourroient-elles être « appliquées impunément? N'est-il pas à croire que les « intervalles qu'elles laissent entre elles, pressés de « droite et de gauche, se tuméfieront et s'abcedront « même, si pis n'est. Trois fois j'ai été témoin de ces « tristes événemens chez trois amputés que j'ai reçus « ainsi appareillés ».

Lorsqu'on emporte le cancer des mamelles suivant là méthode ordinaire, il reste toujours une plaie fort étendue ; elle paroît même souvent, en raison de la rétraction de la peau divisée, avoir une étendue double de la tumeur qu'on vient d'enlever ; il en résulte une suppuration abondante, préjudiciable aux constitutions foibles ; la guérison est toujours longue ; et la cicatrice qui reste étant fort étendue, rend par la suite les parties plus sujettes à être blessées. On doit donc n'enlever de la peau que ce qui est réellement malade : en faisant une simple incision dans la peau et le tissu cellulaire, suivant le cours de la tumeur, on peut en séparer toutes les portions saines des tégumens qui la recouvrent. La tumeur enlevée, on remet les tégumens en place, et on les maintient dans leur situation, comme nous l'avons indiqué plus haut, soit par les sutures, soit par le bandage unissant, ou par des emplâtres agglutinatives. J'ai ainsi obtenu plusieurs fois, en trois semaines ou un mois, la guérison complète de plaies qui restoient après l'opération du cancer des mamelles, qu'on n'auroit pu guérir en moins de huit ou dix semaines, si l'on eût pratiqué l'opération suivant la méthode ordinaire.

3. Si, après avoir enlevé toutes les parties cancéreuses, l'ulcère ne peut être entièrement recouvert avec les portions de la peau qu'on a conservées, et si les petits vaisseaux rendent beaucoup de sang, on panse la plaie, suivant la méthode ordinaire, avec de la charpie sèche ; mais, dans le cas contraire, on ne peut rien appliquer de mieux que des plumaceaux enduits de quelqu'un des onguens doux que j'ai déjà

indiqués ; et lorsque la suppuration étant bien établie, il est aisé de lever l'appareil, la plaie se trouve réduite à l'état d'ulcère simple produit par toute autre cause ; on doit alors la traiter en conséquence, et accélérer la guérison autant qu'il est possible.

4. Peu de temps avant que la plaie se guérisse, on ouvrira un cautère, de manière que la suppuration y soit bien établie avant que la cicatrice soit formée. Cela est sur-tout nécessaire lorsque la maladie a subsisté long-temps, ou lorsqu'elle est due à un état de pléthore causé par la suppression des règles ou par quelqu'autre cause. Je m'imagine que les cautères peuvent être aussi, de cette manière, fréquemment utiles pour prévenir le retour des cancers après l'opération.

L'on a quelquefois conseillé, comme le moyen le plus propre d'établir un égout semblable, de tenir ouverte la plaie qui reste après l'extirpation de la tumeur cancéreuse ; mais je crains fort que l'irritation causée par un cautère, établi directement sur la partie même où étoit situé le cancer, ne puisse être nuisible : et comme il est probable qu'on retire absolument les mêmes avantages des cautères, dans quelque endroit qu'ils soient situés, il me paroît toujours préférable de guérir promptement la plaie même, et d'établir le cautère dans quelqu'autre partie. Il étoit autrefois assez ordinaire, dans l'hôpital royal d'Edimbourg, de placer après l'opération du cancer des mamelles, un séton sur le côté, près du siège primitif de la maladie : comme il a paru résulter de grands avantages de cette pratique, on doit la préférer avec d'autant plus de de raison que le côté ne convient peut-être pas

moins que tout autre endroit pour établir un égout de ce genre.

Telles sont, en général, les différentes circonstances auxquelles on doit faire attention lorsqu'on fait l'extirpation du cancer. Il paroît d'après ce que nous avons dit, qu'on ne peut obtenir la guérison sans enlever les parties affectées, très-peu de circonstances peuvent en détourner : telles sont en général les suivantes :

1. Lorsqu'il s'est manifesté des ulcères cancéreux et des glandes squirrheuses dans différentes parties du corps, on ne doit pas conseiller l'opération ; car il est probable qu'on ne retireroit dans ces circonstances aucun avantage d'enlever une de ces glandes.

2. On ne doit non plus jamais recourir à l'opération, lorsque la tumeur cancéreuse adhère si fortement aux parties qui sont au-dessous, qu'il est impossible de l'extirper en entier, et qu'il seroit d'ailleurs dangereux d'enlever en même temps les parties auxquelles elle est unie. Ainsi on courroit les plus grands dangers, si l'on vouloit emporter des cancers adhérens à la trachée-artére, ou aux tuniques des grosses artères.

On m'a cité un exemple de la témérité d'un Chirurgien qui tenta l'opération dans de semblables circonstances. Il voulut enlever une tumeur squirrheuse considérable, située sur l'artère fémorale, à laquelle elle étoit immédiatement contiguë ; cette tumeur se trouvoit si haut sur la cuisse, qu'il n'étoit pas possible d'y appliquer le tourniquet ; l'artère fut malheureusement ouverte, et le malade mourut sur-le-champ.

Néanmoins

Néanmoins l'adhérence des tumeurs cancéreuses aux muscles et aux tendons voisins, ne doit pas toujours faire rejeter l'opération ; car on peut en enlever des portions considérables sans beaucoup d'inconvénient. Ainsi l'on est souvent obligé d'emporter de grandes portions du muscle pectoral avec les tumeurs cancéreuses des mamelles, et il n'en résulte en général aucunes suites graves.

On trouve dans le premier volume des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris*, une dissertation sur les cancers, du célèbre M. le Cat de Rouen, dans laquelle l'auteur déclare hautement que l'amputation est l'unique moyen sur lequel on puisse compter pour obtenir la guérison, et il la conseille dans les cas les plus désespérés. Il va même, relativement à l'objet dont il s'agit ici, beaucoup plus loin que je n'oserois le faire d'après mon expérience ; mais, indépendamment de l'autorité d'un auteur aussi respectable, et des exemples qu'il donne du succès de sa pratique, je pense qu'on doit sans hésiter suivre son avis, plutôt que d'abandonner les malades attaqués de cancer, à une mort certaine et très-douloureuse, sans tenter l'unique moyen de guérison que l'art nous offre. Car quelque adhérente que soit une tumeur cancéreuse, il n'est pas douteux qu'on doit conseiller l'opération, si les parties auxquelles adhère la tumeur, peuvent s'emporter sans beaucoup de danger, et si le cas est d'ailleurs favorable (*).

(*) M. Le Cat s'exprime ainsi à ce sujet dans la dissertation citée ci-dessus: « L'adhérence d'un cancer *aux*

Telle étoit mon opinion, il y a quelques années, lorsque je publiai la première édition de cet ouvrage : depuis ce temps, j'ai vu quantité de cancers très-fâcheux, particulièrement à la mamelle ; quoique quelques-uns fussent adhérens au périoste des côtes ; que d'autres s'étendissent jusqu'à la clavicule du côté opposé, et se prolongeassent fréquemment par une chaîne de glandes endurcies, jusqu'au fond même de l'aisselle, il s'en est rencontré très-peu où l'on ne soit parvenu à extirper les parties malades, en les disséquant avec précaution ; et toutes les fois que cela a été praticable, on en a évidemment retiré le plus grand avantage. Je conviens que plusieurs ont eu des rechûtes ; mais quantité n'en ont pas encore éprouvé jusqu'ici ; et dans les cas même où la maladie est revenue, l'opération a procuré beaucoup de soulagement : elle a diminué pour quelque temps les douleurs et rendu la situation du malade plus supportable ; et jamais les symptômes qui suivirent la rechûte, ne furent plus violens que ceux que le malade avoit éprouvés la première fois.

3. On ne doit jamais conseiller cette opération lorsque la situation des parties ne permet pas de les extirper entièrement, comme dans les cas de cancer à l'utérus, au foie, au rectum et à quelques autres parties.

Lorsque l'une de ces causes ou toutes s'opposent à l'opération du cancer, il faut tenter

---

« *muscles pectoraux, aux côtes mêmes*, ne sera pas une « excuse valable, si *ces muscles*, si *ces attaches* de « la tumeur aux côtes peuvent être emportés, de façon « qu'il ne reste rien que de sain au-delà ».

d'en pallier les symptômes de manière à rendre la maladie supportable, autant qu'il est possible.

On évitera soigneusement tout ce qui pourroit exciter de la chaleur ou de l'inflammation. J'ai remarqué que le genre de vie le plus convenable, étoit celui qui consistoit presque uniquement dans l'usage du lait et des végétaux : La nourriture animale, les spiritueux, le vin et toutes les liqueurs fermentées, à l'exception de la petite bierre, sont nuisibles ; la fatigue du corps et tout ce qui peut produire des chagrins ou rendre l'esprit inquiet, m'a généralement paru accélérer les progrès du cancer.

L'odeur désagréable, inséparable des ulcères cancéreux, ainsi que la matière ténue et âcre qu'ils rendent communément, sont des circonstances qui méritent une attention particulière pendant le traitement de cette maladie. La ciguë, donnée intérieurement ou appliquée à l'extérieur, est souvent utile dans cette vue. On se sert communément, pour l'usage interne, de deux préparations de ce médicament ; de la poudre et de l'extrait : mais la première, paroissant posséder toutes les vertus de l'extrait, et n'étant point sujette à s'altérer par la préparation, mérite en général, par cette raison, la préférence. On ne peut déterminer la dose de ce remède, ni combien de fois on doit le réitérer, qu'après l'avoir essayé ; il faut pour régler ces circonstances faire dans tous les temps attention aux forces du malade et à l'état où se trouve son estomac.

Une certaine quantité de suc de ciguë ré-

cente, quand on peut s'en procurer, mêlé dans les cataplasmes émolliens ordinaires, forme une application très-convenable et très-efficace dans les ulcères cancéreux : l'hiver, où il n'est pas possible d'obtenir le suc de cette plante, la poudre sèche, mêlée aux cataplasmes, remplit à-peu-près le même objet. On emploie fréquemment la bouillie de carotte pour diminuer la fétidité de l'écoulement : elle est souvent utile dans cette vue; mais j'ai communément remarqué que la ciguë étoit encore plus efficace.

Dès qu'on a obtenu un écoulement de bonne qualité, le cérat ordinaire est le remède le plus simple et le plus doux qu'on puisse appliquer : l'on s'en servira pour les pansemens, qu'on renouvellera plus ou moins fréquemment, suivant l'abondance de l'écoulement : mais l'on prendra à chaque fois les précautions convenables pour éviter, autant qu'il sera possible, l'accès de l'air; car il est toujours nuisible dans les ulcères, particulièrerement dans ceux qui sont cancéreux, tant par l'irritation qu'il excite, que parce qu'il altère la nature de l'écoulement.

On modère fréquemment, par l'usage non interrompu de la ciguë, la violence des douleurs lancinantes, toujours si insupportables dans le cancer; mais lorsqu'on n'en obtient pas cet avantage, il faut donner les narcotiques à des doses convenables pour remplir cette indication. Les fomentations émollientes chaudes calment aussi quelquefois ces douleurs; et d'autres fois il suffit de laver de temps en temps les parties avec une foible dissolution d'extrait de saturne.

Mais je ne dois pas oublier un symptôme extrêmement fâcheux, particulier aux derniers degrés du cancer; savoir, l'hémorrhagie qui survient, tantôt lorsque les artères sont corrodées par l'acrimonie de la matière, et d'autres fois parce que les veines qui rampent sur la surface de la tumeur, se gonflent et se crèvent de temps en temps. Lorsque le sang est fourni par les artères détruites par les progrès de la maladie, rien n'est peut-être préférable aux plumaceaux de charpie molette, trempés dans une teinture de myrrhe ou d'éther, qu'on applique sur la partie en faisant une compression légère; mais lorsque le sang vient des veines gorgées qui se sont crevées, on peut prévenir l'hémorrhagie en ouvrant de temps en temps l'une de ces veines avec la lancette, de manière à tirer tout d'un coup une once ou deux de sang. On modère ainsi la sensation brûlante douloureuse, qui souvent tourmente excessivement les malades attaqués de cancers, et on prévient en même temps ces pertes subites de sang auxquelles ils sont sujets, et qui leur causent beaucoup plus d'inquiétude quand elles viennent ainsi dans le moment qu'ils s'y attendent le moins, que quand ils y sont préparés. Cette opération ne paroît pas d'ailleurs dangereuse; elle a d'abord été proposée et adoptée par une malade que je vis avec le Dr. Gilchrist et M. Harley de Dumfries: cette malade étant fréquemment effrayée du sang qui sortoit avec impétuosité pendant la nuit, quelquefois même lorsqu'elle étoit en compagnie, pria enfin instamment qu'on lui ouvrît les veines gonflées; ce qui réussit complètement. J'ai depuis recommandé la même

opération à d'autres, avec le même avantage ; elle n'est presque pas douloureuse ; elle soulage beaucoup : il n'y a aucun risque de la pratiquer ; car l'ouverture qu'on fait ainsi avec la lancette, pour donner un écoulement au sang, est en général médiocre.

En faisant une attention convenable aux circonstances que j'ai indiquées, en entretenant surtout un écoulement de bonne qualité, et en prescrivant à propos les narcotiques, on peut quelquefois pallier des cancers du plus mauvais genre, au point de les rendre, en quelque sorte, supportables : néanmoins le soulagement qu'on procure ainsi aux malades, ne les empêche pas de regretter tous les jours de ne s'être pas déterminés à supporter l'opération dans le temps convenable.

L'on a proposé en différens temps, pour la guérison des cancers, plusieurs remèdes dont je n'ai que peu ou point parlé dans le cours de ce traité. La ciguë, la belladone, et différentes préparations d'arsénic sont les moyens qu'on a le plus fréquemment employés. Quoique la ciguë ait paru dans quelques cas, comme je l'ai observé plus haut, corriger l'écoulement des ulcères cancéreux, ce remède, ni aucun autre, n'a jamais, autant que j'ai pu m'en assurer, opéré aucune guérison parfaite. — On a avancé que l'arsénic, appliqué non seulement à l'extérieur, mais même donné intérieurement, avoit été utile dans les cancers : je l'ai en conséquence employé plusieurs fois ; le résultat de mes essais n'a nullement répondu à ce qu'on a raconté de ce remède : au contraire, les plus petites doses, long-temps continuées, ont excité de fortes nau-

sées, des coliques, et d'autres symptômes de poison (1).

On trouve dans un Mémoire de feu M. Justamond de Londres, un escharotique fort recommandé pour enlever le cancer : cet escharotique a été long-temps employé à Vienne et dans d'autres lieux de l'Allemagne; comme M. Justamond, qui paroît avoir eu une grande expérience dans ce genre de maladie, donne de grands éloges à ce remède, je crois devoir en faire mention ici. Je l'ai néanmoins souvent employé, sans en avoir obtenu jusqu'ici un avantage réel; mais, persuadé qu'on ne doit pas rejeter précipitamment un remède recommandé par un auteur renommé, je suis décidé à en faire de nouveaux essais. Ce topique est composé d'acier et de sel ammoniac infusés dans l'esprit de vin, avec une certaine quantité d'huile de tartre et d'acide vitriolique. Au moyen de cette liqueur, M. Justamond entretient dans un état constant d'humidité les bords des ulcères cancéreux, ainsi que les tumeurs dures ou les excroissances qui y surviennent souvent. Il recommande en même temps l'usage interne de l'acier et du sel ammoniac, sous la forme des fleurs martiales.

J'ai plusieurs fois employé avec avantage les fleurs martiales dans d'autres ulcères qui ren-

(1) J'ai tenté la dissolution d'arsénic à l'intérieur, dans des maux de tête rebelles : les doses les plus foibles ont excité les symptômes dont l'auteur fait ici mention, sans modérer la maladie qui m'avoit déterminé à le prescrire : l'arsénic appliqué même à l'extérieur, produit constamment des effets terribles : on devroit en conséquence absolument le bannir de la médecine.

doient une matière aqueuse fétide, et où les toniques paroissoient indiqués; mais, comme je l'ai déjà observé, ce remède, ni aucun autre, n'ont jamais produit, dans le cours de ma pratique, aucun avantage essentiel dans le cancer.

Les fleurs martiales peuvent se donner sous forme de pilules, ou en poudre : il est rare qu'elles produisent des nausées, on peut en conséquence les prescrire à beaucoup plus fortes doses qu'on ne le fait communément. — Les premières ne doivent jamais excéder douze ou quinze grains; mais on peut les augmenter peu à peu jusqu'à un demi-gros et même plus, qu'on réitère trois, quatre ou cinq fois le jour. Dans tous les cas où les ferrugineux conviennent, les fleurs martiales sont peut-être préférables à toute autre préparation, parce qu'elles sont un moyen de donner ce remède extrêmement divisé (*).

(*) Ceux qui n'ont pas eu occasion de lire le traité de M. Justamond sur cet objet, seront peut-être charmés d'avoir la recette de la liqueur dont il recommande avec tant de chaleur l'application externe dans les affections cancéreuses. Voici cette recette :

℞. *Ramentorum ferri lotorum et supra ignem in vase aperto siccatorum et minutissime contusorum, salis armoniaci in pulverem redacti, āā unc. iv. Mixta dentur in retortam terream optime in fundo et circumferentiâ lege artis munitam, imponatur hæc capellæ, admoveatur vas vitreum recipiens, quod bene lutetur: detur ignis in gradu digestionis; et dum retorta calefieri incipit, augeatur successivè ad sublimationis, finitâque sublimatione ad calcinationis, gradum. Hoc facto successivæ refrigerationi committatur retorta, et ex refrigeratâ fractâque accipiatur calcinatum in fundo hærens, caput mortuum teratur, et subigatur minutissime in mortario lapideo; dein subactum im-*

SECTION IX.

Observations sur l'Ulcère cutané.

§. 1. *Remarques générales sur les Maladies de la Peau.*

Peu de maladies sont moins connues que celles de la peau; cela peut s'appliquer à celles qui sont accompagnées de fièvre, ainsi qu'à celles qui ne le sont pas, mais surtout aux dernières,

---

ponatur in vas vitreum, et affundantur spiritus vini rectificatissimi, empyreumaticum odorem non redolentis, lib. ij. Agitentur sæpius primis octo horis: post viginti quatuor horas agitatis, denuo instilletur, tribus quatuorve interstitiis observatis, acerrimi, ut vulgo vocatur, olei vitrioli nigri unc. 1. — *Ad quamvis instillationem semper mixta agitando; deinde in quiete permittantur per viginti quatuor horas; his elapsis decantetur tinctura; residuo verò in fundo affundantur prioris spiritus vini lib. ij. Agitentur iterum pluries, dein extractio de novo relinquatur per viginti quatuor horas; his transactis instilletur iterum, ut prius, olei vitrioli supra dicti unc.* 1. *Effervescentiâ finitâ verò infundantur spirius tartari simplicis unc. iv. Agitentur, et finitâ agitatione aliquoties repetitâ relinquantur in vase per viginti quatuor horas; his elapsis secunda hæc solutio misceatur priori decantatæ, et optime simul agitentur; tunc parata est ad usum* Panacea nostra anti-cancrosa.

Ce remède fut originairement publié par François-Xavier de Mare, dans un traité qu'il fit imprimer, il y a quelques années, à Vienne. Après avoir fait long-temps un secret de cette liqueur, il en rendit enfin la recette publique en 1767.

dont je dois uniquement m'occuper ici; celles qui portent le nom d'exanthêmes, étant plus particulièrement l'objet de la médecine.

Les maladies de la peau se manifestent par des apparences fort variées, et les descriptions qu'on en a données sont extrêmement confuses et embrouillées. Différens auteurs ont désigné sous diverses dénominations les mêmes apparences; les anciens font l'énumération de plusieurs éruptions cutanées qu'on ne rencontre plus aujourd'hui (1); et les modernes ont décrit des maladies d'une nature semblable, à quelques différences près, qui ne paroissent pas avoir été connues autrefois. Il seroit certaine-

---

(1) Il ne me paroît pas que les anciens aient décrit des maladies de la peau qui n'existent plus aujourd'hui; mais on n'a pas toujours bien entendu les dénominations dont ils se sont servi, ainsi comme je l'ai prouvé dans les notes que j'ai ajoutées aux *Elémens de Médecine pratique de M. Cullen*, t. II, p. 697 *et suivantes*, on a ignoré ce que les Latins désignoient par *impetigo*. Il est certain qu'ils ont ainsi nommé les différentes espèces de lèpres des Grecs, qui sont des affections absolument du même genre que les dartres des modernes. Toutes sont caractérisées par des écailles qui succèdent aux pustules; ce qui ne s'observe pas dans la gale; d'ailleurs, elles sont beaucoup moins contagieuses, et peut-être même ne le sont-elles jamais; car il paroît que l'éléphantiasis même, la plus terrible des maladies de la peau, n'est pas contagieuse ou l'est au moins très-rarement; quelque étrange que puisse paroître cette opinion, elle est confirmée par un grand nombre de faits. M. Vidal, médecin à Martigues, qui a long-temps suivi avec soin plusieurs malades affectés d'éléphantiasis, regarde comme une chose certaine que cette maladie n'est pas contagieuse. *Voyez les Mémoires de la Société royale de Médecine*, pour les années 1782 et 1783, qui se trouvent à Paris, chez THÉOPHILE BARROIS.

ment fort à désirer que quelqu'un publiât des recherches plus exactes que celles que nous avons sur tout ce qui est relatif à l'histoire, à la théorie, et au traitement des maladies cutanées ; car il n'y a guère de parties de la pratique de médecine, qui ait plus besoin de ce secours.

Le détail exact de toutes les variétés qu'offrent ces maladies, exigeroit seul un gros volume, et seroit étranger à mon objet ; je me bornerai en conséquence à donner un petit nombre d'observations générales sur les éruptions, qui, étant négligées ou mal traitées, sont sujettes à dégénérer en ulcères.

§. 2. *Des différentes espèces de Dartres.*

L'ON a décrit un grand nombre de maladies éruptives sous le nom générique d'herpes ou de dartres (1) ; mais plusieurs de leurs caractères sont fondés sur des circonstances très-peu importantes, et qui n'ont aucune influence sur le traitement. On peut, je crois, reconnoître tous les caractères essentiels des nombreuses variétés qu'on a admises, dans les quatre suivantes ; savoir, la dartre farineuse, la pustuleuse, la miliaire et la rongeante.

La première de ces variétés, la Dartre Farineuse, ou Sèche, est la plus simple, tant par ses effets que pour le traitement : elle se ma-

(1) Herpes vient de ἕρπω, qui signifie *avancer*, *s'étendre*, parce que la maladie désignée par les Grecs sous ce nom, s'étend dans toutes les parties voisines, et forme souvent des ulcères profonds, qui après avoir détruit la peau pénètrent jusqu'aux muscles mêmes.

nifeste indistinctement sur différentes parties du corps, le plus communément sur le visage, le col, les bras et les poignets, sous forme de tâches larges, qui résultent de la réunion de petites pustules rouges. Ces pustules excitent en général beaucoup de démangeaisons, et ne sont pas d'ailleurs fort incommodes : après avoir subsisté un certain temps, elles tombent enfin sous la forme d'une poudre blanche, semblable à du son fort fin, la peau qu'elles recouvroient paroît alors parfaitement saine ; et après s'être régénérées de nouveau, sous la forme d'une efflorescence rouge, elles tombent et reparoissent de même qu'avant (1).

La seconde variété ; savoir, la Dartre Pustuleuse, paroît sous forme de pustules, originairement séparées et distinctes, qui se réunissent ensuite par placards. Ces pustules semblent d'abord ne renfermer qu'une sérosité ténue, aqueuse, qui s'épaissit et jaunit ensuite ; et transudant de toute la surface de la partie affectée, laisse en se desséchant une croute épaisse ou une gale : lorsque cette croute tombe, la peau de dessous paroît fréquemment entière ; sa surface est seulement un peu rouge : mais, dans quelques cas, probablement lorsque la matière est plus âcre, la croute étant tombée, la peau se trouve ulcérée. Ces éruptions paroissent le plus communément sur le visage, derriére les oreilles, et sur d'autres parties de la

---

(1) Cette espèce se nomme en grec, λειχὴν, *léichen*, tant qu'elle n'est que superficielle ; mais lorsqu'elle est plus considérable, elle constitue le ψῶρα ou l'affection psorique.

tête ; on les observe particulièrement chez les enfans (1).

La troisième espèce de dartre, c'est-à-dire, la Miliaire (2), affecte indistinctement tout le corps ; mais surtout les hanches, la poitrine, le périnée, le scrotum, et les aines, préférablement à toute autre partie. Elle paroît, en général, par placards ; quelquefois cependant elle forme des cercles séparés, composés de pustules très-petites, semblables à des grains de millet, d'où vient la dénomination de cette espèce. Les pustules, quoique petites, sont d'abord parfaitement séparées les unes des autres, et ne contiennent qu'une lymphe claire, qui, dans le cours de la maladie, transude de la surface de la peau, et s'y transforme en petites écailles distinctes les unes des autres : ces écailles tombent enfin, et laissent les parties qu'elles recouvroient fort enflammées, il en transude encore une nouvelle matière, qui se transforme également en croutes, qui tombent de même que les premières.

La chaleur et la démangeaison sont communément fort incommodes dans cette variété de dartre ; la matière que rendent les pustules est épaisse et visqueuse, au point que tous les appareils qu'on y applique y adhèrent fortement, et ne peuvent s'enlever sans exciter beaucoup de malaises (3).

---

(1) Cette espèce a été désignée par les Grecs sous le nom de λέπρα, et les Latins l'ont nommée *impetigo*.

(2) C'est l'ἕρπης κεγχρίας des Grecs, *Voyez* Gal. XIV, Therap. et Paul d'Egine.

(3) L'auteur donne, à la suite de ce paragraphe,

La Dartre Rongeante (1), ainsi appelée, parce qu'elle corrode ou détruit les parties qu'elle attaque, se manifeste communément d'abord sous forme de petits ulcères douloureux, tous rassemblés en larges plaques, de grandeurs et de formes différentes; ces ulcères sont toujours accompagnés d'une inflammation plus ou moins érysipélateuse; ils rendent une grande quantité de matière ténue, âcre et séreuse, qui se transforme quelquefois en petites croutes qui tombent promptement; mais le plus souvent l'écoulement est si ténu et si âcre, qu'en s'étendant le long des parties voisines, il y produit bientôt une maladie du même genre.

Quoique ces excoriations ou ces ulcères ne pénètrent pas, en général, au-delà de la vraie peau, néanmoins quelques-unes rendent une matière si corrosive, qu'elle détruit la peau, le tissu cellulaire, et dans quelques cas les muscles mêmes. C'est particulièrement cette espèce qu'on devroit proprement appeler ulcère Rongeant ou Phagédénique, en raison du grand délabrement des parties qui l'accompagne : mais d'après l'idée communément adoptée, quoique fausse, que les ulcères dartreux de toute espèce sont compliqués de scorbut, on les a distingués en général sous le nom de Scorbutiques. Il est au contraire on ne peut plus certain que la dartre tient communément, pour ne pas

---

les dénominations angloises de plusieurs espèces de dartres, dont la traduction ne peut être d'aucune utilité.

(1) C'est l'ἕρπης ἐσθιόμενος ou l'herpes rongeant des Grecs.

dire toujours, à cet état du système probablement le plus opposé de tous à celui qui a lieu dans le véritable scorbut : tous ses symptômes sont inflammatoires, tandis que ceux du scorbut sont évidemment l'effet du plus haut degré de putridité.

D'ailleurs, le véritable ulcère scorbutique, dont je donnerai la description par la suite, offre des apparences absolument différentes de la dartre, de manière qu'il n'est guère possible de confondre ces deux maladies ; les remèdes même propres à chacune sont précisément aussi opposés, que les symptômes et les apparences qui leur sont particuliers (1).

La dartre rongeante peut se manifester sur chaque partie du corps; mais elle attaque le plus souvent les lombes, où elle s'étend fréquemment au point d'occuper tout le tour de la ceinture. Elle paroît se communiquer faci-

---

(1) Les distinctions que l'auteur établit ici entre les ulcères scorbutiques et dartreux, sont essentielles. L'ouvrage de Lind sur le scorbut ne paroît pas avoir encore dessillé les yeux des praticiens à cet égard, tant il est difficile de détruire des préjugés accrédités, ou de faire renoncer les gens même instruits d'ailleurs, à une routine aveugle. Les anciens, qui ne paroissent pas avoir connu le scorbut, ont décrit plusieurs espèces d'ulcères rongeans, qui exhaloient une odeur fétide, dont ils regardoient la guérison comme très-difficile : tels étoient ceux qu'ils ont désignés sous les noms de dysépulotiques, de chironiens, de cacoëthes, etc. ; et ils ont reconnu que ces ulcères étoient accompagnés d'un état inflammatoire plus ou moins considérable, absolument opposé au scorbut : ce que l'on ne doit pas perdre de vue dans le traitement.

lement (1) par la contagion, c'est-à-dire, par l'application du virus déposé sur les vêtemens, les cuillers, ou autres ustensiles de table. Ceci est vrai, jusqu'à un certain point, de toutes les dartres : la dartre farineuse paroît cependant moins contagieuse que les autres, probablement parce que la peau reste sèche, et ne fournit pas de matière.

§. 3. *De la Curation de l'Ulcère cutané.*

L'ON a cru très-généralement jusqu'à ce jour que toutes les espèces de dartres tiroient leur origine d'une affection morbifique du système ; tous ceux qui ont écrit sur cet objet, recommandent en conséquence différens remèdes internes. L'on a même prétendu qu'il étoit dangereux de tenter de guérir ces éruptions autrement qu'en corrigeant le vice primitif des fluides qu'on supposoit être la première cause du mal.

Il est inconcevable que les meilleurs praticiens soient resté si long-temps, sans élever aucun doute sur cette opinion ; car il paroît, d'après les écrits même de plusieurs d'entr'eux, que les affections de la peau se guérissoient autrefois fréquemment et avec facilité, par les

(1) J'ai néanmoins vu quantité de personnes porter plusieurs années cette espèce de dartre, sans la communiquer à ceux avec qui elles vivoient et couchoient même habituellement : je pourrois ajouter qu'on a vu souvent des exemples semblables dans les grands hôpitaux.

applications externes seules (1), comme le pratiquent encore les charlatans ambulans.

Cette observation auroit dû suffire pour renverser l'opinion dominante sur la nature de ces maladies ; elle ne paroissoit fondée que sur son antiquité : les modernes néanmoins, secouant le joug d'une pareille autorité, ont dans plusieurs cas hasardé de combattre les idées de leurs prédéc sseurs ; ils s'en sont même hardiment écartés, et ils n'ont point eu lieu de s'en repentir : il est généralement résulté de cette liberté d'esprit, les plus grands avantages.

Cette hardiesse n'a jamais été plus remarquable, ni suivie de plus heureux effets, que dans le traitement des éruptions cutanées : et il y a tout lieu d'espérer que ces maladies, qui présentoient tant d'embarras et de confusion, deviendront bientôt, un objet de pratique très-simple et très-aisé.

Il est aujourd'hui reconnu que les malades attaqués d'éruptions dartreuses, guérissent plus facilement et plus promptement par l'usage seul des remèdes externes, que par le traitement long et affoiblissant qu'on leur faisoit subir autrefois, et auquel on les astreint peut-être en-

(1) Les anciens, comme on peut s'en convaincre par la lecture de la matière médicale de Dioscorides, appliquoient communément sur les dartres, un remède composé de deux parties de chalcitis et d'une de cadmie, triturées dans du vinaigre. Galien se contentoit en général des sucs de plantain et de morelle, mêlés avec l'oxycrat. Néanmoins ces mêmes médecins recommandoient expressément de changer avant tout l'état du système par un régime convenable : et ils insistoient particulièrement sur les antiphlogistiques.

core trop fréquemment. C'est probablement une des raisons qui ont déterminé notre professeur Cullen, justement célèbre, à ranger toutes ces éruptions dans la classe des maladies locales (*): son autorité suffiroit, quand même nous n'en aurions pas d'autre, pour nous déterminer à considérer ces affections comme réellement locales (1).

Les remèdes internes peuvent sans doute être quelquefois utiles dans les éruptions de la peau; mais il n'y a nulle probabilité qu'ils agissent en corrigeant certaines espèces d'acrimonie qu'on suppose exister dans la masse du sang: quels que soient les avantages qu'on obtient quelquefois des médicamens internes, il n'en est pas moins certain que ces éruptions sont entièrement locales.

Ainsi les antimoniaux sont souvent utiles dans quantité de maladies cutanées; mais il paroît que le principal avantage qu'on en retire est dû en

---

(*) M. Cullen donne le caractère suivant de la classe des maladies locales. « *Partis, non totius corporis, af-* « *fectio* ». Vide *Synop. Nosolog. Method. Edimburgi.*

(1) Hippocrate, dans le livre *de affectionibus*, regarde également la lèpre, les démangeaisons, les affections psoriques, plutôt comme des difformités que comme des maladies réelles. Λέπρη, καὶ κνησμὸς, καὶ ψώρη, καὶ λειχῆνες, καὶ ἀλφὸς, καὶ ἀλώπεκες — Ἐστὶ αἶσχος μᾶλλον ἢ νουσήματα. Dans toutes ces affections, il insistoit particulièrement sur les remèdes externes, il employoit fréquemment le vinaigre, comme on peut le voir dans le livre de *Humidorum usu*; tous les anciens l'ont suivi: néanmoins, ils ne négligeoient jamais, comme nous l'avons déjà dit, de faire attention à l'état général du système. Ils étoient surtout très-réservés sur les médicamens externes, lorsque les maladies de la peau étoient compliquées avec quelqu'affection des viscères.

grande partie à ce qu'ils portent à la peau, et entretiennent la liberté de la transpiration; car je pense que l'humeur seule de la transpiration, long-temps retenue sur la surface du corps, par défaut de propreté, ou même par quelques autres causes, peut y devenir âcre, et souvent donner ainsi naissance à des affections cutanées. L'on remarque, en conséquence, que tous les remèdes de ce genre sont plus ou moins utiles, suivant le degré de vertu dont ils jouissent d'entretenir la liberté de la transpiration.

Ceux qui prétendent que l'acrimonie des fluides est la cause la plus commune de ces maladies, supposent que les effets avantageux des antimoniaux et des autres diaphorétiques, sont uniquement dûs à ce qu'ils évacuent ou entraînent au dehors la matière morbifique, dont ils s'imaginent que le sang est surchargé.

Néanmoins quantité de preuves démontrent la futilité de cette opinion; et en admettant l'existence d'une matière morbique, on ne voit pas comment elle pourroit être plus facilement évacuée par les sudorifiques, que les autres parties du sang avec lesquelles elle doit être intimément mêlée dans le cours de la circulation: mais ce qui ne permet pas de douter que ces médicamens agissent en entretenant la liberté de la transpiration, et non en évacuant certains fluides morbiques, c'est qu'on obtient fréquemment les mêmes avantages des fomentations tièdes, et d'autres remèdes appliqués uniquement sur les parties affectées (1).

---

(1) Les maladies de la peau succèdent très-fréquemment aux hémorrhagies habituelles, aux douleurs de

On peut, en considérant ainsi les éruptions dartreuses, expliquer plusieurs de leurs symptômes beaucoup plus clairement que par toute autre hypothèse. Mais il n'est pas possible d'entrer ici dans de longs détails sur ces objets, je me contenterai d'observer qu'il est aisé d'après ce que je viens de dire, de concevoir, pourquoi ces éruptions ne se forment, comme on l'observe tous les jours, que dans certaines places, sans affecter aucune autre partie de la peau. On ne voit point comment cela pourroit arriver, si elles étoient produites par une maladie du système; tandis qu'elles peuvent facilement survenir par la suppression partielle de la transpi-

---

rhumatisme; elles affectent les pléthoriques et les jeunes gens disposés à la diathèse inflammatoire; elles se manifestent particulièrement au printemps, qui est la saison la plus favorable aux maladies inflammatoires: la moindre irritation suffit pour les déterminer chez ceux qui sont d'un tempérament sanguin: le régime végétal, long-temps continué, les dissipe fréquemment; d'où je crois pouvoir conclure que ces affections sont, en général, entretenues par un état inflammatoire, et qu'elles doivent être traitées en conséquence. Les saignées, les bains, les jus d'herbes, les acides appliqués à l'extérieur ou donnés intérieurement, et les autres remèdes de ce genre, qui sont ceux sur lesquels on doit particulièrement compter, ne réussissent que comme antiphlogistiques; et, si on les néglige, les applications externes n'agissent en général que foiblement. Les antimoniaux même ne guérissent qu'autant qu'on prescrit en même temps une grande quantité de boissons délayantes; ces dernières seules suffisent même souvent pour opérer la guérison, comme le prouvent les effets du petit-lait, et particulièrement de la scabieuse, dont l'infusion, quoique dépourvue de tout principe actif, réussit quelquefois lorsque l'on a inutilement employé les antimoniaux.

ration, lorsque quelques-unes des causes, reconnues pour être généralement suivies de cet effet, agissent sur certaines parties. L'on explique aussi, d'après ce principe, plus facilement que par tout autre, comme je l'ai déjà remarqué, la manière d'agir de différens remèdes communément usités pour guérir les dartres.

Le principal objet dont on doit s'occuper dans le traitement, est d'entretenir, autant qu'il est possible, la propreté et la transpiration, non seulement des parties affectées, mais même de toute la surface du corps. L'usage fréquent des bains tièdes, réuni à de douces frictions faites avec du linge propre, est le moyen le plus convenable pour remplir cette indication. Dans le dartres sèches, on peut faire les frictions sur la partie malade même; mais dans les autres, surtout lorsque la peau est enflammée, ou ulcérée, on ne doit frotter que les parties qui ne sont pas affectées.

On peut guérir presque toutes les dartres légères par la grande propreté seule : il m'a souvent suffi de faire laver tous les jours la partie malade avec de l'eau de savon : dans toutes les variétés de la maladie, surtout dans les dartres sèches, l'eau de chaux est utile ; on en lave les parties affectées trois ou quatre fois par jour ; on emploie aussi, souvent avec avantage, une dissolution saturnine de la même manière, ou une dissolution d'alkali végétal dans l'eau, dans la proportion de deux gros d'alkali pur sur quatre onces d'eau.

Aucune lotion ne m'a mieux réussi, dans les dartres de la plus mauvaise nature, qu'une

foible dissolution de sublimé corrosif, dans la proportion de dix grains sur une livre d'eau distillée.

L'usage de ces remèdes, continué un temps convenable, suffit très-communément dans les espèces de dartres les plus bénignes; mais dans celles qui sont de mauvaise nature, qui subsistent depuis long-temps, et qui rendent une grande quantité de matière, il faut recourir à d'autres remèdes.

Les antimoniaux donnés à l'intérieur sont souvent utiles, surtout lorsqu'on les joint à une décoction de salpareille, de mezereum, ou à la gomme de gayac. Quinze ou vingt gouttes de la teinture vineuse d'antimoine, administrées trois ou quatre fois le jour dans une tasse de décoction de gayac, ne manquent guères d'exciter une transpiration abondante, dont on tire communément de grands avantages dans toutes les éruptions de la peau. Les pilules de Plummer, qui sont un composé de soufre, d'antimoine et de mercure, sont particulièrement utiles dans les dartres.

L'antimoine crud, donné seul, ou combiné avec la gomme de gayac, est également avantageux pour remplir cette indication : il faut qu'il soit réduit en poudre très-fine; on peut en donner sans danger jusqu'à deux gros par jour.

Lorsque la pléthore domine, les laxatifs sont d'une utilité particulière; mais on doit surtout préférer, entre les médicamens de ce genre, les substances salines, tels que le tartre soluble, le sel de Glauber, celui de Seignette, ou la

crême de tartre : l'eau de mer se donne aussi très-souvent dans la même vue.

Les cautères sont utiles dans toutes les dartres anciennes : on peut se dispenser de les prescrire tant que la maladie est légère, mais on n'obtient jamais une guérison durable sans leur secours, lorsque l'éruption est étendue ou subsiste depuis long-temps.

Les parties affectées de dartres, surtout de la dartre rongeante, sont très-sujettes à s'enflammer. L'on emploie communément dans ce cas les bouillies et les fomentations chaudes ; je les ai néanmoins rarement vu produire l'effet qu'on se propose, et la supériorité des préparations de plomb n'est dans aucun cas plus évidente que dans celui-ci. Les émolliens favorisent très-généralement la sécrétion de l'humeur âcre qui domine toujours dans ces dartres ; et par-là ils contribuent plutôt à augmenter l'inflammation qu'à la dissiper : les différentes préparations de plomb, au contraire, paroissent corriger non seulement l'acrimonie de cette humeur, mais même contribuer beaucoup à l'empêcher de s'étendre.

Les dissolutions de plomb et de sublimé que nous avons indiquées plus haut, sont en général efficaces dans tous les ulcères dartreux superficiels; mais lorsque ces ulcères ont pénétré jusqu'aux muscles et aux autres parties profondément situées, j'ai communément tiré plus d'avantage d'un onguent préparé avec le zinc calciné : on peut mettre en général deux gros de zinc environ, réduits en poudre fine, sur six gros de graisse de porc ou d'onguent simple. Ce remède diminue l'inflammation, et souvent

même il contribue beaucoup à changer la nature de l'écoulement qui étoit une sanie âcre ténue, en une matière purulente épaisse.

L'onguent de saturne, dont j'ai donné la recette d'après Goulard, étant nouvellement préparé, est aussi très-convenable pour remplir la même indication : mais il ne faut jamais s'en servir quand il a été gardé long-temps, car le plomb semble alors perdre son activité, comme il arrive toujours jusqu'à un certain point quand il est mêlé aux corps gras; cet onguent est en outre beaucoup plus disposé à rancir que presque tous ceux qui sont communément en usage, probablement parce qu'il est principalement composé de graisse de porc, ou de cire et d'huile, sans aucune addition de gommes et de résines antiseptiques.

Les remèdes que je viens d'indiquer, continués un temps convenable, et réunis à beaucoup de propreté, dissipent, en général, les espèces les plus fâcheuses de dartres. Néanmoins quelquefois, ces maladies résistent à ces remèdes ainsi qu'à tout autre, et deviennent même d'une plus mauvaise nature.

Les eaux minérales sulphureuses sont souvent utiles dans ce cas, telles sont celles de Harrowgate et de Moffat ; je sais qu'elles ont opéré la guérison dans des circonstances où l'on avoit tenté avant, sans succès, tout autre remède. Il est bon cependant d'observer, que ce n'est point de l'usage interne de ces eaux qu'on tire de l'avantage, mais de leur application fréquente sur les parties malades. Il faut en laver l'éruption trois ou quatre fois tous les jours, et baigner de deux jours l'un le

soir, tout le corps, pendant 15 à 20 minutes dans un bain de cette eau, à une chaleur de 88 à 90 degrés du thermomètre de Farenheit.

Les dartres subsistent fréquemment quelque remède qu'on emploie, parce qu'elles sont compliquées avec d'autres maladies, quelquefois avec la siphilis, mais le plus souvent avec la gale; et dans ce dernier cas il en résulte une maladie très-rebelle, qu'on peut considérer comme le produit des deux autres. Elle offre un aspect extrêmement dégoûtant, autant peut-être que l'étoit la lèpre décrite par les anciens, et elle est souvent presque aussi fâcheuse (1).

Lorsque les dartres sont compliquées avec la maladie vénérienne, tous les remèdes ne sont d'aucune utilité tant qu'on n'a pas prescrit le mercure : et la préparation mercurielle la plus efficace dans tous les cas de ce genre, est le sublimé corrosif. Il faut non seulement laver les parties deux ou trois fois le jour avec une foible dissolution de cette préparation, telle que celle que j'ai indiquée plus haut, mais en faire prendre en outre au malade à l'intérieur autant qu'il peut en supporter : je crois néanmoins devoir observer que ce remède réussit beaucoup mieux à très-petites doses que donné à fortes doses,

---

(1) Ce que dit ici l'auteur doit s'entendre de l'éléphantiasis, ou de la lèpre des Hébreux et des Arabes; car les Grecs ont désigné, sous le nom de lèpre, nos différentes espèces de dartres, comme je l'ai dit plus haut. *Voyez* les notes que j'ai ajoutées à la suite du chapitre de Cullen sur le scorbut, tome II des *Elémens de Médecine pratique*. Dans le cas où l'éléphantiasis se trouveroit réunie avec la gale, la dernière seule seroit contagieuse.

comme on le fait communément : on peut faire dissoudre un grain de sublimé corrosif dans trois onces d'eau distillée, et en faire prendre, sans rien craindre pendant un temps considérable, une cuillerée trois fois le jour ; mais une dose plus forte excite très-généralement des malaises, des nausées, des douleurs d'estomac et des coliques.

Le soufre est le remède le plus efficace dans les dartres compliquées avec la gale, mais surtout dans les éruptions dartreuses des enfans ; il faut en conséquence toujours y recourir, lorsque les remèdes ordinaires ne réussissent pas. Il est à peine nécessaire de faire remarquer à ceux qui ont de l'expérience, que le soufre vif, comme on le nomme vulgairement, réduit en poudre fine, est toujours beaucoup plus efficace que les fleurs de soufre : comme il est évident que ce remède perd beaucoup de sa force par la sublimation, on ne devroit jamais employer cette préparation dans aucune maladie cutanée. Le soufre même est quelquefois sans efficacité dans cette espèce de dartre : j'ai vu dans ces cas obtenir la guérison, en persévérant un temps convenable dans l'usage interne du sublimé corrosif, comme je l'ai indiqué plus haut ; ce remède paroît être à-peu-près, ou absolument le même que les charlatans de nos jours distribuent si libéralement au public, en le combinant avec quelques antiscorbutiques.

Certaines constitutions, les femmes surtout, sont très-sujettes à une espèce de dartre qui affecte le visage ; et aucune maladie de ce genre n'est plus disgracieuse pour les malades, ou plus embarrassante pour les gens de l'art. —

Toutes les préparations ordinaires de soufre, ainsi que les différens onguens et les lotions dans lesquels entre le mercure, s'emploient communément avec peu ou point d'avantage, mais j'ai vu rarement manquer la combinaison suivante du soufre avec le sucre de saturne.

Prenez	lait de soufre (1)	deux gros,
	sucre de saturne	un scrupule,
	eau de rose	huit onces.

Mêlez.

L'on bassinera l'éruption matin et soir avec cette eau, en prenant soin de bien remuer la bouteille au moment de s'en servir.

Je ne sais de quelle manière agit ce remède; mais je puis assurer que son usage fréquent a dans différens cas procuré une guérison complette.

Néanmoins, lorsqu'on juge à propos de faire usage du mercure, au lieu de soufre, on peut employer avec avantage l'onguent citrin des dispensaires. Cet onguent, en raison de la grande quantité de mercure qu'il contient, a l'inconvénient d'agir souvent comme caustique, et d'exciter une grande irritation; mais il est aisé de prévenir cet effet, et de conserver en même temps tous les avantages du remède, en diminuant la proportion de mercure: Une demi-once de mercure, dissoute dans une once d'acide nitrique, et mêlée avec une livre de graisse de porc ou

---

(1) Dissolution de foie de soufre ou de sulphure alkalin, précipité par un acide.

de beurre frais, m'ont paru, d'après les essais que j'en ai faits, être des proportions très-convenables : ou bien, comme cet onguent est sujet à durcir, on peut d'abord le préparer avec le double de mercure et d'acide nitrique (1) ; et en y ajoutant, quand on veut en faire usage, une quantité égale de graisse de porc avec un cinquième ou un sixième d'huile d'olive, on conserve à-peu-près le même degré de force au remède, en même temps qu'on obtient un onguent qui a plus de consistance.

Cet onguent est très-efficace et peut s'employer, sans aucun danger, dans toutes les éruptions compliquées avec le virus vénérien ou avec la gale ; on peut même, dans le dernier cas, l'employer de préférence aux autres mercuriaux, lorsque les malades ne peuvent se déterminer à faire usage du soufre, à cause de son odeur désagréable, ou pour d'autres raisons. Je n'ai jamais trouvé, dans le cours de ma pratique, aucune préparation mercurielle plus utile que cet onguent, non seulement dans les véritables dartres, mais même dans la gale ordinaire. Il mérite uniquement d'être plus généralement connu, afin de devenir d'un usage universel dans les éruptions dartreuses (2).

---

(1) Cette manière est celle qui se trouve dans la plupart des dispensaires, qui mettent une livre de graisse et deux onces d'acide nitrique sur une once de mercure.

(2) L'usage de cet onguent est aujourd'hui très-généralement adopté en France. Mais dans le cas où il y auroit complication du virus vénérien, il faudroit pour être sûr de la guérison le continuer jusqu'à ce que la salivation se fut établie.

L'on peut guérir presque toutes les dartres, par l'usage convenable et suivi des différens remèdes que j'ai recommandés; mais surtout en faisant attention à la propreté (1).

Les enfans sont sujets à des éruptions que les auteurs décrivent comme des maladies distinctes et d'un genre différent : je crois néanmoins qu'on peut les rapporter toutes à quelques-unes des espèces de dartres dont j'ai fait l'énumération. Ainsi l'on décrit communément la teigne et la croûte de lait (2) comme deux

---

(1) Il n'est pas moins essentiel d'interdire, pendant long-temps, tout ce qui est capable d'accélérer le mouvement du sang. J'ai vu des personnes pléthoriques qui, étant guéries, ont eu des réchûtes en reprenant l'usage du vin, et qui ont été obligées de s'en abstenir toute leur vie, pour se délivrer entièrement de ces affections de la peau. La décoction des sudorifiques, l'antimoine, et même les diaphorétiques légers que l'auteur a recommandés plus haut, sont très-souvent nuisibles aux personnes de cette constitution. J'ai connu un malade d'une constitution sèche et irritable, qui ne put jamais prendre l'infusion d'un demi-gros de squine sur une pinte et demie d'eau, sans ressentir des démangeaisons insupportables. Je tentai plusieurs fois ce remède que je regardois comme peu actif, et il produisit toujours le même effet.

(2) Les anciens ont désigné sons les mêmes noms ces deux maladies : elles paroissent en effet ne différer entre elles que par leur siége, leur degré et l'âge des malades. La croûte de lait n'affecte communément que les enfans à la mamelle; elle ne se borne pas à la tête; elle commence par des ulcérations légères, qui ne s'étendent pas d'abord au de-là du front; mais ensuite elle occupe souvent la moitié du visage; elle se communique aux oreilles, au menton, au nez, quelquefois à tout le corps; elle ne produit point de crevasses

maladies distinctes, et différentes l'une de l'autre; néanmoins, elles sont toutes deux de la même nature, et on ne doit les considérer que comme des variétés de la même espèce de dartre : il paroît même évident qu'elles appartiennent à la seconde espèce, c'est-à-dire, à celle que j'ai appelée Dartre Pustuleuse (1) : elles paroissent ne différer que par leur situation; la teigne étant absolument pour le cuir chevelu, ce que la croûte de lait et les autres éruptions de ce genre sont pour le visage.

Les moyens curatifs que j'ai indiqués pour les dartres en général, sont également applicables à ces deux espèces; mais, en raison de son siége, la teigne exige une attention particulière dans le traitement. Les cheveux opposant à la matière qui transsude une résistance qui n'existe pas dans toute autre espèce de dartre, déterminent un plus grand degré d'acrimonie dans cette matière; ce qui donne quelquefois naissance à des tumeurs bulbeuses autour de la racine des cheveux : l'on s'est, en conséquence, imaginé que ces tumeurs, parce qu'elles sont

---

ni de démangeaisons comme la teigne, elle fournit une sanie gluante, qui paroît transsuder de même d'un grand nombre de petits trous.

(1) Plusieurs médecins anciens, Criton entre autres, avoient rapporté la teigne aux dartres, et l'avoient traitée à-peu-près de la même manière. Néanmoins, quoiqu'il soit difficile de ne pas admettre leur opinion, la première affection présente tant de variétés qui exigent une attention particulière dans la pratique, que j'ai cru à propos de faire des recherches particulières sur cet objet.

peut-être les premières parties affectées, contribuoient à produire et à entretenir tous les autres symptômes : l'on a pour cette raison recommandé, dans le traitement de la teigne, d'enlever entièrement tous les cheveux avec leurs racines, au moyen des emplâtres de poix, ou de quelqu'autre agglutinatif.

Ce moyen est néanmoins toujours fort douloureux ; il produit quelquefois des inflammations très-fortes ; et il n'est jamais nécessaire dans les premiers degrés de la maladie : les tubérosités qui surviennent à la racine des cheveux dans la teigne invétérée, augmentent à la vérité quelquefois au point de rendre la guérison beaucoup plus longue ; mais en prenant uniquement la précaution de tenir les cheveux courts, et les parties affectées propres, on peut toujours obtenir la guérison, sans avoir recours à cette opération désagréable et douloureuse, qui consiste à emporter les cheveux.

J'ai déjà recommandé l'application externe de la dissolution du sublimé corrosif dans l'eau dans différentes maladies de la peau ; mais il n'y a aucune espèce de dartre où ce remède soit aussi évidemment utile que dans la teigne ; de manière qu'on peut, en général, obtenir la guérison par ce moyen seul, excepté dans quelques cas de très-mauvaise nature (1).

J'ai déjà eu occasion de parler favorablement des cautères dans les éruptions cutanées de toute espèce, qui ont subsisté long-temps ; mais ils

---

(1) Ce remède exige toujours beaucoup de circonspection, comme on pourra en juger par ce que je dirai à la suite de cette section.

paroissent encore plus nécessaires et plus avantageux dans ces affections particulières à l'enfance, que dans les périodes plus avancés de la vie; car les enfans sujets à ces éruptions, étant communément replets et pléthoriques, il est rare qu'on puisse dissiper ces éruptions, auxquelles ils sont sujets, sans ouvrir d'abord un égout artificiel proportionné à la maladie.

Les cautères seuls, joints à la propreté, guérissent sans doute fréquemment, dans les premières années de la vie, toutes ces maladies, sans le secours d'aucun autre remède, et ils ne sont point aussi préjudiciables à la constitution que l'usage fréquent des purgatifs auxquels on a recours communément dans ces cas. Les purgatifs sont, sans doute, souvent utiles, en diminuant la surabondance des fluides dont le système est surchargé, et qui pourroient devenir nuisibles si on ne les évacuoit, mais ils n'agissent jamais d'une manière aussi insensible et aussi douce que les cautères.

On objecte encore communément contre les cautères, que quand le corps y est habitué, comme il arrive souvent, on ne peut plus les guérir sans courir de grands risques. On ne doit pas néanmoins craindre ce danger dans l'enfance; car vers l'âge de cinq ou six ans, qui est le temps où les enfans sont en état de faire un exercice plus régulier; lorsque le système ayant acquis plus de ton, est plus en état de conserver un équilibre convenable entre les solides et les différens fluides qui y sont contenus; et lorsque les derniers ne sont plus, dans le fait, aussi abondans que dans les années qui ont précédé, ces sortes d'écoulemens deviennent moins nécessaires,

nécessaires, et il pourroit être même quelquefois préjudiciable de les continuer plus longtemps. L'on observe, en conséquence, que plusieurs maladies éruptives qui avoient subsisté jusqu'alors, disparoissent entièrement vers cet âge. La nature ayant besoin d'une plus grande quantité de fluides pour les différentes sécrétions, se débarrasse, par ces sécrétions, des humeurs qu'elle poussoit avant au-dehors, en excitant des éruptions sur la surface du corps (1).

---

(1) On pourroit encore expliquer pourquoi quantité d'éruptions cutanées disparoissent vers l'âge de puberté, en faisant attention aux différens changemens qui arrivent dans toute l'économie animale vers cet âge. Non seulement la pléthore artérielle domine dans l'enfance, et tout le système glanduleux est surchargé de liquides, mais la circulation est plus active, et les sucs nourriciers, poussés avec une impétuosité extraordinaire dans le tissu réticulaire qui recouvre la peau, ne pouvant être absorbés, s'accumulent au-dessous de l'épiderme dans les endroits déjà affoiblis, par un accident quelconque; ils acquièrent de l'acrimonie et deviennent une cause d'irritation qui détermine une inflammation et une augmentation de sécrétion dans la partie. A mesure que nous avançons en âge l'action du cœur devenant moins vive, et les extrémités artérielles opposant plus de résistance aux fluides qui y sont poussés continuellement, l'excès de sécrétion cesse, et la force des absorbans se trouvant alors en équilibre avec celle des conduits excréteurs, il ne se fait plus, au-dessous de l'épiderme, d'épanchement capable d'irriter la peau. Les remèdes les plus efficaces dans ces circonstances, sont ceux qui agissent en diminuant la pléthore ou en augmentant la force des absorbans.

On peut ajouter que l'analyse chimique a appris que les croûtes qui se forment dans la teigne contenoient une grande partie d'albumine coagulée et une petite

partie de gélatine animale : il y a apparence que les croûtes engendrées par les différentes espèces de dartres sont du même genre ; d'où l'on doit conclure que les alimens les moins propres à se convertir en albumine et en gélatine, tels que les végétaux, méritent toujours la préférence dans le traitement des affections dont il s'agit.

RECHERCHES DU TRADUCTEUR

SUR LA TEIGNE (1).

On donne le nom de teigne à des pustules inflammatoires particulières au cuir chevelu, qui se terminent par l'écoulement d'une matière qui, en se desséchant, se convertit en croûtes dont la couleur varie. Ces pustules sont accompagnées d'une démangeaison plus ou moins vive ; elles gagnent de proche en proche ; elles se multiplient, et deviennent particulièrement insupportables dans les parties antérieures et postérieures de la tête qui sont les plus exposées à l'action de l'air externe. L'humeur qui en transsude, étant ainsi oxygénée, devient plus fétide, plus âcre ; elle stimule vivement les parties adjacentes, et détermine par sympathie des engorgemens dans les glandes voisines, de même qu'une vive inflammation de l'extrémité d'un doigt, est accompagnée du gonflement des glandes axillaires. Il est donc inutile de recourir, pour expliquer cet effet, à l'absorption de la matière morbifique.

La teigne réside particulièrement, de même

(1) Etienne d'Antioche, qui traduisit en 1127 les ouvrages de Haly de l'arabe en latin, est, à ce que l'on croit, le premier qui s'est servi du terme *tinea*. Il paroît avoir désigné ainsi la maladie dont il s'agit, parce qu'elle corrode les parties qui en sont affectées, de même que l'insecte du même nom ronge les étoffes.

que les dartres, dans le tissu réticulaire de la peau; les petits vaisseaux qui forment ce tissu, fournissent une humeur qui se convertit en croûtes, et qui donne, lorsqu'on la fait bouillir un certain temps, les mêmes caractères que les substances albumineuses mêlangées de gélatine animale. Quand l'inflammation est portée à un certain degré, elle affecte les bulbes ou les capsules d'où naissent les cheveux : la vraie teigne n'attaque jamais les endroits privés de cheveux; on l'observe cependant quelquefois sur les sourcils et le menton.

La teigne se distingue non seulement des dartres par son siège, mais en ce qu'elle se déclare à des époques de la vie où les dernières sont rares; les ulcères qu'elle produit paroissent, en outre, être en général plus secs, et l'humeur qu'elle fournit semble moins transparente; ce qu'on doit attribuer à la nature du fluide que fournissent les vaisseaux qui constituent le tissu réticulaire, particulier au cuir chevelu.

La teigne est quelquefois héréditaire; elle attaque particulièrement les enfans nouvellement sevrés; qui sont forts et d'un tempérament sanguin; elle subsiste fréquemment, tel moyen qu'on tente pour la guérir, jusqu'à l'âge de puberté; les adultes en sont communément à l'abri. Elle suit en général les variétés des saisons: elle se modère, ou disparoît même quelquefois, le printemps ou l'été, pour s'aggraver ou revenir l'automne; il n'est pas rare de la voir se dissiper d'elle-même à mesure que l'enfant prend de l'accroissement, particulièrement chez les pauvres qui s'exercent beaucoup.

Cette maladie est surtout difficile à guérir, lorsqu'elle a été précédée d'engorgemens des glandes cervicales, occipitales, et axillaires : souvent ces engorgemens subsistent lorsque la teigne a disparu ; alors il y a tout lieu de soupçonner qu'elle est compliquée d'une affection écrouelleuse ; on ne peut plus même en douter lorsque quelques-uns des signes particuliers aux écrouelles, se trouvent réunies à la teigne : mais heureusement ces cas sont rares.

On voit tous les jours des enfans vivre habituellement avec des teigneux, sans gagner la teigne; d'où il paroît qu'elle ne se communique jamais que par le contact immédiat : et cela même n'arrive pas constamment ; car, sur huit enfans dont on recouvrit la tête de croûtes de la teigne faveuse, ou de cataplasmes qui avoient servi pour faire tomber les croûtes des teigneux, un seul contracta la maladie (1).

L'humeur que fournit la teigne favorise singulièrement la génération de la vermine, de même que certaines gales attirent une espèce de ciron, qu'on a considérée mal-à-propos comme la cause de la maladie. Tous les fluides animaux en putréfaction fourmillent d'animalcules, et l'on convient généralement aujourd'hui que ces animalcules sont l'effet et non la cause de la putréfaction ; j'observerai en passant qu'il en est certainement de même de ceux qu'on a observés dans la matière que rend la gale.

On peut distinguer la teigne de la croûte de

(1) Voyez *Dissertation sur la Teigne*, par L. D. S. Gallot, *Paris*, an XI — 1802.

lait, particulièrement par l'odeur insupportable qu'elle exhale, et les vives démangeaisons qu'elle excite : outre que les ulcères qu'elle produit sont presque toujours accompagnés d'engorgemens glanduleux, ils sont plus secs, et les croûtes qui en résultent sont cendrées ou brunes.

Cette maladie offre un grand nombre de variétés; les Grecs en ont reconnu six espèces (1), qu'on peut réduire à quatre. On a prétendu qu'elles n'étoient, en quelque sorte, qu'autant de degrés différens de la même maladie; néanmoins, comme on ne les voit guère ou peut-être jamais se succéder, et que les unes sont plus difficiles à guérir que les autres, il est essentiel au praticien de les distinguer.

La première espèce a été appelée des Grecs πιτυρίασις, *la pityriase ;* les Latins l'ont désignée sous les noms de *furfures*, *farrea*, *porrigo*, teigne porrigineuse, farineuse ou furfuracée. Elle est caractérisée par une inflammation légère du tissu réticulaire, qui détermine une affluence plus considérable de liquide dans les vaisseaux qui constituent ce tissu; ce liquide en se desséchant se change en une matière furfuracée, ou en petites écailles semblables à du son grossier; ces écailles adhèrent fortement à la racine des cheveux, et se détachent facilement de la peau quand on se gratte. Elles excitent une démangeaison plus ou moins vive; elles sont rarement accompagnées d'humidité et d'ulcères (2). Les anciens ont considéré cette affection comme le prélude des autres espèces.

(1) *Voyez* Alex. de Tralles Βίβλιον α΄, κεφ. δ΄ ε΄ ς΄ ζ΄ η΄ θ΄.

(2) Χωρὶς ἑλκώσεως κατὰ τὸ πλεῖστον. Alex. *loco citato.*

La teigne furfuracée attaque communément les enfans ; néanmoins les jeunes gens, les adultes et les vieillards même n'en sont pas toujours exempts. Chez ces derniers, elle est, en général, sèche, et ne fait que très-rarement des progrès. Elle survient quelquefois à la suite des maladies aiguës, comme l'observe Hippocrate, livre II des Epidémiques. Elle est dans ce cas souvent précédée de maux de tête violens, et d'une exsudation considérable d'une matière rougeâtre, qui, étant desséchée entre les cheveux, ressemble à du sang coagulé. L'ardeur du soleil, quand on y reste long-temps exposé, ou certaines poudres mélangées de substances âcres et corrosives, suffisent quelquefois pour la produire. Cette espèce est la plus bénigne de toutes.

La seconde espèce approche beaucoup de la première et pourroit s'appeler *teigne miliaire*, parce qu'elle s'annonce communément par de petits boutons rouges, qui approchent beaucoup de la dartre miliaire; ils n'en diffèrent même qu'en raison de la nature huileuse du liquide qui lubrifie le cuir chevelu. A ces boutons succèdent de petites tumeurs, ou vésicules légèrement dures, dont le sommet est blanchâtre, qui croissent par pelotons, en un ou plusieurs endroits de la tête; ces vésicules excitent de la démangeaison, et forment des ulcères rougeâtres, qui produisent des inégalités légères sur la peau (1), qu'on pourroit comparer aux

---

(1) *Ἐπιπόλαιαι ἑλκώσεις ὑπέρυθροι καὶ τραχεῖαι.* Alex. *loco citato.*

effets d'une brûlure. L'humeur qui suinte de ces ulcères est limpide, peu âcre, et n'exhale presque pas d'odeur; elle forme, en se desséchant, de petites croûtes, qui tombent facilement lorsqu'on les gratte : la peau alors privée d'épiderme paroît d'un beau rouge et luisante. Cette espèce est toujours humide. Le froid la détermine souvent, ou au moins l'aggrave. C'est pourquoi les Grecs l'ont désignée sous le nom de ψυδρακία; d'où les Latins ont fait (1) celui de *psydracia*.

La troisième espèce peut se nommer *teigne écailleuse*, en raison des écailles qu'elle produit à mesure qu'elle fait des progrès. Les vésicules qui la constituent sont plus grosses que celles de l'espèce précédente, fort rapprochées les unes des autres, et peu étendues; quelquefois elles n'occupent que quelques parties de la tête, et y forment comme des pelotons; elles sont rouges à leur sommet; Alexandre les compare à des petits mamelons. L'inflammation qui les accompagne s'étend plus ou moins profondément; et lorsqu'elles s'ouvrent, il en sort une humeur légèrement épaisse et visqueuse, qui produit des démangeaisons vives, excorie l'épiderme, et forme des espèces de plaques irrégulières, de diverses grandeurs. La couleur de cette humeur varie beaucoup; elle est tantôt blanchâtre; d'autres fois jaunâtre; elle tire quel-

(1) *Voyez* Galen. *de facile parabilibus*, lib. V. Alex. lib. I, cap. 5, Paul. lib III, cap. 3. Celf., lib IV, cap. 28. ψυδρακία vient de ψυχρὸς *frigidus*, froid, parce que la maladie est généralement déterminée ou aggravée par le froid.

quefois sur le brun ; elle est dans certains cas même rougeâtre, et semblable à de la lavure de chair. Cette humeur s'épaissit, se dessèche, et se change en croûtes plus ou moins épaisses, d'un blanc sale, jaunes, cendrées, noires ou livides, les bords en sont légèrement humides : ces croûtes s'accumulent les unes sur les autres, se multiplient en peu de temps, renaissent à mesure qu'elles tombent, et occupent une étendue plus ou moins considérable.

Après la chute de ces croûtes, le tissu réticulaire paroît privé d'épiderme ; la peau est unie, luisante, légèrement rouge et tuméfiée, mais comme percée de petits trous dont suinte l'humeur dont je viens de parler. Cette humeur acquiert, avec le temps, plus d'acrimonie ; elle exhale une odeur de beurre rance fétide, irrite les parties voisines, et forme quelquefois une excoriation érysipélateuse sur une grande partie de la tête. Néanmoins, cette espèce de teigne est généralement peu étendue (1) ; elle est communément humide lorsqu'elle est récente (2), mais en vieillissant elle se change quelquefois en teigne sèche, et devient plus fâcheuse. Nous avons compris sous cette espèce la troisième, la quatrième et la cinquième d'Alexandre.

La quatrième espèce est la plus grave de toutes ; elle commence de même que les autres espèces, par de petites pustules accompagnées de démangeaisons ; elle occupe une surface plus

---

(1) Les Grecs l'ont, pour cette raison, appelée ἀχὼρ, *achores*, du mot τῆς χώρας, et de l'α privatif.

(2) C'est pourquoi elle se nomme en latin *ulcera capitis manantia* ou *emanantia*

étendue que la précédente; quelquefois les différentes croûtes qui la constituent, ne paroissent former qu'une seule plaque épaisse, remplie d'inégalités. Ces croûtes enlevées, la peau paroît, surtout quand on y a appliqué des émolliens, percée de trous plus grands que dans les autres espèces; on y aperçoit des ulcérations arrondies, irrégulières; des petits abcès, remplis de pus, s'élèvent dans le tissu réticulaire, et n'excèdent pas la peau (1); mais elle est particulièrement caractérisée par des sillons ou des crevasses profondes qui se forment dans différens endroits de la tête, et dont il sort une humeur épaisse, qui a presque la consistance du miel, d'où les Grecs lui ont donné le nom de κηριον, que les Latins ont rendu par celui de *favum*; et les François l'ont désignée sous le nom de *teigne faveuse*. La fétidité qu'exhale cette humeur est extrême; les démangeaisons sont bientôt suivies de douleurs vives; quelquefois toute la peau de la tête se tuméfie, devient rouge, s'enflamme, et détermine un érysipèle des plus graves, qui se communiquant aux parties internes, peut produire le délire, les convulsions et la mort même. On a à l'ouverture des cadavres trouvé les os, que recouvroient la teigne, rouges, et un épanchement de sérosité à la base du crâne; d'où il est aisé de voir que l'étendue seule de l'inflammation a, dans ces cas, causé la mort. Quoique l'humeur que rendent les crevasses, cesse généralement de couler peu de temps avant le moment fatal, il est inutile de

(2) Voyez *les Observations sur la Teigne*, par M. Gallot, citées plus haut.

recourir, pour en rendre raison, à la répercussion de la matière morbifique ; car l'on sait que l'effet de la fièvre, portée au dernier degré, est de dessécher toute espèce d'ulcère.

Cette teigne est souvent accompagnée d'une ophthalmie grave ou d'une douleur de tête violente, qui indiquent la pléthore et la diathèse inflammatoire ; l'hémorrhagie du nez dissipe ou au moins modère fréquemment ces deux symptômes.

Dans quelques cas, les ulcères pénètrent jusqu'aux os même et y produisent la carie. Les capsules, d'où naissent les racines des cheveux, sont fréquemment détruites ; ce qui donne lieu à l'alopécie, quand tous les cheveux tombent, et à l'ophiase, quand ils manquent par des espèces de traînées ou qu'il ne croît que quelques chéveux blanchâtres, semblables à un léger duvet.

Cette espèce a reçu différens noms, en raison de la diversité des croûtes qu'elle produit. Ainsi, on la nomme *lupineuse*, lorsque ces croûtes grossissent et forment des espèces de callosités semblables à des lupins ou à des gros pois. Lorsqu'il survient dans les ulcères des excroissances semblables aux graines de figues, qui sont rouges à leurs extrémités, elle s'appelle *tinea ficosa*, teigne figueuse.

L'on peut rapporter à cette espèce celle dont parle Hippocrate, livre II *des prorrhétiques*, qui attaque les adultes, et qu'il dit être très-grave. Elle a, en général, peu d'étendue ; elle survient particulièrement au sommet de la tête, et ressembleà une escarrhe blanchâtre, dure, fongueuse, qui rend un peu de matière, et elle

a communément deux ou trois pouces de diamètre.

Cette espèce résiste souvent à tous les remèdes, parce que les bulbes, ou les capsules, d'où naissent les cheveux, sont affectés; et il paroît qu'ils agissent alors comme autant de corps étrangers qui irritent les parties environnantes, puisque la maladie cesse dès qu'ils sont détruits. Cette irritation augmente la sécrétion du mucus huileux et épais que fournissent, dans l'état de santé, les extrémités des petits vaisseaux du tissu réticulaire, pour lubrifier la surface du cuir chevelu; ce mucus acquiert par son séjour, de l'âcreté, et sort en plus ou moins grande quantité, suivant le degré d'irritation; il s'épaissit et devient d'une fétidité extrême : l'accès de l'air en augmente l'acrimonie, au point qu'il excorie l'épiderme; il s'en détache des parties plus ou moins larges, et il se forme dans la peau des crevasses profondes. Alors la maladie est très-grave et très-dangereuse.

Les moyens qui ont réussi de tout temps pour guérir la teigne, prouvent qu'elle est, au moins en grande partie, une affection locale. Les accidens qui surviennent quelquefois lorsqu'elle disparoit, tiennent généralement à quelque complication particulière, telle que l'affection écrouelleuse, ou ils sont l'effet de la pléthore qui succède à la suppression de l'écoulement abondant que produisoient les ulcères de la tête.

La teigne diffère de la croûte de lait non seulement en ce qu'elle n'affecte que la tête; mais les ulcères qu'elle produit sont plus secs, les croûtes sont cendrées ou brunes, la démangeaison qu'elle excite est insupportable et accompagnée

d'engorgemens glanduleux ; l'humeur en est enfin plus fétide.

Quoique la teigne paroisse être une maladie locale, il faut, pour la traiter convenablement, faire attention au tempérament, à l'âge et au genre de vie de ceux qui en sont affectés, comme l'observe Alexandre, liv. I, ch. 8. Elle est souvent accompagnée de signes qui indiquent que la diathèse inflammatoire domine. Des hémorrhagies spontanées et la chaleur de l'été ou du printemps l'ont souvent dissipée, ou au moins modérée : d'où il est évident qu'il faut en général, pour obtenir la guérison, détruire la pléthore et rendre la peau plus perspirable.

L'on ne doit employer les remèdes locaux, comme l'observe Alexandre (1), qu'après avoir rempli ces indications générales. L'on commencera, en conséquence, par la saignée, les purgatifs, et les bains. Ces moyens généralement recommandés par les anciens, ont souvent suffi pour arrêter les progrès de la maladie, et quand on les néglige, il y a toujours beaucoup à craindre (2).

Il est quelquefois nécessaire, chez les pléthoriques, de réitérer la saignée, d'appliquer les sangsues, comme le pratiquoit Eustache Rudius : ou de faire des scarifications légères sur la partie malade, comme on le voit dans Hippocrate (3). Haly faisoit ouvrir deux veines

(1) Ὅλȣ ποιεῖσθαι πρόνοιαν τȣ̃ σώματος, ἔπειτα ἐπὶ τὰς κατὰ μέρος ἔρχεσθαι βοηθείας.

(2) *Voyez* Hippocrate, lib. II, *de morbis*, Alexandre, Oribase, Aëtius, Rhases, Avicenne, Haly, etc.

(3) Lib. II, *de morbis*.

derrière les oreilles ; et il observe que cette saignée convient particulièrement, lorsque le mal n'est que local, c'est-à-dire, lorsqu'il n'est pas compliqué avec la pléthore générale ; car alors il donnoit la préférence à la saignée du bras.

Les purgatifs ne sont pas moins nécessaires que la saignée, pour modérer la pléthore, néanmoins il faut particulièrement se borner aux laxatifs capables d'entretenir la liberté du ventre sans exciter d'irritation. Les vomitifs agissent à-peu-près de la même manière ; et en vidant l'estomac, ils raniment souvent son action : ils ont l'avantage de dissiper la constriction spasmodique des vaisseaux capillaires, et d'augmenter la transpiration insensible. C'est pourquoi Hippocrate commençoit par donner un vomitif, il le réitéroit même trois fois le mois : il purgeoit aussi fréquemment (1).

Les bains, les délayans et les antiphlogistiques, long-temps continués, ne sont pas moins essentiels dans cette maladie, que dans les autres affections chroniques de la peau. Hippocrate ne les négligeoit jamais, il recommandoit surtout le petit-lait et le lait d'ânesse, et il vouloit que le malade ne prit que des alimens faciles à digérer : cette méthode a été généralement suivie par Archigène et par les autres Médecins grecs.

L'exercice est encore un moyen très-sûr d'abréger le cours de la maladie : c'est pour cette raison, comme nous l'avons déjà observé plus haut, que les enfans des pauvres guérissent souvent avec beaucoup de facilité. Archigène

---

(1) *Voyez* Lib. II, *de morbis.*

vouloit que l'on fît promener les malades tous les jours matin et soir.

Quoiqu'il soit avantageux d'augmenter la transpiration insensible, il faut se garder d'insister trop long-temps, pour remplir cette indication, sur les sudorifiques et les préparations mercurielles ou antimoniales : souvent ces moyens irritent et aggravent l'état inflammatoire ; les délayans seuls et les antiphlogistiques suffisent.

Ce traitement général a peu varié : il a été universellement adopté par les Médecins grecs et arabes les plus célèbres ; mais on ne trouve pas la même uniformité relativement aux applications externes : les uns se sont bornés aux irritans, et d'autres aux adoucissans visqueux ; il est néanmoins certain que ces moyens ne peuvent convenir dans tous les cas. Rhases observe avec beaucoup de jugement, que les irritans rendent la teigne plus rebelle, et que les remèdes visqueux augmentent extrêmement la sécheresse : d'où il conclut qu'il est préférable d'oindre fréquemment la tête avec de l'huile, et de la laver avec de l'eau (1). Ces onctions conviennent dans tous les cas d'irritation, quelque soit l'espèce de teigne ; mais il faut absolument changer de méthode suivant la nature de la maladie, comme le recommande expressément le même Auteur quelques lignes plus bas, où il en admet trois degrés. « Lorsque la teigne est, dit-il,

(1) « *Sed radere caput frequenter, ungere cum oleo* « *et lavare cum aqua aliis melius iterit.* » Voyez Continens, *fol.* 524, *b.*

« au premier degré et par conséquent légère, le « traitement le plus convenable consiste à em- « ployer l'huile la nuit, le bain le jour, et à oindre « la partie avec quelque mucilage; lorsqu'elle est « au second degré, il faut des médicamens lé- « gèrement détersifs, tels que la farine de pois « et la décoction de poirée, unies à un peu de « moutarde et de savon ; le troisième degré « exige des détersifs plus actifs; l'on fera en « conséquence un liniment avec le borax, le « soufre et le vinaigre, que l'on ne laissera sur » la partie qu'autant de temps qu'il en faut pour » qu'il puisse pénétrer, et on la lavera en- » suite (1) ». Aucun auteur n'a mieux indiqué les variétés qu'exige cette maladie dans son traitement ; il veut qu'on fasse non seulement attention à ses différens degrés, mais même au tempérament de ceux qui en sont affectés; que chez les phlegmatiques, par exemple, c'est-à-dire, chez ceux où il n'y a ni pléthore ni diathèse inflammatoire, l'on fasse des lotions avec la décoction de coloquinte, de lupins et d'abrotanum ; dans le cas contraire, savoir chez les

---

(1) « *Impetigo capitis habet ordines : sed prima* « *quæ est levior, curatur competenter per oleum in* « *nocte, balneum in die et unctionem factam cum* « *mucilaginibus; tamen secunda indiget eo quod abs-* « *tergit cum æqualitate, admodum farinæ cicerum,* « *aquæ blitarum et modici sinapis et saponis: tertia* « *indiget medicinis fortioribus ad abstergendum ca-* « *put : deinde illinitione cum baurach, sulphure et* « *aceto, sed dimittatur super locum dum vestigia se-* « *quatur, deinde lavetur* ». Voyez Continens, fol. 524, *b*.

bilieux,

bilieux, il recommande de s'en tenir à l'eau de guimauve, au vinaigre, et aux mucilagineux rafraichissans (1).

Cette maladie ne fait souvent des progrès rapides et ne devient funeste que parce qu'on la traite sans discernement, faute de connoître les préceptes que nous ont laissés les anciens ; ce qui m'a déterminé à donner ici le résumé de leur pratique, et à indiquer les principaux moyens dont on a fait usage depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, dans chacune des espèces dont j'ai donné la description.

Hippocrate observe que la première espèce, caractérisée par des démangeaisons et une inflammation légères, « se guérit promptement dès « que l'inflammation est dissipée (2) ». Il faut en conséquence joindre, à son exemple, aux remèdes généraux capables de produire cet effet, les lotions faites avec l'eau chaude, si l'air est froid; ordonner en outre le petit-lait, et oindre la tête d'huile. Cette pratique a été généralement suivie de tous les médecins grecs et arabes. Archigène préféroit de faire les lotions ou les douches avec l'eau froide; il craignoit que l'eau chaude ne rendît les malades plus sensibles à l'action de l'air; c'est pourquoi il recommandoit à ceux qui aimoient mieux faire usage de l'eau

---

(1) « *Tollit furfura capitis flegmatici lotio cum* « *coloquinti, lupinis et abrotano armenico; sed cho-* « *lerici lotio cum malvavisco, aceto et mucilagine* « *olerum frigidorum* ». Id. ibid.

(2) *Ἀποφλεγμήναντα δὲ, ταχέως ὑγιέα γίνονται. Ubi verò inflammatione liberata sunt, citò sana fiunt.* Ce précepte important est applicable à toutes les maladies cutanées de ce genre.

chaude, de ne pas rester long-temps exposés à l'air.

Les remèdes précédens étoient recommandés par les mêmes médecins dans la seconde espèce; mais lorsque l'irritation étoit vive, ils avoient recours aux adoucissans et aux mucilagineux, Ainsi Archigène employoit la décoction de poirée et de fénu-grec; il y ajoutoit quelquefois le vinaigre, qu'il mêloit avec quelque substance minérale d'abord peu active, telle que la terre cimolée, la terre de Lemnos, le pompholyx, la cadmie ou la tutie, la céruse, la litharge, etc. Dioscorides recommande la décoction de feuilles de saule, l'huile d'amandes douces, les feuilles de chanvre pilées et la mauve, dans la teigne commençante; et les capillaires (1) lorsqu'elle est plus avancée.

Les feuilles de saule sont un des remèdes sur lesquels les anciens ont le plus compté dans cette espèce de teigne; non seulement les Grecs ont recommandé ces feuilles, mais Gaber dit n'avoir rien trouvé de supérieur à leur suc. Avicenne regarde leur décoction comme le remède le plus certain et le plus facile que l'on puisse employer; il en lavoit la tête, et la faisoit oindre ensuite avec l'huile de violette et l'huile rosat; d'autres fois il se contentoit d'appliquer les feuilles fraîches de saule, après avoir oint la tête d'huile. Il est inutile d'observer que l'huile seule contribuoit beaucoup, dans ce cas,

(1) Les capillaires ont été ainsi nommés à cause de l'usage qu'en faisoient les anciens pour empêcher la chute des cheveux ou les faire croître.

à la guérison ; car il est constant, par l'usage général qu'en faisoient les anciens, et par les effets que je lui ai vu produire, qu'elle favorise la résolution des parties enflammées, en diminuant le resserrement spasmodique des fibres, qui est le principal obstacle qui s'oppose au mouvement libre des parties rouges du sang dans les extrémités des vaisseaux, et leur donne lieu de s'y accumuler souvent au point, de devenir une nouvelle cause d'irritation qui rend la résolution impossible. On a objecté que l'huile bouchoit les pores de la peau ; mais quand cet effet seroit démontré, il ne pourroit empêcher la résolution de se faire, puisqu'elle ne peut avoir lieu qu'autant que la constriction spasmodique des fibres est dissipée. On doit donc attribuer à l'huile seule la guérison des maladies de la peau, et surtout des teignes invétérées, opérées par les huiles, dans lesquelles on avoit fait infuser ou bouillir des substances, soit végétales, soit animales, dépourvues d'action. Si l'huile de crapauds, par exemple, a jamais guéri des teignes rebelles à tous les remèdes, comme l'avance Baricelli, admettra-t-on qu'elle ait reçue une propriété particulière des crapauds qu'on y a fait bouillir ? une preuve enfin que les irritans, employés sans jugement, prolongent ou aggravent le mal, c'est qu'il suffit souvent d'y substituer des adoucissans pour obtenir la guérison.

Plus l'on étudie les anciens, plus l'on admire la prudence qu'ils ont apportée dans le traitement de la maladie dont il s'agit : ils insistoient très-long-temps sur les remèdes les plus doux ou les moins irritans. Ainsi Ruffus, dans les

livres *ad vulgus* (1) et *de medicinis inventis*, cités par Rhases, recommande uniquement de raser la tête et de la laver avec une forte décoction de poirée, à laquelle il ajoutoit de la farine de fénu-grec et du borax. Galien a suivi la pratique des Médecins qui l'ont précédé : c'est pourquoi nous n'en dirons rien ici ; mais Alexandre de Tralles paroît y avoir fait quelques additions : ainsi, outre la terre cimolée, qu'il délayoit dans l'eau, et mêloit au suc de poirée, il faisoit usage de l'huile et du vin avec l'encens pulvérisé ; et il dit s'être bien trouvé, lorsque la teigne dont il s'agit étoit fort humide, de lotions faites avec l'eau salée et une décoction de lupins : quelquefois il mêloit un peu de staphisaigre avec l'huile ; mais ce remède exige quelque réserve, parce qu'il est très-irritant.

Tous les remèdes adoptés par les arabes sont du même genre comme le prouve l'énumération qu'en fait Rhases. Ainsi Tabri commençoit par la diète et les laxatifs, et lavoit la tête pendant quatre jours avec des pois écrasés dans l'eau de guimauve et le vinaigre. Aaron se servoit de la décoction de poirée, qu'il mêloit avec l'huile d'amandes douces et le borax ; il faisoit ensuite des douches avec l'eau froide. Elkindi dit avoir guéri en trois jours la teigne porrigineuse, en frottant une seule fois la tête avec une décoction de guimauve, dans laquelle il avoit écrasé des mûres. Lorsque la maladie étoit au second

(1) Il paroît, d'après le titre de ce livre, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, ainsi que le suivant, que les anciens avoient donné des *Avis au Peuple sur sa Santé*.

degré, il faisoit des lotions avec le mucilage de psyllium ou de gomme arabique, auquel il ajoutoit un peu de natrum. Mais Rhases observe à ce sujet que les semences de guimauve cuites dans l'huile, ou le mucilage de gomme arabique, suffisent pour remplir cette indication. Alors il faisoit recouvrir la tête, pendant la nuit, de pâte d'amandes, et recommandoit de faire la lotion le matin dans le bain : d'autres fois il se contentoit d'appliquer sur la tête rasée des feuilles de poirée. Il paroît néanmoins, par ce qu'il dit dans son *Traité des Maladies des Enfans*, qu'il se bornoit à ce remède, particulièrement pour la croûte de lait; car il recommande, dans son Continent, le cresson contre la teigne porrigineuse; il lui attribue même la vertu de faire croître les cheveux, lorsqu'on en lave fréquemment la tête. C'est ce qui a donné lieu à plusieurs modernes d'employer le cresson pilé et frit dans de la graisse de porc. Ainsi Roderigue à Fonseca dit que ce remède a souvent suffi pour obtenir la guérison.

Bimmassui regardoit le natrum comme supérieur à tous les autres remèdes; néanmoins, dans les affections légères, il se contentoit de moyens moins actifs, tels que la décoction de poirée ou de feuilles de sésame, à laquelle il ajoutoit un peu de vinaigre lorsque la teigne étoit inflammatoire; il lavoit en outre la tête une fois le semaine avec le vinaigre, dans lequel il écrasoit des pois pour en modérer l'activité; car il paroît que les anciens redoutoient d'employer le vinaigre seul; c'est pourquoi ils le joignoient toujours à un absorbant, à un alkali, ou à l'huile. Il est certain qu'il agit, de

même que tous les acides, comme sédatif, et qu'il modère singulièrement les démangaisons. C'est sans fondement que quelques modernes le regardent comme répercussif, et redoutent son usage : l'expérience ne confirme nullement leurs craintes : il semble, au contraire, agir souvent comme résolutif, et il augmente, de même que les autres acides, l'action des vaisseaux absorbans : Sérapion comptoit aussi beaucoup sur les relâchans, tels que la décoction de feuilles de poirée, de graine de lin, etc; mais il croyoit devoir modérer leur vertu relâchante par l'addition d'un peu de sel et de vinaigre.

Avicenne (1) se contentoit, dans la teigne furfuracée légère, de l'huile de roses et de celle de violettes, qu'il unissoit avec quelque mucilage; mais dès que la maladie paroissoit s'aggraver, il avoit recours à la saignée et aux laxatifs; il lavoit la tête avec la décoction de poirée, de fénu-grec, de pois, de lupins, ou avec le mucilage de semences de coings et d'althæa, auxquels il ajoutoit de la craie ou de la terre cimolée; il faisoit beaucoup de cas du jus de poirée, mais il recommandoit de ne le laisser qu'une heure, en raison de l'irritation légère qu'il produit; et de recourir ensuite aux feuilles fraîches de saule. Il employoit aussi la décoction de tamarins, celle d'ache et son suc, le vinaigre et la plupart des remèdes dont nous avons parlé plus haut. Plusieurs ont eu recours à d'autres acides, tels que celui du citron, mais tous en général s'en sont tenus aux mucilagineux, ou aux décoctions adoucissantes, telle que celle

(1) *Voyez* lib. IV, fen. 7, *Tract. I.* cap. 24 et 25.

de violettes et autres, toutes les fois que les malades se plaignoient de ressentir une douleur vive sur toute la tête, et qu'ils étoient bilieux ou disposés à l'inflammation.

Plusieurs entre les modernes ont suivi la méthode des Grecs et des Arabes. Panarole employoit un onguent composé de soufre, de saindoux et de suc de limon, qu'il faisoit mettre le soir sur la tête de deux jours l'un; il appliquoit trois fois ce remède, restoit cinq jours sans rien faire, et lavoit ensuite la tête avec une décoction de mauve. Le Dr. De Sauvages dit qu'il suffit communément pour guérir la teigne humide, légère, de raser la tête, et d'y appliquer du miel en forme de cataplasme, qu'on renouvelle toutes les six heures, et que les croûtes tombent après avoir fait trois fois usage de cette application. Si l'épiderme est rouge et irrité, on y applique du beurre frais ou de la crême pour dissiper l'inflammation.

Il est inutile d'accumuler un plus grand nombre de citations, pour prouver que les anciens et plusieurs des modernes ont regardé la teigne commençante comme une maladie inflammatoire, dont ils se sont occupés de procurer la résolution. Il n'y a pas de moyens plus certains pour en arrêter les progrès, que de suivre les indications qu'ils nous ont tracées : c'est pourquoi l'on insistera particulièrement sur les antiphlogistiques, les bains et le régime. Il faut n'appliquer sur la tête, après l'avoir rasée, que les remèdes les plus doux, tels que la crême, le cérat de Galien, les feuilles de cresson cuites dans le saindoux, les feuilles de poirée, de choux, de vigne, et de mûrier avec

R 4

du beurre frais; laver fréquemment les parties malades avec une décoction de quelques plantes émollientes et adoucissantes, à laquelle on ajoutera un peu de vinaigre : par ces moyens on obtiendra en général la guérison en quinze jours, comme l'observe Avicenne.

Dans les deux dernières espèces, il faut s'occuper, 1º. de procurer une suppuration louable des petits ulcères qui ont succédé à l'inflammation; 2º. s'il y a excès d'humidité sans inflammation, tâcher de resserrer les conduits excréteurs des petits vaisseaux qui s'ouvrent sur la surface de la peau, et leur donner du ton; 3º. si la teigne est sèche, il faut favoriser la chute des croûtes, et dissoudre l'albumine coagulée, dont l'excès semble former ces croûtes; 4º. procurer enfin, comme l'observe Astruc, une espèce d'exfoliation des capsules des cheveux, qui, étant altérées dans la teigne faveuse portée au dernier degré, agissent comme autant de corps étrangers irritans, qui s'opposent à la formation de la vraie cicatrice.

La première indication exige qu'on insiste sur l'usage des adoucissans, en même temps qu'on s'occupe de remplir les autres indications; car toute irritation constante et long-temps continuée est nuisible.

On remplira la seconde indication par les mucilagineux, les absorbans et les astringens appliqués avec précaution.

La troisième indication demande qu'on unisse les relâchans aux substances alkalines et aux caustiques légers.

Il faut, pour remplir la quatrième indication, des escharotiques ou des caustiques plus actifs;

mais ne les appliquer, en général, que momentanément, en modérer l'action par d'autres remèdes, et ne les employer qu'autant qu'il est nécessaire pour détruire les ulcères qui s'opposent à la guérison, et en former en quelque sorte un seul de plusieurs; car dès qu'on a obtenu cet effet, les adoucissans propres à modérer l'inflammation sont les seuls convenables.

Telle étoit en général la marche des anciens, dans les deux dernières espèces de teigne dont il s'agit.

Hippocrate, après avoir fait usage des remèdes généraux dont nous avons parlé plus haut, appliquoit extérieurement les astringens et les alkalis fixes, unis à la graisse et à l'huile : ainsi il faisoit un liniment avec la lie de vin brûlée, mêlée avec l'écorce de gland de chêne pulvérisée; d'autres fois il mélangeoit la noix de gale, la myrrhe, l'encens et la litharge pulvérisés, avec le saindoux et l'huile de laurier : si le mal résistoit à ces remèdes, il avoit enfin recours aux scarifications; il appliquoit ensuite la laine grasse trempée dans le vin, et faisoit des onctions avec l'huile, après avoir saupoudré la tête de poudre de cyprès, qui est un caustique léger, auquel les modernes ont substitué la poudre de sabine, qui est plus active.

Cette pratique paroît avoir été généralement adoptée jusqu'au temps d'Archigène, qui employa le vitriol verd, qu'il regardoit comme le plus efficace des astringens; lorsque ce moyen étoit insuffisant, il avoit recours à la cendre de papyrus délayée dans le vinaigre, dont il modéroit l'activité par l'addition de la litharge; et Galien dit avoir guéri une teigne invétérée

en appliquant une seule fois ce remède (1). Il paroît, par ce que rapporte Rhases dans son Continent, qu'Archigène faisoit aussi usage du borax et du fiel de vache : il laissoit le tout deux heures sur la tête, la lavoit ensuite avec de l'eau, et la couvroit de nouveau avec un liniment composé de vitriol et de borax triturés dans l'huile : il rasoit la tête et appliquoit ce liniment quatre fois le mois.

Dioscorides recommande, dans ces deux espèces, l'huile d'amandes amères, mêlée avec le vin, le fiel de taureau, les feuilles de chanvre broyées, la mauve, le vinaigre ancien avec un peu de sel.

Ruffus (2) lavoit la tête avec une forte décoction de poirée, ou avec son suc, mêlé avec de la farine de fénu-grec et du borax; il faisoit ensuite un liniment avec la bouse de vache; au bout d'une heure, il lavoit la partie avec une décoction de poirée et la moutarde, qu'il dit être admirable, ou avec le savon et le mucilage de psyllium.

Alexandre employoit la rhue et l'alun triturés avec le miel; ce qui emportoit l'épiderme : il appliquoit ensuite un cataplasme de feuilles d'olivier cuites dans le miel.

Oribase employoit, dans la teigne invétérée et rebelle, le vitriol et le soufre délayés dans le vin, et battus avec l'huile de mastic.

Lorsque l'alopécie succédoit à la teigne, Héliodore commençoit par raser la tête, il la frottoit

---

(1) *De compositione medicam. secundum locos.*

(2) Dans son livre *de Medicinis inventis*, cité par Rhases dans son Continent.

ensuite avec un linge rude, jusqu'à ce qu'elle devint rouge, et il appliquoit immédiatement après l'emplâtre de poix, qu'il regardoit comme le moyen le plus certain de détruire la cause de l'alopécie (1) : il unissoit à la poix la cendre d'écorces de calamus, le natrum et le cardamomum brûlés; il faisoit des scarifications légères avant d'appliquer l'emplâtre; il couvroit ensuite les endroits dont les cheveux étoient tombés, avec un plumaceau chargé de substances propres à modérer l'inflammation; il laissoit au milieu de ce plumaceau une ouverture proportionnée à la grandeur de la partie affectée; c'est sur cette ouverture qu'il posoit un peu d'emplâtre, qu'il faisoit recouvrir d'une carte plutôt que d'un linge, de crainte qu'en se fondant elle ne pût affecter les parties voisines : il laissoit communément cette emplâtre trois jours; si pendant ce temps il ne s'étoit pas formé de cloches, il l'appliquoit de nouveau et la laissoit deux jours; la cloche formée, il enlevoit l'épiderme, avec quelque détersif actif, tel que les crottes de souris mêlées à l'encens et au vinaigre; il continuoit ces remèdes lorsque la cicatrice paroissoit se former facilement; mais dans le cas contraire, il se servoit d'une pommade composée d'huile et de céruse.

Il paroît, par les détails que donne Galien, que

---

(1) *Πρὸς ἔκκρισιν τοῦ τῆς ψιλώσεως αἰτίου. Vid. Græcor. Chirurgic. lib. edente Chocci.* Flor. 1754, *in-fol.* p. 126. J'ajouterai qu'il faut lire à la ligne 10, d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, *ἐπιδεσιντε τὴν οἰκείαν περιλάμβανέ τε* pour *ἐπιδεσιντε ἣν οἰκείαν περιλαμβάνεται.*

Grecs substituoient assez fréquemment l'huile de laurier à la poix, qu'ils y mêloient quelquefois l'euphorbe, l'ellébore noir ou blanc, la renoncule et autres remèdes de ce genre. Ce que je viens de rapporter, d'après Héliodore, suffit pour donner une idée de leur pratique : j'ajouterai qu'ils n'avoient recours à ces moyens que lorsque la maladie étoit fort invétérée, et qu'elle avoit résisté aux remèdes les plus simples et les plus doux, sur lesquels ils insistoient fort long-temps, comme on peut le voir dans Galien et Alexandre de Tralles (1). Il est aussi très-certain, d'après ce dernier auteur, que ces remèdes s'employoient dans la teigne, quoique les autres les indiquent particulièrement pour l'alopécie. Antillus, médecin grec, cité par Rhases, préféroit dans ce dernier cas, les scarifications, les ventouses et les sangsues aux corrosifs.

Les Arabes ont peu ajouté, dans le traitement de cette maladie, à ce que les Grecs avoient tenté. Ainsi, Criton (2) employoit, comme Hippocrate, le marc de lie de vin, le savon, le borax, dont il faisoit un liniment, qu'il laissoit deux heures sur la tête; il la lavoit ensuite avec la décoction de poirée mêlée avec la farine de pois, et l'oignoit avec l'huile

---

(1) *Voyez* pages 1 et 5.

(2) Cet auteur, cité par Rhases, sous le nom de Kritim, me paroît être un médecin grec, qui vivoit dans le premier siècle de l'ère chrétienne, que Galien dit avoir beaucoup écrit sur les maladies de la peau, mais dont il ne rapporte aucun passage, parce que ses livres étoient entre les mains de tout le monde.

de mirthe. Lorsque la teigne étoit ancienne, il se servoit d'un liniment composé avec parties égales de soufre, de vitriol et de borax, qu'il mêloit avec le ladanum dissout dans l'huile, et qu'il laissoit une nuit : d'autres fois il avoit recours à un mélange d'ellébore blanc, de natrum, de vitriol et de soufre ; il lavoit ensuite la tête, et l'oignoit toujours avec le ladanum et l'huile de mastic.

Sérapion se contentoit, lors même que la maladie étoit invétérée, du fiel de taureau et du borax, dont il faisoit un liniment ; il appliquoit ensuite la terre cimolée, délayée dans le vinaigre et l'huile rosat, qu'il ne laissoit qu'une heure sur la partie malade, après quoi il la lavoit.

Rhases, qui vivoit vers la fin du neuvième siècle, employoit, outre les moyens dont il a été question plus haut, un onguent composé de litharge, de céruse, de soufre et de mercure, mêlés avec l'huile rosat et le vinaigre : mais il commençoit par raser la tête, et la faisoit laver tous les jours avec la décoction de mentastrum, de marjolaine et de sariette, comme on peut le voir dans son *Traité des Maladies des Enfans*. Cet Auteur paroît être et est le premier qui ait recommandé l'usage externe du mercure.

Mais la maladie résistoit souvent à tous les moyens que nous venons d'indiquer, c'est pourquoi quelques médecins Arabes, dont Rhases ne cite pas les noms, ont recommandé des remèdes très-irritans, tels que l'huile de condisium (1), mêlée avec le vinaigre ; on laissoit ce

(1) Le condisi ou le condes est une plante qui croît en Syrie, qui étoit fort en usage chez les Arabes, et dont

liniment toute la nuit sur la tête, qu'on lavoit le matin dans le bain ; on le réitéroit tous les trois jours et il guérissoit en très-peu de temps. Lorsque la teigne étoit vive, s'étendoit et produisoit beaucoup d'irritation, l'on commençoit communément par faire une friction avec un linge un peu rude, ou quelque substance âcre et sèche, tels que les oignons, jusqu'à ce que la peau en devînt rouge ; et quand elle rougissoit facilement, on regardoit cela comme un bon signe : on lavoit ensuite la tête avec l'eau de savon chaude, et l'on appliquoit un liniment composé d'hyssope, de graisse de canard, d'huile de chéri (1), de suc de tapsie et de ladanum : au bout de vingt-quatre heures, on lavoit et on frottoit la tête de nouveau, et on appliquoit ensuite le même liniment.

Il est donc constant, d'après cet exposé, qu'on a de tout temps fait usage de substances âcres et irritantes contre la teigne et les dartres invétérées : plusieurs modernes ont récemment recommandé des remèdes du même genre, tels que la dentelaire, la clématite, etc. mais on obtiendroit certainement des succès plus prompts et plus certains, si l'on y réunissoit les bains et les adoucissans, en usant d'ailleurs des mêmes précautions que les Grecs et les Arabes.

---

la racine approche, par son âcreté, de celle de l'ellébore blanc; néanmoins elle n'est pas du même genre. Elle étoit inconnue aux Grecs. Isacheben-haran dit que l'intérieur de cette racine est d'une couleur légèrement noire. La plante approche, suivant cet auteur, de l'anasof, qui est une espèce d'anacarde, dont l'huile est également âcre, et s'emploie pour détruire les cors et les verrues.

(1) Espèce de pétrole.

Tous les caustiques agissent à-peu-près de la même manière; et c'est faute d'avoir connu l'usage qu'on en a fait de toute antiquité, qu'on a cru trouver dans la dentelaire un spécifique qui portoit l'humeur à la peau, et la faisoit sortir au-dehors : cette plante, appliquée sur la peau des personnes saines, y excite des petites tumeurs inflammatoires, ou une espèce d'érysipèle, de même que toutes les substances âcres et corrosives, elle n'attire donc pas la matière morbifique; elle agit de la même manière que les cantharides, qui irritent d'abord et enflamment la partie, mais dissipent ensuite la constriction des parties voisines, par l'évacuation de sérosité qui suit leur action. Les cantharides, convenablement appliquées, produiroient les mêmes effets; et les Arabes les ont recommandées dans cette vue, contre l'alopécie et la teigne rebelle. Ils les réduisoient en poudre, après en avoir ôté la tête et les ailes; ils les mêloient avec la semence de moutarde, et faisoient cuire le tout dans l'huile, jusqu'à consistance de liniment. Ce remède, appliqué sur la tête, y produisoit des cloches et une suppuration abondante, qu'ils modéroient par les adoucissans, tels que la cire, les graisses et surtout les huiles, qu'ils regardoient comme le remède le plus efficace que l'on pût employer, tant pour prévenir que pour guérir les affections inflammatoires de la peau (1). Il faut observer que les anciens

(1) On lit dans le Continent de Rhases, chap. XV : « *Obstaculum impetiginis est oleum. Dicitur in proverbio quod impetigo. Dicit : Nolo fieri in domo in qua fuerit oleum* ».

n'employoient ces irritans qu'à la dernière extrémité, qu'ils ne les appliquoient que sur l'endroit malade même, et qu'ils avoient grand soin de défendre de leur action les parties saines. Il faut les imiter en cela.

Je n'entrerai pas dans de plus grands détails sur les remèdes que les Arabes ont recommandé contre la teigne ; j'observerai qu'ils ont fréquemment employé les cendres non seulement de différens végétaux, mais encore des animaux, tels que celles du hérisson ; ils mêloient toujours ces cendres avec l'huile ; ils faisoient aussi cas de la fiente de pigeon, de la bouse de vache, de l'urine de chameaux, qu'Avicenne regarde comme un excellent remède : ils recommandoient les différens sulphates et l'orpiment, qu'ils unissoient à la poix liquide. Ils n'ont négligé aucune plante âcre : ils prescrivoient fréquemment l'asphodèle, l'eupatoire, l'ache, la racine de narcisse, les sucs de tithymale, d'euphorbe, de cyclamen, de la serpitium, de tapsie, de coloquinthe, et quantité d'autres caustiques à peine connus aujourd'hui ; mais le plus actif de tous étoit la résine de tassia (1), dont ils n'usoient que très-rarement, parce qu'elle produisoit souvent une inflammation érysipélateuse terrible, quoique mêlée avec l'huile et la cire.

Les essais que les anciens ont fait pour

(1) Cette plante a été décrite par quelques Auteurs sous le nom de *ruta sylvestris ;* mais j'ignore à quel genre on doit la rapporter. Les espèces auxquelles les modernes ont donné ce nom, me paroissent beaucoup différer de la plante dont il s'agit ici.

obtenir

obtenir la guérison de la maladie dont il s'agit, sont étonnans, et l'on a depuis ajouté peu de chose à ce qu'ils ont dit. L'on a quelquefois voulu faire usage de remèdes plus actifs, mais les malades en ont été les victimes : ainsi, l'un périt en une nuit par l'application d'une emplâtre dans laquelle entroient quelques grains d'arsénic (1); d'autres ont employé des dépilatoires composés avec l'orpiment et la chaux vive, qui ne sont guère moins dangereux. L'on s'est, en conséquence, communément borné à des remèdes moins violens, souvent même à la fiente desséchée de différens animaux, telle que celle de pigeon, de canard, de vache, etc. que l'on mêloit avec le saindoux, en faisant fondre le tout ensemble : l'on mettoit un jour ce liniment, et un autre le saindoux simple : l'on continuoit ainsi jusqu'à parfaite guérison.

Quelques Médecins célèbres ont, à l'exemple de Rhases, mêlé le mercure aux substances dont ils composoient des linimens contre la teigne, et ce moyen leur a généralement réussi. Ainsi, Forestus dit avoir guéri des teignes jugées incurables, en lavant d'abord la tête le matin avec une décoction de patience sauvage, de poirée, d'enula campana, de racine de chélidoine, de son, de petite centaurée, de senné, de coloquinte, d'agaric, à laquelle il ajoutoit un peu de sulphate de zinc; il appliquoit ensuite un liniment fait avec une once de beurre salé, autant de saindoux, une demi-once de soufre, un gros de mercure éteint avec la sa-

(1) Voyez *Valesci de Taranta Philonium.*

live, et un scrupule de sulphate de zinc. Les anciens unissoient, en général, le soufre au mercure, lorsqu'ils l'appliquoient extérieurement, afin d'en modérer l'activité : en effet, il se forme alors une espèce d'æthiops minéral, qui pénètre difficilement la peau, et ne porte pas à la bouche ; mais ce moyen, qui est avantageux dans les affections dartreuses, seroit insuffisant dans les cas où l'on veut que le remède pénètre à l'intérieur et agisse puissamment sur la masse du sang.

L'on s'est fréquemment borné aux dessicatifs et aux astringens. Ainsi Plempius recommandoit un onguent fait avec la chaux vive et l'huile rosat ; ou il faisoit fondre une once de pierre médicamenteuse dans une livre d'eau de pluie ou de rivière, dont il lavoit la tête. Mais lorsque la teigne étoit légère, il se bornoit à un onguent fait avec la céruse et l'huile rosat (1). Bertrandi dit s'être très-bien trouvé d'un liniment composé de pierre calaminaire, d'ivoire brûlé, d'encens et de fort vinaigre (2). L'on s'est aussi servi quelquefois, avec avantage, de l'huile de staphisaigre unie à un peu de savon noir, ou d'une emplâtre faite avec les feuilles de rhue écrasées et mêlées avec le miel, et l'on saupoudroit le tout d'alun.

L'usage de ces derniers remèdes demande beaucoup de prudence : il est plus sûr de couvrir la tête, après l'avoir rasée, d'une toile enduite de cire, de céruse et d'une grande quantité de verd-de-gris ; ou même de poix et de

---

(1) *Vide Tractatus de affectibus capillorum.*
(2) *Opere*, tom. IV, *ulcere*, pag. 194.

suif, et de mettre une vessie sur le tout. On défend ainsi l'humeur qui transsude de l'action de l'air, et on contribue beaucoup à adoucir son acrimonie, en même temps que le stimulus de la poix augmente l'action des absorbans. C'est sans doute à peu près de la même manière qu'agit une pommade nouvellement recommandée (1), composée d'une once de charbon de bois pulvérisé, de deux onces de fleurs de soufre, et de cinq onces de cérat, intimement mêlés ensemble. On commence par diminuer l'inflammation, et à faire tomber une partie des croûtes, en appliquant d'abord sur la tête un cataplasme de farine de graine de lin, pendant plusieurs jours; on la couvre ensuite tous les soirs avec la pommade indiquée, qu'on enlève chaque matin, avec de l'eau de savon. On obtient ainsi quelquefois la guérison en huit ou dix jours. La craie pulvérisée, mêlée avec de la crême; l'oxide noir de manganèse réduit en poudre et uni à un corps gras, ont quelquefois procuré le même avantage.

Mais ces moyens sont une foible ressource, lorsque le cuir est presque entièrement détruit: il est alors essentiel de laver la tête avec quelque substance âcre capable d'agir sur les capsules mêmes des cheveux, surtout lorsque les croûtes sont fort épaisses, et qu'elles renaissent à mesure qu'elles tombent. Amstrong faisoit, dans ce cas, frotter la partie avec le suc de glayeul, ou flambe de rivière; il appliquoit

(1) Voyez *la Dissertation sur la Teigne*, citée plus haut, et le n°. 45 du tome VII *de la Bibliothéque Germanique, Medico-Chirurgicale.*

ensuite les feuilles de choux matin et soir, et employoit l'eau végéto-minérale lorsque les tumeurs avoient disparu (1). Underwood lavoit la tête avec une forte décoction de feuilles de tabac, jusqu'à ce que les croûtes fussent tombées (2). Quelque efficaces que soient ces remèdes, les lessives alkalines leur sont supérieures : on en modère l'activité suivant les circonstances, en y ajoutant plus ou moins d'eau : l'on peut aussi faire des lotions avec une forte eau de savon ou de chaux, ou avec l'urine même de l'enfant. Mais aucun remède n'est plus sûr que l'alkali fixe ou volatil, étendus dans l'eau, et tempérés avec l'huile, de manière qu'ils ne produisent qu'une irritation légère. S'il survenoit inflammation, il faudroit recourir à quelque décoction adoucissante ; car alors tous les irritans seroient nuisibles, et prolongeroient la guérison. On n'appliquera sur les parties médiocrement rouges et qui paroissent se guérir, que le beurre frais et la poirée. Les remèdes vulgairement connus sous le nom de digestifs, augmenteroient encore trop l'irritation.

Lorsque la chimie commença à influer sur la pratique de médecine, et à faire espérer des remèdes plus actifs que ceux qui avoient été employés par les anciens, l'on eût recours au beurre d'antimoine, à la pierre infernale, aux

---

(1) *Voyez* les Extraits de son *Traité des Maladies des Enfans*, qui se trouvent dans la traduction françoise de Underwood.

(2) *Voyez* son *Traité des Maladies des Enfans*, qui se trouve chez THÉOPHILE BARROIS.

précipités de mercure rouge et blanc, au sublimé corrosif et autres du même genre; mais l'expérience a prouvé que ces remèdes n'étoient pas plus sûrs que ceux qui avoient été adoptés jusqu'alors, et que leur usage exigeoit beaucoup plus de précaution.

Aucun auteur ne paroît avoir plus compté sur l'efficacité du sublimé corrosif dans la teigne, qu'Acrel, célèbre médecin et chirurgien de Stockholm. Il commençoit par emporter les cheveux, et lavoit ensuite les ulcères avec la décoction de petite centaurée, dans laquelle il faisoit dissoudre du sublimé corrosif; il administroit en même temps l'æthiops minéral, et la dissolution même de sublimé à l'intérieur. Duncan trempoit de la croûte de pain dans cette dernière dissolution, et l'appliquoit sur les parties affectées jusqu'à ce qu'elle fût sèche. Tout le monde sait qu'on doit peu compter sur l'usage interne de l'æthiops minéral; et que, dans ces deux cas, le sublimé étant décomposé par les substances auxquelles on l'unissoit, il devoit produire peu d'effet. C'est ce que l'expérience a appris à Murray (1), qui a été obligé de renoncer à ce moyen, et de recourir aux deux méthodes suivantes, dont il dit avoir retiré de grands avantages (2).

La première méthode, qu'il recommande dans la teigne écailleuse, consiste à oindre les parties malades avec l'onguent rosat sur une once duquel il met un gros de précipité blanc.

(1) *Voyez* Bertrandi, dans l'ouvrage cité ci-dessus.

(2) *Voyez* sa dissertation, *De medendi tineæ capitis ratione.* Gotting, 1782, *in*-4°.

Il commence d'abord par mettre gros comme un pois de cet onguent une seule fois tous les soirs, et continue ainsi une semaine ou deux. Lorsque la maladie résiste à ce remède, il en applique matin et soir, tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre, suivant l'état des croûtes et des ulcères; il continue ainsi une semaine ou deux de plus, après que la maladie paroît détruite; et il recommence le même traitement lorsqu'elle se manifeste de nouveau. Il assure que ces onctions n'ont jamais produit aucun accident, et qu'elles ont presque toujours guéri radicalement les malades. Il n'a aucune confiance dans les remèdes internes, excepté dans les purgatifs, qu'il prescrit deux fois la semaine; et il préfère la racine de jalap unie au sel de Glauber, ou ce sel seul à toute autre purgatif.

Le précipité blanc, appliqué sur les parties ulcérées, est surtout avantageux lorsque la maladie n'est pas encore fort avancée, et que les croûtes sont petites et séparées les unes des autres : Underwood fait aussi beaucoup de cas de ce remède, mais il le mêle avec l'onguent de soufre pour en modérer l'action. Il ne faut pas négliger de faire, en même temps, des lotions avec quelques-unes des décoctions émollientes dont nous avons parlé plus haut; et insister sur les rafraîchissans pris intérieurement.

J'ai souvent employé le précipité rouge avec beaucoup de succès; j'en mets d'abord douze grains sur une once de cérat, et j'en augmente peu à peu la dose. L'onguent mercuriel, quoique moins efficace, ne doit pas être rejeté. Il

est toujours bon de tenter d'abord ces moyens pour détruire la vermine, qui augmente toujours considérablement l'irritation, et aggrave le mal. Après avoir suivi ce traitement pendant une quinzaine, les lotions alkalines, l'eau de chaux, ou l'eau de phagédénique, suffisent communément pour opérer une prompte guérison.

Dans le cas de teigne faveuse, dont la guérison est toujours très-difficile, Murray suit une méthode différente, il conseille de faire prendre intérieurement l'extrait de ciguë, avec la décoction de racine de patience sauvage, et de laver deux fois par jour la tête avec la décoction même de ciguë coupée avec le lait. Il commence par donner deux grains d'extrait de ciguë deux fois le jour, et parvient, par degrés, à en faire prendre jusqu'à un scrupule trois fois le jour. Il prescrit en même temps les purgatifs dont il a été question ci-dessus.

Les lotions recommandées par Murray sont essentielles pour modérer l'inflammation, rendre la suppuration des ulcères plus louable, et procurer la chute des croûtes; elles ont certainement plus contribué à la guérison que l'extrait de ciguë, car je n'ai éprouvé aucun effet sensible de ce dernier remède dans la teigne faveuse ancienne, dont les ulcères étoient très-profonds, étendus et les bords calleux, surtout lorsque les cheveux tomboient dans différens endroits, et qu'il se formoit de nouvelles crevasses, des croûtes et des excroissances considérables. Il faut nécessairement enlever ces dernières avec la pointe des ci-

seaux, et toucher ensuite légèrement la partie avec la pierre infernale, plutôt qu'avec la pierre à cautère ou le beurre d'antimoine, parce que l'on est plus maître de son action, et qu'on ne courre aucun risque d'endommager les parties voisines. L'on couvrira en même temps les ulcères d'un peu de précipité rouge ou blanc, incorporé dans quelque onguent, ou de quelqu'autre cathérétique léger, tel que l'onguent égyptiac, le baume verd de Metz ou autres, dont l'on continuera l'usage jusqu'à ce que les crevasses se remplissent, et prennent une couleur rouge vermeille : alors l'on se contentera d'appliquer des feuilles de poirée avec le beurre frais, et de laver matin et soir la tête avec la décoction de ciguë, ou avec toute autre capable de modérer l'inflammation.

Lorsque tous les moyens que nous venons d'indiquer sont inutiles, ce qui est rare, on ne peut se dispenser de recourir à l'emplâtre de poix. Ce remède appliqué avec précaution est toujours très-efficace, et n'est pas aussi douloureux qu'on pourroit se l'imaginer, pourvu qu'à l'exemple d'Héliodore, dont nous avons rapporté plus haut la méthode, on étende la poix, avec un peu d'huile, sur des bandelettes de linges ou de peau qu'on applique chaudes sur les seules parties malades. La calotte de poix dont quelques personnes couvrent encore toute la tête, est un remède cruel, dangereux, et dont le succès est moins certain. Les bandelettes s'appliquent d'ailleurs plus commodément : elles irritent moins et ne produisent presque jamais d'inflammation considérable. On les lève au bout de sept ou huit jours, et on

entraîne en même tems les croûtes et les bulbes des cheveux. On aura soin avant tout de faire tomber le plus de croûtes qu'on pourra par les moyens indiqués plus haut, afin que chaque bande puisse mieux s'appliquer; et d'oindre la partie pendant quelques jours avec le beurre frais, la crême, le cérat de Galien et autres adoucissans.

Les Médecins de Londres recommandent, dans leur nouvelle Pharmacopée, de mêler à la poix partie égale de graisse de mouton, mais alors le médicament devient souvent trop foible pour remplir l'objet qu'on se propose. La méthode des anciens est préférable, et n'est sujette à aucun inconvénient; ils en appliquoient non seulement sur les parties couvertes de dartres, mais même sur celles qui étoient atrophiées, et quelquefois sur tout le corps. Plusieurs auteurs ajoutent à la poix, de la pyrethre, de l'ellébore blanc, de l'euphorbe, de la staphisaigre, du verd-de-gris ou d'autres escharotiques légers; mais cette addition n'est utile que quand l'on a tenté inutilement l'emplâtre de poix simple. L'on traitera l'inflammation et les ulcères qui succéderont à l'usage de ce remède, par les moyens déjà indiqués.

M. Evers chirurgien à Hanovre, a proposé de substituer à la poix de la gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre et cuite jusqu'en consistance d'emplâtre; il étend également cette gomme sur des bandelettes de peau, mais il recommande de ne les enlever qu'au bout de six semaines, et il dit qu'on trouve alors la tête parfaitement saine (1). Ce remède agit à-peu-

(1) Voyez *Journ. de Dessault*, v. III, p. 241.

près de même que la poix, et peut être avantageux surtout dans les premières espèces de teigne.

Plenk faisoit oindre la tête deux fois le jour pendant six semaines, avec l'acide marin dont il mettoit une demi-once sur autant d'onguent d'althæa et deux onces d'onguent de genièvre.

La maladie guérie, il est bon de faire longtems des lotions avec une eau légèrement chargée d'alkali fixe, ou volatil; l'on continuera les bains, les rafraîchissans, et l'on ouvrira un cautère qu'on entretiendra pendant un an au moins.

SECTION X.

Observations sur l'Ulcère vénérien.

§. 1. *Variétés de l'Ulcère vénérien.*

On entend, en général, par Ulcères Vénériens, ceux qui dépendent d'une affection siphilitique du système. Néanmoins, comme on peut aussi convenablement appliquer ce nom aux chancres, quoiqu'ils ne soient pas toujours réunis à une infection générale, je crois à propos, afin d'éviter la confusion et l'ambiguité, de considérer aussi ici ces ulcères.

On peut donc admettre deux variétés d'ulcères vénériens ; savoir ceux qui se manifestent comme symptômes primitifs de la maladie, et ceux qu'on peut plus proprement considérer comme symptomatiques.

Les ulcères de la première espèce sont en général les chancres, soit qu'ils paroissent sur les parties de la génération à la suite de l'acte vénérien, ou sur le bout des mamelles et la gorge des femmes qui nourrissent des enfans infectés (1), ou sur les lèvres et les parties

(1) Ce signe me paroît être le seul auquel on puisse reconnoître si un nourrisson est né avec le vice vénérien. Il faut même, dans ce cas, ne porter son jugement qu'avec la plus grande circonspection ; car l'expérience m'a appris qu'on accusoit, en général, trop

adjacentes, à la suite des baisers lascifs : car

---

légèrement les enfans de communiquer le virus vénérien, comme je l'ai déjà observé dans les notes que j'ai ajoutées à la traduction du *Traité de la Gonorrhée* et des *Maladies vénériennes*, de notre auteur. t. II, p. 60. Nisbet, chapitre VIII de son *Traité des Maladies vénériennes*, assure que cette maladie se manifeste toujours, chez les enfans, sur les parties génitales et les fesses, qui se couvrent de pustules couleurs de cuivre, semblables à celles qui caractérisent le second degré de la maladie constitutionnelle chez l'adulte. Ces pustules s'étendent, et le corps se couvre de plaques qui approchent des taches scorbutiques. Il ajoute que l'affection des yeux est le signe caractéristique de la maladie; ce qui paroît indiquer qu'il n'a pas une grande confiance dans les signes précédens. Mais aucun ne suffit pour pouvoir se décider. Les pustules et les taches livides dont il parle ne sont pas absolument rares chez des enfans d'ailleurs très-sains. Rhases les a observées il y a huit cents ans, comme on peut le voir dans son *Traité des Maladies des Enfans* ; et il les regardoit comme une maladie légère, à moins qu'elles ne fussent accompagnées de fièvre. J'en ai quelquefois vu de semblables aux environs des parties génitales ; il en est même assez fréquemment résulté des ulcères qui paroissoient être au premier abord de mauvaise nature ; néanmoins les bains, les rafraîchissans, le cérat de Galien, simple ou mêlé avec un peu de vitriol blanc, ou de fleurs de zinc et de poudre de lycopodium, ont toujours suffi pour détruire parfaitement ces ulcères, sans qu'il en soit résulté aucune suite fâcheuse, dans des cas même où des personnes instruites avoient décidé que l'on ne pouvoit, à ces signes, douter de l'existence du virus vénérien.

Je ne crois pas non plus que des enfans naissent tous les jours avec des signes de vérole confirmée, lorsqu'il n'y a jamais eu le moindre signe d'infection du côté de la mère, comme l'assure M. Nisbet. Les cas de ce genre sont extrêmement rares. La comparaison qu'il donne de la petite-vérole, qui peut affecter le

tous ces ulcères, quoique situés sur différentes parties, sont d'une seule et même nature. L'on peut aussi quelquefois considérer comme primitifs, les ulcères qui subsistent après l'ouverture spontanée ou artificielle des bubons produits par une infection récente, et avant qu'on puisse soupçonner que tout le système est affecté.

Je considère au contraire comme symptomatiques les ulcères que produit la matière de l'infection répandue dans le système : tels sont ceux qui succèdent aux anciens bubons, ou qui paroissent en même temps que d'autres symptômes vénériens, long-temps après l'infection. Ces ulcères affectent le plus communément la gorge, le palais, le nez, les parties qui recouvrent immédiatement le crâne, le tibia, l'humérus, et les autres os durs peu couverts de chairs.

Il n'est pas toujours aisé de reconnoître avec certitude les ulcères vénériens : on peut néanmoins, dans la plupart des cas, y parvenir facilement, en prenant des informations du malade, ou par l'apparence même des ulcères.

Si, immédiatement après s'être exposé à l'infection, il se manifeste un ulcère sur les parties qu'on croit avoir été dans le cas de recevoir le virus, en même temps que les glandes, qui se

---

fœtus sans que la mère la soit, ne me paroît pas applicable ici. Les avortemens sans cause évidente, la cessation du mouvement de l'enfant dans la matrice, vers les derniers mois de la grossesse, les signes d'éthisie ou de rachitis, ne suffisent pas non plus pour indiquer l'existence de la maladie vénérienne.

trouvent sur le cours des vaisseaux lymphatiques, se gonflent, l'on peut être presque convaincu que ces affections sont locales, et on doit en conséquence les considérer comme symptômes primitifs. Les ulcèrations ainsi produites par l'application immédiate du virus vénérien, portent en général le nom de chancre : elles paroissent d'abord comme des petites taches miliaires ; bientôt ces taches s'élèvent et forment de petites vésicules, d'où il coule quelquefois un fluide aqueux, ténu, et d'autres fois une matière jaune plus épaisse. Les chancres sont en général durs et douloureux, et communément accompagnés d'une inflammation plus ou moins forte, ainsi que du gonflement des glandes que je viens d'indiquer.

Les ulcères produits par le virus répandu dans le système, se distinguent des chancres, ainsi que de toute autre espèce d'ulcère, par les informations qu'on peut prendre du malade ; par leur siége, et par leurs apparences.

Lorsqu'on soupçonne qu'un ulcère est vénérien, on peut fréquemment en avoir la certitude par le récit du malade. Si, par exemple, une personne déjà affectée d'autres symptômes des siphilis, est attaquée, à la suite d'une violence externe ou de toute autre cause, d'un ou de plusieurs ulcères, qui résistent aux méthodes curatives ordinaires, on ne peut guère douter que ces ulcères sont vénériens.

Quelquefois cependant il n'est pas possible d'obtenir des éclaircissemens de ce genre : car ceux qui sont infectés de siphilis, refusent souvent d'en convenir ; tandis que d'autres en sont

infectés sans en avoir aucun soupçon. Dans ces cas, il faut se déterminer par la situation et les apparences de l'ulcère même.

La plupart des ulcères vénériens produits par une infection ancienne, paroissent, comme je l'ai déjà remarqué, immédiatement au-dessus des os, et surtout sur ceux qui sont le moins couverts de muscles. Ils se manifestent d'abord sous la forme d'une efflorescence rouge ou pourpre, en général étendue plutôt que circonscrite. Il en résulte ensuite un certain nombre de petites pustules, qui rendent une sérosité ténue qui excite des démangeaisons. Ces pustules, examinées à la loupe, paroissent d'abord parfaitement séparées ; mais elles se réunissent enfin et forment un large ulcère, dont les bords sont communément ridés et un peu calleux ; la peau est d'une couleur rouge de cuivre ; cette couleur s'étend beaucoup au-delà des limites de l'ulcère.

Ces espèces d'ulcères portent fréquemment un caractère très-remarquable ; ils sont, en quelque sorte, creusés en forme de godet, dont le fond est généralement étroit et resserré, et les bords s'élèvent insensiblement jusqu'à ce qu'ils aient atteint la circonférence externe. Telle est, au moins, l'apparence qu'offrent en général ces ulcères, à moins que les os qui sont au-dessous ne soient cariés ; car alors ils se remplissent communément d'excroissances molles, fongueuses.

Les ulcères vénériens ne sont pas communément fort douloureux ; ou au moins la douleur n'y est pas aussi forte qu'on pourroit s'y attendre, d'après leur étendue et leurs appa-

rences : néanmoins l'on observe quelquefois le contraire ; et l'écoulement, quoique d'abord ténu, prend enfin communément un caractère très-particulier et très-propre à le caractériser ; il a une consistance plus dure et plus visqueuse que le pus louable ; il est d'une fétidité très-rebutante, sans avoir l'odeur particulière à la putridité ; et il a une couleur verte très-singulière.

Tels sont les apparences qu'offrent le plus communément les anciens ulcères vénériens ; et lorsqu'ils sont situés sur quelques-uns des endroits que j'ai indiqués, on peut presque toujours en conclure avec certitude, qu'ils sont l'effet du virus vénérien.

La distinction que j'ai proposée des ulcères vénériens en primitifs et en symptomatiques, est d'une grande importance dans le traitement de la maladie : car on peut fréquemment guérir l'ulcère primitif, sans le secours d'aucun médicament interne, en convertissant seulement le chancre naissant en un ulcère simple, soit en brûlant l'endroit affecté, soit en détruisant le virus vénérien qui y est contenu, avec la pierre infernale.

L'on peut, à la vérité, quelquefois obtenir ainsi la guérison sans courir aucun risque ; néanmoins comme nous n'avons point de moyen de reconnoître si le virus a pénétré ou non dans le système, l'on ne doit jamais se fier, pour la guérison même du chancre le plus léger, à d'autre remède qu'à l'usage interne du mercure ; avec néanmoins cette différence importante, que, dans ce premier degré de la siphilis, une

une très-petite quantité de mercure suffit communément, tandis qu'il en faut une beaucoup plus grande pour guérir les anciens ulcères vénériens.

Cette distinction nous indique une autre circonstance importante, c'est que dans les ulcères causés par une infection ancienne, il ne faut jamais appliquer à l'extérieur aucune préparation mercurielle ni autre, dans la vue de cicatriser et de dessécher promptement ces ulcères ; mais compter plutôt sur l'usage interne du mercure, et se borner à appliquer en même temps à l'extérieur les seuls remèdes nécessaires pour entretenir les parties propres, et empêcher la douleur.

Lorsqu'on est ainsi parvenu à guérir les ulcères de ce genre par l'usage seul des remèdes internes, on a la preuve la plus convaincante que le virus est anéanti. Mais quoique je donne, par cette raison, la préférence à cette pratique dans les ulcères anciens, je ne suis pas de l'avis de ceux qui pensent qu'elle est applicable aux chancres : les ulcères récens, produits par l'action du virus vénérien sur un point particulier, et qui ne sont compliqués avec aucune affection du système, ne guérissent pas aussi certainement par l'usage interne du mercure, et l'on se trouve en conséquence souvent obligé, après l'avoir long-temps administré de cette manière, de recourir enfin aux remèdes externes.

Cette objection n'est cependant pas encore la plus forte qu'on puisse faire contre cette méthode : car, tant que le chancre reste ouvert, on est beaucoup plus fondé à craindre

que le système ne soit infecté, que si le chancre, qui est la source de cette matière, eût été cicatrisé dès l'instant qu'il s'est manifesté.

L'on répond qu'en adoptant la méthode de traiter les chancres par l'usage interne du mercure seul, on ne court aucun risque de les tenir ouverts, parce que le mercure agissant comme un antidote certain sur le virus vénérien, exercera bientôt sa puissance sur tout le système, de manière à empêcher l'action du virus de s'étendre plus loin.

L'on ne doit pas néanmoins se fier à de semblables raisonnemens dans la pratique. Car, premièrement, quoique le mercure, en général, guérisse certainement la maladie vénérienne, dont la constitution est déjà infectée, il ne met pas à l'abri d'une nouvelle infection, lors même qu'on l'administre d'avance à très-grandes doses, comme j'en ai vu plusieurs exemples, et tous les gens de l'art doivent en avoir rencontré de semblables.

Quand même l'on seroit certain qu'en faisant passer dans le système une quantité convenable de mercure, l'infection ne puisse plus se communiquer par l'introduction d'une plus grande portion de virus, l'on ne pourroit cependant jamais être sûr que le remède pût être introduit assez promptement dans le torrent de la circulation, pour produire cet effet prophylactique : il est même évident qu'on ne doit pas y compter, lorsqu'on considère combien on est sujet à être trompé dans les cas où l'on tente d'introduire une quantité suffisante de mercure, soit par le défaut de la préparation dont on se sert, soit parce que ce remède passe

par les selles, ou se porte trop promptement à la bouche, ou enfin par quelque autre cause.

On doit donc en général accélérer, autant qu'il est possible, la guérison des chancres et de tous les ulcères vénériens primitifs, non seulement par les médicamens internes, mais même y réunir les applications externes.

§. 2. *De la Curation de l'Ulcère vénérien.*

On doit se proposer, dans tous les cas de chancres, de détruire le virus qui réside dans la partie qui a été exposée à son action, et d'introduire une suffisante quantité de mercure dans le système pour le mettre à l'abri de l'infection. On a coutume, dès l'instant que paroissent les chancres, d'y appliquer un caustique, afin de les réduire le plus promptement possible à l'état des ulcères simples ; mais j'ai tenté de prouver, dans un autre ouvrage, qu'il valoit mieux donner le mercure plusieurs jours avant d'appliquer le caustique, parce que l'irritation que produit ce dernier, lorsqu'on l'applique sur les chancres sans avoir d'abord administré le mercure, favorise évidemment l'absorption du virus, et détermine ainsi les bubons (*). Après avoir administré le mercure pendant cinq ou six jours, on peut hardiment

(*) Voyez *le Traité de la Gonorrhée virulente* et de *la Maladie vénérienne*, dans lequel j'ai traité plus amplement cet objet, ainsi que plusieurs autres relatifs à la siphilis.

appliquer le caustique lunaire, de manière à former une escharre fort épaisse : l'escharre tombée, on panse la plaie, tant qu'elle est nette, avec du cérat ordinaire; mais pour peu qu'elle paroisse devenir sordide, il faut mêler avec le cérat un sixième ou un huitième de calomelas ou de précipité rouge réduit en poudre très-fine.

On peut en général guérir ainsi presque tous les chancres, avec beaucoup moins de mercure qu'il n'en auroit fallu, si on les avoit laissés ouverts long-temps.

Néanmoins, ces ulcères primitifs même, quand ils ont subsisté long-temps, et qu'on a négligé d'y appliquer les remèdes convenables, prennent enfin toutes les apparences de ceux qui dépendent d'une infection générale; l'on doit alors varier en conséquence leur traitement : on ne peut plus dans ce cas avoir la même confiance dans les applications externes, il faut au contraire compter particulièrement sur le mercure administré d'une manière convenable.

L'on a adopté deux manières différentes de faire passer le mercure dans le système : on le donne par la bouche; ou on le fait passer dans les vaisseaux absorbans répandus sur la peau par le moyen des frictions. Comme la première de ces méthodes est sujette à quantité d'inconvéniens dont l'autre est exempte, on doit, en général, préférer la dernière. Je pensois différemment à cet égard, lorsque je publiai les premières éditions de cet ouvrage, mais je me fais gloire de reconnoître qu'une expérience plus étendue, m'a convaincu que j'avois tort,

et que la meilleure manière d'administrer le mercure, est sous forme de frictions; on évite ainsi le plus communément, le mal d'estomac, les coliques et les fortes diarrhées que le mercure administré par la bouche, est très-sujet à produire, ce qui est souvent fort pernicieux pour la constitution.

L'on est cependant quelquefois réduit à la nécessité de donner le mercure par la bouche: il faut alors préférer les préparations qu'on obtient par la simple trituration; les pilules mercurielles de la Pharmacopée d'Edimbourg, sont peut-être la meilleure préparation de ce genre (1). Elles sont communément plus efficaces, et rarement sujettes aux inconvéniens qui résultent souvent de l'usage interne des différens oxides de mercure.

Mais quelle que préparation mercurielle qu'on adopte, il faut toujours la continuer jusqu'à ce que la bouche soit affectée: c'est le signe le plus certain que le remède a pénétré dans le système: il ne faut pas même s'arrêter à ce degré, comme on fait communément: on a très-généralement cru jusqu'ici, que le mercure donné à la dose nécessaire pour seulement affecter la bouche, étant continué un temps suffisant, guérissoit aussi sûrement les ulcères

(1) Ces pilules sont composées d'une once de mercure, et d'autant de miel, sur deux onces de mie de pain. On triture le mercure avec le miel dans un mortier de verre, jusqu'à ce que les globules disparoissent; et l'on y verse, s'il le faut, un peu de sirop; l'on ajoute ensuite la croûte de pain, et l'on bat le tout avec de l'eau pour en faire une masse, que l'on divise en quatre cent quatre-vingts pilules égales.

et autres symptômes vénériens, que quand on on en administroit les doses les plus fortes; j'avoue même que je fus pendant un temps de cette opinion, mais une longue expérience dans cette branche de l'art de guérir, m'a aujourd'hui convaincu qu'on guérissoit beaucoup plus certainement la maladie vénérienne, en donnant dans tous les cas, surtout dans les symptômes anciens, autant de mercure que le malade en peut supporter sans danger. J'ai tâché de prouver, dans le Traité que je viens de citer, qu'on devoit moins compter sur la longueur du tems qu'on continue le mercure, que sur la quantité du médicament qu'on fait passer dans le systême dans un court espace de temps : la méthode qu'on appelle par Extinction, dans laquelle on donne le mercure de manière à n'affecter que légèrement les gencives, peut souvent réussir dans les affections vénériennes récentes ; mais elle manque fréquemment, dans ces affections même, quelque soin qu'on prenne, et on ne doit pas y compter dans celles qui sont anciennes.

On ne peut guère déterminer la quantité de mercure qu'on doit donner, ni le temps qu'on doit le continuer que par les effets qu'il produit : il faut absolument abandonner ces circonstances au jugement de celui qui conduit le malade; j'observerai néanmoins en général, qu'on doit continuer le mercure deux ou trois semaines après que tous les symptômes de siphilis sont dissipés.

Il arrive cependant quelquefois, que les ulcères vénériens ne se guérissent pas, quoique le virus qui les avoit produit soit anéanti :

on ne peut compter alors que sur le traitement externe dirigé avec soin, et particulièrement sur l'application réitérée du caustique. Le caustique est souvent le remède le plus efficace dans les ulcères de ce genre ; il détruit non seulement la cause qui détermine fréquemment les excroissances fongeuses à se former dans ces ulcères, mais il a en outre l'avantage de stimuler les parties qui sont restées long-temps dans l'inaction : j'ai vu l'application convenable du caustique favoriser les cicatrices de ces ulcères, au point qu'on a obtenu promptement la guérison, après avoir employé pendant fort long-temps, sans succès, tous les remèdes ordinaires. Il faut, en même temps qu'on touche l'ulcère, tous les deux ou trois jours, avec le caustique lunaire, le panser tous les jours avec le basilicum ou le cérat, mêlé avec un sixième ou un septième de précipité rouge, réduit en poudre très-fine.

SECTION XI.

OBSERVATIONS sur l'Ulcère scorbutique.

§. 1. *DES Symptômes et des Causes de l'Ulcère scorbutique.*

ON a admis différentes variétés de scorbut, telles que la muriatique, l'alkaline, etc. ainsi nommées en raison de la nature des causes dont on supposoit qu'elles tiroient leur origine ; mais il est aujourd'hui reconnu que ces distinctions sont fausses et impropres : le véritable scorbut est toujours de la même nature, et il est constamment produit par les mêmes causes, dans quelque endroit, et dans quelque climat qu'elles se rencontrent, tant sur terre que sur mer.

Le docteur Lind, dans l'excellent traité qu'il a publié sur le scorbut, a décrit particulièrement entre les différens symptômes de cette maladie les ulcères qui y sont si communs. On ne peut en donner une idée plus claire et plus exacte ; je vais en conséquence transcrire ici ses propres paroles.

« Les caractères distinctifs des ulcères scor-
« butiques sont les suivans : ils ne fournissent
« pas de bon pus, mais une espèce de sanie
« ténue, fétide, mêlée de sang : cette sanie
« prend enfin véritablement l'apparence d'un
« sang caillé qui forme sur la surface de l'ulcère

« des croûtes qui s'enlèvent ou se détachent « très-difficilement des parties qui sont au-« dessous.

« La chair que recouvrent ces croûtes paroît « à la sonde être molle ou spongieuse, et est très-« putride. Il n'y a pas de détersif ni d'escharo-« tique dont on puisse dans ce cas tirer aucun avan-« tage, car après avoir enlevé ces croûtes, avec « beaucoup de peine, on en retrouve de nouvelles « au pansement suivant, qui offrent toujours la « même apparence putride sanguinolente; leurs « bords sont généralement d'une couleur livide, « et hérissés d'excroissances charnues, qui pren-« nent leur origine au-dessous de la peau.

« Lorsqu'on fait une compression trop forte « pour empêcher les fongosités de s'élever, ces « ulcères sont sujets à contracter une disposition « gangréneuse; et le membre devient toujours « œdémateux, douloureux, et se couvre com-« munément de taches.

« A mesure que la maladie s'accroît, ces « ulcères produisent une substance fongueuse, « molle, sanguinolente, que les marins dési-« gnent sous le nom de *foie de veau* : elle res-« semble, en effet, tant par sa couleur que par « sa consistance, au foie de veau boulli. Sou-« vent elle acquiert un volume énorme en une « nuit; et soit qu'on la détruise par le cautère « actuel ou potentiel, ou qu'on la coupe avec « le bistouri (ce qui est en général suivi d'une « hémorragie abondante) on la retrouve, au « pansement suivant, aussi volumineuse qu'a-« vant. Néanmoins ces ulcères subsistent long-« temps dans cet état sans affecter les os.

« Les contusions et les plaies les plus légères

« dégénèrent, chez les scorbutiques en ulcères
« de ce genre. Leur apparence est tellement
« particulière et uniforme, sur quelque partie du
« corps qu'ils se manifestent; et ils diffèrent tel-
« lement de tout autre ulcère par leur extrême
« putridité, par l'humeur sanguinolente qu'ils
« rendent, et par leurs fongosités, que nous ne
« pouvons nous empêcher d'observer ici com-
« bien il est peu convenable de rapporter au
« scorbut la plupart des ulcères des jambes de
« mauvaise nature et rébelles, dont les appa-
« rences sont fort différentes » (*).

Cette description exacte de l'ulcère scorbutique renferme presque toutes les apparences qu'il est susceptible de prendre. J'observerai seulement qu'il ne devient guère sur terre d'une aussi mauvaise nature que ceux dont Lind donne la description, à moins que les malades ne se trouvent dans des situations très-particulières, et qu'ils n'aient été constamment exposés à toutes les causes les plus actives du scorbut : mais l'on rencontre très-souvent, dans tous les pays, et peut-être plus fréquemment dans quelques parties de l'Ecosse qu'ailleurs, des degrés plus légers des ulcères du même genre qui constituent ce que les gens de l'art appellent en général, des Ulcères Sordides ou Malins.

L'on voit fréquemment, dans l'hôpital royal d'Edimbourg, des ulcères de ce genre, quelquefois même accompagnés des symptômes les mieux caractérisés du scorbut, tels que sont les gencives molles spongieuses. Néanmoins, je n'ai

(*) *Voyez* le Traité de Lind sur le Scorbut.

jamais observé, dans les cas même les plus fâcheux que j'ai rencontrés ici, les apparences d'un degré de putridité aussi considérable du système que celui qu'on dit avoir fréquemment lieu dans les voyages de longs cours sur mer.

On peut l'attribuer à ce que les affections scorbutiques qu'on observe dans ce royaume, attaquent généralement la dernière classe du peuple, et sont plutôt causées par le défaut d'une quantité suffisante de nourriture, que par l'usage d'une seule espèce d'aliment, qu'on puisse considérer comme particulièrement septique, ou propre à disposer au scorbut.

La diathèse putride domine rarement, chez ces sortes de malades, au point de produire des ulcères dans les parties qui étoient saines avant; mais elle ne manque jamais de se manifester dans les ulcères qui existoient déjà, ou dans les plaies qu'on peut recevoir pendant que cet état des fluides subsiste. Plusieurs des ulcères qui viennent aux jambes et sur d'autres parties, à nos pauvres, dépendent sans doute souvent plus ou moins d'une véritable disposition scorbutique, comme il est évident par leurs apparences, leurs causes, et surtout par la méthode curative; car une bonne nourriture contribue plus à la guérison, que tous les remèdes qu'on applique communément sur les ulcères.

L'on peut rapporter la cause immédiate ou prochaine de ces ulcères, ainsi que de tous les autres symptômes de scorbut, à un certain degré de putridité des fluides; cette putridité peut être déterminée par différentes causes, surtout par l'usage habituel des provisions salées et le manque absolu de végétaux, lorsqu'on est ex-

posé à un air froid humide. Il y a quantité d'autres causes déterminantes du scorbut dont l'énumération m'écarteroit trop de l'objet que je me suis proposé ici; mais on trouvera de plus grands éclaircissemens sur cette matière dans Lind, Pringle, Huxham, et les autres Auteurs qui s'en sont occupés plus particulièrement.

§. 3. *De la Curation de l'Ulcère scorbutique.*

Il est évident qu'on doit, pour obtenir la guérison des ulcères scorbutiques, s'occuper particulièrement de corriger la diathèse putride qui les a produits. L'on a observé que les végétaux de toutes espèces, ceux surtout qui sont acèscens, conjointement avec le lait et le petit-lait, étoient des remèdes presque certains pour remplir cette indication. On aidera modérément les différentes sécrétions, particulièrement celles de la peau et des reins : et la matière de la transpiration étant surtout interceptée d'une manière particulière, dans le scorbut, son rétablissement contribue beaucoup à la guérison, en entraînant probablement au-dehors quantité des molécules putrides, dont les fluides sont toujours dans ces cas surchargés. Les doux laxatifs sont également utiles pour la même raison et remplissent la même indication; les tamarins et la crême de tartre unis à la manne, sont très-convenables.

Ces moyens, réunis à l'abstinence totale des alimens salés, et à l'éloignement de toutes les autres causes déterminantes de la maladie, guérissent très-communément tous les symptômes de scorbut, et entr'autres, les ulcères

dont il s'agit; les meilleurs remèdes externes qu'on puisse appliquer sur ces ulcères sont les antiseptiques les plus puissans; Lind recommande l'onguent égyptiaque, et le miel rosat acidulé avec l'acide vitriolique.

Ces moyens sont, en général, les plus efficaces; et on les emploie communément dans les cas les plus fâcheux de scorbut; mais il est rare que, dans les ulcères putrides les plus fréquens dans cette contrée, les fluides soient, comme je l'ai observé plus haut, portés à un degré de putridité qui oblige absolument d'astreindre les malades à ce qu'on pourroit appeler proprement un traitement anti-scorbutique.

Les ulcères malins ou scorbutiques ordinaires dans cette contrée, étant plus souvent l'effet du manque de nourriture que de toute autre cause, on contribue toujours beaucoup au rétablissement des malades, en leur accordant peu-à-peu une nourriture plus forte, et en leur permettant de boire tous les jours, avec modération, une certaine quantité de bon vin.

Cet objet est plus important, dans le traitement de ces ulcères qu'on ne l'imagine communément, et les gens de l'art devroient y apporter plus d'attention qu'on ne le fait en général. Au lieu de prescrire des médicamens pour guérir ces ulcères, l'on retireroit plus d'avantage d'un régime nourissant, surtout en y joignant l'usage du vin pris modérément; ou même, ce qui m'a souvent paru mieux réussir, en leur accordant une certaine quantité de vin de Porto, ou de forte biere. Les anciens ulcères sordides particuliers aux pauvres de tous les pays, sont le plus fréquemment produits par l'indigence,

et entretenus réellement par le défaut de nourriture. Il est en conséquence probable qu'il seroit plus avantageux, dans ces cas, d'abandonner presque entièrement l'usage des médicamens internes dans les hôpitaux, et d'employer les épargnes qui en résulteroient à nourrir les malades comme je l'ai indiqué.

Le quinquina est néanmoins fréquemment utile ; on en tire même communément plus d'avantage dans ces sortes d'ulcères, que dans tout autre. Donné à une dose convenable, c'est-à-dire, autant que l'estomac peut en supporter, il manque rarement de produire en peu de jours, un grand changement en mieux. Le quinquina est réellement presque l'unique remède interne qui m'ait paru nécessaire dans les ulcères scorbutiques de cette contrée.

Mais il ne faut pas perdre de vue, que le mercure, donné à grande dose, loin d'être un moyen de guérison dans les ulcères vraiment scorbutiques, produit toujours des effets pernicieux. Lind, après une grande expérience, dit à ce sujet : « Le mercure est le plus funeste de tous « les remèdes, dans l'ulcère vraiment scorbu- « tique » (*). Il est donc de la plus grande importance dans le traitement, de bien distinguer les ulcères de ce genre, des différentes espèces de dartres ou de maladies éruptives qu'on appelle communément Scorbutiques : dans les dernières, on peut donner le mercure non seulement sans danger, mais même dans quelque cas, avec beaucoup d'avantage ; tandis que dans les autres ulcères on court toujours les plus grands risques de faire usage de ce remède.

(*) *Voyez* son *Traité du Scorbut*, part. II, chap. 11.

Le quinquina, appliqué à l'extérieur, réussit aussi singulièrement bien dans ces ulcères; en y appliquant des plumaceaux trempés dans une forte décoction de quinquina, on contribue, en général, beaucoup à corriger la fétidité et la putridité de l'écoulement : néanmoins la bouillie de carotte est le topique le plus propre à remplir cette indication. Cette bouillie réunie à l'usage interne du quinquina, et à un régime convenable, corrige, en général, avec une telle promptitude la putridité qui domine, qu'en continuant à panser quelques jours les plaies avec des plumaceaux couverts de basilicum et de précipité rouge, pour procurer la chute des escharres qui restent, il est d'ordinaire aisé d'obtenir la guérison. On se conduira d'ailleurs comme je l'ai indiqué plus haut pour le traitement des ulcères en général; mais il faut surtout ouvrir un cautère, sans négliger de faire en même temps une compression modérée par le moyen du bandage simple.

Ce que j'ai dit jusqu'ici du traitement des ulcères scorbutiques, est, en grande partie, applicable à toutes les espèces d'ulcères compliquées avec un état de putridité des fluides, quelles qu'en soient les causes. Ainsi, les ulcères qui restent à la suite des abcès critiques qui terminent les fièvres putrides, exigent la même méthode curative générale; et il est probable que cette méthode doit être la plus efficace dans les ulcères même qui succèdent à la peste; mais comme nous n'avons pas eu occasion d'observer cette maladie dans le pays que nous habitons, je ne puis rien assurer sur cet objet d'après mon expérience.

SECTION XII.

OBSERVATIONS sur l'Ulcère scrophuleux.

§. 1. *DES Symptômes et des causes de l'Ulcère scrophuleux.*

LES ulcères scrophuleux sont ceux qui subsistent après l'ouverture artificielle ou spontanée des tumeurs qui surviennent dans différentes parties du corps, comme symptômes des écrouelles.

Les écrouelles sont une maladie si commune et par conséquent si connue, qu'il est presque inutile d'en donner la description. Elle commence par des tumeurs indolentes, légèrement dures, qui sans changer la couleur de la peau, affectent d'abord particulièrement les glandes conglobées du col; mais elles gagnent en vieillissant le tissu cellulaire, les ligamens des articulations, et les os même.

Les tumeurs écrouelleuses sont beaucoup plus mobiles que les squirrheuses; elles sont aussi, en général, plus molles, et rarement fort douloureuses: elles suppurent lentement: dans quelques cas, elles disparoissent dans un endroit, et se manifestent de nouveau dans d'autres parties du corps. Je peux encore donner comme des circonstances propres à caractériser cette maladie, la mollesse et la finesse de

de la peau, une espèce de plénitude du visage, réunie, en général, à de grands yeux, et à une complexion très-délicate.

Les ulcères scrophuleux donnent rarement un bon pus; la matière qu'ils fournissent, quand ils commencent à se manifester, est quelquefois légèrement blanchâtre, et grumeleuse : cette matière se change ensuite en une sanie plus ténue et aqueuse. Les bords de ces ulcères sont assez souvent douloureux, et toujours très-élevés ou tuméfiés. Tant que la diathèse scrophuleuse subsiste, ces ulcères restent souvent fort longtemps sans montrer aucune disposition à se cicatriser ou à empirer; d'autres fois ils se guérissent très-promptement, et reparoissent de nouveau dans quelque autre partie du corps.

L'on cite plusieurs autres causes qui contribuent à produire les écrouelles, particulièrement les alimens cruds et indigestes, l'eau de mauvaise qualité, les logemens humides; car la maladie est héréditaire, et endémique dans quelques contrées.

Les Auteurs admettent encore quantité d'autres causes dont nous ne pouvons nous occuper ici : l'on peut néanmoins observer que, quelles que soient, dans différentes circonstances, les causes prédisposantes des écrouelles, la maladie elle-même dépend d'une foiblesse de la constitution en général, et probablement du système lymphatique en particulier, ou au moins elle a une grande connexion avec cette foiblesse, car elle commence très-généralement à se manifester dans les glandes conglobées ou lymphatiques. Il est au moins probable que cette foiblesse influe

beaucoup sur les écrouelles, non seulement par la nature évidente de plusieurs des causes qui paroissent produire les écrouelles, mais même par les remèdes qui sont les plus efficaces pour obtenir la guérison ; car tous sont de la classe des toniques et des fortifians.

§. 2. *De la Curation de l'Ulcère scrophuleux.*

L'on a long-temps cru que les écrouelles dépendoient d'une acrimonie acide des fluides : c'est probablement ce qui a donné lieu à l'usage de l'éponge brûlée, des différentes espèces de savons, et d'autres substances alkalines, qui sont les moyens les plus propres à corriger l'acidité. Les aigreurs de l'estomac et des premières voies sont, à la vérité, fort ordinaires dans les écrouelles ; mais ce symptôme doit être plutôt attribué au relâchement seul qui domine si universellement dans cette maladie, qu'à une acescence générale des fluides.

Il n'est pas probable qu'il existe aucune espèce d'acrimonie dans les écrouelles, comme le prouve la matière amassée dans les différentes tumeurs particulières à cette maladie ; elle y séjourne fort long-temps sans causer beaucoup de douleur, ou sans montrer aucune disposition à corroder les parties environnantes : l'on a vu de ces amas de matière durer même des années, sans exciter de malaise ; et dans le fait, tous les remèdes récommandés pour corriger l'acrimonie qu'on a supposé exister dans les écrouelles, n'ont jamais, du moins autant que j'ai pu l'observer, aucune influence sur la guérison.

Les doux mercuriaux et la ciguë ont quel-

quefois paru être des résolutifs utiles (1), dans les tumeurs écrouelleuses ; mais rien n'est plus puissant que l'usage fréquent et hardi du quinquina uni aux bains de mer. Les eaux ferrugineuses et sulphureuses ont aussi été souvent avantageuses dans les écrouelles : les doux apéritifs salins, continués long-temps, contribuent également à résoudre ces tumeurs. L'exercice fréquent et modéré, est toujours utile, surtout dans un air sec et un climat tempéré.

On ne doit point espérer de guérison permanente tant que la diathèse scrophuleuse n'est pas détruite ; tout ce qu'on peut faire alors est donner un libre écoulement à la matière qui s'engendre dans les ulcères, de manière à s'opposer efficacement à la formation des clapiers.

On ne peut, dans l'usage ordinaire, appliquer rien de mieux sur les ulcères scrophuleux, que les diverses préparations de saturne : entre lesquelles on doit préférer la dissolution de l'acétite de plomb dans l'eau, le vinaigre de litharge convenablement affoibli, le cérat de Goulard et l'onguent de saturne ; car ces moyens contribuent à empêcher ces ulcères de s'étendre autant qu'ils le font communément, et à dissiper l'apparence inflammatoire qu'ils prennent si souvent lorsqu'on continue longtemps les applications relâchantes.

---

(1) Le mercure administré tant à l'intérieur qu'à l'extérieur m'a, en général, paru aggraver le mal. Je l'ai vu déterminer des diarrhées très-difficiles à arrêter, qui ont même quelquefois fait périr le malade. On ne doit donc le prescrire qu'à ceux qui jouissent d'une certaine vigueur, chez lesquels la constitution écrouelleuse n'est que légèrement caractérisée.

Lorsque les points grainus deviennent fongeux, comme il arrive souvent à ces ulcères, il faut, tel onguent qu'on emploie, le charger fortement de précipité rouge ; il est même nécessaire, dans quelques cas, de recourir à de plus forts escharotiques, tels que l'alun calciné, seul, ou mêlé avec le précipité rouge, réduit en poudre très-fine.

Dans quelques cas les ulcères scrophuleux sont plus rebelles que de coutume, et on ne peut en outre modérer l'accroissement des points grainus, parce que ces ulcères se trouvent contigus à un ou plusieurs os cariés : on ne peut alors obtenir la guérison que les parties cariées ne soient détachées ; ce qui arrive quelquefois lorsque la partie moyenne des os larges, est affectée, mais jamais lorsque la maladie s'étend jusqu'aux articulations. — Quand les os d'une articulation sont attaqués, il ne reste d'autre ressource que l'amputation du membre ; on adopte néanmoins rarement cette pratique dans les cas d'écrouelles, par la crainte que la maladie ne reparoisse dans quelque autre partie ; mais je prouverai par la suite, qu'il est convenable, dans certaines circonstances, de recourir à l'amputation ; je l'ai même souvent pratiquée avec un succès évident.

Tous les toniques sont utiles pour guérir les ulcères scrophuleux. Il faut faire un usage continuel du quinquina, conjointement avec les bains de mer et un régime nourrissant. On a depuis quelques années introduit comme tonique, une préparation de Baryte, appelée Muriate de Baryte : j'en ai tiré des avantages sensibles dans différentes circonstances ; je conviens

cependant que ce remède est souvent sans effet : on commence par en donner d'abord huit à dix gouttes, aux adultes, dans un verre d'eau. Cette dose se réitère trois fois le jour, et on l'augmente peu à peu jusqu'à vingt ou trente gouttes, lorsque les premières n'excitent pas d'envies de vomir.

Les cautères sont toujours utiles dans les anciens ulcères scrophuleux ; et souvent il n'y a point de moyen plus avantageux que la compression, qu'on procure par l'application convenable du bas lacé, ou du bandage en spirale. Cette compression prévient les fongosités auxquelles sont particulièrement sujets les ulcères compliqués d'écrouelles, et qui sont souvent le seul obstacle qui s'oppose à la guérison.

SECTION XIII.

COROLLAIRES généraux relatifs au traitement des Ulcères.

APRÈS avoir tenté d'indiquer dans les Sections précédentes, tout ce qui peut être important pour obtenir la guérison des ulcères, je vais me résumer et donner ici, les corollaires généraux qui semblent résulter de ce que j'ai dit.

1. Il paroît que, si l'on en excepte un petit nombre de cas, tels que ceux de virus vénérien, d'écrouelles et de scorbut, l'on doit toujours considérer les ulcè[illegible]e des affections locales.

2. Abstraction faite de l'une ou l'autre de ces maladies, les variétés de la matière que fournissent les ulcères dépendent toujours de quelque affection particulière des solides de la partie malade, et non d'un état morbifique des fluides.

3. Les ulcères sont utiles ou préjudiciables, en raison de la quantité et non de la qualité de la matière qu'ils fournissent : l'on ne risque en conséquence rien de guérir les ulcères même les plus anciens en établissant un cautère capable de rendre une quantité de fluide égale à celle dont le systême avoit coutume de se débarrasser par le moyen de l'ulcère.

4. Il faut, avant d'entreprendre la guérison des ulcères, décider d'abord si on doit les considérer comme une affection générale ou locale. Ceux du premier genre exigent les remèdes les plus efficaces pour détruire la maladie avec laquelle ils sont compliqués ; mais, à tout autre égard, leur traitement est à peu près le même que celui de ceux qui ne dépendent d'aucune affection générale.

5. Le principal objet qu'on doit se proposer dans le traitement de tout ulcère, est de le réduire le plus promptement possible, à l'état purulent, au moyen des remèdes indiqués dans les différentes sections précédentes.

6. Lorsque les ulcères sont réduits à cet état, on obtient la guérison en faisant une attention convenable aux trois circonstances suivantes.

Premièrement, on établira un cautère suffisamment large pour qu'il puisse entraîner une quantité de fluides à peu près égale à

celle dont le système avoit coutume de se débarrasser par le moyen de l'ulcère.

Secondement, l'on entretiendra la matière dans un état purulent, par les différens moyens que nous avons déjà indiqués; mais je remarquerai ici que les principaux consistent à éviter toute espèce d'irritation, et à entretenir, dans les parties affectées, un degré convenable de chaleur.

Troisièmement, l'on comprimera légèrement, non seulement l'ulcère, mais même les parties saines contiguës.

J'ai souvent eu occasion de parler, dans le cours de cet ouvrage, des avantages de la compression pour la guérison des ulcères. Je crois nécessaire d'ajouter à ce que j'ai déjà dit sur cet objet, que les effets de ce remède ne sont pas encore suffisamment connus, autrement il seroit plus généralement employé. Ceux qui ne l'ont pas mis convenablement en usage auront de la peine à ajouter foi à toutes les preuves que je pourrois donner de son utilité générale dans le traitement de presque toutes les espèces d'ulcères: mais je puis assurer, d'après une longue expérience sur ses effets, que ceux qui n'ont pas employé ce remède, ont privé leurs malades de l'application la plus utile qu'on ait proposée jusqu'ici pour la guérison des ulcères.

Tels sont, en peu de mots, les principaux objets qu'on doit avoir en vue dans le traitement des ulcères; et que nous avons plus amplement développés dans les Sections précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

OBSERVATIONS sur les Tumeurs blanches des Articulations.

SECTION PREMIÈRE.

DES Symptômes et des Causes des Tumeurs blanches.

§. 1. *REMARQUES générales sur les tumeurs blanches.*

IL y a peu de maladies plus dangereuses, ou moins connues des médecins, que les tumeurs blanches des articulations : on peut même, quand elles sont complétement formées, presque toujours les regarder comme incurables.

On entend par tumeurs blanches, un gonflement douloureux d'une articulation, sans inflammation externe.

§. 2. *DES différentes variétés de Tumeurs blanches.*

CETTE maladie offre deux variétés bien marquées qu'il est fort important de distinguer : l'une est l'effet du rhumatisme, et l'autre des

écrouelles. Je décrirai d'abord les symptômes et les signes externes propres à chacune de ces deux variétés, et j'indiquerai ensuite la méthode curative qui jusqu'ici m'a le mieux réussi dans le cours de ma pratique.

§. 3. *Des Symptômes de la première variété de Tumeurs blanches.*

La tumeur blanche rhumatismale commence par une douleur aiguë de toute l'articulation affectée et des parties contiguës ; le mouvement augmente toujours la douleur ; et comme le relâchement la modère, le membre reste constamment fléchi ; les tendons des muscles fléchisseurs deviennent en conséquence tellement roides et immobiles, que cette seule cause suffit souvent pour priver à jamais le membre du mouvement.

Lorsque la maladie n'est pas promptement dissipée, la tumeur, qui étoit d'abord médiocre, commence à augmenter, et continue ainsi, dans quelques cas, jusqu'à ce qu'elle excède du double le volume naturel de la partie. Les veines de la peau se gonflent et deviennent variqueuses ; la substance musculaire du membre qui est au-dessous de la tumeur, s'affaisse considérablement, tandis que d'autres fois ce membre devient œdémateux, et acquiert ainsi un volume égal à la tumeur ou même plus gros ; la douleur devient plus insupportable, surtout lorsque le malade est échauffé par la chaleur du lit, ou par une autre cause ; il se forme des abcès dans différentes parties de la tumeur, dont la direction et la profondeur varient.

La fluctuation du pus est toujours sensible

dans tous ces abcès ; mais ils ont en outre de l'élasticité; ils cèdent à la pression, et cependant au lieu d'en conserver la marque, de même que les tumeurs œdémateuses, ils se relèvent dès que la pression cesse.

Soit que ces abcès percent d'eux-mêmes, soit qu'on en fasse l'ouverture, il en sort une grande quantité de matière puriforme, qui dégénère promptement en une sanie ténue de mauvaise qualité, et qui ne contribue nullement, en raison au moins de sa quantité, à diminuer le volume de la tumeur, cette dernière reste à-peu-près aussi grosse qu'avant.

Les ouvertures d'où coule cette matière, se cicatrisent très-promptement, lorsque l'art n'emploie aucun moyen pour les entretenir ; mais il se forme dans différentes parties de nouveaux abcès, qui s'ouvrent encore et se cicatrisent de même que les premiers; de manière qu'au bout d'un certain temps, tous les tégumens qui environnent l'articulation, sont marqués des cicatrices qu'ont laissées les anciens ulcères.

Long-temps avant que le mal soit parvenu à ce degré, la santé du malade commence à s'altérer ; d'abord par la violence de la douleur, ensuite par l'absorption du pus, qui commence jusqu'à un certain point à se faire, dès l'instant qu'il est formé : mais elle n'est jamais évidente que quand l'abcès qui contient ce pus a été ouvert avec le bistouri, ou s'est ouvert spontanément. Dès que cette absorption a lieu, le pouls devient vif, des sueurs nocturnes et une diarrhée colliquative se réunissent à ce symptôme, et enlèvent bientôt le malade, si l'on n'a pas promptement recours à l'amputation du membre.

§. 4. *Des changemens qu'on observe par la dissection, dans l'espèce rhumatismale de tumeur blanche.*

Lorsqu'on fait l'amputation du membre de bonne heure, on ne trouve d'autre changement, après avoir mis les parties à nu, qu'un épaississement extraordinaire des ligamens qui les environnent, et une contraction des muscles fléchisseurs, sans aucune maladie de l'articulation même : les os et les cartilages sont sains; la quantité et la consistance de la sinovie ne paroissent pas altérées.

Cet épaisissement des ligamens est, en général, proportionné à la durée de la maladie ; dans quelques cas néanmoins où la maladie étoit récente, j'ai trouvé les ligamens plus épais que dans d'autres où elle étoit plus ancienne : mais alors les symptômes qui avoient précédé, avoient toujours été très-violens.

Dans les degrés plus avancés de tumeurs blanches, lorsqu'il s'est formé des abcès dans différentes parties des ligamens; lorsque la douleur a été de longue durée et vive, et la tumeur étendue, on trouve, en mettant les parties à découvert, un épanchement, dans le tissu cellulaire environnant, d'une substance glaireuse épaisse, qui paroît être la cause de l'élasticité particulière à ces tumeurs, dont j'ai parlé spécialement dans la description que j'ai donnée de leurs symptômes.

Les divers abcès qui se forment dans ce cas, paroissent prendre différentes directions à travers cette congestion glaireuse semblable

au blanc d'œuf, sans cependant se mêler avec elle. Dans quelques cas rares, l'on trouve aussi, avec ces amas de pus, de petites hydatides; et quand la maladie est plus avancée, toutes ces substances réunies forment une masse tellement confuse, qu'il est presque impossible de les distinguer exactement par la dissection.

Tous ces changemens ont quelquefois lieu sans même qu'aucun des os qui forment l'articulation, ou que les cartilages qui les recouvrent, soient nullement attaqués.

Néanmoins les cartilages et les os sont bientôt affectés, lorsque la matière a corrodé les ligamens; les os se carient, dès que les cartilages ont été détruits, par l'acrimonie de cette matière.

Les tendons des muscles fléchisseurs n'offrent, étant disséqués, aucune apparence morbifique; ils conservent leur dureté et leur volume naturel; mais les muscles dont ils dépendent, sont toujours roides et contractés.

§. 5. *Des Symptômes de la Tumeur blanche scrophuleuse.*

La douleur est, en général, très-aiguë dans la tumeur blanche scrophuleuse, et au lieu d'être étendue, elle est bornée à un point déterminé, le plus souvent au milieu de l'articulation. J'ai entendu des malades dire, dans les degrés même les plus avancés de la maladie, qu'ils pourroient couvrir toute la partie douloureuse avec un écu de trois livres, et même moins.

La tumeur n'est jamais fort sensible d'abord;

de manière qu'il faut de l'attention pour trouver de la différence entre l'articulation malade et celle du côté opposé qui est saine : le moindre mouvement excite de la douleur ; le malade est en conséquence obligé de tenir constamment l'articulation fléchie, c'est pourquoi les muscles fléchisseurs et les tendons restent roides et contractés.

A mesure que la tumeur s'accroît, la douleur devient plus vive, et le gonflement augmente en même temps que les extrémités des os qui composent cette articulation, grossissent d'une manière sensible.

Toute la circonférence de la tumeur devient à la longue élastique ; on aperçoit des veines variqueuses sur sa surface ; et il se forme des amas de matières dans plusieurs de ses parties. Lorsque ces abcès crèvent, ou qu'on en fait l'ouverture, il en sort une grande quantité de matière ténue de mauvaise nature : si l'on introduit une sonde jusqu'au fond de ces ulcères, on trouve les os cariés, et il en sort ensuite des esquilles par les ouvertures.

Si la maladie ne s'arrête pas quand elle est à ce degré, la constitution ne peut plus y résister ; une diarrhée et des sueurs nocturnes abondantes, qui sont communément les indices d'une foiblesse extrême, conduisent enfin le malade au tombeau.

§. 6. *Changemens observés par la dissection dans la Tumeur blanche scrophuleuse.*

Lorsqu'on dissèque les articulations qui ont été ainsi affectées, soit après la mort, soit après avoir fait l'amputation du membre dans

les premiers degrés de la maladie, les parties molles ne paroissent pas fort altérées; mais j'ai toujours trouvé, dans les tumeurs même les plus légères, les extrémités entières des os, ou leurs épiphyses, gonflées; tantôt ce gonflement des os est borné à un seul côté de l'articulation, et d'autres fois il est égal des deux côtés : dans quelques cas, il n'y a pas d'autre signe morbifique; néanmoins les parties molles spongieuses de ces os sont en général dissoutes et réduites en une matière ténue et fétide, quelquefois même sans que les cartilages qui les environnent paroissent affectés : j'en ai vu plusieurs exemples; cependant les cartilages en général se dissolvent aussi à la longue. On trouve dans ce cas, de même que dans l'autre variété de tumeur blanche, les ligamens épaissis, et un épanchement de matière visqueuse glaireuse.

§. 7. *Des Causes des Tumeurs blanches des Articulations.*

La cause la plus fréquente des tumeurs blanches, est une disposition au rhumatisme ou aux écrouelles; car, quoique ces tumeurs soient souvent produites par des accidens externes, surtout par les foulures et les contusions, il est rare que la maladie soit rebelle ou grave, lorsque la diathèse rhumatismale ou scrophuleuse ne domine pas évidemment.

Les tumeurs blanches rhumatismales sont en conséquence plus fréquentes à l'âge, et dans les constitutions, où le rhumatisme se manifeste particulièrement sous ce type : nous observons tous les jours cette maladie chez les jeunes gens et les pléthoriques, rarement chez ceux d'un tempérament opposé, ou chez les vieillards.

On remarque aussi qu'elle est fréquemment produite par le froid, qu'on peut considérer comme la cause la plus commune du rhumatisme, et elle attaque surtout les parties sur lesquelles le rhumatisme est le plus sujet à se fixer. Le rhumatisme affecte généralement les grandes articulations seulement, et entre autres leurs parties ligamenteuses : or, on rencontre dix fois cette variété de tumeur blanche sur le genou, sur une dans toute autre articulation; et la dissection prouve que, dans les premiers degrés de la maladie, les ligamens seuls sont affectés, comme il arrive le plus souvent dans le rhumatisme. L'épanchement de cette matière glaireuse, dont j'ai parlé dans la description de la maladie, qu'on trouve dans le tissu cellulaire, est probablement produit par une transsudation des vaisseaux de ces ligamens qui étoient primitivement enflammés; car les parties ligamenteuses ne fournissent jamais, comme on sait, un fluide propre à la formation du pus : il est vrai qu'il survient fréquemment, dans le cours de la maladie, des abcès qui renferment un véritable pus; mais cela n'arrive jamais que quand l'inflammation s'est communiquée aux parties environnantes, qui fournissent plus facilement le fluide propre à remplir cet objet.

Il en est de même de l'autre variété de tumeur blanche; quoiqu'elle commence particulièrement par les os, on ne peut guères douter qu'elle ne soit scrophuleuse : elle paroît être la vraie Spina Ventosa des auteurs; car il y a de fortes raisons de croire que cette dernière est pour les os une maladie de la même nature

que le sont pour les parties molles les écrouelles, lorsqu'elles se manifestent sous leur type ordinaire : les apparences des deux maladies se ressemblent singulièrement ; l'une et l'autre commencent par une augmentation considérable de volume, ou par un gonflement des parties qu'elles attaquent ; dans les deux cas ce gonflement se termine généralement en un ulcère, et toutes deux se trouvent souvent réunies sur le même individu. Cette variété de tumeur blanche est très-commune dans l'enfance qui est l'époque où les autres symptômes d'écrouelles sont les plus fréquens ; et s'il n'existe en même temps aucun de ces symptômes, on apprend communément que le malade y a été sujet dans quelques-unes des premières années de sa vie, ou qu'il est né de parens écrouelleux, et qu'en conséquence le germe de la maladie étoit probablement resté caché chez lui.

Il est important, comme je l'ai déjà observé de bien distinguer, dans le traitement de la tumeur blanche, ces deux variétés ; car l'une, savoir, la rhumatismale, peut souvent se guérir, tandis que, dans l'autre, on n'obtient aucun avantage essentiel quelque remède qu'on emploie. Faute de savoir reconnoître ces deux variétés de tumeurs blanches, on prescrit souvent des remèdes qui, quoique fort avantageux dans l'une, peuvent n'être d'aucune utilité, et même devenir nuisible dans l'autre : cette même erreur dans le diagnostic est souvent cause qu'on désespère de la guérison dans toutes les maladies de ce genre, parce que, dans la plupart des cas, on n'a tiré aucun avantage de tous les moyens qu'on a mis en usage.

SECTION

SECTION II.

De la curation des Tumeurs blanches.

On retire, dans l'espèce de tumeur blanche rhumatismale, de grands avantages du régime antiphlogistique exactement suivi.

La saignée est le premier remède qu'on doit employer dans cette vue ; mais il vaut mieux tirer le sang de la partie affectée que de recourir à l'usage de la lancette. Les ventouses scarifiées sont surtout utiles : il faut en appliquer sur chaque côté de l'articulation malade ; sur chaque côté de la rotule, par exemple, lorsque le genou est affecté : tirer huit ou dix onces de sang, et reitérer cette opération à des intervalles convenables, une ou deux fois et même plus, suivant la violence des symptômes, et le degré de force dont jouit le malade.

Cette opération ne produit en général que peu ou point d'effet quand on ne tire, comme on a coutume, qu'une ou deux onces de sang ; mais il est rare qu'elle ne procure pas de soulagement, lorsqu'on obtient la quantité de sang que je viens d'indiquer ; et ceux qui en ont l'habitude y parviennent facilement.

Les ventouses sont supérieures, dans ces cas, à l'application des sangsues ; non seulement il faut beaucoup plus de temps pour obtenir la même quantité de sang par cette dernière méthode, mais en outre le gonflement qui succède à l'application des sangsues devient souvent in-

commode ; et ce qui est encore plus fâcheux, il oblige d'interrompre quelque temps l'usage des autres remèdes. Dans quelques cas néanmoins, lorsque la tumeur des jointures est considérable, il est difficile, ou même impossible d'obtenir une suffisante quantité de sang par le moyen des ventouses : alors l'on est obligé de recourir aux sangsues.

Il faut mettre un petit vésicatoire sur la partie antérieure de l'articulation, où l'on n'a appliqué ni ventouses ni sangsues ; et entretenir la suppuration avec une pommade épispastique, jusqu'à ce que les plaies dont le sang a coulé, soient suffisamment cicatrisées, pour qu'on puisse appliquer également un vésicatoire sur un des côtés de l'articulation ; et dès que celui-ci sera presque guéri, on en mettra encore un autre sur le côté opposé.

Les vésicatoires appliqués ainsi alternativement, d'abord sur un côté, et ensuite sur l'autre, entretiennent sur la surface de la tumeur une irritation presque continuelle qui semble souvent être plus efficace dans les inflammations profondément situées, que l'évacuation même la plus considérable que puissent produire les vésicatoires.

Les doux laxatifs, donnés à des intervalles convenables, sont également utiles ; et il faut en même temps astreindre, à tous égards, le malade à un régime antiphlogistique exact : ne lui point accorder de nourriture animale, et ne lui permettre pour boisson que l'eau de grueau ou le petit-lait.

Il est rare que cette méthode curative ne soit pas utile dans les premiers degrés de la maladie.

La saignée locale, quand elle est suffisamment forte, modère très-communément les symptômes inflammatoires, et les vésicatoires dissipent souvent entièrement ces mêmes symptômes : néanmoins on ne peut plus compter sur ces remèdes, dans les degrés plus avancés de la tumeur blanche, on ne doit pas même y insister long-temps, lorsqu'ils ne procurent pas un prompt soulagement. Il est alors indispensable de recourir à d'autres remèdes.

Le mercure est surtout utile dans ce cas, étant donné non de manière à faire saliver, mais à affecter légèrement les gencives, qu'on doit alors teuir ainsi affectées pendant quelques semaines.

Les frictions sont dans ces circonstances la meilleure manière d'administrer le mercure ; mais il faut que la pommade dont on se sert ait un degré de force convenable, pour qu'on puisse en employer deux gros, trois fois par jour ; car les frictions, pour être utiles, exigent d'être fréquemment réitérées et continuées une heure à chaque fois.

On peut aussi donner à l'intérieur les doux mercuriaux ; mais les frictions méritent en général la préférence : outre qu'elles procurent les mêmes avantages, elles jouissent de celui qui résulte du frottement qu'elles exigent.

Le Dran et d'autres écrivains françois recommandent beaucoup les douches d'eau chaude lorsque ces tumeurs sont à ce degré ; j'ai en effet observé dans le cours de ma pratique, qu'on tiroit plus d'avantage de l'eau chaude que de tout autre moyen, surtout lorsqu'elle étoit réduite en vapeurs ; mais il faut pour que ce

remède soit efficace, l'appliquer particulièrement sur les parties affectées mêmes, et le renouveler souvent.

Quand l'eau chaude est utile dans ces tumeurs, elle agit non seulement par le degré de chaleur qu'elle a reçu : mais en proportion de la hauteur de sa chute. J'ai en conséquence recommandé dans certains cas, de la faire tomber de quinze à seize pieds de haut, et j'en ai dans différentes circonstances retiré de l'avantage (1). Cela est aisé à exécuter en versant l'eau à travers un tube de cuivre ou d'étain.

Les vapeurs et les douches d'eau chaude conviennent surtout pour dissiper la contraction des muscles fléchisseurs, si commune dans les tumeurs blanches des articulations. La roideur des articulations ainsi affectées est souvent telle qu'on s'est imaginé qu'elle ne pouvoit être produite que par la soudure des extrémités des os qui forment l'articulation, ou par l'épaisissement de la sinovie, devenue par-là entièrement incapable de lubrifier les parties qui la reçoivent : je crois néanmoins que l'un et l'autre de ces cas sont extrêmement rares. J'ai disséqué un très-grand nombre d'articulations malades : je n'ai que deux fois trouvé les extrémités des différens os qui formoient l'articulation, soudés ensemble, et j'ai vu une seule fois la sinovie épaissie; je ne connois pas non plus un seul anatomiste qui ait observé cet épaissis-

(1) Je ne puis être ici de l'avis de l'auteur; j'ai remarqué qu'on tiroit tout l'avantage qu'on peut désirer des douches, en faisant tomber l'eau de la hauteur de trois ou quatre pieds tout au plus. Le jet d'eau, se divisant dans sa chute, perd de sa force quand il tombe d'une grande hauteur.

sement : d'où je conclus que la roideur des articulations, qui succède aux tumeurs blanches, est presque toujours l'effet de la cause que j'ai indiquée, c'est-à-dire de la contraction morbifique des muscles fléchisseurs de la partie malade.

J'ai déjà observé que les vapeurs et les douches d'eau chaude étoient d'une grande utilité pour dissiper cette contraction des muscles, mais l'on tire aussi beaucoup d'avantages des émolliens. Il m'est souvent arrivé, en persévérant à frotter long-temps avec des émolliens gras les parties ainsi contractées, de guérir des malades estropiés depuis plusieurs années, qui regardoient leur état comme désespéré. Mais il faut, pour que les émolliens soient utiles, les appliquer pendant fort long-temps; en faire des frictions pendant une heure, trois fois le jour, sur toutes les parties malades. On ne doit point borner ces frictions aux tendons qui sont dans un état de rigidité, comme cela se pratique ordinairement, mais les prolonger sur tous les muscles qui y correspondent, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et particulièrement sur les parties musculaires charnues, où il est probable que réside la principale cause de ces affections; car ces parties jouissent spécialement, ou plutôt uniquement de la puissance contractile, et doivent par conséquent opposer la plus grande résistance.

La nécessité de recourir aux émolliens, dans l'affection dont il s'agit ici, est tellement reconnue qu'il n'y a guère de bonne femme qui ne les recommande sous quelque recette particulière. Je crois même indispensable de citer

une de ces recettes, parce que je sais qu'on l'a fréquemment mise en usage, et que dans quelques cas on en a obtenu des avantages très-sensibles : c'est la coëffe ou l'épiploon d'un mouton, ou de tout autre animal nouvellement tué, qu'on applique sur toute l'étendue des parties malades à l'instant même qu'on l'a tiré du corps de l'animal.

Dans deux des cas dont je veux parler, le mouvement des articulations étoit entièrement perdu, et fut presque parfaitement rétabli ; dans l'un c'étoit le genou et dans l'autre la main qui étoit affectée. Cette application demande à être renouvellée fréquemment, au moins une fois le jour, et même plus souvent lorsqu'on le peut, parce qu'au bout de quatre ou cinq heures elle contracte une odeur désagréable ; d'ailleurs elle se durcit communément, et elle ne peut plus être en conséquence d'une grande utilité. Lieutaud, célèbre médecin françois (*), recommande un remède de ce genre, mais il l'emploie d'une manière un peu différente.

Je me suis particulièrement étendu sur cet objet, parce que j'ai souvent reconnu qu'en y apportant une attention convenable, on pourroit rendre l'usage de plusieurs articulations, jusqu'ici généralement regardées au premier abord comme incurables, parce qu'on s'étoit

---

(*) M. Lieutaud dit en parlant de ces affections : « *Obvolvitur etiam pars affecta pelle calidâ vervecis,* « *vituli, alteriusve pecudis, recens mactati, vel im-* « *mittitur in imum ventrem bovis, vitali calore haud* « *defraudatæ* ». Synopis universa praxeos medicæ, v. I, p. 400.

formé une idée fausse de la cause qui les privoit de la faculté de se mouvoir.

J'ai supposé jusqu'ici que la tumeur n'étoit pas avancée au point de déterminer la suppuration ; car lorsqu'elle est à ce degré, les remèdes que j'ai indiqués ne peuvent procurer aucun avantage essentiel : néanmoins il faut bien se garder dans ce cas même, de prescrire l'amputation du membre, comme on le fait communément, à moins que la santé du malade ne soit fort altérée. Car en ouvrant les abcès, dès l'instant qu'ils sont formés, on ne peut jamais endommager gravement les ligamens capsulaires des articulations, dont la destruction obligeroit sans doute d'amputer sur-le-champ le membre.

Il faut évacuer le pus renfermé dans tous ces abcès, en y passant un séton. Ce moyen n'est jamais dangereux, et prévient, comme j'ai déjà tâché de le prouver, l'accès de l'air ; les abcès qu'on ouvre de cette manière se guérissent en conséquence beaucoup plus promptement qu'on ne l'observe communément lorsqu'on y fait de larges incisions.

En ouvrant les différens abcès dès l'instant qu'on s'aperçoit que la suppuration est formée, et en soutenant les malades avec des alimens légèrement nourissans, on parvient souvent à conserver des membres qu'on auroit été obligé d'amputer : On ne peut néanmoins nier qu'il se rencontre des circonstances où tous ces moyens sont inutiles, et où il ne reste d'autre ressource pour sauver la vie que l'amputation du membre affecté, et alors il faut s'y déterminer sans hésiter.

Quant au temps convenable pour faire l'amputation des membres affectés de tumeur blanche, j'observerai qu'on ne doit conseiller ce moyen, et qu'il ne réussit jamais mieux que quand la maladie est déjà fort avancée. On pourroit à la vérité, au premier abord, s'imaginer que l'opération doit être d'autant plus heureuse, que la maladie a fait moins de progrès, et l'on se fonde communément sur ce raisonnement pour faire de bonne heure l'opération, dans tous les cas de tumeur blanche; l'expérience prouve néanmoins que cette réflexion, quelque plausible qu'elle paroisse, n'est pas juste : car j'ai constamment remarqué, dans cette maladie ainsi que dans d'autres, que l'amputation avoit réussi plus fréquemment, lorsque les malades étoient extrêmement affoiblis, que quand ils jouissoient encore de leur embonpoint.

Lorsqu'on a pris les précautions convenables pour que la constitution des premiers ne soit pas trop épuisée, les symptômes de fièvre hectique qui s'étoient manifestés, se dissipent communément peu de jours après l'amputation du membre ; il ne survient jamais une forte inflammation ; la santé du malade se fortifie de jour en jour, et à moins qu'il ne soit réduit à une foiblesse extrême, l'on obtient en général promptement une guérison complète. Chez les derniers, on observe absolument le contraire ; l'excès de santé dont ils jouissent, avant l'opération, détermine d'ordinaire une fièvre inflammatoire vive. Je conviens qu'on peut très-souvent dissiper cette fièvre ; mais elle emporte fréquemment le malade sur-le-

champ, ou elle produit des effets dont il se ressent toujours.

On ne doit en conséquence conseiller dans aucun cas l'amputation, qu'après avoir tout tenté sans succès, pour sauver le membre.

Tous les moyens que j'ai recommandés jusqu'ici conviennent particulièrement dans l'espèce de tumeur blanche rhumatismale : il est rare qu'ils ne réussissent pas, étant administrés à propos et continués un temps convenable ; mais lorsque la maladie a fait des progrès au point de détruire les ligamens capsulaires de l'articulation, et peut-être même les cartilages et les os, il ne reste plus d'autre ressource que l'amputation.

Je n'ai rien de satisfaisant à proposer sur l'espèce la plus funeste de tumeur blanche, c'est-à-dire, sur la scrophuleuse, car je ne connois aucun remède certain contre les écrouelles, même les plus bénignes, bornées aux parties molles.

Quand les petites arteulations sont attaquées, et que les portions malades de l'os commencent à se détacher, il est quelquefois possible de favoriser la guérison en aidant les efforts de la nature; mais lorsque les grandes articulations, surtout celles du genou et de la hanche, sont affectées, on ne peut guère espérer que tout autre moyen que l'amputation puisse procurer du soulagement. Quantité de médecins pensent même qu'on ne doit jamais conseiller l'amputation, dans cette variété de la maladie ; ils prétendent qu'en raison de sa complication avec la constitution écrouelleuse, elle se manifesteroit de nouveau dans quelqu'autre partie:

cela est vrai sans doute dans certains cas, mais l'expérience m'a appris qu'on observoit très-souvent le contraire; enfin quand le danger de la rechute seroit plus grand qu'il ne l'est réellement, je conseillerois toujours l'opération, plutôt que d'abandonner les malades aux douleurs continuelles dont ils sont généralement tourmentés quand la maladie est à ce degré.

Néanmoins, lorsque l'amputation ne peut avoir lieu, il faut tenter de modérer, autant qu'il est possible, par d'autres moyens les douleurs du malade : l'on donne quelquefois dans cette vue la ciguë et la jusquiame, seules ou combinées ensemble; mais lorsque les douleurs sont fort vives, on ne peut compter que sur les opiatiques.

ADDITION DU TRADUCTEUR

Sur les Tumeurs blanches des articulations.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Les tumeurs blanches inflammatoires ne deviennent en général incurables que parce qu'on s'imagine qu'elles sont l'effet de la foiblesse, et qu'on y applique, dès l'instant qu'elles se manifestent, des stimulans ou des astringens, au lieu de recourir au régime anti-phlogistique, aux saignées, aux purgatifs, aux fomentations émollientes et huileuses ; car ces moyens sont les seuls sur lesquels on doit compter, surtout lorsque la maladie est récente : ils ont même souvent réussi dans des cas désespérés, lorsque les muscles extenseurs et les ligamens étoient dans un tel état de rigidité, que la moindre tentative qu'on vouloit faire pour étendre le membre, excitoit de vives douleurs, et que les os même qui forment l'articulation paroissoient soudés entr'eux.

On en trouve, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1728, un exemple remarquable, bien capable de donner une idée juste de la maladie.

Un jeune homme avoit été tourmenté pendant quarante-cinq jours, d'une fièvre continue, accompagnée, les quinze premiers jours, d'une léthargie qui fut suivie de mouvemens convul-

sifs. La fièvre cessée, il s'aperçut qu'il ne pouvoit pas étendre la jambe droite; il ressentoit dans l'articulation du genou des douleurs presque continuelles, et si vives, qu'étant dans son lit, le genou ne pouvoit souffrir le poids de sa couverture, ni la compression la plus légère; ce qui le mit dans l'impossibilité de s'aider d'une jambe de bois. Quand il vouloit tenter de se servir de béquilles, le poids de sa jambe lui causoit au jarret des douleurs insupportables.

Plusieurs Chirurgiens habiles, après avoir tenté pendant un an quantité de remèdes, sans succès, jugèrent qu'il ne restoit plus d'autre ressource que l'amputation de la cuisse : le malade, excédé par la violence des douleurs, s'étoit déterminé à subir cette cruelle opération; néanmoins, avant de l'exécuter, on consulta M. Maloet, médecin célèbre, qui ayant examiné attentivement la partie, trouva le condyle inférieur et interne du fémur un peu plus gros qu'il ne devoit l'être, ainsi que le côté interne de l'extrémité supérieure du tibia. Cette grosseur n'étoit pas douloureuse, même quand on la pressoit, et la douleur du genou étoit directement à l'endroit du ligament qui attache la rotule au tibia. Il n'y avoit aucune tumeur dans les chairs; la jambe, au contraire, étoit extrêmement maigrie.

M. Maloet voulant juger si les têtes des os étoient soudées ensemble, essaya d'étendre la jambe malade, en faisant effort avec la main droite pour l'alonger, tandis qu'avec la gauche il tenoit la cuisse assujettie : il observa que la jambe s'étendoit un peu, quoiqu'avec peine et de grandes douleurs; que dès qu'il abandonnoit la jambe, elle se remettoit dans son pre-

mier état de flexion : pour s'assurer si le mouvement qu'elle avoit ne lui étoit pas commun avec la cuisse, il réitéra à plusieurs reprises les efforts qu'il avoit faits pour l'étendre, et toujours avec le même succès.

Il fut alors bien convaincu que les os n'étoient pas soudés ; car s'ils l'eussent été, non seulement le membre n'auroit plus eu de jeu dans son articulation par ses propres organes, mais il auroit été impossible qu'une force étrangère eût pu l'étendre.

Il reconnut que les tendons des muscles fléchisseurs étoient extrêmement bandés et retirés vers leur origine : convaincu que cette seule cause tenoit la jambe pliée, il s'opposa à l'amputation de la cuisse, et proposa de tenter les moyens les plus convenables pour ramollir et relâcher les fibres des muscles contractés. Après avoir administré les remèdes généraux, il fit prendre au malade, deux fois par jour, un bain aromatique d'eau chaude, d'une heure ou une heure et demie : dès le quatrième bain, la jambe commença à s'étendre; au huitième, étant debout, il la posoit à terre, et il marchoit avec deux crosses.

Dès-lors la douleur du genou s'est dissipée, et ne s'est pas fait sentir depuis. Au bout de sept jours, le malade interrompit les bains ; pendant ce temps sa jambe s'étendit de plus en plus, et enfin autant que l'autre : néanmoins il lui falloit un bâton pour marcher, parce qu'il avoit de la peine à étendre le jarret, et il sentoit, lorsqu'il marchoit, de la douleur au-dessus du pied.

Les embrocations huileuses, continuées pen-

dant dix à douze jours, dissipèrent ces accidens; le mouvement du pied est devenu moins douloureux, et celui de la jambe plus libre.

Il restoit encore un peu de roideur dans les tendons des muscles fléchisseurs de la jambe; M. Maloet crut devoir faire reprendre au malade les bains aromatiques, après l'avoir purgé de nouveau. Au bout de quatre jours, il s'en trouva fatigué. on les lui fit interrompre une quinzaine; puis il les reprit six jours de suite, deux fois par jour: au bout de ce temps, il n'a plus senti de douleur, ni au genou, ni au pied, si ce n'est quelquefois après avoir beaucoup marché. La jambe droite n'a pas acquis la même grosseur que l'autre, et la tumeur du genou ne s'est pas entièrement dissipée; preuve qu'elle n'étoit pas la cause qui tenoit la jambe dans l'état de flexion.

J'observerai ici, à l'égard des douches qu'on recommande communément de faire sur la partie affectée, qu'elles ne conviennent point tant que l'inflammation est forte; elles sont sujettes à irriter, à enflammer les tégumens, et à déterminer la suppuration qu'il faut toujours éviter autant qu'il est possible.

Les frictions trop fortes ont les mêmes inconvéniens; il faut en conséquence qu'elles soient en général modérées, et ne pas négliger, pendant leur usage, les bains et les fomentations émollientes.

Quoiqu'on soit redevable à M. Bell, d'avoir particulièrement fixé l'attention des gens de l'art sur un genre de maladie qui étoit peu connu lorsqu'il publia la première édition de son ouvrage, et qui est très-difficile à guérir, on peut lui

reprocher de n'avoir pas suffisamment distingué les signes qui caractérisent les différentes espèces de tumeurs du genou, qu'on peut confondre avec celles dont il parle, et surtout de n'avoir pas désigné, avec plus de précision les cas où l'on peut ouvrir ces tumeurs avec le bistouri, ou y passer le séton; car ces moyens sont dans nombre de circonstances fort dangereux, et ils accélèrent la mort.

Il est nécessaire, pour suppléer à ce qu'a dit notre auteur, de recourir à la Dissertation que Jean-Alexandre Brambilla, premier Chirurgien des Armées de l'Empereur d'Allemagne, a donnée sur ces tumeurs, dans le premier volume des Mémoires de l'Académie medico-chirurgicale de Vienne. Il est jusqu'ici celui qui a le plus complétement traité cet objet. Sa Dissertation m'a paru très-intéressante, ce qui me détermine à la donner ici presqu'en entier; je n'en ai guère supprimé que les histoires des malades qu'il a suivis. Il faut les lire dans l'Ouvrage même; elles sont trop longues pour les insérer ici.

Du Fongus de l'articulation du genou (1).

« JE désigne sous le nom de fongus de l'articulation, une tumeur lymphatique, qui peut attaquer les diverses articulations, mais qui est en général plus commune au genou. Cette maladie ne m'a pas paru venir de naissance, ni être héréditaire, et les enfans à la mamelle en

(1) Tout ce qui suit est extrait de la dissertation de Brambilla; et c'est lui-même qui parle.

sont exempts : elle semble être plus commune en Allemagne que dans les autres contrées de l'Europe.

Plusieurs Auteurs ont très-improprement désigné cette maladie rebelle sous le nom d'Hydarthrus, ou d'Hydropisie de l'articulation, d'après l'idée que la matière qui constitue la tumeur, étoit renfermée dans l'articulation même, c'est-à-dire, dans la capsule ligamenteuse du genou. J'ai ouvert un grand nombre de cadavres de personnes qui ont péri de l'ascite ou de l'anasarque ; j'y ai toujours trouvé de l'eau épanchée dans toutes les cavités, mais jamais dans les articulations : bien plus, les parties qui concourent à former ces articulations, m'ont très-communément paru extrêmement sèches ; c'est à cette sécheresse qu'on doit attribuer le craquement des condyles, ou l'ankylose qu'on observe fréquemment pendant le cours de cette maladie. Ces effets sont bien opposés à ceux de l'hydropisie : on les observe lorsque le mouvement nécessaire pour rendre la sinovie fluide, est interrompu pendant long-temps ; alors ce fluide se condense et s'épaissit, au point même d'acquérir la consistance de l'os. Nous savons également que la sinovie n'est pas disposée par sa nature à perdre sa fluidité et à devenir solide, mais qu'on doit considérer ce changement comme l'effet du défaut de mouvement dont ce fluide a besoin. Cette ankylose subsiste même quelquefois après que la tumeur est dissipée.

Il est possible que des humeurs épanchées et accumulées autour de la capsule ligamenteuse, déterminent, par leur acrimonie ou par la pression

pression qu'elles exercent, la carie de l'articulation ; mais cette carie même n'est que l'effet de la tumeur qui existoit avant à l'extérieur du genou. Bien plus en considérant avec attention la nature de la sinovie que fournissent les glandes destinées à sa sécrétion, il sera aisé de concevoir que cette hydropisie de l'articulation ne pourroit avoir aucun siége particulier, de manière à être regardée comme idiopathique; on ne peut pas non plus la désigner sous le nom de tumeur sinoviale, comme l'ont fait mal-à-propos quelques modernes.

Si même ce fongus étoit produit par une cause interne, capable de déterminer la carie des extrémités des os, et de corroder la capsule ligamenteuse même, il seroit nécessairement accompagné, dans son principe, de douleurs très-vives, dont le véritable fongus est exempt; il ne mériteroit pas néanmoins, pour cette raison, le nom d'hydropisie de l'articulation, parce qu'il ne pourroit y avoir, dans ce cas, ni amas ni extravasation de sérosité; et s'il arrivoit enfin un épanchement dans les parties externes, la maladie ne seroit pas idiopathique, mais seulement symptomatique; et ce cas même n'est guère possible. S'il existoit des signes qui indiquassent certainement que la sinovie est altérée au point d'avoir déjà carié les condyles des os, la tumeur mériteroit alors plutôt le nom de *tumeur sinoviale avec carie*, que celui d'*hydropisie*.

Le fongus de l'articulation n'est même jamais œdemateux que quand il succède à l'œdème des pieds qui a gagné le genou; mais on ne doit pas confondre les tumeurs de ce genre avec celle dont il s'agit.

Il y a aussi des tumeurs enkystées qui appartiennent au genre des stéatômes, des anthérômes, des méliceris, et quelquefois des tumeurs aqueuses desséchées; ces tumeurs ont leur siége au-dessus du genou, et particulièrement sur la rotule; j'en ai guéri quelques-unes fort volumineuses et mobiles, qui étoient survenues à la suite de contusions ou de longues génuflexions. Quand ces tumeurs sont récentes, elles se guérissent facilement par le repos et l'emplâtre oxycroceum; mais lorsque le kyste est formé et a acquis de la solidité, il ne peut plus être détruit que par l'extirpation, ou la suppuration naturelle ou artificielle. J'ai traité de ces tumeurs qui avoient acquis une telle grosseur, qu'elles couvroient tout le genou, et j'ai été obligé, pour les guérir, de passer un séton dans le centre de leur substance. Une femme portoit une tumeur de ce genre, dont j'ai tiré sept onces d'une matière calcaire, semblable à celle qu'on trouve dans les articulations des goutteux, et onze onces environ d'une matière sébacée; il s'en est suivie une suppuration qui a procuré la guérison.

DES Symptômes du véritable Fongus de l'articulation.

LES tumeurs des articulations peuvent varier autant que celles des autres parties du corps; mais celle dont je vais parler forme une espèce particulière, absolument différente des autres.

Le vrai fongus de l'articulation occupe les parties qui environnent ou recouvrent le genou. Le fongus idiopathique croît lentement; mais le symptomatique a un accroissement prompt;

il est formé uniquement par la lymphe mucilagineuse et glutineuse, qui s'attachant aux lames extrêmement fines du tissu cellulaire, et y séjournant sous forme de gelée, attaque les tendons, les ligamens, les aponevroses, et toute la superficie de la capsule même.

Le vrai siége de cette tumeur est la tunique cellulaire même qui recouvre les parties adhérentes à l'articulation du genou. La partie supérieure de cette tumeur, qui est communément la plus large et la plus volumineuse, s'insinue assez fréquemment entre le muscle droit et le vaste, tant interne qu'externe : lorsque cette tumeur est particulièrement fixée sur la partie supérieure tendineuse du muscle droit, elle empêche de fléchir la jambe en arrière ; et si l'on use d'une grande force pour produire la flexion, la douleur se propage facilement jusqu'à la partie supérieure de la cuisse ; car le tendon de ce muscle s'insère à la tubérosité interne de l'os des îles. Il arrive assez souvent que la tumeur s'étend, comme je l'ai observé, davantage sur le muscle droit que sur le vaste externe, et plus sur ce dernier que sur le vaste interne. J'ai quelquefois trouvé la pression latérale de la tumeur si forte, qu'elle déplaçoit la rotule, et la repoussoit sur le côté opposé.

La tumeur est toujours plus petite au-dessous de la rotule, et plus grande au-dessous du jarret même. La première espèce de tumeur m'a rarement paru beaucoup gêner le grand nerf crural, et je n'ai jamais vu, lorsqu'elle étoit à la partie externe du genou, en résulter aucune douleur dans les parties que traverse le nerf sciatique : mais la seconde espèce de tumeur est

plus sujette, en comprimant ces mêmes nerfs et ces mêmes vaisseaux, à produire l'atrophie et l'œdème.

Le vrai fongus de l'articulation s'engendre, comme nous l'avons dit, en général lentement; il est plus ou moins mol ou dur, en proportion de la quantité de matière qu'il contient; sa surface est large, de couleur naturelle ou pâle; il est naturellement indolent, surtout tant que la partie affectée est en repos; ou s'il est douloureux, ce n'est que quand il a acquis de la grosseur et de la dureté : alors même le mouvement seul excite de la douleur, à cause du surcroît d'extension qu'éprouvent les parties déjà excessivement tendues et comprimées : d'ailleurs, s'il existe de la douleur, elle est profonde : la tumeur étant comprimée avec le doigt, ne laisse aucun enfoncement; ce qui n'arrive pas dans l'œdème. Je crois en conséquence qu'en raison de sa nature, on doit la nommer Fongus de l'articulation; car dès qu'elle est comprimée, elle exerce une force élastique de même que le champignon; et si on la met à nu, en faisant une incision à la peau, elle prend un accroissement sensible : au bout de quelques jours, et même de quelques heures, elle sort au dehors en déchirant même les lèvres de la plaie, et s'étend sous forme d'un champignon énorme, semblable à un sarcome. Cette tumeur ressemble extrêmement au goëtre; elle n'en diffère peut-être que par le lieu affecté, par son siége et ses effets.

Il y a donc deux espèces de tumeurs lymphatiques, ou de fongus de l'articulation; l'une est molle, l'autre est dure et profonde : l'une

et l'autre peuvent être petites, grosses, simples, ou compliquées, suivant la quantité et la qualité des humeurs qu'elles renferment, et la nature des parties affectées. Je parlerai d'abord de la première espèce.

De la première espèce de Fongus.

On doit rapporter à cette espèce les tumeurs molles et superficielles, bornées au tissu cellulaire et aux ligamens de la rotule ; la rotule conserve sa mobilité, comme si elle nageoit sur un fluide, quoiqu'il n'y ait aucun amas extraordinaire d'humeur dans la capsule ligamenteuse. Il y a apparence qu'un peu de sérosité mêlée à l'humeur lymphatique des ligamens de la rotule, concourt à entretenir cette mobilité. Cette humeur, en relâchant les ligamens que nous venons d'indiquer, ainsi que la peau, forme une tumeur molle, pâle, indolente, souvent accompagnée d'une grande foiblesse du corps. Je pense au moins que cette mollesse de la tumeur dépend uniquement de la lymphe.

En comprimant la tumeur on y sent de la fluctuation, et elle paroît contenir un fluide lymphatique, sans densité, qui semble accumulé comme dans une vessie qui ne seroit pas entièrement pleine; néanmoins, quelque molle que soit cette tumeur, si on l'ouvre avec une lancette, il ne sort que quelques gouttes de sang des vaisseaux cutanés : il en suinte, à la vérité, dans certains cas rares, un peu de sérosité, semblable à de l'eau extrêmement pure, limpide ou jaunâtre ; la substance interne de la tumeur ainsi ouverte, ressemble

à un citron coupé par le milieu, ou à de la gelée, et néanmoins cela n'empêche pas la tumeur de céder à la compression, d'où il est évident que sa mollesse ne dépend pas essentiellement de la sérosité, et que l'humeur qui y séjourne n'est pas, comme on le croiroit, rassemblée dans un kyste : cette tumeur est pâle, et, quoiqu'elle cède à la pression, elle ne laisse aucun vestige de l'impression du doigt; la fluctuation qu'on y ressent est fausse et induit en erreur; elle guérit facilement, quand elle est récente, surtout chez les jeunes gens.

La matière contenue dans cette première espèce de tumeur, paroît être de la même nature que la salive condensée sous la langue dans la grenouilète. La lymphe devient, dans la deuxième espèce de tumeur, semblable à la croûte inflammatoire du sang : et, cette même lymphe en séjournant dans les lames du tissu cellulaire, lorsqu'on néglige la tumeur, ou qu'on y applique sans jugement des astringens ou des spiritueux, se condense et se convertit en croûtes semblables à des lames minces qui s'accumulent les unes sur les autres, en quelque sorte lit par lit, comme dans l'intérieur de l'anévrisme vrai (1) : c'est ce que j'ai observé sur

(1) La comparaison que donne l'auteur me semble démontrer qu'on ne peut attribuer les croûtes dont il s'agit, à la condensation de la lymphe comme il le prétend. Les membranes qui se forment les unes sur les autres dans l'anévrisme sont l'effet de la pression du fluide accumulé dans l'artère. Ce fluide devient pour l'artère un stimulus qui, comme il arrive dans l'inflammation, engendre de nouveaux vaisseaux qui

différens cadavres ; cela étant, je ne puis concevoir comment quelques auteurs ont pu comparer cette tumeur à l'hydrocèle.

Des causes du Fongus de l'articulation.

La première espèce de tumeur, peut revenir périodiquement chez quelques individus ; chez d'autres, elle est tantôt produite par l'air froid qui supprime la transpiration, et d'autres fois par un air chaud et humide capable de relâcher les solides, surtout lorsque ceux qui y sont exposés se trouvent affoiblis par quelque maladie précédente. La cause de la maladie étant connue, la guérison est aisée, si l'on saisit bien la véritable indication.

Les causes du fongus de l'articulation du genou sont internes ou externes. Les internes sont les plus graves, car on doit rapporter à ces causes le vice général des liquides, ou l'humeur qui s'est jetée sur ces parties par

---

séparent une humeur particulière. Les dartres, les poireaux, les cors qui affectent si fréquemment les pieds, les condylomes et toutes les tumeurs qui surviennent sur la peau, sont l'effet d'une cause du même genre ; l'irritation la plus légère suffit pour leur donner naissance ; et ces tumeurs, les cors surtout et les condylomes, semblent jouir d'une vie particulière ; c'est pourquoi les escharotiques légers, insuffisans pour les détruire entièrement, favorisent leur accroissement en augmentant l'irritation qui les a déterminées. L'aspect enfin que présente la partie interne des fongus lorsqu'on les ouvre, suffit pour indiquer qu'il s'est engendré une nouvelle substance d'une nature particulière.

métastase, à la suite d'une maladie aiguë ou putride.

Il est possible qu'à une cause externe, qui est, en général, la plus fréquente de toutes, il se réunisse une cause interne, ou qu'au contraire cette dernière se complique avec l'autre et aggrave le mal.

La première espèce négligée ou maltraitée, peut, surtout lorsqu'on y a appliqué des spiritueux, des aromatiques puissans ou des astringens, se convertir en la seconde espèce.

Le scorbut, la maladie vénérienne, la goutte, la gale rentrée, peuvent déterminer cette maladie, surtout chez les cacochymes; il est très-rare quelle se manifeste sans aucune cause évidente; elle peut succéder aux fièvres, surtout rémittentes, intermittentes ou putrides, ainsi qu'aux pertes de sang excessives, à la dyssenterie, ou aux longues diarrhées, en raison du relâchement considérable des solides qui en est la suite. Mais il est probable que ce relâchement ne peut produire que la première espèce de fongus.

De la Curation de la première espèce de Fongus de l'articulation.

Si la tumeur tire son origine des causes dont nous venons de faire l'enumération, on pourra facilement en obtenir la guérison, en recommandant des alimens nourrissans, et fortifians, tels que le vin pris avec modération, et le quinquina; ou en ranimant les forces par l'usage des martiaux, en même temps qu'on fortifiera les parties affectées. J'ai prescrit

aussi les eaux ferrugineuses avec succès. Lorsque les fibres sont extrêmement lâches, et qu'il y a surabondance d'humeurs lymphatiques ou séreuses, il faut commencer par donner les diurétiques, entremêler de temps en temps les hydragogues, passer ensuite aux amers et aux fortifians, afin d'augmenter ainsi l'élasticité des vaisseaux et des autres parties solides; mais on évitera les huileux et tout ce qui est capable de relâcher les fibres.

Il est cependant nécessaire, lorsque les tumeurs de ce genre sont molles, et qu'il domine une foiblesse générale, de continuer pendant long-temps l'usage tant interne qu'externe des fortifians; sans quoi il seroit à craindre que les ligamens de la rotule, les tendons, la capsule même ligamenteuse peut-être, n'étant pas suffisamment raffermis, il ne restât un relâchement dans le genou : cet accident pourroit gêner la marche, et contribuer même à renouveler la maladie à la moindre occasion. J'ai inventé un bandage uniquement destiné à contenir l'articulation; mais ce bandage n'est pas toujours suffisant. On pourra dans les cas de ce genre, recourir aux bains, aux fomentations avec le vin dans lequel on fera bouillir de la lavande, de la rue, du scordium ou autres plantes de ce genre; ou des fleurs aromatiques, telles que celles de romarin, de camomille, de sureau, etc. On pourra également recommander les bains des eaux minérales ou des eaux sulphureuses artificielles; le marc de raisin est aussi fort efficace dans ce cas; mais tous les médicamens de ce genre, indiqués dans cette première espèce de tu-

meur, ne pourroient pas s'employer sans danger dans la seconde. Nous parlerons des moyens externes qui conviennent dans cette espèce, lorsque nous indiquerons le traitement qu'exige la seconde, quand elle se transforme en la première.

Le mouvement excessif du corps n'est pas moins nuisible dans ces sortes de maux, que l'air humide.

Si la tumeur étoit formée par une métastase, et se trouvoit réunie à un vice général des humeurs, le traitement en seroit plus difficile : elle pourroit même suppurer ; il est rare alors que la suppuration soit bonne, mais l'abcès qui s'ensuit exige le même traitement que tout autre. Il ne faut pas cependant confondre cette dernière espèce avec le fongus de l'articulation, dont il s'agit ici : elle en diffère essentiellement ; son accroissement ne se fait pas peu à peu et d'une manière insensible ; mais elle se manifeste tout-à-coup, c'est-à-dire, en peu d'heures ; et quoique la superficie de cette tumeur paroisse pâle, elle est accompagnée de douleurs plus ou moins vives : il y survient quelquefois une inflammation superficielle, qui la rend plus aisée à distinguer du fongus ; alors la fluctuation n'est plus fausse, mais réelle et évidente.

Les tumeurs métastatiques qui se forment dans les articulations du genou ou du coude, à la suite des petites véroles malignes, imitent dans leur commencement, l'espèce de fongus dont il s'agit, mais on reconnoit au bout de peu de jours, qu'elles sont d'une nature fort différente : elles crèvent avec violence, elles

sont douloureuses, et produisent facilement la carie; il faut en conséquence ouvrir le plutôt possible, ces sortes de tumeurs.

Les fongus engendrés par des causes externes, telles que les contusions, les entorses, les luxations mal traitées ou négligées, et la suppression de la transpiration, se guérissent communément avec facilité.

Je me suis contenté, en général, dans ces cas, d'appliquer deux fois le jour, sur la tumeur, l'onguent nerval, d'y faire des fomentations avec du vin coupé avec une infusion de fleurs de sureau, de roses, de lavande, ou des sommités de rue; j'ai toujours évité les forts spiritueux.

Lorsque la tumeur étoit due à la suppression de la transpiration, j'ai recommandé au malade de garder le lit pendant quelques jours; de prendre les premiers jours quelques cuillerées de teinture aqueuse de rhubarbe, et de boire, pour entretenir la transpiration, une infusion de thé de Hollande; je me suis borné à appliquer à l'extérieur un morceau de laine bleue, impregnée de la fumée de succin.

J'ai appliqué avec succès sur ces sortes de tumeurs, des sachets chauds remplis de fleurs de sureau réduites en poudre, mêlées avec de la farine de seigle, et un peu de camphre; je fais souvent renouveler cette application dans le jour.

Les remèdes que je viens d'indiquer sont insuffisans, lorsque la tumeur tire son origine de quelque affection générale, telle que la rhumatismale ou l'arthritique. Ainsi, j'ai employé sans succès les sachets sur un homme

sujet depuis cinq ans à une goutte vague, accompagnée de tumeurs des articulations du genou et du coude.

Lorsque la tumeur du genou étoit considérable, j'y appliquois les sachets, qui la faisoient disparoître pendant deux ou quatre jours, mais au bout de ce temps elle paroissoit sur l'autre genou; lorsque j'appliquois les sachets sur les deux genoux, la tumeur se dissipoit également, et se portoit ensuite tantôt sur un coude, tantôt sur l'autre, et quelquefois sur les deux en même temps ; lorsque je faisois mettre les sachets sur les coudes, les tumeurs disparoissoient de même, et se portoient alternativement sur les genoux. Je fis néanmoins continuer les sachets. Je prescrivis au malade une infusion de contrayerva et de fleurs de sureau. Malgré l'usage, non interrompu de ces remèdes, pendant douze jours, la douleur a augmenté : le malade suoit quoique médiocrement couvert ; et j'observai que les sueurs, d'ailleurs si utiles dans les affections rhumatismales, lui étoient nuisibles : tant qu'elles couloient, le moindre mouvement augmentoit les douleurs des articulations.

Enfin, soupçonnant que la maladie dépendoit de l'état de l'estomac, j'abandonnai les remèdes que je viens d'indiquer, je fis prendre quatre fois le jour deux cuillerées de teinture aqueuse de rhubarbe, et deux verres de décoction de chicorée tous les matins, ce qui produisit trois selles le premier jour, et ensuite une tous les jours ; je me contentai de couvrir la tumeur d'un drap de laine, impregné de la fumée aromatique d'oliban et de succin ; je faisois renouveler ce drap plusieurs

fois le jour. Dès le troisième jour, le malade fut soulagé; et il recouvra la santé en trois semaines. Pour prévenir la rechute, je fis prendre matin et soir, pendant dix jours, au malade, six pilules composées d'æthiops martial, de quinquina et de rhubarbe; il reprit de l'embonpoint et n'eut pas de rechute.

La première, ainsi que la deuxième espèce de fongus articulaire peuvent être ou composées, ou compliquées; j'appelle composée, celle dont une portion est molle et l'autre dure; elle est compliquée, lorsqu'il y a dans le fongus, rougeur ou douleur, érosion des ligamens de la capsule, ou carie. Si la rougeur survenue sur la tumeur lymphatique, subsiste toujours, même après avoir cessé les frictions ou les fomentations, qu'on pouvoit soupçonner être la cause de cette rougeur, le fongus est alors certainement compliqué, et il peut facilement dégénérer en une autre tumeur, savoir : en une espèce plus chaude : toutefois, si ce fongus est borné aux parties externes, on peut encore espérer une bonne suppuration, néanmoins cela est rare, et plus incertain que l'espoir de la résolution.

Si cette suppuration n'est pas causée par la carie, on a tout lieu d'espérer qu'on obtiendra la guérison, en suivant un traitement convenable; mais il est surtout essentiel de prendre garde d'aggraver le mal par des frictions trop fortes, par des médicamens irritans ou des rubéfians; car on ne pourroit pas, dans ce cas, regarder comme un effet des efforts heureux de la nature l'inflammation ou la suppuration qui seroit déterminée par des moyens aussi violens. D'ailleurs, cette inflammation est

inutile quand elle est bornée aux tégumens communs; lorsqu'elle pénètre au contraire plus avant, elle peut faire le plus grand mal aux parties saines voisines, sans nullement modérer la maladie primitive.

A moins que la tumeur ne soit l'effet d'une métastase, il faut tout tenter pour obtenir la résolution dans le temps convenable. On ne peut espérer de bonne suppuration qu'autant qu'elle s'établit au-dessous du jarret ou à la partie posterieure du genou, près du jarret; on doit toujours mal augurer de celle qui se forme dans le corps même de la tumeur.

Des Fongus scrophuleux.

M. Bell, chirurgien anglois, n'admet que deux causes du fongus de l'articulation; l'une scrophuleuse, l'autre rhumatismale. J'ai parlé plus haut de la dernière. La matière scrophuleuse peut certainement produire un fongus de très-mauvais genre, mais cela s'observe rarement chez nous; il est néanmoins bon de savoir que la maladie que les anglois désignent sous le nom d'écrouelles, est fréquente chez eux, elle est même particulière à leur nation. Les écrouelles appartiennent proprement aux tumeurs lymphatiques; elles ressemblent au chancre benin; elles se guérissent quelquefois, mais elles se jettent ensuite sur d'autres parties : elles sont héréditaires de même que la goutte : elles attaquent quelquefois toute la postérité, et d'autres fois un ou deux des descendans de la même famille. Je ne m'occuperai pas néanmoins ici de ce genre de tu-

meurs, il seroit trop long d'en parcourir les différentes espèces.

Les tumeurs scrophuleuses que nous connoissons, n'affectent, en général, que les glandes submaxillaires et les parotides; toutes les glandes conglobées même et conglomérées y sont également sujettes. On ne peut nier que les constitutions leucophlegmatiques et cacochymes, naturellement disposées aux écrouelles, peuvent aussi être affectées du fongus articulaire. Nous employons, contre ce genre de tumeurs scrophuleuses, un liniment composé de bile de bœuf, de sel commun, et d'huile de noix, dont il sera question ailleurs; nous donnons en même temps à l'intérieur, s'il est nécessaire, des pilules désobstruentes, composées de gomme ammoniaque, d'extrait de rhubarbe et de savon de Venise. Nous avons quelquefois employé avec succès ce liniment contre le fongus articulaire de la première espèce; mais les écrouelles des anglois étant d'une nature différente des nôtres, ceux qui en sont attaqués ne guérissent jamais parfaitement.

Des Fongus de la deuxième espèce.

Il est évident, par ce que nous avons dit jusqu'ici, que le fongus articulaire de la première espèce est aisé à guérir, mais on s'apercevra facilement, par ce qui suit, qu'il est beaucoup plus difficile de guérir le fongus de la deuxième espèce, c'est-à-dire, celui qui est dur et qui croit lentement: ce fongus est rénitent, plus profond, d'une couleur pâle, et néanmoins sa

surface est luisante. Lorsqu'il s'étend au point de couvrir la partie inférieure ou supérieure du genou, ou toutes deux, il affecte en même temps les articulations de la malléole, du coude et du carpe; cela est néanmoins rare. Le fongus simple, celui surtout qui est borné à la partie inférieure du genou, au-dessous de la rotule, c'est-à-dire, situé latéralement sur le ligament, est moins volumineux, et n'est pas aussi difficile à guérir, que celui qui se trouve sur la partie supérieure du genou; il exige néanmoins la plus grande attention, particulièrement chez les cachectiques et les leucophlegmatiques; car si dans ces cas on ne s'oppose de bonne heure à la maladie, la tumeur s'accroît facilement, devient plus difficile à guérir et même incurable.

On peut porter son pronostic d'après la connoissance des symptômes qui ont précédé, ainsi que de ceux qui dominent, et d'après l'effet des remèdes qu'on a tentés : le pronostic est fâcheux lorsqu'une tumeur invétérée de la seconde espèce, a été négligée, ou traitée mal à propos par les spiritueux ou les astringens, de manière que non seulement la lymphe en soit plus épaissie, mais que les tendons des muscles extenseurs et fléchisseurs ayent acquis une rigidité considérable; car quelque simple que la tumeur ait été dans son commencement, elle est alors compliquée et elle s'accroit sans cesse.

Dans ce cas premièrement, le mouvement de l'articulation du genou est gêné; car la sinovie s'épaississant peu à peu, il en résulte nécessairement, à la longue, une ankylose imparfaite

imparfaite ou parfaite, l'une gêne le libre mouvement de l'articulation, l'autre le rend impossible; les extrémités du fémur et du tibia se soudent ensemble et ne forment qu'un seul os; quelquefois même le péroné se colle à ces derniers.

Deuxièmement, les veines cutanées se gonflent et deviennent variqueuses par le volume excessif de la tumeur; il y survient aussi de la douleur, et la partie inférieure de la jambe tombe dans une maigreur extrême.

Troisièmement, les humeurs les plus pures contractent, par leur long séjour dans la partie affectée, une acrimonie qui altère la nature de la tumeur, et la change en un vrai carcinôme (1); les tendons, la capsule et les os même sont détruits. Si la carie gagne les condyles des os, l'extrémité de la jambe qui étoit atrophiée,

(1) On peut rendre raison de la génération du carcinôme sans recourir à l'acrimonie des humeurs. Toutes les fois qu'une tumeur squirreuse recouvre sa sensibilité naturellement, ou par quelque violence externe, il s'engendre dans les parties, qui étoient avant insensibles, de nouveaux vaisseaux qui fournissent une nouvelle sécrétion d'une matière très-pernicieuse.

Le gonflement des articulations n'a de même lieu que quand une cause irritante a déterminé le ramolissement des os; c'est pourquoi les épiphyses ou les extrémités des os, dont le tissu est plus lâche, sont particulièrement exposées à cette maladie. Les cartilages même et les ligamens capsulaires peuvent aussi s'enflammer et se gonfler en même temps que les têtes des os.

La carie étant aux os ce qu'est la suppuration aux parties molles, on peut facilement expliquer comment elle se forme, en admettant la théorie de la suppuration que nous avons donnée d'après Darwin.

devient œdémateuse, et la fièvre lente se manifeste. Lorsque le mal est ainsi à son plus haut période, il ne reste plus d'autre ressource que l'amputation ; ce moyen même n'est pas sans danger à ce degré de la maladie ; les forces sont tellement épuisées que le malade n'est pas en état de supporter les douleurs, la fièvre et la suppuration qui sont des suites inévitables de l'amputation d'un membre aussi considérable que l'est la cuisse.

Il est donc prudent, dès que tout indique qu'on ne peut plus compter sur les médicamens, de représenter au malade ou à ceux qui l'environnent, la nécessité de faire l'amputation dans la partie saine du membre, avant que les forces soient épuisées.

Il est certain, quoique nous n'en connoissions pas encore la vraie cause, qu'on ne peut ouvrir une tumeur de ce genre, sans que la mort ne s'ensuive plus ou moins promptement. Il faut en conséquence bien prendre garde de se laisser séduire par les fausses apparences de fluctuation, ou par les conseils de ceux qui manquent d'expérience, au point de se déterminer à ouvrir ces sortes de tumeurs.

Je n'en ai ouvert qu'une seule avec succès ; je suis parvenu à détruire les fongosités avec des trochisques composés de précipité rouge, d'alun brûlé et de gomme arabique ; mais je n'ai réussi que parce que la tumeur, au lieu d'être située sur l'articulation du genou ou sur ses ligamens, se trouvoit au-dessous du genou sur la partie antérieure du tibia ; on pouvoit par conséquent y appliquer hardiment les caustiques.

Non séulement l'ouverture de la tumeur avec le trois-quarts ou le bistouri, est suivie de la mort, mais l'usage du séton n'est pas moins funeste; on peut cependant y recourir avec avantage, comme nous l'avons déjà dit, dans les tumeurs enkystées considérables. Les tentatives qu'on a faites avec les caustiques, tant actuels que potentiels, n'ont pas été plus heureuses.

REMÈDES internes qu'exige le Fongus de la deuxième espèce.

SI la tumeur est engendrée par un vice interne, on donnera à l'intérieur les médicamens les plus propres à détruire ce vice, sans négliger néanmoins d'appliquer en même temps sur la partie affectée les moyens les plus puissans; car, faute de prendre cette précaution, on ne pourroit pas obtenir la guérison, ou on l'obtiendroit très-difficilement.

On a observé que les mauvaises digestions étoient une des causes internes les plus fréquentes de cette maladie; il faut en conséquence, pendant le cours du traitement, tâcher de ranimer l'action de l'estomac affoibli, et le vider de temps en temps. On remplira cette double indication en prescrivant la rhubarbe, ou la décoction de racine de chicorée, ou de pissenlit, animée avec quelque sel neutre, tel que l'arcanum duplicatum, le sel de Glauber, etc. Néanmoins, dès qu'on aura vidé les premières voies, on ne donnera ces sels qu'à petites doses, de manière à entretenir uniquement la liberté du ventre, afin de ne pas affoi-

blir le malade par des selles trop fréquentes. On continuera l'usage de cette décoction, ou de quelqu'autre du même genre, pendant quelques semaines, ou même plusieurs mois, en y ajoutant ou supprimant le sel neutre, selon qu'on le jugera à propos. La saignée, même réitérée, et la décoction de tamarin, dans le petit-lait, conviennent aux pléthoriques; mais on donnera aux leucophlegmatiques et aux mélancoliques, les bouillons de vipères, ou des pilules composées d'extrait de plantes amères, de rhubarbe, de gomme ammoniaque, de savon, etc.

Le succès du traitement, tant dans la première que dans la deuxième espèce de fongus, dépend moins de la vertu des remèdes qu'on administre, que de l'attention scrupuleuse qu'on apporte à éviter les causes capables de produire ou d'aggraver ces sortes de maladies, et de l'exactitude qu'on met à suivre le régime : l'abstinence est d'autant plus essentielle, que ces sortes de malades, jouissans d'ailleurs d'une bonne santé, mangent communément avec avidité; et ne peuvent faire un exercice convenable pour digérer la quantité d'alimens qu'ils prennent; ce qui est, comme il est aisé de le voir, une raison de plus de leur administrer de temps en temps un léger purgatif. Il faut en conséquence qu'ils évitent l'excès même des alimens aisés à digérer, et leur défendre ceux qui sont lourds et capables d'épaissir le sang, tels que les farineux non fermentés, les alimens gras, les huileux, les légumes, les viandes durcies à la fumée, surtout celle de porc, etc.; mais on peut leur permettre du veau, du poulet,

des pigeons assaisonné avec le vinaigre ou le suc de limon : les racines et les herbes récentes, les racines de scorsonère, de fenouil, de raves, de carottes, etc. l'escarole, la laitue, les épinards, etc. forment un excellent aliment médicamenteux. On accordera pour boisson la limonade, l'orangeade, la citronelle ; on peut permettre même l'usage modéré du vin ou de la bière légère, à ceux qui y sont accoutumés, ainsi qu'à ceux qui ont la fibre lâche ; mais les liqueurs spiritueuses, telles que les vins généreux et la bière forte, sont toujours pernicieuses. Les eaux minérales ferrugineuses conviennent beaucoup vers la fin du traitement, pour fortifier les fibres musculaires et donner plus de fluidité à la lymphe.

On évitera l'excès de sommeil, l'air chargé d'humidité, le voisinage surtout des marais, et tout ce qui peut énerver les forces, telles que les affections de l'âme, et les plaisirs même de Vénus ; mais rien n'est plus funeste que l'incision de la tumeur dont nous avons parlé plus haut. On doit encore rapporter ici le long repos de la jambe affectée ; car, quoique toute partie malade exige en général le repos, le mouvement de l'articulation est néanmoins nécessaire dans cette maladie, afin de prévenir l'ankylose parfaite ou imparfaite, et d'empêcher que la lymphe épanchée ne s'épaississe davantage. Il faut toutefois modérer ce mouvement, le proportionner toujours à la gravité de la maladie, de manière qu'il n'excite ni douleurs, ni irritation nuisible à la partie. Si cependant l'excès du mal obligeoit le malade de rester couché, et si on ne pouvoit lui faire faire aucun mouvement, il

seroit nécessaire d'y substisuer les frictions, et de mouvoir de temps en temps légèrement le genou.

Du Traitement externe du Fongus.

Je passe au traitement externe du fongus. Les frictions sèches faites avec modération, sont un moyen curatif local, extrêmement simple, qui en augmentant la force des fibres musculaires, et atténuant la lymphe en stagnation, suffit presque pour résoudre le fongus récent. Il est également utile de faire, matin et soir, pendant une demi-heure, des frictions avec le savon de Venise seul, ou mêlé avec l'ouguent nerval; on recouvre ensuite la partie affectée d'un linge ou d'une flanelle chaude. Lorsqu'on est parvenu à ramollir ainsi la tumeur, on ajoute au même onguent quelques gouttes d'esprit de romarin, ou d'esprit-de-vin camphré. Les remèdes recommandés dans la première espèce de fongus, conviennent également dans la seconde, dès que la tumeur qui étoit dure paroît convenablement ramollie; mais ils exigent alors plus de précaution. Il est inutile d'ajouter qu'on doit varier le traitement, lorsque la tumeur change de nature, comme il arrive souvent. Si néanmoins les moyens qu'on a adoptés produisent l'effet désiré, il est indispensable de les continuer, et de ne pas recourir à d'autres qui pourroient être nuisibles.

Lorsque la tumeur est invétérée et a acquis une dureté considérable par l'usage imprudent des spiritueux ou des repercussifs, de manière que la lymphe en paroisse épaissie, les cata-

plasmes d'herbes émollientes, sèches ou récentes, pourront convenir. Les vapeurs de ces mêmes herbes bouillies dans l'eau et le lait, sont aussi très-efficaces. On peut ajouter à ces herbes desséchées et réduites en poudre, de la farine de seigle, d'orge ou de fèves, cuite dans l'eau ou le lait, ou même de la mie de pain, du lait et du safran; en faire des cataplasmes qu'on applique chauds sur la partie, entre deux linges, en prenant garde qu'ils ne soient pas trop humides; il est avantageux de les renouveler souvent dans la journée. L'onguent d'althæa, l'huile de verbascum, appliqués avec un peu de savon de Venise, produisent aussi en général de très-bons effets dans ce cas. On aura recours enfin à des résolutifs plus puissans, si le fongus ne cède pas à l'usage de ces remèdes, et si la lymphe paroît disposée à se résoudre.

Si, comme il arrive quelquefois, on s'aperçoit que le fongus est accompagné d'une ankylose même imparfaite, on continuera à fomenter toute l'articulation avec les remèdes indiqués, afin que les fibres musculaires, les vaisseaux, les ligamens et la capsule puissent se ramollir, se relacher et recouvrer suffisamment leur ancienne élasticité, pour modérer la douleur causée par la tension de ces parties. Dans la première espèce de fongus néanmoins, où les parties sont extrêmement relâchées et ont perdu leur ton, il faut éviter les émolliens et employer des remèdes opposés.

J'ai quelquefois trouvé les tumeurs de ce genre si dures et si difficiles à resoudre, que j'ai été obligé de recourir aux bains de vapeurs pré-

parés avec une décoction d'herbes émollientes, ou à une espèce d'embrocation faite avec une machine inventée pour cet objet, au moyen de laquelle on détermine les vapeurs à frapper la partie affectée. Au défaut de cette machine, je me suis servi d'un entonnoir à long tube, que je faisois placer de manière que le pavillon couvrît exactement l'ouverture du vase, tandis que l'orifice du tube étoit dirigé vers la tumeur; et afin d'entretenir toujours l'eau bouillante, je faisois mettre au dessous du vase une lampe allumée. J'appliquois ce bain matin et soir pendant une demi-heure, ou même une heure.

La tumeur ramollie par l'usage des remèdes que j'ai indiqués, on y applique une emplâtre fondante telle que celle *oxycroceum*, celle de *galbanum crocatum*, la savoneuse de Barbette, ou celle de Vigo *cum M.* On peut, s'il est nécessaire, augmenter l'activité de ces emplâtres, en y ajoutant de la térébenthine, de l'oliban, du succin, de la myrrhe, ou de l'esprit de corne de cerf. La gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre et réduite en forme d'emplâtre convient également. Il n'est pas inutile de remarquer que ces emplâtres excorient quelquefois la partie affectée, et y déterminent des exanthêmes absolument semblables à une éruption miliaire assez incommode, mais qu'en général la tumeur diminue à mesure que l'éruption paroît; il faut alors s'abstenir de l'usage de l'emplâtre, jusqu'à ce que l'éruption soit dissipée. On jugera ensuite par l'état de la tumeur, si l'on doit appliquer de nouveau ces emplâtres composées, ou se borner à de plus simples.

S'il n'y a qu'une petite portion de la tumeur

endurcie, on appliquera le tube dont nous avons parlé sur cette portion unique, pour y diriger les vapeurs, et afin de les y concentrer, on mettra sur la tumeur un morceau de drap; on laissera les emplâtres que nous avons indiquées sur le reste de la tumeur qui est moins dure. Le bain fini, on aura soin d'essuyer toute la partie affectée et de la recouvrir d'un linge ou d'un drap imprégné d'une vapeur aromatique, telle que celle de mastic, d'oliban, de benjoin, ou de succin. De simples frictions faites pendant une demi-heure matin et soir avec le savon de Venise, m'ont quelques fois procuré, surtout chez les pauvres, l'effet que je désirois; j'appliquois ensuite sur la tumeur l'emplâtre oxycroceum.

Lorsque toute la tumeur est ramollie, j'ai coutume de prescrire la fomentation suivante :

℞ Esprit de sel ammoniac, deux gros; versez-y de vinaigre distillé Q. S. pour parfaitement saturer l'esprit; ajoutez-y ensuite, eau de fleurs de sureau, huit onces.

Lorsque cette fomentation ne remplit pas l'objet qu'on se propose, on peut tenter le remède suivant qui m'a paru beaucoup plus efficace : prenez une tuile, ou un vase de terre non vernissé, réduisez-le en poudre extrêmement fine que vous mettrez dans un four très-chaud; versez du vinaigre ordinaire sur cette poudre pendant qu'elle est bien chaude; faites en ensuite une pâte épaisse d'un travers de doigt; appliquez-la chaude sur la partie affectée, et renouvellez-la au moins deux fois le jour.

Néanmoins lorsque ce remède ne produit pas en deux ou trois jours l'effet désiré, il faut y renoncer pour recourir à d'autres plus actifs. On usera de la même précaution à l'égard des autres astringens.

J'observerai qu'en rejetant plus haut tous les spiritueux et les astringens, je n'ai eu en vue que l'abus qu'on peut en faire, quant à leur qualité ou leur dose ; car leur usage exige des précautions, même dans les cas de tumeurs molles.

Les préparations de plomb, ont encore des partisans, elles m'ont néanmoins en général paru plus nuisibles qu'utiles ; j'avoue cependant que la litharge cuite pendant long-temps dans l'huile ou la graisse, est non seulement sans danger, mais même salutaire. J'ai quelquefois fait usage avec succès de l'emplâtre suivante, quoiqu'elle ne soit pas composée selon les règles pharmaceutiques.

℞ Suc récent de carottes, trois onces; beurre frais, moëlle de bœuf, de chaque deux onces; litharge deux gros; faites cuire à un feu doux, en agitant continuellement le mélange jusqu'à ce qu'il noircisse; ajoutez-y ensuite, camphre deux gros, cire blanche Q. S. pour faire une emplâtre, qu'on applique sur la tumeur, et qu'on renouvelle tous les deux ou trois jours, selon qu'on la trouve plus ou moins humectée de l'humeur qui transsude de la partie malade.

Lorsque les forces sont épuisées, que la fibre et la tumeur sont molles, j'ajoute à cette emplâtre deux scrupules de canelle et un scrupule de

gérofle pulvérisés. Il faut d'ailleurs convenir que la guérison de cette maladie est très-difficile ; elle exige un homme suffisamment expérimenté et judicieux pour déterminer avec précision, s'il doit insister sur le remède qu'il a appliqué d'abord, ou le rejeter pour recourir à d'autres ; il est en outre nécessaire qu'il soit doué de patience, afin de ne pas agir avec précipitation et de ne pas troubler ainsi la nature, car elle ne permet pas toujours qu'on lui fasse violence (1).

Observations sur un liniment anti-scrophuleux.

On trouve pag. 297 des mémoires de l'académie medico-chirurgicale de Vienne, une dissertation du Dr. Henri Streitt, qui porte pour titre : *De usu et effectu linimenti alicujus in tumoribus scrophulodeis* ; l'auteur recommande dans cette dissertation un remède qui avoit déjà été proposé par Roncali (2) contre les tumeurs scrophuleuses. Ce dernier prenoit la vésicule du

(1) Voyez *Dissertatio de fungo articulationis genu*, autore Joan. Alex. a Brambilla. Elle est la première qui se trouve dans les ACTA ACADEMIAE CAES. REG. JOSEPHINAE MEDICO-CHIRURGICAE VINDOBONENSIS, t. I, *in*-4°. 1788.

(2) Voyez *Historia morb. Brixiæ*, p. 42, *in*-fol. 1741. Ce remède est aujourd'hui fort estimé en Allemagne, comme on peut en juger par ce que nous avons rapporté de Brambilla, ce qui me détermine à le donner ici. On ne risque rien de l'essayer, dans une maladie aussi rebelle à tous les autres remèdes.

fiel d'un bœuf pleine de bile, dans laquelle il mettoit, trois cuillerées de sel commun et autant d'huile de noix : il exposoit ensuite la vésicule pendant quelque temps au soleil ou à une chaleur modérée; il appliquoit deux fois le jour sur la tumeur, de l'étoupe humectée de la liqueur obtenue de ce mélange.

Le docteur Steitt voulant déterminer plus exactement la quantité de chacun des ingrédiens, les a pesé, et a trouvé que la vésicule du fiel d'un bœuf d'une grosseur ordinaire, contenoit communément cinq onces trois gros de bile, qu'une cuillerée d'huile de noix pesoit six gros, et une cuillerée de sel une once (1). Avant d'employer ces substances, il les faisoit triturer dans un mortier de verre, de manière à les mélanger le plus exactement possible; il les exposoit ensuite, l'hiver, pendant trente-six heures, à la chaleur d'un fourneau, et l'été au soleil pendant trois jours.

De nombreuses expériences ont convaincu le docteur Streit que ce mélange jouissoit au plus haut degré des vertus suivantes : 1°. ce liniment convenablement appliqué, peut résoudre toute tumeur scrophuleuse susceptible de résolution; surtout celles qui sont récentes, et dont l'accroissement a été rapide; mais lorsque les tumeurs sont invétérées, qu'elles se sont formées lentement, ou qu'elles se sont endurcies par l'usage imprudent des astringens ou par toute cause, il faut commencer par les ramollir pen-

(1) J'ai réduit ici les poids d'Allemagne à la valeur de ceux que les médecins de Paris ont adoptés dans le siècle dernier.

dant quelque temps, pour aider l'action du liniment. 2°. Lorsque les tumeurs scrophuleuses ne sont plus susceptibles de résolution, ce même remède, appliqué long-temps et constamment, aide la suppuration, qu'il est aisé d'entretenir ensuite jusqu'à ce que la tumeur ait entièrement disparue. 3°. Dans ces mêmes tumeurs invétérées et devenues squirreuses qu'on ne peut plus guérir par la résolution ni par la suppuration; l'application du liniment loin d'être nuisible, peut, lorsque la tumeur n'est pas d'une dureté extraordinaire, en diminuer le volume, au point qu'il n'en reste souvent que le noyau interne dans le centre : aucun autre remède ne jouit à un degré plus éminent de cette propriété. 4°. Les tumeurs qui tirent leur origine de la transpiration répercutée par le froid, et dont l'accroissement est en général prompt, se dissipent communément à l'instant, par le secours des fomentations sèches; et quand elles résistent à ce moyen, elles cèdent au bout de peu de jours à l'usage interne des diaphorétiques, en observant un régime convenable. Néanmoins, on peut, après avoir tenté sans succès cette méthode, espérer que le liniment de fiel de bœuf sera très-efficace pour dissiper ces tumeurs.

L'auteur recommande de faire, pendant le cours du traitement, une attention scrupuleuse à la cause de la maladie : si elle tire, par exemple, son origine de l'insalubrité de l'air, des mauvais alimens, de l'eau corrompue, de la nostalgie, etc. il faut tâcher d'écarter ces causes, ou d'en modérer l'action, et être surtout très-attentif sur le régime : c'est particulièrement

du régime que dépend le succès du traitement. Les malades éviteront le laitage, les farineux non fermentés, les viandes grasses, salées ou endurcies à la fumée, ainsi que les bierres fortes ou autres boissons du même genre; on leur prescrira des alimens aisés à digérer : l'exercice du corps, au grand air, lorsque le ciel est serein, aide aussi beaucoup la guérison.

Si la constitution est foible, on donnera à l'intérieur des remèdes capables de fortifier le corps et de ranimer la circulation; lorsqu'il y a maigreur, consomption générale, et une tension de l'abdomen, réunie à l'abattement, à la tristesse et à une foiblesse qui augmente au moindre mouvement, on doit soupçonner obstruction des glandes du mésentère, et prescrire les pillules de gomme ammoniaque, de savon, et d'extrait de rhubarbe, qui sont très-efficaces dans ces cas.

Si la tumeur est étendüe, fort dure et difficile à résoudre, on peut augmenter l'efficacité du liniment, en prescrivant avec prudence les résolutifs internes.

Lorsque ce remède ou tout autre ont été employés sans succès pour procurer la résolution ou la suppuration, le mieux est d'abandonner ces sortes de tumeurs à la nature; car une foule d'exemples prouve qu'il seroit dangereux de recourir aux irritans ou aux caustiques.

Le liniment de fiel de bœuf a réussi dans le fongus même de l'articulation. Il est plus ou moins efficace suivant l'âge, le tempérament du malade et la nature de la tumeur. Toutefois elle est toujours d'autant plus difficile à résoudre qu'elle est plus dure.

On doit se borner à appliquer ce liniment deux fois le jour; en le renouvelant plus souvent, la résolution est quelquefois plus facile, mais il est à craindre que cette même méthode, loin d'abréger le traitement, ne le prolonge, parce que les onctions trop fréquentes sont sujettes à déterminer une rougeur qui oblige d'interrompre l'usage du remède. Il est bon néanmoins d'observer que les frictions légères faites à chaque fois qu'on renouvelle le liniment, contribuent beaucoup à accélérer la guérison.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

D.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V-U.

Z.

FIN.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE CLOUSIER,
RUE DE SORBONNU, N°. 390.

